This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

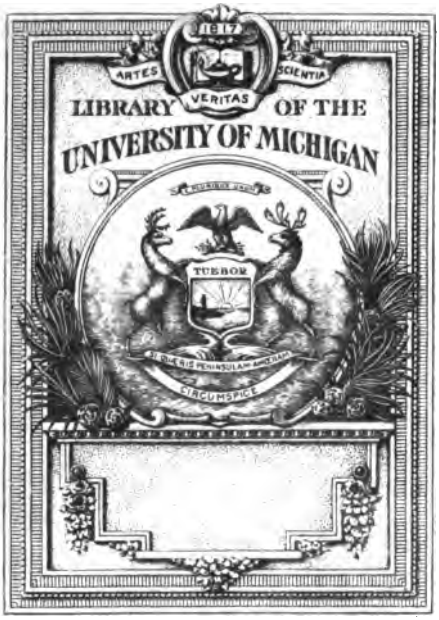
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

PQ
1211
.A2
B56

BIBLIOTHÈQUE DES THÉATRES,

Lettre B.

TOME SEPTIEME.

Pièces contenues dans ce Volume.

Babillard, (le)
Bacha (le) de Smirne.
Badinage. (le)
Baſile & Quitterie.
Bienfait (le) Rendu.
Billets (les) Doux.
Bon (le) Ami.
Bon (le) Tuteur.

LOUIS DE BOISSY
DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES,

Composée de plus de 530 Tragédies, Comédies, Drames, Comédies-Lyriques, Comédies-Ballets, Pastorales, Opéras-Comiques, Pièces à Vaudevilles, Divertissements, Parodies, Tragi-Comédies, Parades, tant anciennes que nouvelles.

RECUEIL AUSSI UTILE QU'AGRÉABLE.

On y a joint les Anecdotes concernant toutes les Pièces qui ont été jouées tant à Paris qu'en Province; les noms de tous les Auteurs, Poëtes ou Musiciens, qui ont travaillé pour tous nos Théâtres, des Acteurs ou Actrices célèbres qui ont joué à tous nos Spectacles, avec un Jugement de leurs Ouvrages & de leurs talens.

Lettre B.

TOME SEPTIEME.

A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire,
rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

1784.

LE

BABILLARD,

COMÉDIE,

De Monſieur Louis DE BOISSY,
de l'Académie Françoiſe.

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens François, au mois de Juin 1725.

Quatrième Edition, reyue & corrigée.

ACTEURS.

LÉANDRE, Amant de Clarice.

VALERE, Parent de Léandre, & ſon Rival.

CLARICE, Veuve.

CÉPHISE, Tante de Clarice.

DAPHNÉ, Voiſine de Clarice.

HORTENSE, Sœur de Daphné.

ISMÉNIE, Amie de Céphiſe.

MÉLITE, Babillarde.

DORIS, autre Babillarde.

NÉRINE, Suivante de Clarice.

LAFLEUR, Laquais.

La Scène eſt à Paris chez Clarice.

Drama 7d.
Dépôt. Rom. Leipz.
3-7-86

LE BABILLARD,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

CLARICE, NÉRINE.

CLARICE.

JE sors d'avec Léandre; ah! quel homme ennuyeux!
Je n'en puis plus, je sens un mal de tête affreux;
Il n'a pas départé pendant une heure entière;
Par bonheur, à la fin, je viens de m'en défaire;

4-1-38 [illegible]

Sous le prétexte heureux d'une commiſſion
Dont j'ai ſçu le charger.

NÉRINE.

Il falloit, ſans façon,
Lui donner ſon congé. Si j'avois été crue,
Vous l'auriéz fait, Madame, à la premier vue.
Sa langue eſt juſtement un claquet de moulin,
Qu'on ne peut arrêter ſi-tôt qu'elle eſt en train;
Qui babille, babille, & qui d'un flu rapide,
Suit indiſcrettement la chaleur qui la guide;
De guerre, de combat, cent fois vous étourdit;
Parle contre lui-même, & ſouvent ſe trahit;
Dit le bien & le mal, ſans voir la conſéquence,
Et de taire un ſecret ignore la ſcience.

CLARICE.

Tu le peins aſſez bien.

NÉRINE.

Oui; j'oſe mettre en fait,
Madame, qu'un bavard eſt toujours indiſcret
Et vain. Tel eſt l'eſprit de notre Capitaine:
Quoiqu'il ne vienne ici que de cette ſemaine,
Ce tems me ſemble un ſiécle, & je tremble aujourd'hui,
Que vous n'ayez deſſein de vous unir à lui:
Etant ſi différens d'humeur, de caractere.
Clarice, honneur du ſexe, a le don de ſe taire,
xemple du défaut qui nous eſt repoché,

Et dont Monſieur Léandre eſt ſi fort entiché.
Pour moi je trouverois ſont parent préférable ;
Valere eſt le plus jeune & le plus raiſonnable;
Il a beaucoup deſprit, parle peu comme vous.

CLARICE.

Nérine, je veux bien l'avouer entre nous,
Je penſe comme toi ; tout ce qui m'embarraſſe,
Je dépends de ma tante.

NÉRINE.

Eh ! Madame, de grace,
N'êtes-vous pas veuve ?

CLARICE.

Oui ; mais je dois ménager
Cette tante qui m'aime & veut m'avantager ;
Tu ſçais que j'en atends un fort gros héritage.
Je ne puis faire un choix ſans avoir ſon ſuffrage ;
Et, malheureuſement, ſans l'avoir jamais vu,
Céphiſe pour Léandre a l'eſprit prévenu.
Iſmene ſon ami, avec grand étalage,
En a fait un portrait comme d'un perſonnage
Diſtingué dans la guerre, & qui, pour ſa valeur,
Doit bien-tôt d'une place être fait Gouverneur.

NÉRINE.

Valere eſt Officier, brigue la même place,
Et peut également obtenir cette grace.
Quand même le contraire arriveroit, enfin,
Pourrez-vous épouſer ....

CLARICE.

Mon cœur eſt incertain,

NÉRINE.

Et moi, ſi pour époux vous acceptez Léandre,
Je quitte dès ce ſoir, ſans plus long-tems attendre,
Quel maître! Il voudroit ſeul parler dans le logis,
Ce ſeroit un tyran, qui tout le jour aſſis,
Uſurperoit nos droits, qui feroit notre office,
Et je mourrois plutôt que d'être à ſon ſervice.
Il me ſeroit trop dur de garder mes diſcours,
De ne pouvoir rien dire, & d'écouter toujours.
Un grand parleur, Madame, eſt un monſtre en ménage;
Et ce n'eſt que pour nous qu'eſt fait le *Babillage*,

CLARICE.

Que veux-tu que je faſſe en cette occaſion?
Dis,

NÉRINE.

Il faut vous armer de réſolution,
Sortir en même tems de votre létargie,
Agir, faire parler une commune amie;
Par exemple, Daphné, qui dans cette maiſon
Occupe un logement.

CLARICE.

Sous un air aſſez bon
Elle a l'eſprit malin. J'ai plus de confiance

Dans Hortenſe ſa ſœur.

NÉRINE.

L'une & l'autre s'avancent.

SCENE II.

CLARICE, DAPHNÉ, HORTENSE, NÉRINE.

DAPHNÉ, *à Clarice.*

QUoi! vous vous mariez, & ne m'en dites rien?
A moi votre voiſine? Oh! cela n'eſt pas bien.

CLARICE.

Mais vous me ſurprenez avec cette nouvelle.

DAPHNÉ.

A quoi bon le cacher? Soyez plus naturelle.
Vous ſortez de veuvage, il n'eſt rien de plus ſûr.

CLARICE.

Qui peut vous l'avoir dit?

DAPHNÉ.

Votre mari futur.

Dès de main, au plûtard, vous épouſez Léandre.

HORTENSE.

C'eſt un bruit que lui-même a grand ſoin de répandre.
Ce n'eſt plus un ſecret.

NÉRINE.

Il eſt bon là, ma foi.

CLARICE.

Vous êtes là-deſſus plus ſçavante que moi.
Je ſçais, pour m'obtenir, qu'il fait agir Iſmene;
Mais je ne croyois pas la choſe ſi prochaine.
Léandre, le premier, auroit dû m'avertir,
Et la ſeule raiſon m'y fera conſentir.
Comme mon cœur rejette au fond cette alliance,
Vous devez l'une & l'autre excuſer mon ſilence;
J'ai même appréhendé qu'avec juſte raiſon,
Daphné ne badinât d'une telle union;
Et, pour preuve qu'ici j'agis avec franchiſe,
Je vous prie inſtamment d'en parler à Céphiſe,
Pour la faire changer de réſolution:
Je ne vous aurai pas peu d'obligation.

HORTENSE.

Dès que je la verrai, fiez-vous à mon zèle;
Comptez que je ferai mon poſſible auprès d'elle.

CLARICE.

Ecoutez cependant, je dois vous avertir
Que Léandre chez moi va bien-tôt revenir.
S'il nous rencontre enſemble.....

NÉRINE.

Eh! vous n'avez que faire
De vous preſſer, ſçachant quel eſt ſon caractere.
Il eſt chargé pour vous d'une commiſſion;
Mais il ne quitte pas ſi-tôt une maiſon.
Il dit toujours, je ſors, & toujours il demeure.
Ne parlât-il qu'au Suiſſe, il lui faut plus d'une heure.
Ce remarquable trait, l'avez-vous oublié?
A dîner, l'autre jour, quand vous l'aviez prié,
Il fut voir le matin Doris grande parleuſe,
Puis Mélite ſurvint, autre inſigne cauſeuſe.
Le trio de jaſer fit ſi bien ſon devoir,
Qu'il ne ſe ſépara qu'à cinq heures du ſoir.
Il jaſeroit encor, ſi le diſcret Léandre
N'avoit appréhendé de ſe trop faire attendre:
Croyant ſe mettre à table, il vint, (j'en ai bien ri,)
Une groſſe heure après qu'on en étoit ſorti.

DAPHNÉ.

Le trait eſt ſingulier.

HORTENSE.

S'il ne trouvoit perſonne.

DAPHNÉ.

Pour plus de sûreté, dépêchons-nous, ma bonne.
Partons.

HORTENSE.

Ma sœur & moi, nous allons au Palais,
Où nous avons affaire.

CLARICE.

Et moi, dans le Marais,
Voir ma tante, & sçavoir au vrai ce qu'elle pense
D'un hymen pour lequel j'ai de la répugnance.

DAPHNÉ.

Quelqu'un monte: c'est lui; car j'entends parler haut.
Sortons par ce côté, sauvons-nous au plutôt.
(*Elles sortent.*)

NÉRINE.

Il a de babiller une fureur extrême,
Jusques-là, qu'étant seul, il jase avec lui-même.

SCENE III.

LÉANDRE, NÉRINE.

LÉANDRE, *parlant tout ſeul, ſans voir Nérine.*

NOn, rien n'eſt plus piquant que de courir, d'aller,
Sans rencontrer perſonne à qui pouvoir parler.
Quand on trouve les gens, on raiſonne, l'on cauſe;
On s'informe, & toujours on apprend quelque choſe:
Et ne dît-on qu'un mot au Portier du logis,
Cela vous ſatisfait; & comme le Marquis
Me diſoit l'autre jour, en allant chez Julie.....

NÉRINE.

A qui parle Monſieur?

LÉANDRE.

C'eſt toi! Bon jour, ma mie;
Comment te porte-tu? Fort bien, j'en ſuis ravi:
Ta Maitreſſe de même, & moi fort bien auſſi.
Elle m'avoit prié d'aller voir Iſabelle
De ſa part; mais, morbleu! perſonne n'eſt chez elle,
Pas le moindre Laquais; j'ai trouvé tout ſorti,
Et je ſuis revenu comme j'étois parti.
Hier encor, hier, je courus comme un diable,

Secoué, cahoté dans un Fiacre exécrable.
Au Fauxbourg Saint Marceau j'allai premierement:
Des Gobelins enſuite au Fauxbourg Saint Laurent;
Du Fauxbourg Saint Laurent, ſans preſque perdre haleine,
Au Fauxbourg Saint Antoine, & tout près de Vincenne;
Du Fauxbourg Saint Antoine au Fauxbourg Saint Denis;
Du Fauxbourg Saint Denis dans le Marais, & puis,
En cinq heures de tems, faiſant toute la Ville,
Je reviens au Palais, & du Palais dans l'Iſle:
De-là je viens tomber au Fauxbourg Saint Germain;
Du Fauxbourg Saint Germain.....

NÉRINE, *l'interrompant avec volubilité.*

J'ai courru ce matin,
Et de mon pied léger, juſqu'au bout de la rue:
De la rue au marché; puis je ſuis revenue.
Il m'a fallu laver, frotter, ranger, plier;
J'ai monté, deſcendu de la cave au grenier,
Du grenier à la cave, arpenté chaque étage.
J'ai tourné, tracaſſé, fini plus d'un ouvrage;
Pour Madame & pour moi fait chauffer un bouillon:
J'ai plus de trente fois fait toute la maiſon,
Pendant qu'un Cavalier, que Léandre on appelle,

A cauſé, babillé, jaſé tant auprès d'elle,
Qu'elle en a la migraine, & que, pour s'en guérir,
Tout à l'heure, Monſieur, elle vient de ſortir.

LÉANDRE.

Vous devenez, ma fille, un peu trop familiere,
Et toutes ces façons ne me conviennent guère.
Si je ne reſpectois la maiſon où je ſuis,
Parbleu! je ſçaurois bien..... Profitez de l'avis,
Et, parlant à des gens qui paſſent votre ſphère,
Songez à mieux répondre, ou plutôt à vous taire.

NÉRINE.

Le ſilence eſt un art difficile pour nous,
Et j'irai, pour l'apprendre, à l'école chez vous.

LÉANDRE.

A Clarice tantôt je dirai la maniere
Dont tu reçois ici ceux qu'elle conſidere;
Et tu devrois ſçavoir qu'en la paſſe où je ſuis,
On doit me ménager, & qu'en un mot, je puis
Faire de ma Maitreſſe une très-haute Dame,
Et qu'aujourd'hui peut-être elle ſera ma femme;
Que je dois obtenir un important Emploi,
Ayant avec honneur ſervi vingt ans le Roi;
Que Clarice auroit tort de préférer Valere,
Et qu'il eſt mon cadet de plus d'une maniere;
Qu'un homme comme moi trouve plus d'un parti,

Que de Julie enfin je ne ſuis pas haï.
Julie a du brillant & beaucoup de jeuneſſe :
Ta Maitreſſe a trente ans, & moins de gentilleſſe,
Mais elle a des vertus dont je fais plus de cas ;
Elle eſt ſage, économe, & ne babille pas.

NÉRINE.

La déclaration eſt tout-à-fait nouvelle,
Et je vous dois, Monſieur, remercier pour elle.

LÉANDRE.

Adieu. Je vais agir pour mon Gouvernement.
Oh ! Valere en ſera la dupe ſûrement.
Mais je le vois qui vient.

NÉRINE.

Avec lui je vous laiſſe.
(*Elle ſort.*)

LÉANDRE, *à part.*

Il m'aborde à regret, & ſon aſpect me bleſſe.
Il n'eſt, pour ſe haïr, que d'être un peu parent.

SCENE IV.

LÉANDRE, VALERE.

LÉANDRE.

AH! Vous voilà, Monſieur; j'en ſuis charmé, vraiment.
C'eſt peu que de vouloir m'enlever ma Maitreſſe,
J'apprends que vous avez encor la hardieſſe
De former des deſſeins ſur le Gouvernement
Qui, par la mort d'Enrique, eſt demeuré vacant,
Et que j'ai demandé pour prix de mon courage,
Sans reſpecter mes droits, mes ſervices, mon âge.
Mais, mon petit couſin, je vous trouve plaiſant
D'oſer, d'affecter d'être en tout mon concurrent.
Vous vous taiſez?

VALERE.

J'attends le moment favorable,
Et vous trouve, Monſieur, parleur fort agréable.
Vous avez tort, pourtant, de vous mettre en courroux,
Vous ſçavez que je ſuis Officier comme vous.

LÉANDRE.

Officier comme moi? Tu te mocque. A d'autres!
Oſes-tu comparer tes ſervices aux nôtres?

Dès l'âge de quinze ans, j'ai porté le mouſquet;
Quand j'étois Lieutenant, tu n'étois que Cadet.
J'ai vu trente combats, vingt ſiéges, ſix batailles;
J'ai briſé des remparts, j'ai forcé des murailles;
J'ai plus de trente fois harangué nos Soldats,
Et, Bourgeois, je me ſuis annobli par mon bras.
Je n'oublierai jamais ma premiere campagne.
Je crois que nous faiſions la guerre en Allemagne.
Dans un détachement... c'étoit en ſept cent trois,
A cinq heures du ſoir... quatorzième du mois...
L'affaire fut très-vive, & j'y fis des merveilles;
Alidor y laiſſa l'une de ſes oreilles:
Il a joué depuis juſqu'à ſon Régiment,
Autrefois Colonel, & Commis à préſent.
Connois-tu bien ſa femme? Elle eſt encore piquante:
J'étois hier chez elle, où j'entretins Dorante.
As-tu vu la maiſon qu'il a tout près de Caen?
Elle eſt belle. Je vais t'en faire ici le plan,
En deux mots.

VALÈRE.

Mais, Monſieur, vous battez la campagne,
Et vous êtes déja bien loin de l'Allemagne.
Quant au Gouvernement, le ſuccès montrera
Si j'ai de bons amis.

LÉANDRE.

Oh! je t'arrête-là.
Des amis, des patrons, j'en ai de toute eſpèce.

Fripon

Fripons, honnêtes gens, tout pour moi s'intéreſſe.
Je fais agir ſous-main le Chevalier Caquet,
Liſimon l'intriguant, & Damon le furet,
Qui ſe fourre par-tout, à l'Etat très-utile,
Officier à la Cour, Eſpion à la Ville.
Un jeune Abbé qui fait & le bien & le mal,
Du ſexe fort aimé. J'aurai par ſon canal,
Une Lettre aujourd'hui d'une certaine Dame
Qui connoît le Miniſtre & peut tout ſur ſon ame,
Parente de Cloris: je ne dis pas ſon nom,
Il faut avoir en tout de la diſcrétion.
Chez elle, ce matin, ſans plus long-tems remettre,
L'Abbé doit me mener, pour avoir cette Lettre.

VALERE, *à part.*

Parente de Cloris! C'eſt Conſtance, ma foi.
Elle eſt fort mon amie, & fera tout pour moi.
Il m'a très-à-propos rappellé ſon idée;
Il faut la prévenir.

LÉANDRE.

La choſe eſt décidée,
Et quand même la Cour, par un coup de bonheur,
De Quimper-Corentin vous feroit Gouverneur,
Je n'en ſerois pas moins le mari de Clarice;
Car ſa tante m'eſtime.

VALERE.

Elle vous rend juſtice.
Votre.....

LÉANDRE.

Votre ? Ecoutez, car je parle le mieux.

VALERE.

Dites encor le plus.

LÉANDRE.

Tu n'es qu'un envieux.
N'ayant pas, comme moi, le don de la parole,
Ton cœur en eſt jaloux, & cela te déſole.
De ma complexion je parle peu pourtant;
Et ſi j'avois voulu mettre au jour mon talent,
Mieux que mon Avocat j'aurois plaidé moi-même
Mes cauſes, quoiqu'il ſoit d'une éloquence extrême;
Car il dit ce qu-il veut, il eſt Orateur né :
Sur ſa langue les mots s'arrangent à ſon gré ;
Sa volubilité, qui n'a point de pareille,
Eſt un torrent qui part & ravage l'oreille ;
Et je ne vois perſonne au Palais aujourd'hui,
Qui parle plus long-tems, ni plus vîte que lui.

VALERE.

Oh ! ſur lui vous auriez remporté la victoire ;
Je ne balance pas un moment à le croire.

LÉANDRE.

En vain tu penſe rire, en vain tu crois railler :
Sois inſtruit que tout cede au talent de parler ;
Et ſçache qu'en amour auſſi bien qu'en affaire,

La langue fut toujours une arme néceſſaire:
Par-là l'on perſuade & l'on ſe fait aimer,
On mépriſe ces gens qui, lents à s'exprimer,
Héſitant ſur un mot qui dans leur bouche expire,
Font ſouffrir l'auditeur de ce qu'ils veulent dire.

VALERE.

Moi, je crois qu'en affaire auſſi-bien qu'en amours,
Agir quand il le faut, vaut mieux que les diſcours.
Le trop parler, Monſieur, ſouvent nous eſt contraire.

LÉANDRE.

Vous jaſez cependant plus qu'à votre ordinaire.
Pour moi, j'articulois mes mots avant le tems,
Et m'expliquois ſi bien, à l'âge de trois ans,
Qu'entendant mes diſcours qui paſſoient ma portée,
Un jour, il me ſouvient, ma grand'mere enchantée,
Me prit entre ſes bras.

VALERE.

Quel eſt donc ce Laquais?

SCENE V.

LÉANDRE, VALERE, LAFLEUR.

LAFLEUR, *bas à Léandre.*

Monsieur l'Abbé m'envoie; il vous attend.

LÉANDRE.

J'y vais.

(*Continuant son discours.*)

Puis me tint ce propos.

VALERE, *bas.*

Le voilà qui demeure.

LAFLEUR, *revenant sur ses pas.*

Monsieur, il va sortir, dépêchez.

LÉANDRE.

Tout à l'heure.

(*Lafleur s'en va.*)

SCENE VI.

LEANDRE, VALERE.

LÉANDRE.

LA bonne femme donc, j'ai ſon diſcours préſent,
Ce qu'on retient alors reſte profondément.
C'eſt une cire molle, où tout ce qu'on applique,
S'écrit.... Si comme moi vous ſçaviez la Phyſique,
Je vous mettrois au fait; car j'ai beaucoup de goût,
Pour un homme de guerre, & fais un peu de tout.
J'aime les tourbillons, le ſec & le liquide,
Des atomes.....

VALERE, *à part.*

Il va ſe perdre dans le vuide.

LÉANDRE.

Le flux & le reflux exercent mon eſprit,
La matiere ſubtile, elle me réjouit.
C'eſt une belle choſe encore que l'Hiſtoire:
Je la cite à propos; car j'ai de la mémoire,
Et n'ai rien oublié de tout ce que j'ai lu.
La bataille d'Arbelle, où Céſar fut vaincu,
Et celle de Pharſale, où périt Alexandre;

Et Darius le Grand, qui mit Thebes en cendre....
Dans la vivacité, je crois que je confonds.

VALERE.

Ma foi, vous excellez pour les digreſſions,
Et j'admire votre art à changer de matières
Par des tranſitions inſenſibles, légères:
Vous raiſonnez de tout avec beaucoup d'eſprit,
Et vous citez l'Hiſtoire en homme bien inſtruit.

LÉANDRE.

Il me brouille toujours!

SCENE VII.

LÉANDRE, VALERE, NÉRINE,

NÉRINE.

EXcuſez, je vous prie;
Mais il entre, Meſſieurs, nombreuſe compagnie.
La Tante de Clarice arrive maintenant,
Iſmene l'accompagne: Hortenſe, au même inſtant,
Rentre, & ſa Sœur la ſuit; Doris avec Mélite
Vient d'un autre côté, pour nous rendre viſite.
(*S'adreſſant à Léandre.*)
Vous les entretiendrez, elles ne ſont que ſix.
Et ferez, s'il vous plaît, les honneurs du logis,
Monſieur, en attendant le retour de Clarice.

LÉANDRE.

Volontiers. Je ſaiſis l'occaſion propice;
Je vole vers la Tante & je cours l'embraſſer,
Et lui donner la main. Je vous laiſſe y penſer.
Adieu, Monſieur.

SCENE VIII.

VALERE, NÉRINE.

VALERE.

QUe croire?

NÉRINE.

Allez, quoi qu'il en diſe,
Nous pourrons balancer le pouvoir de Céphiſe.
Monſieur, je vous protége, & cela vous ſuffit.

VALERE.

Et ta Maîtreſſe?

NÉRINE

Elle eſt pour vous ſans contredit,
Si le Gouvernement.....

VALERE.

Va, mon affaire eſt bonne,
Et je ſors de ce pas, pour voir une perſonne
Dont notre Babillard m'a fait reſſouvenir,
Et qui pour moi, je crois, pourra tout obtenir;
Dans le tems que lui-même entretiendra ces Dames,
Et qu'il va tenir tête au caquet de ſix femmes.

NÉRINE.

Rentrons; j'entends nos gens qui parlent en chorus.

SCENE IX.

LÉANDRE, CÉPHISE, ISMENE, HORTENSE, DAPHNÉ, DORIS, MÉLITE,

DORIS & MÉLITE, *entrant les premieres.*

NOus nous rendons, Madame, & ne diſputons plus.

HORTENSE, *à Céphiſe.*

Je ſuis de la maiſon, point de cérémonie.

LÉANDRE, *ſe plaçant au milieu.*

Meſdames, vous voilà fort bonne compagnie:
Vous n'avez qu'à parler, je ſuis prêt d'écouter,
Et de tous vos diſcours je m'en vais profiter.

DAPHNÉ.

Vous êtes aujourd'hui coëffée en mignature.
(*Bas à Hortenſe.*)
Sa parure eſt riſible autant que ſa figure.

DORIS.

Je ſuis en négligé.

ISMENE.

J'aime cette façon.

CÉPHISE, *avec poids & lenteur.*

Elle vous ſied.

LÉANDRE.

C'eſt la jeune Marquiſe.

ISMENE, *à part.*

Il va, par ſon babil, indiſpoſer Céphiſe.

CÉPHISE.

Un inſtant, attendez. Celle dont il s'agit
A près de ſoixante ans, à ce que l'on m'a dit.

LÉANDRE.

Oh! j'y ſuis pour le coup.

MÉLITE.

Je ſçais auſſi l'affaire.

LÉANDRE.

C'eſt Cloé.

CÉPHISE.

Point du tout.

HORTENSE, *à part.*

L'étrange caractere.

MÉLITE.

C'eſt Clorinde.

LÉANDRE.

Ou Lucile.

CÉPHISE.

Eh! d'un eſprit moins prompt...

LÉANDRE.

Mais, ſans vous interrompre.....

CÉPHISE.

Encor il m'interrompt!

LÉANDRE.

Permettez-moi.....

CÉPHIS.

Je prends le parti de me taire.
Puiſqu'on n'écoute pas, qu'on me rompt en viſiere.

LÉANDRE.

Moi, Madame? j'en ſuis incapable.

CÉPHISE.

Il ſuffit.

DORIS.

Pour bien faire, parlons tour-à-tour.

LÉANDRE.

C'eſt bien dit.
La converſation doit être générale.

MÉLITE.

Le moyen, ſi Monſieur faiſit toujours la bale.

LÉANDRE.

Je n'ai pas entamé ſeulement un diſcours.

DAPHNÉ, *bas à Léandre.*

Allez, laiſſez-les dire, & pourſuivez toujours.

DORIS.

Meſdames, irez-vous à la Pièce nouvelle?

LÉANDRE.

Le titre, s'il vous plaît?

ISMENE.

Dit-on qu'elle ſoit belle?

MÉLITE.

Le Babillard, Monſieur.

LÉANDRE.

Oh! je veux voir cela,
Et je ferai ce ſoir faux-bon à l'Opéra.

CÉPHISE.

Pour moi, je ne ſçaurois ſouffrir les Comédiens.

DORIS.

Je n'ai du goût auſſi que pour les Tragédies.

LÉANDRE.

Parbleu! j'y veux mener le Chevalier Caquet,
Avec mon Avocat, pour y voir leur portrait,
A ce Theâtre-là pourtant je ne vais guère.

DAPHNÉ.

Je m'étonne, Monſieur, qu'ayant tant de lumière...

LÉANDRE.

Je pourrois, il eſt vrai, paſſer pour connoiſſeur;
Car je ſçais tout Pradon & Montfleury par cœur.
Autrefois j'ai joué dans les fureurs d'Oreſte.

MÉLITE.

Nous vous quittons du reſte.

DORIS.

J'aime beaucoup la Foire.

LÉANDRE.

Oh! j'y ris, ſur ma foi,
Du meilleur de mon ame, & ſans ſçavoir pourquoi.
Madame, avez-vous vu l'animal remarquable,
Qui tient du chat, du bœuf, preſque au chameau ſemblable?
Et le fameux Saxon n'eſt-il pas amuſant?
Polichinelle encor eſt fort divertiſſant.
Ma foi, vive Paris, c'eſt une grande Ville.

MÉLITE.

On ne peut dire un mot qu'il n'en réponde mille.

CÉPHISE.

Il interrompt toujours.

DORIS.

Il fait tout l'entretien.

DAPHNÉ, *bas à Léandre.*

Ne vous relâchez pas.

LÉANDRE.

Je ne dirai plus rien.

CÉPHISE.

Pourriez-vous me donner des nouvelles d'Aminte?

DORIS & MÉLITE.

Madame elle en . . .

LÉANDRE.

Elle eſt mariée à Philinte.

CÉPHISE.

Il tient bien ſa parole.

MÉLITE.

Elle eſt veuve.

LÉANDRE.

J'ai tort.

DORIS.

Aminte eſt mon amie.

MÉLITE.

Et je ſuis ſa voiſine.

LÉANDRE.

Je lui tiens de plus près, car elle eſt ma couſine.

MÉLITE.

Elle n'eſt plus ici.

LÉANDRE.

Sans conteſtation.

DORIS, *à Cephiſe.*

Vous l'a-t-on dit?

LÉANDRE.

LÉANDRE.

Avec votre permiſſion....

CÉPHISE.

Eh! laiſſez donc parler!

DORIS.

Elle ſe remarie.....

DAPHNÉ, *à Léandre.*

Défendez-vous.

LÉANDRE.

Un mot.

MÉLITE.

Elle eſt en Picardie...

LÉANDRE.

Oh! Je ſuis ſon couſin...

DORIS.

Par le dernier courier...

LÉANDRE.

Au troiſième degré.

MÉLITE.

Juſqu'au mois de Janvier...

LÉANDRE.

Je ſors d'un ſang Bourgeois.

DORIS.

Elle vient de m'écrire.

MÉLITE.

Je dois...

LÉANDRE.

Et je me fais un honneur de le dire.

CÉPHISE.

Mais....

MÉLITE.

Dans ce pays-là comme j'ai quelques biens...

LÉANDRE.

Je le ſuis....

DORIS.

Elle épouſe un Conſeiller d'Amiens.

MÉLITE.

Je dois aller bientôt....

LÉANDRE.

Du côté de ma mere....

DORIS.

C'eſt un riche parti....

MÉLITE.

Je pars avec mon frere...

CÉPHISE.

Meſdames...

LÉANDRE.

Il eſt sûr...

CÉPHISE.

Mais, Monſieur...

DAPHNÉ, *à Léandre.*

Tenez bon.

LÉANDRE, MÉLITE, DORIS.

Madame ...

DAPHNÉ, *à Léandre.*

Allons, pouſſez, car vous avez raiſon.

LÉANDRE, MÉLITE, DORIS, CÉPHISE, & ISMENE, *parlent enſemble.*

LÉANDRE.

On me conteſte en vain ce que je certifie;
On ne m'apprendra pas ma généalogie.
Mieux qu'un autre, je crois, je dois en être inſtruit,
Puiſque, cent & cent fois, mon pere me l'a dit.

MÉLITE.

Comme je la connois dès la plus tendre enfance,
Qu'elle eut toujours en moi beaucoup de confiance,
Ne pouvant me parler, elle m'écrit ſouvent,
Et je lui fais auſſi réponſe exactement.

DORIS.

A vous dire le vrai, la Province m'ennuie;
Car je hais les façons & la tracaſſerie;
Et ſi je n'eſpérois de bientôt revenir,
Je ne pourrois jamais me réſoudre à partir.

CÉPHISE.

Il ne ſe vit jamais une choſe ſemblable!
Il faut avoir l'eſprit, l'humeur inſupportable;
Et c'eſt un procédé, Monſieur, des plus choquans,

Que de fermer ainſi toujours la bouche aux gens.

ISMENE.

Je me joins à Madame, & ne puis plus me taire
Sur vos façons d'agir, ſur votre caractere.
J'en ſuis ſcandaliſée, &, par votre caquet,
Vous détruiſez, Monſieur, tout ce que j'avois fait.

MÉLITE.

Si vous voulez mander...

DORIS.

Vous connoiſſez Chriſante?

LÉANDRE.

Quoi que vous en diſiez, Aminte eſt ma parente,
Meſdames; car Aminte eſt fille de Damon,
Gentilhomme ſervant, & petit fils d'Orgon:
Lequel Orgon étoit propre neveu d'Argante,
Célebré partiſant, & frere de Dorante:
Lequel Dorante avoit, en hymen clandeſtin,
Epouſé par amour Guillemette Patin:
Laquelle Guillemette étoit, ne vous déplaiſe,
Fille du ſecond lit d'Angélique la Chaiſe:
Et laquelle Angélique....

(*Il touſſe.*)

MÉLITE.

Oh! laquelle, lequel,
Je n'y puis plus tenir.

(*Elle ſort.*)

SCENE X.

LÉANDRE, CÉPHISE, ISMENE, DORIS, DAPHNÉ, HORTENSE.

LÉANDRE, *continuant ſon diſcours.*

DU côté paternel,
Si j'ai bonne mémoire, étoit ſœur d'Hipolite ;
(Il crache.)

DORIS, *bas en s'en allant.*

Qu'une nazarde..... Mais il vaut mieux que je quitte.

SCENE XI.

LÉANDRE, CÉPHISE, ISMENE, HORTENSE, DAPHNÉ.

LÉANDRE, *poursuivant toujours.*

ET ladite Hipolite étoit sœur, d'autre part,
De l'Avocat Martin, dit Babille ou Braillard,
Qui mourut en parlant. Ledit Martin Babille
Etoit mon trisayeul.

HORTENSE.

C'est un mal de famille;
Fuyons. Sauve qui peut.

[*Elle s'en va.*]

SCENE XII.

LÉANDRE, CÉPHISE, ISMENE, DAPHNÉ.

LÉANDRE, *reprenant son discours.*

J'Ai son portrait chez moi,
Et lui ressemble fort. On voit par-là, je croi,
Qu'Aminte..... Attendez, j'oublios de vous dire
Que ce fameux Martin sortoit d'une Delphire,
Laquelle descendoit du Vicomte de Querre,
Bas Breton de naissance, & Seigneur de Quimper:
Ce Vicomte de Quer, remarquez bien, de grace...
(*Il éternue.*)

ISMENE, *bas.*

Que Monsieur est un sot. J'abandonne la place.
(*Elle sort en colere.*)

SCENE XIII.

LÉANDRE, CÉPHISE, DAPHNÉ,

LÉANDRE, *continuant toujours.*

FUt grand homme de guerre, & de Meſtre de Camp,
Donna dans le Commerce, & devint Trafiquant.
Or donc, pour revenir, pour être laconique,
Martin Braillard Babille étoit oncle d'Enrique,
Major & Gouverneur de Quimper-Corentin.
Je dois avoir ſa place, & le dis à deſſein.
Enrique donc, neveu de Martin.....

(Il ſe mouche.)

CÉPHISE.

Ah! j'expire;
J'étouffe, & je m'en vais.

(Elle ſort.)

DAPHNÉ.

Moi, je creve de rire!

(Elle ſuit Céphiſe.)

SCENE XIV.

LÉANDRE, *pourſuivant ſeul.*

HErita de ſes biens; car ce Martin Braillard
N'avoit, à ſon décès, laiſſé qu'un fils bâtard,
Mort depuis en Eſpagne; & pour toute famille,
Trepaſſée, enterrée un an avant ſa mort,
De ſon Epouſe Alix, n'avoit eu qu'une fille,
Qui promettoit beaucoup, & qu'il chériſſoit fort;

SCENE XV.

LÉANDRE, NÉRINE, *qui vient en tapinois, & ſe met derriere lui pour l'écouter.*

LÉANDRE, *ſans appercevoir Nérine.*

ENrique combattit & ſur Mer & ſur Terre,
Et laiſſa les trois quarts de ſon corps à la guerre;
Car il perdit un œil à Gand, le fait eſt ſûr;
La Cuiſſe droite à Mons, le bras gauche à Namur.
Il n'aimoit pas le vin, & haïſſoit les femmes;
Je le dis à regret, excuſez-moi, Meſdames,
De vous fâcher en rien...

NÉRINE, *derriere la chaiſe.*

Vous êtes bien poli.

LÉANDRE.

Ah! Nérine, c'eſt toi! Mais je ſuis ſeul ici!
Je m'en ſerois douté. Peſte ſoit des femelles;
Dans tous leurs entretiens elles ſont éternelles,
Veulent parler, parler, & n'écouter jamais.
Ces bavardes, ſur-tout, bon Dieu que je les hais!
Le talent le plus rare & le plus néceſſaire,
Sur-tout dans une femme, eſt celui de ſe taire.

NÉRINE.

Ah ! Monſieur, quel exploit ! Avoir ainſi défait,
Sçu vaincre, ſurpaſſer en babil, en caquet,
Six femmes à la fois, & leur donner la fuite !
Quelles femmes encor ! La braillarde Mélite,
L'éternelle Céphiſe, & la rogue Doris,
Cauſeuſes par état, s'il en eſt dans Paris.
Après être ſorti vainqueur de cette affaire,
Qui peut vous refuſer le ſurnom de Commere ?

LÉANDRE.

Voyez la médiſance ! A peine ai-je eu le tems
De dire quatre mots, de deſſerrer les dents.
Mais je ſors.

NÉRINE.

Attendez. Voici certaine Lettre
Qu'on vient de me donner, Monſieur, pour vous remettre.

LÉANDRE.

Elle vient de l'Abbé ; voyons ce qu'elle dit.

(*Il lit tout haut.*)

Comme on ne ſçauroit vous parler, Monſieur, je prends le parti de vous écrire. Vous venez d'échouer dans l'affaire en queſtion, pour avoir trop parlé & n'avoir pas aſſez agi, & faute de vous être rendu chez-moi, quand je vous ai envoyé mon Laquais; vous n'en ſçauriez douter, puiſque Valere

vient d'obtenir le Gouvernement, par l'entremiſe de la perſonne chez qui je devois vous mener ce matin.

L'Abbé BRIFFART.

NÉRINE,

J'approuve cette Lettre, & c'eſt fort bien écrit.

LÉANDRE.

L'injuſtice eſt criante, & je devois peu craindre...
Mais j'aurai le plaiſir d'aller par-tout m'en plaindre;
Et Clarice vaut mieux que cent Gouvernemens.

SCENE DERNIERE.

LÉANDRE, VALERE, CÉPHISE, CLARICE, NÉRINE.

CÉPHISE, *parlant à Valere.*

VOus ſçaurez devant lui quels ſont mes ſentimens,
Et je vais m'expliquer ſans tarder davantage.

LÉANDRE.

Madame, en ce moment, j'attends votre ſuffrage.

NÉRINE, *à Céphiſe.*

De Quimper-Corentin, Valere eſt Gouverneur.

CÉPHISE, *s'adreſſant à Valere.*

Je viens d'en être inſtruite, & fais choix de Monſieur.

LÉANDRE.

Contre les ſentimens que vous faiſiez paroître?

CÉPHISE.

Je n'avois pas alors l'honneur de vous connoître.

Et Je ne ſçavois pas que vous étiez enfin
Arrière petit-fils du célèbre Martin.

VALERE.

Vous ſerez de ma nôce.

CLARICE.

Ami, Maitreſſe, affaire,
Vous perdez tout, Monſieur, pour n'avoir ſçu vous taire.

NÉRINE

Monſieur le Gouverneur, je vous baiſe les mains.

LÉANDRE.

Je n'ai rien à répondre à ces diſcours malins;
Mais, pour me conſoler de ce qui les fait rire,
Allons chercher quelqu'un à qui pouvoir le dire.

Au Parterre, en revenant ſur ſes pas.

Meſſieurs, un mot avant que de ſortir;
Je ſerai court, contre mon ordinaire.
Si, par bonheur, j'ai pu vous divertir,
Si mon babil a ſçu vous plaire,
Daignez le témoigner tout haut.
Si je vous déplais, au contraire,
Retirez-vous ſans dire mot;
N'imitez pas mon caractere.

FIN.

Petit, Antoine

LE BACHA DE SMIRNE, COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

Repréſentée par les Comédiens Italiens Ordinaires de SA MAJESTÉ, pour la premiére fois le 9. Septembre 1747.

Par M * * *.

Laudatus abunde
Si faſtiditus non tibi lector ero.

Prix vingt-quatre ſols.

A PARIS,
Chez CAILLEAU, rue S. Jacques, au-deſſus de la rue des Mathurins, à S. André.

M. DCC. XLVIII.
Avec Approbation & Permiſſion.

EPITRE DEDICATOIRE.

FILLE des Graces & de l'Amour,
La divine Poëſie
Conſacra toujours ſon génie
Aux Déités, dont elle tient le jour;
De ces Divinités noble & vivante image,
*Charmante * * *, ſouffrez*
Que ces foibles eſſais, dont je vous fais l'hommage,
Vous ſoient à jamais conſacrez.
Votre goût égale vos charmes;
Lui ſeul à mes travaux peut donner quelque prix;
C'eſt de vos jeux que l'enfant de Cypris
Emprunte ſes plus fortes armes,
Et c'eſt de votre goût que le docte Apollon,
Prend les leçons qu'il lit dans le ſacré vallon.

Ainſi qu'une roſe brillante
Nous attire au matin par des charmes puiſſants;
Le ſoir flétrie & languiſſante,
N'a plus rien qui flatte nos ſens:

Ainſi la beauté plaît, charme & bientôt s'efface ;
Sans les tréſors de l'eſprit & du cœur
Son empire paſſe
Auſſi vîte qu'une fleur :
Mais ces tréſors divins étendent ſa puiſſance
Au-delà de ſon exiſtance :
Par eux elle ſurvit à ſes propres attraits ;
Ainſi votre beauté ne peut finir jamais.

AVERTISSEMENT.

CETTE Piéce eſt toute de mon invention : On n'y trouvera point de ces détails brillants, de ces portraits chargés, qui pour l'ordinaire ne reſſemblent à rien, qui pétillent d'eſprit & qui montrent toujours le Poëte, alors qu'on ne devroit voir que l'Acteur, & pour leſquels cependant on néglige aujourd'hui ce qui conſtitue le fonds d'une vraie Comédie, c'eſt-à-dire, l'action : on y verra encore moins de ces tirades toutes ſemées de penſées fines & entortillées, que l'on devine bien plutôt qu'on n'entend, & qui depuis un certain tems ſont ſi fort à la mode, qu'un ouvrage ne paroît marqué au bon coin qu'autant qu'il en renferme un plus grand nombre : enfin les amateurs de ce nouveau jargon précieux & biſare, qui fourmille de tant de mots ſi ſinguliérement forgés & encore plus ſinguliérement aſſortis, lequel infecte à préſent tous les genres d'écrire, & dont très-peu d'écrivains ont eu la force de ſe garantir : les amateurs, dis-je, de ce jargon ne s'amuſeront pas beaucoup à lire cette Comédie ; car j'ai évité comme un défaut tout ce qui pouvoit flatter leur goût en cela. Je n'ai prétendu, en faiſant cet Ouvrage, que mettre ſur la ſcene une action qui pût amuſer & intéreſſer en fourniſſant un peu au jeu des Acteurs que j'y introduis : j'ai eſſayé d'écrire une Comédie d'un ſtile ſimple & pur, & de ne tirer mes plaiſanteries que du fonds de mon ſujet. C'eſt au public à juger ſi j'ai bien ou mal réuſſi : j'écouterai ſa déciſion avec la ſoumiſſion & le reſpect que l'on a pour ceux à qui l'on deſire de plaire, & dont les ſeules lumiéres peuvent éclairer un jeune Auteur, qui cherche moins les applaudiſſements que les moyens d'acquérir ce qu'il faut pour les mériter.

ACTEURS.

ISABELLE, ſous le nom de Selim, Bacha de Smirne, *Mlle. Riccoboni.*

LEANDRE, Amant d'Iſabelle, en habit d'Eſclave, *M. Rochart.*

ZELICA, Eſclave, *Mlle. Catine.*

ARLEQUIN, Eſclave, *M. Carlin.*

HASSAN, Gouverneur des Eſclaves du Bacha, *M. Ciavarelli.*

ZERBIN, Valet de Leandre, auſſi en habit d'Eſclave, *M. Deshaïes.*

La Scene eſt dans les Jardins du Serail du Bacha de Smirne.

LE BACHA DE SMIRNE.

COMÉDIE.

Le Théatre repréſente des Jardins agréables : ſur les côtez on voit dans le fonds les Bâtiments d'un Serail : le Théatre n'eſt éclairé qu'autant qu'il le faut pour donner l'idée d'une belle ſoirée d'Eté.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN ET ZELICA.

ZELICA.

QUOI perfide, il eſt donc vrai que Zelica ceſſe de te plaire?

ARLEQUIN *froidement.*

Oui.

ZELICA.

Ingrat, ne ſauroit-elle donc plus eſpérer de toucher ton cœur?

ARLEQUIN.

Non.

ZELICA.

Et tu préfères ton eſclavage aux offres que je t'ai faites de te rendre la liberté, & de te ſuivre par tout?

ARLEQUIN,

Sans doute.

ZELICA.

Cruel, tu veux donc me voir mourir?

ARLEQUIN.

Oh, je n'en ſerois pas fâché, ſeulement parce que cela feroit enrager ce Bacha que vous aimez ſi fort.

ZELICA.

Moi, j'aime Selim?

ARLEQUIN.

Eh, ſi vous ne l'aimiez pas, quel plaiſir trouveriez-vous d'être toujours avec lui? Moi quand je vous aimois, je ne pouvois me plaire avec d'autres que vous: & puis Haſſan, notre Gouverneur, me diſoit encore tantôt, que Selim abandonnoit pour vous ſeule toutes ſes autres Eſclaves, & cela eſt vrai: car je vois ſouvent ces pauvres filles ſe promener dans ces jardins d'un air triſte & languiſſant.

ZELICA.

Mais je t'ai tant de fois juré que je n'aimois que toi...

ARLEQUIN.

Eh qui, les faux ſerments ne vous coutent guéres à vous autres fémelles.

ZELICA *voulant prendre les mains d'Arlequin.*

Ces ſerments ſont vrais, mon cher Arlequin.

ARLEQUIN *la repouſſant.*

Allons, finiſſez... au diable... il falloit n'aimer que moi.

ZELICA.

Si je pouvois te révéler un ſecret que je ſuis forcée de te cacher, tu ne m'accuſerois pas d'en aimer un autre que toi.

ARLEQUIN.

Et vous ne ſauriez révéler ce ſecret?

ZELICA.

Cela m'eſt impoſſible.

ARLEQUIN.

Impoſſible à une femme de révéler un ſecret ! il faudroit donc qu'elle fût muette, & encore l'expliqueroit-elle par ſignes... allons vous badinez... ſerviteur.

ZELICA.

Arrête, eh bien... tiens... promets-moi de n'en rien dire à perſonne.

ARLEQUIN.

Eh que diable veux-tu que je diſe, je ne ſai rien.

ZELICA.

Et quand tu ſauras quelque choſe...

ARLEQUIN.

Oh je ferai comme toi.

ZELICA.

Eh bien, mon cher Arlequin, ce Bacha qui t'allarme ſi fort, eſt une fille Italienne nommée Iſabelle.

ARLEQUIN *faiſant ſon lazzi de ſurpriſe.*

Une fille !

ZELICA.

Oui une fille & rien de plus.

ARLEQUIN.

Une fille !... oh non je ne ſaurois croire cela.

ZELICA.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

C'eſt un conte : les filles ne ſont pas faites pour tuer les hommes, ainſi que ton Iſabelle...

ZELICA.

Cette Iſabelle en combattant les ennemis du Sultan, ne cherchoit qu'à perdre une vie qui lui étoit importune.

ARLEQUIN.

Eh comment vouloit-elle que ces gens-là lui fiſſent perdre la vie, puiſqu'elle les aſſommoit tous avant qu'ils l'euſſent tuée... Mais après tout, qui pouvoit l'empêcher de ſe plaire au monde ? Il eſt ſi doux de vivre.

ZELICA.

L'amour, mon cher Arlequin.

ARLEQUIN.

L'amour ! peſte, voilà qui commence à devenir ſérieux... Eh bien, voions donc... l'amour ! ça promet quelque choſe cela.

ZELICA.

Oui, l'amour qu'Iſabelle conſervoit pour un jeune homme, qu'elle avoit vû tomber, percé de pluſieurs coups, en défendant ſa liberté contre les Corſaires, qui la firent Eſclave; cet amour, dis-je, lui faiſoit tout tenter pour ne pas ſurvivre à ſon amant; & comme elle s'étoit échappée des mains des Corſaires, ſous l'habit de Turc, & que la guerre étoit alors allumée dans les Etats du Grand Seigneur, elle crut que le plus ſur moyen pour rejoindre bientôt ce qu'elle aimoit, étoit de combattre dans les troupes du Sultan: ſon déſeſpoir lui a fait faire des actions de valeur inouies, qui lui ont attiré l'amitié de notre Souverain, & l'ont élevée à la dignité de Bacha de Smirne.

ARLEQUIN.

Mais, puiſque cela eſt ainſi, pourquoi le Sultan t'a-t-il tirée de ſon Sérail & donnée à Selim pour être ſon épouſe? Eſt-ce que l'on marie les filles enſemble dans ce pays-ci?

ZELICA.

Le déguiſement d'Iſabelle a trompé le Grand Seigneur, & c'eſt pour lui faire honneur, & lui marquer ſon eſtime, que ce Monarque m'a deſtinée à recevoir ſa main.

ARLEQUIN.

Tout de bon.

ZELICA.

Tout de bon; qu'y a-t-il donc là dedans de ſurprenant?

ARLEQUIN.

Cela fait honneur à Selim de t'avoir reçue du Sultan?

ZELICA.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Oh, ma foi, vous avez ici de plaiſants honneurs: quoi prendre pour femme un objet dont ſon Maître eſt las, eh c'eſt un honneur de Valet de chambre cela? Le malheur eſt que ce Bacha n'a pas trop bien ſoutenu ce grand honneur-là, & je crois que tu ne t'en es pas trop bien trouvée.

ZELICA.

L'amour que j'ai conçu pour toi m'a fait regarder comme un bonheur ce qui auroit dû me ſembler une diſgrace; & je craignois l'hymen auquel j'étois deſtinée, comme on craint

le plus cruel ſuplice : mais il y a environ quinze jours qu'Iſabelle a mis fin à mes craintes en me dévoilant le miſtére de ſon ſexe & de ſon amour ; la joie la plus vive la tranſportoit, elle venoit de voir Leandre, cet Amant ſi cher qu'elle avoit cru dans le tombeau.

ARLEQUIN.

Ah ! je reſpire : j'étois fâché que ce Leandre fût mort : car il me ſemble que cela doit faire un fort joli garçon... Je veux le voir & faire connoiſſance avec lui... Viens, Zelica, viens nous faire boire enſemble....

ZELICA.

Plût aux dieux que cela fût poſſible.

ARLEQUIN.

Comment... Leandre, n'eſt-il pas dans ce Palais ?

ZELICA.

Il n'eſt plus dans ce pays.

ARLEQUIN.

Il ne ſait donc pas que ſa Maitreſſe eſt Bacha ?

ZELICA.

Non, mais il a reçu une lettre par laquelle Iſabelle lui faiſoit ſavoir qu'étant Eſclave du Bacha de Smirne, elle ne fondoit l'eſpoir de ſa liberté que ſur ſa tendreſſe ; par cette feinte, Iſabelle vouloit apprendre, avant de ſe découvrir, ſi Leandre lui étoit encore fidéle. S'il m'aime, diſoit-elle, il va tout tenter pour briſer mes fers, & je connoîtrai ſon amour aux efforts qu'il fera pour me tirer d'eſclavage.

ARLEQUIN.

Eh bien ?

ZELICA.

Eh bien, depuis ce tems, Leandre n'a plus paru dans cette ville, & j'ai ſu qu'il en étoit parti le jour même que cette lettre fatale lui fut rendue.

ARLEQUIN.

Oh, cela n'eſt pas bien.... Fi, Monſieur Leandre, c'eſt fort mal fait à vous de laiſſer des filles dans l'eſclavage, comme s'il n'y avoit rien à riſquer pour elles. (*à Zelica*) Mais es-tu bien ſure qu'il ait reçu la lettre ?

ZELICA.

On ne ſauroit l'être davantage.

ARLEQUIN.

Oh, ſi je tenois ce perfide-là.... Mais tu es bien ſûre qu'il a reçu la lettre?

ZELICA.

Je n'en ſaurois douter.

ARLEQUIN.

Je lui apprendrois à trahir les gens... Il a reçu la lettre n'eſt-ce pas?

ZELICA.

Eh oui, c'eſt moi-même qui en ai chargé Haſſan, & ce ſerviteur fidéle l'a remiſe entre les mains de Leandre même.

ARLEQUIN.

Le traître! l'ingrat! ſi je ne retenois ma colére.... morbleu.... (*tranquillement*) Mais après tout le plus court eſt de ne plus ſonger à ce petit indigne-là & de ſe conſoler.

ZELICA.

Se conſoler! Iſabelle eſt inconſolable: la douleur qui l'agite ne lui laiſſe goûter aucun repos & lui ſuggere mille projets, qui ſont auſſi-tôt enfantez que détruits; mais celui de tous auquel elle ſemble s'être arrêtée, eſt de quitter ces lieux & de ſuivre ſon Amant en Italie; elle eſpére... Que ſai-je moi ce qu'elle eſpére? Les Amants ne voient-ils pas toujours des raiſons d'eſpérer où les autres n'apperçoivent que des ſujets de déſeſpoir? Enfin pour exécuter ce projet, elle n'attend plus que quelques Eſclaves Italiens, que le Gouverneur d'une ville voiſine lui doit envoyer, & qu'elle veut emmener avec elle dans ſa patrie.

ARLEQUIN.

Et quand elle partira, nous ſerons du voyage.

ZELICA.

C'eſt ſon deſſein.

ARLEQUIN.

Eh bien, qu'importe, qu'elle ait raiſon d'eſpérer ou non.... Mais je la voi... *Il rit.* Ah, ah, ah... Quel drôle de Bacha, ah, ah, ah, je te laiſſe ſeule avec elle... Mais c'eſt une fille au moins.

SCENE II.

ISABELLE *ſous le nom de Selim*, ZELICA ET ARLEQUIN.

ISABELLE.

ARLEQUIN, allez dans le Palais attendre mes ordres.

ARLEQUIN *étouffant de rire.*

Oui, Monſieur le Bacha, ah, ah, ah, *faiſant quelque pas pour s'en aller*, je n'y riſque pas grand choſe, *en revenant à Zelica*, tu ne me trompes point, c'eſt une fille.

ZELICA.

Oui, mon cher Arlequin.

ARLEQUIN *s'en allant.*

Je vous laiſſe enſemble de bon cœur, . . . *revenant*, c'eſt une fille, n'eſt-ce pas?

ZELICA.

Eh oui, te dis-je.

ARLEQUIN.

C'eſt bon, adieu Zelica.

SCENE III.

ISABELLE ET ZELICA.

ISABELLE.

MON trouble, ma chere Zelica, me ramene à chaque inſtant près de vous; ce n'eſt que de votre tendre amitié que mon cœur reçoit un ſoulagement aux maux qu'il ſouffre ſans ceſſe: je n'ai plus d'eſpérance de les voir jamais autrement s'adoucir: je ſuis réſolue de paſſer en ces lieux

le reſte de mes jours infortunez : qu'irai-je faire en volant ſur les pas de l'infidéle Leandre ? Rien autre choſe qu'étaler ma honte & mon déſeſpoir au ſein de ma patrie : non, vos yeux en ſeront ſeuls les témoins ; je ſai votre amour pour Arlequin : je veux unir ſon ſort au vôtre : & pour toute récompenſe du ſoin que je prends de votre bonheur, la ſeule choſe que j'exige de vous, eſt que vous ne m'abandonniez pas ſeule à mon déſeſpoir.

ZELICA.

Vous connoiſſez les droits que l'amitié vous donne ſur Zélica, & vous pouvez... Mais que nous veut Haſſan ?

SCENE IV.

ISABELLE, ZELICA ET HASSAN.

HASSAN.

SEIGNEUR, le Gouverneur d'Ancyre vient de vous envoyer les Eſclaves qu'il vous avoit promis, ils ſont ici près : voulez-vous qu'on les faſſe paroître ?

ISABELLE.

Non, Haſſan, prens ſoin de fournir à leurs moindres beſoins.

HASSAN.

Mais, Seigneur, vous ignorez peut-être que ces Eſclaves ſont tous Muſiciens & Danſeurs.

ZELICA.

Faites-les venir, Selim, leur Muſique & leurs Danſes pourront détourner pour quelques moments les funeſtes images qui troublent votre tranquillité.

ISABELLE.

A Haſſan. Qu'il viennent... *Haſſan ſort. à Zelica.* C'eſt pour vous procurer un leger amuſement, ma chere Zelica, plutôt que pour me diſtraire de mes chagrins, que je cherche à voir ces Eſclaves : un cœur comme le mien n'eſt capable de ſentir que ſa douleur. Je les vois, aſſeions-nous ſur ce gazon.

SCENE V.

ISABELLE, ZELICA ET HASSAN *qui revient ſuivi de huit Eſclaves conduits par* ARLEQUIN.

Marche des Eſclaves.

Pendant cette marche, Arlequin fait pluſieurs lazzi, il regarde & examine groteſquement tous les Eſclaves, & s'arrête à Zerbin, à qui il témoigne par ſes geſtes vouloir faire amitié avec lui; Zerbin répond à ſes lazzi d'une maniére triſte & ridicule.

ZELICA.

LEURS danſes me plaiſent, je voudrois que leurs chants fuſſent auſſi agréables.

LEANDRE, *l'un des Eſclaves, chante.*

Souffrez que l'amour vous engage :
Ses fers ont des douceurs, dont on eſt enchanté;
Un ſi doux eſclavage,
Vaut bien la liberté.
Si vous voulez fuir les peines,
Formez de tendres deſirs:
Le Dieu des cœurs n'a des chaînes
Que pour fixer les plaiſirs.

Souffrez que l'amour, &c.

ARLEQUIN, *pendant que Leandre chante, s'approche de lui, fait pluſieurs lazzi, & après avoir répété la fin de l'Ariette, il dit;*

Il ne chante pas mal celui-là.

ISABELLE.

Quel ſon de voix ! quels traits ! ah, ma chere Zelica ! c'eſt Leandre, c'eſt lui-même : ô Dieux, quels tranſports ! quels plaiſirs ! je le revois ; je l'entens.... Mais dans quel état ? O ciel, privé de ſa liberté, chargé de chaînes ; hélas ! j'en ſuis la cauſe ; il a voulu me fuir, il eſt tombé dans les fers..... Ah, j'oublie qu'il eſt infidéle pour ne penſer qu'aux peines, qu'il a déja ſouffertes dans ſon eſclavage... Interrogez-le, ma chere Zelica, faites-vous inſtruire des cauſes de ſon malheur ; mon trouble ne me permet pas de le faire, à peine puis-je empêcher mes tranſports de me trahir.

ZELICA *à Leandre.*

Votre voix m'a fait plaiſir ; quelle eſt votre patrie ?

LEANDRE.

Meſſine m'a vû naître, (*montrant Zerbin*) ainſi que ce jeune homme, que ma chute a entraîné avec moi.

ISABELLE *à part.*

C'eſt Zerbin... Une vaine erreur ne m'a point ſéduite.

ZELICA.

Et quel ſujet vous a fait quitter ce pays ?

LEANDRE.

Le Commerce m'avoit attiré à Smirne ; & je retournois en Sicile, quand j'ai perdu mes richeſſes & ma liberté.

ZELICA.

Mais, n'aviez-vous rien découvert pendant votre ſéjour dans cette ville, qui pût diminuer la peine d'avoir été contraint d'y revenir ?

LEANDRE.

Eloigné de ma patrie, & ſéparé d'une épouſe qui m'eſt chere, que puis-je trouver en ces lieux qui me plaiſe & qui m'intéreſſe ?

ISABELLE *à part.*

O ciel !... *aux Eſclaves*, c'en eſt aſſez, retirez-vous.

Les Eſclaves ſortent.

SCENE VI.

ISABELLE ET ZELICA.

ISABELLE.

L'Ai-je bien entendu ?... Dieux ! il faut donc renoncer à l'eſpoir d'être un jour à Leandre ; quel tourment ! quel ſuplice ! une autre poſſéde ſon cœur ; une autre a reçu ſa foi .... Ce n'eſt plus pour la malheureuſe Iſabelle qu'il reſpire encore .... Le voilà donc le ſujet d'un ſi prompt départ ; le cruel ! il auroit cru manquer à ſon nouvel amour s'il avoit cherché à me voir. Quelle barbarie ! il me croit accablée ſous le poids de mes fers, & il ne ſonge qu'au plaiſir de revoir une épouſe qu'il aime : ſon cœur n'a pas même conſervé des ſentiments d'humanité pour moi ; ah ! je ſuccombe à tant de maux.

ZELICA.

Le perfide eſt en votre pouvoir, il eſt permis de ſe venger de qui nous trahit.

ISABELLE.

Moi ! me venger ſur Leandre, ah ! les maux que je lui ferois ſouffrir, me ſeroient plus ſenſibles qu'à lui-même : je me reproche déja d'avoir tant tardé à briſer les liens de ſa captivité ; chaque inſtant eſt un nouveau ſupplice pour ceux qui ſont dans l'eſclavage ; j'aurois dû lui épargner ces inſtants funeſtes, il a dû ſouffrir ... Ah ! ma chere Zelica, courez, dites au fidéle Haſſan, que je veux qu'à l'inſtant même, les deux Eſclaves de Meſſine ſoient libres .... dans mon malheur, je me trouve encore heureuſe que le ſort m'ait donné le pouvoir de tirer ce que j'aime, de l'état le plus affreux. *Elles ſortent.*

Pendant cette Scene, le Théatre s'obſcurcit inſenſiblement, de façon qu'à la fin la nuit eſt cloſe.

SCENE VII.

LEANDRE ET ZERBIN.

LEANDRE.

TANDIS qu'Haſſan fait les préparatifs néceſſaires pour ſes nouveaux Eſclaves, il nous permet de nous écarter un peu dans ces jardins ; profitons de ces moments pour

observer la disposition de ces lieux, & s'il se peut, assurer le succès de notre entreprise.

ZERBIN.

Oui, vous allez faire de belles découvertes, à présent qu'on n'y voit goute.

LEANDRE.

Malgré l'inquiétude qui m'agite, j'ai quelque peine à m'empêcher de rire, quand je vois Hassan trompé par notre stratagême, nous ouvrir, pour ainsi dire, l'entrée de ce Serail, après avoir constamment refusé les offres avantageuses que je lui ai fait réiterer cent fois depuis quinze jours, pour introduire deux étrangers dans ces jardins seulement.

ZERBIN.

Oh cela ne me fait point rire du tout moi, on n'a qu'à nous surprendre... j'en meurs de crainte... diable, c'est qu'on court ici de certains risques...

LEANDRE.

Va, j'ai tout disposé de façon que tu ne dois rien appréhender.

ZERBIN.

Mais voyez quelle chienne d'imagination, de venir se rendre esclave de propos déliberé, pour tirer une autre d'esclavage.

LEANDRE.

Eh, que pouvois-je faire de mieux? Isabelle m'avoit fait savoir que le Bacha avoit conçu de l'amour pour elle, & que par conséquent la voie de la rançon m'étoit interdite: désespéré de ne pouvoir vaincre l'inflexibilité d'Hassan, & ne trouvant aucun moyen de pénétrer en ces lieux, & d'en arracher Isabelle, j'apprens par un heureux caprice du sort, que le Gouverneur d'Ancyre envoye des Esclaves Italiens à Selim; je me ménage avec les conducteurs de ces Esclaves, & je les fais consentir sans peine, à nous laisser prendre la place de deux de ces malheureux, à qui par ce moyen j'ai rendu la liberté. J'entre en ces lieux sous l'apparence d'un Esclave....

ZERBIN.

Eh oui, l'apparence d'un Esclave, mais cette apparence va bientôt se changer en réalité, s'il plaît à ce vilain Bacha... oh, qu'il a l'air rebarbatif! a-t-il daigné seulement nous dire un mot... *c'en est assez, retirez-vous*... Est-ce qu'il s'ima-

gine, parce qu'il eſt Turc, qu'on n'eſt pas d'auſſi bonne maiſon que lui... oh, je ne ſai pas ce que je donnerois pour que nous puiſſions lui enlever votre Maîtreſſe, quand ce ne ſeroit que pour nous venger de ſa fierté.

LEANDRE.

La jeune Eſclave qui m'a parlé, te plairoit mieux ſans doute? Elle n'eſt pas ſi fiere.

ZERBIN.

Oh non, la fierté n'eſt pas le vice des femmes de l'Aſie... mais à propos, ſavez-vous bien que toutes les queſtions qu'elle vous faiſoit, commençoient à m'embarraſſer; je vois de loin moi, & je craignois qu'on ne ſoupçonna notre deſſein: ah, que vous avez eu d'eſprit de trouver là tout-à propos ce mariage, pour faire finir ſes interrogations: ma foi dans ce pays, comme ailleurs, les femmes ont bientôt fini la converſation avec un homme marié; il ne faut que ce titre pour perdre le droit de les amuſer... *Se rejettant avec précipitation ſur Leandre.* Ahi... je ſuis mort.

LEANDRE.

Eh quoi... qu'as-tu donc?

ZERBIN.

Plus de peur que d'aſſurance, Monſieur.

LEANDRE.

Mais encore...

ZERBIN.

Ah, vous allez renouveller ma douleur... J'avois pris cet arbre pour un Turc.

LEANDRE.

Poltron.

ZERBIN.

Oh, ſi j'allois comme vous délivrer une Maîtreſſe, l'amour m'échaufferoit peut-être, & me donneroit du cœur: mais, Monſieur, je ſuis de ſang-froid, & j'ai le tems de réfléchir, qu'il n'eſt pas amuſant de s'aller faire empâler pour le plaiſir d'autrui.

LEANDRE.

Encore une fois, ne crains rien: j'ai remarqué une échelle ici près, & je ſuis muni de tout ce qui peut me ſervir au beſoin: la nuit commence à s'avancer; allons nous rendre auprès des autres Eſclaves, & dès qu'ils ſeront endormis, & qu'Haſſan ſe ſera retiré, nous reviendrons..... Mais une

ſeule choſe m'embaraſſe, je ne connois point l'appartement d'Iſabelle, & ſans cela...

ZERBIN.

Paix, je vois quelqu'un à travers l'obſcurité... c'eſt Haſſan... tâchons adroitement d'apprendre la choſe de lui.

SCENE VIII.

LEANDRE, ZERBIN ET HASSAN.

HASSAN.

Réjouissez-vous mes enfants, je viens vous apprendre une bonne nouvelle.

ZERBIN.

Oui-dà, nous réjouir, ne ſommes-nous pas dans un bel équipage pour cela?

HASSAN.

Réjouiſſez-vous, vous n'êtes plus Eſclaves: le Bacha a daigné jetter un regard favorable ſur vous, il vous rend la liberté. *Il leur ôte leurs chaînes.*

ZERBIN *l'embraſſant.*

Ah, l'honnête homme... mais qu'eſt-ce qui croiroit cela à ſa mine?

HASSAN.

Vous êtes vos maîtres dès ce même inſtant, & je vais vous conduire hors de ce jardin.

ZERBIN.

Allons, allons, il me tarde d'en être déja bien loin.

LEANDRE *à part.*

O ciel! quel fâcheux contre-tems!... arrêtez Haſſan, laiſſez-nous au moins paſſer ici la nuit.

ZERBIN *à Leandre.*

A quoi diable penſez-vous? & demain le Bacha n'a qu'à changer de ſentiment... *à Haſſan.* Allons, dépêchons-nous, décampons.

LEANDRE *l'arrêtant.*

Traître, finiras-tu! Veux-tu me faire perdre le fruit de toutes mes peines? Si je ſors d'ici, comment ferai-je pour y rentrer? Qui délivrera Iſabelle?

ZERBIN.

Ah..., oui,.. ma foi, je n'y ſongeois plus.

LEANDRE *à Haſſan.*

Ne nous forcez point, je vous prie, à ſortir de ces lieux; où pourrons-nous trouver, à l'heure qu'il eſt, un endroit pour nous mettre en ſûreté?

ZERBIN.

Voulez-vous nous faire égorger par les brigands qui rodent toute la nuit dans les rues de cette ville?

HASSAN.

Je ne puis abſolument vous laiſſer ici plus long-tems; mon Maître m'a commandé de vous renvoyer à l'inſtant; il veut être obéi, & s'il vous retrouvoit ici demain, nous ſerions peut-être tous trois les victimes de ſa colére.

ZERBIN *à Leandre.*

Diable, il a raiſon.... il me ſemble que je le vois déjà dans ſa fureur.... Quels yeux il roule dans ſa tête... Ah, Monſieur, ne nous expoſons pas à cela... Venez, venez, le plus sûr....

LEANDRE *à Zerbin.*

Pendart, ſi tu ne ceſſes, crains ma colére... *à Haſſan,* Nous ſortirons avant l'Aurore.

HASSAN.

Bon, avant l'Aurore, mon Maître a rodé partout ici bien long-tems avant qu'elle paroiſſe; je ne ſai à qui diable il en a, mais il ne dort non plus qu'un lutin.

LEANDRE.

Quoi, nous ne pouvons rien attendre de vous?...

ZERBIN.

Quoi, vous ne voulez pas vous laiſſer attendrir?...

LEANDRE.

Voyez à quoi vous nous expoſez...

ZERBIN.

Songez que vous nous envoyez à la mort...

LEANDRE.

Serez-vous inflexible?...

ZERBIN.

Serez-vous pire qu'un rocher?

LEANDRE.

Si le ſort vous rendoit malheureux...

ZERBIN.

S'il vous mettoit à notre place...

LEANDRE.

Ne déſireriez-vous pas?...

ZERBIN.

N'auriez-vous pas bonne envie....

LEANDRE.

De trouver des gens qui....

ZERBIN.

De rencontrer des perſonnes....

LEANDRE *à Zerbin.*

Eh tais toi : tu me troubles à chaque parole.

ZERBIN *à Leandre.*

Eh finiſſez, Monſieur, vous m'empêchez de m'expliquer.

LEANDRE *à Haſſan.*

Je vous promets...

ZERBIN.

Je vous jure...

HASSAN.

Epargnez-vous de plus longs diſcours, il faut que j'exécute les ordres de mon maître.

LEANDRE.

Puiſque nos priéres ne peuvent rien ſur vous, acceptez du moins ce préſent, *il lui préſente ſa bourſe,* & attendez tout de ma reconnoiſſance ſi vous conſentez...

HASSAN *d'un air embarraſſé.*

Non, il n'eſt point de préſent qui puiſſe me faire mettre ma vie en danger. *à part.* Cet argent me tente pourtant diablement : ah, ſi j'avois un peu plus de courage...

ZERBIN *prenant la bourſe.*

Eh, Monſieur, donnez-moi cet argent, ſortons d'ici, & je vous promets moi de vous y faire rentrer quand vous voudrez, ſans avoir d'obligation à cet animal-là.

HASSAN.

Comment ? Qu'eſt-ce à dire ?

LEANDRE.

Cela ſignifie que tu n'auras rien, & que je reſterai ici malgré toi.

HASSAN.

Ah, nous l'allons voir, je vais avertir le Bacha.

LEANDRE.

Va, cours, mais apprens que nous ne ſommes point des Eſclaves envoyez par le Gouverneur d'Ancyre : nous nous ſommes ſervis de ce déguiſement pour nous introduire dans ces lieux, & en tirer une femme que j'aime, & qui eſt

Eſclave de Selim : va préſentement lui dire que je ne veux pas ſortir de ce jardin, & je lui ſoutiendrai moi, que c'eſt toi qui nous y a introduits, & que ſi tu nous trahis, c'eſt parce que je ne puis ſatisfaire à ton avarice.

ZERBIN.

Fort bien, courage, ma foi voilà le trait d'un honnête homme.

HASSAN.

Quelle impudence ! quelle audace ! je demeure confondu.

ZERBIN.

Eh bien, va donc, cours vîte, je m'imagine qu'il ſeroit aſſez plaiſant de te voir couper le col.

HASSAN.

Quoi, vous auriez l'éfronterie.

ZERBIN.

Oh, je t'en répons, tu peux en eſſayer, il ne t'en coûtera pas grand choſe.

HASSAN *à part.*

Je ſuis pris ; comment me tirer de ce mauvais pas ? Le plus court eſt de faire réuſſir au plûtôt leur deſſein & de me débaraſſer d'eux .... mais tâchons au moins d'avoir l'argent .... ils ne ſauroient me le refuſer .... *à Leandre.* Ah ça, je conſens de vous ſervir dans votre entrepriſe ; mais je trahis mon Maître, & vous ſavez bien que ſans quelques bonnes raiſons, il eſt difficile d'oublier ces ſortes de fautes-là.

ZERBIN.

Oh, le tems eſt un grand maître.

HASSAN.

Mais, au moins, par reconnoiſſance ....

ZERBIN.

Oui, de nous avoir voulu faire égorger.

HASSAN.

Vous m'aviez promis l'argent ....

ZERBIN.

C'étoit pour éprouver ta fidélité ; mais rien ne ſauroit l'ébranler ; ah tu es un honnête homme !

HASSAN.

Quoi vous voulez que je vous ſerve pour rien.

ZERBIN.

Tu n'aimes pas l'argent, on veut t'en donner, tu le refuſes ; tu es trop généreux pour obliger par intérêt.

HASSAN *à part.*

Il faut avaler le poiſon tout entier; je ne ſaurois faire autrement... ah! que, ſi je pouvois, je me vangerois bien de ces maudits hommes-là, *à Leandre.* Eh bien voyons que faut-il faire?

LEANDRE.

Me montrer l'appartement d'Iſabelle.

HASSAN.

Iſabelle! Selim n'a point d'Eſclave de ce nom-là.

LEANDRE.

Bon, tu cherches à m'en impoſer?

HASSAN.

Non, je vous jure, je ne connois point ici d'Eſclave appellée Iſabelle.

LEANDRE *à part.*

Cet homme me fait trembler.... *à Haſſan.* Quoi une Italienne?

HASSAN.

Encore moins, je vous proteſte qu'il n'y a non plus ici d'Italienne que d'Iſabelle.

LEANDRE *à part.*

O ciel! te jouerois-tu de mon amour? Mais pourquoi m'allarmer? Iſabelle aura changé ſon nom & celui de ſa patrie, & j'ai d'ailleurs un moyen aſſuré pour me faire entendre, *à Haſſan.* Te ſouvient-il d'avoir rendu il y a quinze jours une lettre à un étranger nommé Leandre?

HASSAN.

Oui, je m'en ſouviens.

LEANDRE.

Et tu te rappelles auſſi l'Eſclave qui t'en avoit chargé.

HASSAN.

A merveilles, *à part.* C'eſt Zelica.

LEANDRE.

Elle eſt dans ce Serail.

HASSAN.

Sans doute.

LEANDRE.

Ah! je ſuis le plus heureux des mortels, eh bien, c'eſt elle, c'eſt cette Eſclave que j'aime & que je viens chercher.

HASSAN.

Et vous dites qu'elle eſt Italienne?

LEANDRE.

J'en ſuis ſûr.

HASSAN.

Vous vous trompez : car celle, dont nous parlons, eſt une Géorgienne, qui a été long-tems dans le Serail du Grand Seigneur, & qui après avoir été honorée de la tendreſſe de ce Monarque, a été donnée à Selim comme une marque de la bienveillance & de l'eſtime de ſon Maître.

LEANDRE.

Tout cela peut être, excepté l'honneur que tu prétens qu'elle a reçu du Sultan: Iſabelle m'aime trop,... & ſans doute que ce Monarque laſſé de ſes rigueurs....

HASSAN.

Bon, les Souverains ont-ils jamais des rigueurs à éprouver de la part des belles?

LEANDRE *révant.*

Mais enfin, je commence à craindre... Ne peut-il pas bien arriver que... ah! c'eſt faire injure à Iſabelle... mais après tout, elle m'a cru mort pendant long-tems, &...

HASSAN.

D'un autre côté, je ne ſai ſi vous pourriez la faire conſentir à vous ſuivre, car elle eſt diablement épriſe de Selim.

LEANDRE.

Elle aime Selim?

HASSAN.

Elle en eſt folle.

LEANDRE.

La perfide, ah, c'en eſt trop...

ZERBIN *à part.*

Ma foi, le voilà bien avancé.

LEANDRE.

Et l'ingratte oſe encore eſpérer en mon ſecours...

ZERBIN.

N'étoit-ce pas bien la peine de venir expoſer ſa vie pour un auſſi rare bijou que celui-là?

LEANDRE.

Mais, c'eſt trop offenſer Iſabelle par d'indignes ſoupçons, elle a pu feindre un amour qu'elle ne ſent pas, afin de diminuer le poids de ſes chaînes.

ZERBIN.

Et c'eſt agir en femme ſenſée.

LEANDRE.

Non, ſon cœur n'eſt point fait pour me trahir... je veux la voir, & l'amour me dit que je vais la retrouver fidelle.

ZERBIN.

Iſabelle fidelle, en ſortant du Serail du Grand Seigneur, quelle idée!

LEANDRE.

Haſſan, conduis mes pas....

HASSAN.

Non, il vaut mieux que je faſſe ici le guet; vous n'aurez pas beſoin de moi; tenez, voyez-vous cette fenêtre... là... dans le lointain... vers ce grand arbre.

ZERBIN.

Eh, comment veux-tu qu'on voie cela de ſi loin, tandis que nous nous voyons à peine de bien près?

HASSAN.

Eh bien, c'eſt la troiſiéme fenêtre de gauche à droite de cette grande galleria.

ZERBIN.

A la bonne heure, cela s'entend... Ah ça, prens bien garde au moins: il y va autant du tien que du nôtre.

Leandre & Zerbin ſortent, & reparoiſſent un moment après dans le lointain; Zerbin porte une échelle, qu'il poſe, après avoir long-tems cherché, au milieu d'un pavillon. Leandre, par ſes geſtes, excite Zerbin à monter à l'échelle; Zerbin le refuſe par les ſiens. Leandre monte & Zerbin ſe met à tenir le pied de l'échelle.

SCENE IX.

HASSAN.

QUE je ſuis un grand ſot d'avoir refuſé l'argent que cet homme me préſentoit! Ah, je ſuis bien puni de ma faute.... je ſuis obligé de faire pour rien, ce qui auroit fait ma fortune, ſi j'y avois conſenti de bonne grace.... je tremble que quelqu'accident ne nous arrive.... pourquoi diable auſſi m'aller aviſer de vouloir être honnête homme; c'eſt bien-là mon métier à moi d'avoir de l'honneur.... paix.... écoutons.... j'entends du bruit;....

mais, non.... ce n'eſt rien.... * Ah! tout eſt perdu, Leandre s'eſt trompé, il a pris l'appartement du Bacha pour celui de Zelica, Selim vient de paroître, il l'a vû, il le ſuit, je l'entens, où me cacher? où me ſauver? Ah! le voici, je ſuis mort.

Haſſan ſe jette à terre derriere un tronc d'arbre: Iſabelle deſcend d'une terraſſe qui eſt devant ſon appartement, elle eſt armée d'un ſabre & accompagnée de Soldats auſſi armez, & d'Eſclaves qui portent des flambeaux.

SCENE X.

ISABELLE, HASSAN *caché, ſuite d'Iſabelle.*

ISABELLE.

QUELLE trahiſon! mes ennemis viennent juſqu'en mon Palais attenter à ma vie! Les lâches ſe ſervent de l'obſcurité de la nuit, pour me ſurprendre ſans défenſe, & cacher leurs criminels complots.... Mais qui peut les avoir conduits en ces lieux? Qui peut leurs avoir ouvert l'entrée d'un ſéjour que mes ſoins rendent impénétrable? *Haſſan caché, éternue.*

ISABELLE.

J'entens du bruit...

Haſſan caché, éternue deux fois de ſuite.

ISABELLE.

C'eſt ſans doute un des coupables, cherchons: ciel! que vois-je?... Haſſan... Quoi, c'eſt vous qui me trahiſſez?

HASSAN *embaraſſé.*

Eh, Seigneur, ce n'eſt pas moi... je n'en ſuis pas capable... j'avois entendu du bruit, & je venois vous ſecourir...

ISABELLE.

Scélérat, tu viens pour me ſecourir, & tu te caches à ma préſence? M'éviterois-tu ſi tu n'avois ſujet de redouter ma juſtice?... Va, je ſai punir les traîtres: mais mérite ton pardon en me nommant tes complices.

* Une fenêtre de l'appartement du Bacha s'ouvre, il en ſort une grande lumiére, à la faveur de laquelle on voit le Bacha & pluſieurs Eſclaves: Zerbin ſe ſauve & ſe cache dans le jardin.

HASSAN.

Ah, Seigneur, je ſuis innocent...

ISABELLE *aux Soldats.*

Qu'on l'ôte de ma préſence; Ibrahim, vous m'en répondrez,... laiſſez-moi ſeul un moment; je vais eſſayer de découvrir les autres coupables; *aux Eſclaves*, vous ſoyez prêts à éclairer ces lieux au premier ſignal.

Les Soldats emmenent Haſſan.

SCENE XI.

ISABELLE.

LEs Turcs ne ſouffrent mon autorité qu'avec impatience; je m'efforce en vain de les rendre heureux; ce n'eſt pas là la première fois, qu'ils ont tenté de trancher des jours que je n'employe, que pour leur félicité. Quelle ingratitude!... Mais j'entens quelqu'un... écoutons.

SCENE XII.

ISABELLE ET ZERBIN.

ZERBIN *s'avançant peu à peu.*

TOut eſt calme... avançons... St... St... Eſt-ce toi Haſſan?

ISABELLE *parlant d'un ton bas.*

C'eſt moi-même, *à part.* Voilà ſans doute un des aſſaſſins, il me prend pour Haſſan, feignons & tâchons de percer ce miſtére.

ZERBIN.

Oh, parbleu, nous venons de l'échapper belle.... ouf, quelle peur m'a ſaiſi, quand j'ai vû ton maudit Bacha à la fenêtre... J'ai encore de la peine à en revenir... Mais toi, comment t'en es-tu tiré?..., Eh... Eh... tu ne dis rien; eſt-ce que la peur ta rendu muet?

ISABELLE.

A peu près.

ZERBIN.

Mais, ma foi, elle t'a déja diablement changé la voix... c'eſt ta faute auſſi, ſi tu avois voulu nous conduire, nous n'aurions pas été prendre la fenêtre du Bacha pour celle d'Iſabelle.

ISABELLE *à part.*

Iſabelle! qu'entens-je?... c'eſt Zerbin... Ah, l'eſpoir commence à naître dans mon cœur.

ZERBIN.

Eh, que diantre marmottes-tu là entre tes dents?... Ecoute-moi... tu ne ſais pas le bon de l'hiſtoire... pour moi, j'en ris de tout mon cœur, à préſent que le péril eſt paſſé... Eſt-il rien de plus drôle, que de voir ton poltron de Bacha, qui court partout, qui ſe demene, qui met tout en l'air, en criant qu'on veut l'aſſaſſiner, & pendant ce tems, Leandre, qui parcourt tout à ſon aiſe les appartements du Serail... Ah, ah, ah... vous avez du cœur vous autres dans ce pays-ci, ah, ah, ah. Eh quoi, tu ne ris pas? Eſt-ce que tu ne trouves pas cela bouffon?

ISABELLE.

Oh, très-bouffon, *à part.* Dieux, que je ſuis heureuſe; Leandre eſt fidéle, puiſqu'il cherche à me délivrer.

ZERBIN.

Le plus divertiſſant, c'eſt que Selim vient d'épargner à mon Maître la peine de ſe ſervir d'une échelle: dans ſon trouble, il a laiſſé la porte du Serail ouverte, & Leandre s'eſt gliſſé dedans ſans peine: oh, je voudrois bien voir la mine qu'il fera demain quand il ne trouvera plus Iſabelle: ah, ah, ah... avec ſon grand air dédaigneux, je ſerois charmé de voir comment il avallera la pillule... Ah, ah, ah, cela lui apprendra qu'on a ma foi plus d'eſprit que lui, quoi qu'il nous mépriſe ſi fort.

SCENE XIII *& derniere.*

ISABELLE, LEANDRE ET ZERBIN.

LEANDRE.

Est-ce toi, Zerbin?

ZERBIN.

Oui, Monſieur.

LEANDRE.

Es-tu ſeul?

ZERBIN.

Non, je ſuis avec Haſſan.

LEANDRE.

Ah, mon cher Zerbin, je ſuis déſeſperé, le ſort me joue

de la plus cruelle maniére : je viens de riſquer ma vie pour retrouver Iſabelle : j'ai parcouru tous les appartements du Serail : j'ai vû toutes les femmes du Bacha, & je n'ai point trouvé l'objet de mon amour. Dieux ! que vais-je faire ? que vais-je devenir ? ... Une telle aventure me confond ; c'eſt pourtant Iſabelle qui m'a écrit ; j'ai reconnu ſon caractére, comment ſe peut-il que je ne l'a trouve point en ces lieux ; & que chaque Eſclave m'aſſure qu'elle n'y a jamais paru ?

ZERBIN.

Pour moi, je n'y comprends rien, apparemment que le diable s'en eſt mêlé.

ISABELLE *à part.*

Eſt-ce un ſonge ? Eſt-ce une vérité ? L'amour me rend Leandre fidéle : faut-il que l'hymen attache ſon ſort à celui d'une autre ...

LEANDRE.

Quelle vie infortunée vais-je traîner déſormais, j'ai perdu le ſeul eſpoir qui me ſoutenoit contre toutes mes adverſitez ; je ne reverrai plus Iſabelle ; ce n'eſt plus elle que je dois chercher, c'eſt la mort ; elle ſeule peut être un bien pour moi dans l'état déplorable auquel le ſort ma réduit ; allons, Haſſan, fais-nous ſortir de ces jardins ; ils me ſont devenus odieux : j'eſpérois y trouver Iſabelle, & le ſort a trahi mon eſpérance, puiſſai-je en les quittant, quitter auſſi le jour.

ISABELLE.

Venez, je vais faire éclairer vos pas *.

ZERBIN *tombant aux pieds du Bacha.*

Que vois-je ? ô ciel ! je ſuis perdu .... Ah ! Monſieur le Bacha, je vous demande pardon.

LEANDRE.

Si vous regardez comme un crime les efforts que j'ai faits pour briſer les fers d'un objet que j'adore, je m'abandonne à toute votre vengeance ; exercez ſur moi votre courroux : j'ai perdu le ſeul objet qui me faiſoit aimer la vie : la mort eſt le plus grand bienfait, que je puiſſe recevoir de vous ; trop heureux en perdant le jour d'avoir au moins tout tenté pour briſer les fers d'Iſabelle.

* Elle frappe dans ſes mains, comme c'eſt la coutume en Turquie lorſqu'on veut appeller quelqu'un, & le Théâtre s'éclaire tout à coup.

ISABELLE.

Quoi, vous aimez une autre que votre épouſe?

LEANDRE.

J'ai conſervé la foi que j'ai juré à Iſabelle, je n'ai point formé de nouveaux nœuds; & je n'ai ſuppoſé cet hymen, que pour écarter vos ſoupçons.... Tout mon eſpoir s'eſt évanoui, ce n'eſt plus pour moi qu'Iſabelle reſpire....

ISABELLE *ôtant ſon Turban & ſes Mouſtaches.*

Elle ne vivra jamais que pour vous, cher Leandre.

LEANDRE.

O ciel!.... Iſabelle.... Ah! dois-je en croire mes yeux?

ISABELLE.

N'en croyez que votre cœur & que mes tranſports.

LEANDRE.

Se peut-il que j'aie pu ſi long-tems vous méconnoître? Ah, ma chere Iſabelle, un amour trop tendre a cauſé mon erreur: mon cœur ſeulement occupé de vous, ne voioit point tous les autres objets; quel ſort heureux! des abîmes de l'infortune l'amour m'éleve au comble de la félicité.

ISABELLE.

Vous faites toute la mienne, cher Leandre: puiſſe votre bonheur égaler le mien.

ZERBIN *qui s'étoit tenu proſterné juſqu'à la reconnoiſſance, ſe releve à ce moment d'un air ſurpris, & après avoir long-tems conſideré Iſabelle, il dit:*

Ah pardi, Mademoiſelle, je ne vous aurois jamais cru bonne à faire un Bacha.

ISABELLE *à Leandre.*

Le déſeſpoir où m'avoit jetté la fauſſe nouvelle de votre mort, & les efforts que j'ai faits pour ne vous pas ſurvivre, m'ont élevée à la dignité que je remplis; vous apprendrez mes malheurs, ſongeons maintenant à ſortir de ces lieux.

LEANDRE.

Un Vaiſſeau m'attend au Port, il eſt prêt à mettre à la voile.

ISABELLE.

Je vole ſur vos pas; je ne vous demande que le tems de déterminer l'aimable Zelica à me ſuivre, & rendre la liberté à tous mes Eſclaves.

ZERBIN.

N'oubliez pas les filles... les pauvres enfants, je m'en charge moi, je veux leur faire oublier les mauvais momens qu'un Bacha, tel que vous, a dû leur faire paſſer.

Les Eſclaves à qui Iſabelle a rendu la liberté, viennent s'en réjouir & forment le Ballet.

UN ESCLAVE *chante.*

Amants qui fuyez l'inconſtance,
Que votre ſort eſt doux !
L'amour ne diſpenſe
Ses faveurs qu'à vous :
Amants qui fuyez l'inconſtance,
Que votre ſort eſt doux !

Sur ces fleurettes nouvelles,
Le papillon vif & leger,
Ne fait que voltiger ;
C'eſt le plaiſir qu'il cherche entr'elles :
S'il le trouvoit, le verroit-on changer ?

Amants qui fuyez, &c.

J'ai lû par ordre de Monſieur le Lieutenant Général de Police, une Comédie qui a pour titre : *Le Bacha de Smirne*, & je crois que l'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris, ce 4 Novembre 1747. CRÉBILLON.

Vû l'Approbation du Sieur Crébillon, Permis d'imprimer, à la charge de l'enregiſtrement à la Chambre Syndicale. A Paris ce 4 Novembre 1747. BERRYER.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris. N°. 3201. *conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt du Conſeil du* 10 *Juillet* 1745. *A Paris le* 6 *Novembre* 1747. G. CAVELIER pere, *Syndic.*

De l'Imprimerie de BALLARD Fils, rue S. Jean de Beauvais, à Sainte Cécile.

LE BADINAGE, COMÉDIE;

De Monsieur Louis DE BOISSY, de l'Académie Françoise.

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens François, le 23 Novembre 1735.

Nouvelle Edition, revue & corrigée.

Le prix est de vingt-quatre sols.

A PARIS,
Chez N. B. DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LIX.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

LE BADINAGE.

L'AUTOMNE.

L'INDULGENCE.

ANGELIQUE.

UN ACTEUR COMIQUE.

UN OFFICIER.

UN AUTEUR.

LE PARTERRE.

La Scene eſt ſur le Théâtre de la Comédie Françoiſe.

LE BADINAGE, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

L'AUTOMNE, UN ACTEUR COMIQUE.

L'AUTOMNE.

MOnſieur l'Acteur de Comédie,
Que votre mine eſt rembrunie!
On lit ſur votre front la triſteſſe, l'ennui;
Et l'on vous prendroit, aujourd'hui,
Pour un Heros de Tragédie.
Vous me boudez, je croi?

L'ACTEUR.

Ce n'eſt pas ſans raiſon,
Maudite ſoit votre ſaiſon,
Qui cauſe mon chagrin, cruel Dieu de l'Automne!
Elle nous a plus nui que les grandes chaleurs;
C'eſt peu de nous avoir privé de nos Acteurs,
Vous nous avez encor, vous & Bellone,
Enlevé tous nos Spectateurs.

L'AUTOMNE.

Voilà le tems qui les rappelle:
Après cette éclipſe, Meſſieurs,
La ſplendeur de vos jeux n'en ſera que plus belle.

L'ACTEUR.

Il faudra plus d'un jour pour nous bien rétablir
Du tort que nous a fait cette abſence mortelle,
Où nous n'avons fait que languir.
Heureux! ſi nous pouvions aujourd'hui la finir
Par une nouveauté, qui, marquant notre zele,
Pût inviter le monde à revenir,
Et qui donnât le tems à Melpoméne
De reparoître ſur la Scene,
Pour y faire parler ſes pompeuſes douleurs.
Heureux! qu'on ſe prêtât à nos efforts ſans peine,
Et qu'on voulût bien rire, en attendant les pleurs.

L'AUTOMNE.

Comment! Ce dernier jour d'abſence,
Vous comptez donner du nouveau?
Quelle favorable puiſſance
A fait ſi promptement les frais d'un tel cadeau?

L'ACTEUR.

Un Génie à la mode, & qui préſide en France,
Nous a promis ſon aſſiſtance;
Pour commencer, dans ce moment,
Nous n'attendons que ſa préſence.
Lui-même de la Piéce eſt le Héros charmant,
Le plaiſir vole ſur ſes traces,
Il eſt précédé par les jeux;
C'eſt un enfant des Ris adopté par les Graces,
Et l'Amour en a fait ſon compagnon joyeux.
A l'enjouement ce Dieu joint la fineſſe:
Il raille ſans aigreur, plaiſante ſans baſſeſſe;
Le Goût guide ſes pas juſques dans ſes écarts.
S'il franchit quelquefois l'exacte bienſéance,
L'Agrément qui le ſuit l'excuſe à nos regards.
Mais ce qui nous le fait aimer par préférence,
Il poſſéde, Seigneur, la plus rare ſcience,
C'eſt de plaire aux honnêtes gens,
Et de les faire rire à leurs propres dépens.
On le cherche en tous lieux, on le goûte à tout âge,
Et ſon nom ſeul a le pouvoir charmant
De dérider le front le plus ſauvage.
A des traits ſi marqués vous devez, ſur le champ,
Reconnoître le Badinage.

L'AUTOMNE.

Oui. Je le reconnois vraiment.
Je l'ai vû folâtrer aux Vendanges nouvelles;
Il en faiſoit tout l'agrément.
Comme Zéphire il a des aîles.
Pour ce Dieu même à toute heure on le prend.

Comme lui, le follet voltige à tout moment:
Noble dans ſa gaieté, brillant dans ſa folie,
Il ſemble fait pour votre Comédie.
Je vous en fais mon compliment.
S'il vient ici, vous aurez compagnie:
Mais puiſqu'il faut parler avec ſincérité,
Je crains que le petit volage
Ne vous faſſe infidélité.
On ſçait qu'il eſt plus amuſant que ſage.
Près du Palais Royal je l'ai tantôt quitté.
C'eſt un quartier ſuſpect.

L'ACTEUR.

Eh! Quoi! Toujours le drôle
Vers ce Quartier maudit ſera-t-il attiré?
Ah! Dans cet Opéra ſans ceſſe il eſt fourré!
De venir au plûtôt acquitter ſa parole,
Daignez donc le ſommer, Seigneur, de notre part.

L'AUTOMNE.

J'y vais employer tout mon art,
Et réparer par-là le tort qu'ont pû vous faire
Tous les malheurs de ma Saiſon contraire.

[*Il ſort.*]

SCENE II.

L'INDULGENCE, L'ACTEUR.

L'INDULGENCE.

DE votre Comédie, & de vous, en ce jour,
Je ſuis, Monſieur, la très-humble ſervante,
Et je viens pour vos Jeux vous prouver mon amour.

L'ACTEUR.

Pour reconnoître ici cette marque obligeante,
Madame, je voudrois apprendre votre nom.

L'INDULGENCE.

Je ſuis une Déeſſe affable & bienfaiſante,
Qui, pour vous, du Public, brigue l'affection.
Aſſidûment je fais ma réſidence
Chez les Italiens qui m'implorent toujours.
Connoiſſant vos beſoins pour couronner l'abſence,
Je viens vous offrir mon ſecours,
Et je m'appelle l'Indulgence.

L'ACTEUR.

Ah! Quel eſt mon raviſſement!
Madame, dans ces lieux ſoyez la bien venue;
Nous avons de votre aide un beſoin très-preſſant.
Pardonnez, ſi d'abord je vous ai méconnue;
Nous vous voyons ſi rarement.

Pour toute notre Comédie
Recevez mon remerciment.
Puiſſiez-vous avec nous être toujours unie,
Et ne nous quitter de la vie.

L'INDULGENCE.

Ah ! Comme la néceſſité
Rend tendre dans l'adverſité !

L'ACTEUR.

Non. Ce n'eſt pas ma diſgrace préſente,
C'eſt le penchant que j'ai pour vous,
Et votre perſonne charmante
Qui font naître en mon cœur des ſentimens ſi doux.

L'INDULGENCE.

Ce n'eſt qu'un compliment, il ne vous coûte guere.
Soit par coutume, ou par précaution,
Vous en avez de prêts ſelon l'occaſion,
Et votre métier eſt d'en faire.
Quant à moi, connoiſſez quel eſt mon caractere.
Par le ſeul plaiſir d'obliger,
Je prête mon ſecours, quand il eſt néceſſaire,
Sans en attendre de ſalaire,
Et ſans jamais en exiger.
Pour ſignaler d'abord auprès de vous mon zele,
Je dois vous dire une bonne nouvelle;
Le Badinage ici va ſe rendre à l'inſtant.

L'ACTEUR.

Vous ranimez notre eſpérance.

L'INDULGENCE.

Je viens de lui parler dans le même moment,
Et par bonté je le devance;
Car pour être approuvé de tous,
Le Badinage a beſoin d'Indulgence:
Je ne pouvois venir plus à propos chez vous.

L'ACTEUR.

Ah! Quel bonheur pour notre Comédie,
Si nous pouvions ce ſoir vous réunir tous deux!
Mais ce bonheur n'eſt plus douteux.
Un bruit léger dont mon ame eſt ravie,
Vient m'annoncer cet aimable Génie.
Je le vois; c'eſt lui-même, & mes vœux ſont remplis!

SCENE III.

LE BADINAGE, L'INDULGENCE, L'ACTEUR.

LE BADINAGE, *à l'Acteur.*

EH! bon ſoir, mon très-cher; point de mélancolie.
Je viens tenir tout ce que j'ai promis.
(*à l'Indulgence.*)
Vous, touchez-là, ma bonne amie.
A mon aſpect je prétends que tout rie.

Je veux d'abord, par un baiſer,
Vous égayer la phyſionomie.

L'INDULGENCE.

Arrêtez-vous, c'eſt trop oſer.
A ce Théâtre il faut plus de décence.

LE BADINAGE.

Vous moquez vous? Votre préſence
A ces petits écarts ſemble m'autoriſer.

L'INDULGENCE.

Songez qu'il eſt un terme à notre complaiſance;
Il ne faut pas en abuſer.

LE BADINAGE.

Franchir un peu la borne eſt ma grande ſcience.

L'ACTEUR.

Le Badinage ici doit être retenu,
Il n'y peut être bien reçu,
S'il n'obſerve toujours l'exacte bienſéance.

LE BADINAGE.

Mais vous n'y ſongez pas vraiment.
Vous voulez donc me mettre en eſclavage?
M'anéantir par conſéquent;
Car ſans la liberté qui fait mon appanage,
Serviteur à mon enjouement,
Et ſans la joie, adieu le Badinage.

L'ACTEUR.

Oui, mais ſi l'on ne met un frein
A votre humeur trop libertine,
Crac, vous prenez l'eſſor ſoudain.

LE BADINAGE.

Mais le moyen que je badine,
Si l'on me charge auſſi d'un joug trop aſſommant!
Tout l'art conſiſte ſeulement
A me voiler légerement.
Car enfin plus la gaze eſt fine,
Plus ma beauté paroît, & plus j'ai d'agrément.

L'INDULGENCE, *à l'Acteur.*

Entre nous, ce diſcours eſt aſſez véritable.
Sur la Scene il ſuffit que l'élégance aimable
Prête ſon voile à ſes expreſſions,
Et que je donne un vernis favorable
A ſes plus folles actions.

L'ACTEUR.

Vous le gâtez par trop de complaiſance.

LE BADINAGE, *à l'Indulgence.*

Vous faites bien de prendre ma défenſe.
Quand il arriveroit qu'aujourd'hui dans ce lieu
Nous nous échapperions un peu,
On doit nous le paſſer. Un dernier jour d'abſence,
Il eſt permis de s'égayer;
Et cela ne doit pas tirer à conſéquence.

L'INDULGENCE.

N'importe ayez le geſte un peu moins familier.

LE BADINAGE.

C'eſt un jeu de Théâtre.

L'ACTEUR.

Ou plutôt de foyer.
Suivez votre génie, & badinez ſans ceſſe,
Mais badinez avec ſageſſe.
Le Public en tout tems veut être reſpecté,
Et l'air du Magazin, Seigneur, vous a gâté.

LE BADINAGE.

Sur le Théâtre où brillent les Actrices,
Eh! bien, ſoit, je me contraindrai;
Mais à condition, qu'en ſortant, je prendrai
Ma revanche dans les couliſſes.
Paſſez-moi cet article, ou je m'envolerai.

L'INDULGENCE, *à l'Acteur.*

Que riſquez-vous?

L'ACTEUR.

Jamais je n'y conſentirai;
Et la bienſéance eſt contraire.....

LE BADINAGE.

Avec ſa bienſéance il me met en colere.
Je pars. Il fera beau lorſque je reviendrai.

L'ACTEUR.

Mais quoi ! vos intérêts ſont fondés ſur les nôtres.

LE BADINAGE.

Voilà pourquoi je prends de vous congé ;
Car ſi je renonçois au plus beau droit que j'ai,
Je m'ennuirois chez vous, & j'ennuirois les autres.

L'INDULGENCE, *au Badinage.*

Seigneur, arrêtez un moment.
[*à l'Acteur.*]
Il eſt ſi joli, ſi charmant !
Paſſez-lui quelque choſe en faveur de ſa grace.

L'ACTEUR, *au Badinage.*

Vous le voulez abſolument ?
Eh ! bien, pour vous avoir, il n'eſt rien qu'on ne faſſe.

LE BADINAGE.

Oh ! De me contenir c'eſt le plus ſûr moyen ;
Le naturel du Badinage
Eſt d'être retenu quand on n'exige rien,
Et de s'émanciper, dès qu'on veut qu'il ſoit ſage.
La défenſe de ſoi porte au libertinage.
Mais c'eſt trop rire à vos dépens.
Sortez d'erreur tous deux, il en eſt tems.
Tel que vous me voyez paroître,
Je ſçais autant que vous reſpecter les égards,
Et c'eſt pour badiner que j'ai feint ces écarts.
Pour me faire d'abord connoître,
Apprenez que nous ſommes deux.

L'ACTEUR.

Quoi! Vous avez un frere?

LE BADINAGE.

Oui, qui n'en vaut pas mieux,
Pour être mon aîné. Le vice eſt ſon mérite.
C'eſt un mauvais ſujet, ſans mœurs & ſans conduite;
A l'intérêt il ſe livre toujours.
Les plaiſirs effrenés marchent tous à ſa ſuite.
L'équivoque le guide, & dictant ſes diſcours,
Fait rougir la pudeur & met le goût en fuite.
Tout vicieux qu'il eſt, il a pourtant du cours.
Le plus grand nombre eſt ſon partage.
Je n'en ſuis pas ſurpris, puiſqu'il fut de tout tems
Le Dieu des libertins & des mauvais plaiſans.
Moi, je poſſede moins avec plus d'avantage;
La bonne compagnie eſt mon ſeul appanage,
Et je n'accorde mes préſens
Qu'aux femmes du grand monde, & qu'aux honnêtes gens.
Ainſi ne craignez plus qu'en ce lieu je m'échappe.

L'INDULGENCE, *à l'Acteur.*

Quand on le voit de près la différence frappe,
Et mon erreur m'étonne fort.

L'ACTEUR.

Certain air de famille en lui trompe d'abord.

LE BADINAGE.

Il eſt vrai qu'abuſé par cette reſſemblance,

Le commun des mortels eſt ici bas d'accord,
Pour ne mettre entre nous aucune différence.
Mais d'être détrompé comme il mérite peu,
Je le laiſſe dans l'ignorance,
Et je m'en fais ſouvent un jeu.
[*à l'Acteur.*]
Monſieur, pour vous, mon ame eſt très-ſurpriſe
Que vous ayez donné dans la même mépriſe,
Et je croyois que Meſſieurs les Acteurs
En badinage étoient plus connoiſſeurs.

L'ACTEUR.

A tort ces choſes vous ſurprennent,
Quand nous voyons que Meſſieurs les Auteurs
Eux-mêmes, comme nous, tous les jours s'y méprennent.

LE BADINAGE, *à L'Acteur.*

Allez, laiſſez-moi ſeul recevoir mes amis.
Et vous, Déeſſe ſecourable,
Tandis qu'au Théâtre où je ſuis,
Je vais tâcher de me rendre agréable,
Allez dans le Parterre adoucir les eſprits,
Et rendez par vos ſoins mon juge favorable.

SCENE IV.

LE BADINAGE, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

AH! Vous voilà, mon joli Badinage!
Je vous cherche par-tout avec empreſſement.
Comme je vais joindre mon Regiment,
Je compte qu'avec moi vous ferez le voyage.

LE BADINAGE.

Mon aimable Officier, vous êtes engageant;
Mais quand vous le ſeriez mille fois davantage,
Je ne ſçaurois ſortir d'un lieu que je chéris.

L'OFFICIER.

Quoi! Vous abandonnez vos plus chers Favoris?
Songez-vous qu'aujourd'hui je quitte la Patrie,
Que vous verrez ce ſoir tous les plaiſirs partis,
Que j'emmene avec moi la bonne compagnie,
Que Paris n'eſt plus dans Paris?

LE BADINAGE.

Où donc eſt-il?

L'OFFICIER.

Il eſt..... il eſt tout où je ſuis.

LE BADINAGE.

L'hyperbole eſt un peu hardie ;
On vous prendroit à ce jargon,
Pour un Capitaine Gaſcon.

L'OFFICIER.

Je parle pour tous mes confreres.
Je crois pouvoir avancer ſans fadeur,
Que pour l'agrément des manieres,
Tout autre corps nous eſt inférieur.
Qui peut vous tenir en balance ?

LE BADINAGE.

Les trois quarts de l'Etat. Eh ! durant mon abſence,
Que feroient les Abbés, la Robe, la Finance ?
Que feroient pendant ce tems-là
La Comédie & l'Opera ?

L'OFFICIER.

Le plaiſant ſoin qui vous travaille !
D'abord ce dernier nous ſuivra.
Quant au reſte, on laiſſera
Ici toute la pédantaille ;
Et vous gagnerez à cela.

LE BADINAGE.

Non. J'y perdrois. Sans riſque à leurs dépens je raille.
Il n'en eſt pas, Monſieur, de même des combats.
La guerre eſt ſérieuſe ; on ne badine pas
Avec le canon & la bombe ;
Sous leurs coups le plus fort ſuccombe.

Un éclat vous emporte ou la tête ou le bras.
Cela n'eſt pas plaiſant. Je ne ſuis point vos pas.

L'OFFICIER.

Mais vous garderez le bagage.

LE BADINAGE.

C'eſt trop d'honneur. Le Dieu du Badinage
N'eſt pas fait pour groſſir le nombre des Goujats.

L'OFFICIER.

D'un tel refus vous me cachez la cauſe.
De grace à ce départ dites-moi qui s'oppoſe ?

SCENE V.

LE BADINAGE, L'OFFICIER, UN AUTEUR.

L'AUTEUR.

MOi, Monſieur, moi, qui viens pour l'arrêter.
Quand je reſte à Paris, il ne peut le quitter.
Je mérite moi ſeul de fixer ſon génie.

LE BADINAGE.

Qui donc êtes-vous, je vous prie ?

L'AUTEUR.

Un nouveau Phénomene, un prodige du tems,

Dont l'art raſſemble, & dont l'eſprit allie
Tous les contraſtes différens;
)ui joint le badinage à la philoſophie,
'enjouement aux leçons, les graces au bon ſens,
Le jugement à la ſaillie;
In Auteur du bel air, un Poëte bien mis,
)ui repréſente en beau le corps des beaux eſprits;
In Gaſcon à ſon aiſe, en dépit de l'envie,
Qui s'eſt défait de l'accent du pays,
t n'en a conſervé rien que la modeſtie.

LE BADINAGE.

Il y paroît fort au portrait
Que Monſieur nous fait de lui-même.
auroit tort de douter, après un pareil trait,
De cette modeſtie extrême.

L'AUTEUR.

lle égale pour vous mon inclination,
t je viens vous offrir ma maiſon & ma table.

L'OFFICIER.

a table d'un Auteur, & d'un Auteur Gaſcon!
eigneur, je crains pour vous une indigeſtion.

L'AUTEUR.

laiſanterie uſée, & fort peu raiſonnable.

LE BADINAGE.

n ne vous fera pas un reproche ſemblable,
otre offre eſt toute neuve.

L'AUTEUR.

Elle eſt fort de ſaiſon;

Quand je jouis d'un bien conſidérable,
Qui m'eſt venu d'une ſucceſſion.
Vous en riez tous deux, mais je me donne au diable;
Le fait eſt vrai, s'il n'eſt pas vraiſemblable,
Et je viens d'hériter de deux cent mille francs.
Quoi qu'il en ſoit, j'en fais un uſage agréable.
Un de mes plaiſirs les plus grands,
Eſt de les dépenſer en des ſoupers galans.
Préciſément ce ſoir j'en donne un très-aimable.
D'autant plus qu'il ſera ſecret & ſans façon;
Que la troupe choiſie en eſt des moins nombreuſes,
Nous ne ſommes que ſix, trois Auteurs de renom,
Et ſans quelques Dames joyeuſes,
Comme il n'eſt point de repas qui ſoit bon,
Entre nous j'ai prié de ce repas mignon.....

LE BADINAGE.

Qui donc, Monſieur?

L'AUTEUR.

Trois Actrices brillantes.
D'introducteur faiſant la fonction,
Vous conduirez chez-moi leurs perſonnes charmantes,
A petit bruit.

LE BADINAGE.

Noble commiſſion!

L'AUTEUR.

Mais vous marchez toujours de compagnie.
Vous ne pouvez, Badinage fripon,
Vous diſpenſer d'être de la partie.
Après ces Reines-là, l'on attend votre nom.

LE BADINAGE.

Vous vous méprenez.

L'AUTEUR.

Quoi ! vous n'êtes pas.... là...?

LE BADINAGE.

Non.
Je ne ſuis pas ce Badinage, enfant de la licence.

L'OFFICIER.

Je l'avouerai, trompé par l'apparence,
J'étois comme lui dans l'erreur.
Je vous croyois fils unique, Seigneur.

LE BADINAGE.

Je pardonne à votre ignorance,
Et le cas n'eſt pas ſurprenant.
Tous vos pareils ont en partage
Le véritable Badinage,
Sans le conoître bien ſouvent.

L'OFFICIER.

Nous en plaiſons plus ſûrement.

L'AUTEUR, *à l'Officier.*

Moi, j'ai ſur vous cet avantage,
Que je connois ce Dieu charmant,
Et le poſſéde également.

LE BADINAGE.

Votre mépriſe qui m'offenſe
Ne prouve pas, dans ce moment,

Que je ſois fort de votre connoiſſance.

L'AUTEUR.

C'étoit pour m'égayer, tout ce que j'en ai dit.
Qui mieux que moi peut ſçavoir qui vous êtes ?
Le Badinage de l'eſprit
Eſt le Dieu des Gaſcons & celui des Poëtes.
Pour vous forcer d'en convenir,
Seigneur, je vais vous définir.
Vous êtes en vers, comme en proſe,
A ſaiſir votre goût, & l'analyſer bien,
Vous êtes l'art d'amuſer ſur un rien,
Et de prendre en paſſant la fleur de chaque choſe.
C'eſt juſtement ce qui compoſe
L'eſſence du rimeur, & l'eſprit du Gaſcon.
L'un voltige en Abeille, & l'autre en Papillon.
Votre eſpece & la leur ſont de même nature.
Cet avantage m'eſt commun,
Et de-là j'ai lieu de conclure,
Que vous & moi ne faiſons qu'un.
Monſieur doit vous ceder.

L'OFFICIER, *au Badinage.*

Qui ? moi, que je vous cede ?
Je crois ſur vous avoir trop de crédit ;
Mon droit.....

LE BADINAGE.

Eſt bon, ſans contredit.
Il n'a pas beſoin que l'on plaide.
L'Auteur me définit, l'Officier me poſſede,

Et l'agrément chez moi l'emporte ſur l'eſprit.

L'AUTEUR.

Morbleu, vous vous moquez. N'ai-je pas l'un & l'autre,
Moi, de qui le génie eſt ſi conforme au vôtre?

LE BADINAGE.

Nous ſommes très-diſtincts, quoi que Monſieur ait dit.

L'AUTEUR.

Mais les graces, le goût & la délicateſſe,
La légereté, la fineſſe,
L'ironie agréable, & les traits délicats,
Les tours heureux, la fine raillerie,
Et la bonne plaiſanterie,
Qui font votre cortége, accompagnent mes pas.

LE BADINAGE.

Oui, quand vous écrivez, cette troupe choiſie,
Dans votre cabinet guide votre genie,
Et le remplit de ſa vivacité;
Mais dans le monde elle vous quitte;
Vous y paroiſſez tranſplanté.
Alors juſqu'à l'eſprit tout prend chez vous la fuite.
L'amour propre, Monſieur, avec l'entêtement,
Eſt le ſeul qui vous ſuit par tout fidelement.

L'OFFICIER.

A dire vrai, ce qui m'étonne,
De ces Auteurs fameux qu'admire tout Paris,

L'AUTEUR.

Nous avons les bons airs, en dépit de Monſieur.
La politeſſe en moi paroît ſi naturelle,
Que l'on m'a pris tantôt, à mes façons,
Pour un Colonel de Dragons.

L'OFFICIER.

Qui vous a fait, Monſieur, cette injure mortelle?

L'AUTEUR.

Quelqu'un qui s'y connoît.

LE BADINAGE.

C'eſt, ſans être indiſcret?

L'AUTEUR.

Un illuſtre du tems, un Poëte femelle.

L'OFFICIER.

A cette autorité je me rends tout-à-fait.

L'AUTEUR.

Ne croyez pas railler. Notre figure eſt telle,
Q'une femme de Cour s'y tromperoit comme elle.
Oui, Monſieur l'Officier, qui vous moquez de nous,
Nous vous le diſputons en fait de politeſſe;
Nous en avons, morbleu, d'une plus fine eſpece,
Et je dois remporter la victoire ſur vous.
La vôtre eſt mécanique, & n'eſt qu'une attitude
Où votre corps s'eſt façonné.

La nôtre, raiſonnée, eſt un fruit de l'étude,
Et fille de l'eſprit orné.
Si vous êtes polis, c'eſt par ſimple habitude,
Sans nul principe, & comme par haſard;
Mais nous le ſommes, nous, par raiſon & par art.

LE BADINAGE, *bas à l'Officier.*

Leur politeſſe méthodique
Eſt dans la théorie, & non dans la pratique.

L'AUTEUR.

Sur notre démêlé préſent
Que le Badinage décide,
Il eſt fait pour juger d'un pareil différend.

L'OFFICIER.

Volontiers.

LE BADINAGE.

Je vais donc.... Mais quelle aimable enfant
Porte vers nous ſa démarche timide?

SCENE VI.

LE BADINAGE, L'OFFICIER, L'AUTEUR, ANGELIQUE.

LE BADINAGE.

Approchez-vous, objet charmant.

ANGELIQUE.

Ah ! vous êtes en compagnie.
Je n'oſe...

LE BADINAGE.

Venez donc, & n'appréhendez rien.

L'OFFICIER.

Craint-on de ſe montrer quand on eſt ſi jolie ?

L'AUTEUR.

Accordez-nous, mignonne, un moment d'entretien.

ANGELIQUE, *d'un air froid.*

Je ne puis.

L'OFFICIER.

Inſtamment c'eſt moi qui vous en prie.
Demeurez.

ANGELIQUE.

Je le voudrois bien.
Mais...

LE BADINAGE.

Mais expliquez-vous; courage.

ANGELIQUE.

Mais je crains les cauſeurs.
Que diroient ces eſprits railleurs
D'une perſonne de mon âge,
S'ils me voyoient ſeule avec deux Meſſieurs,
Ayant encor pour tiers le Badinage?

LE BADINAGE.

Diſſipez ces vaines frayeurs.
Le décorum ici préſide,
Et l'on y craint plus qu'ailleurs
D'y choquer les regards du cenſeur trop rigide.
Apprenez qu'il n'eſt point d'endroit,
Tout reveré, tout auguſte qu'il ſoit,
Où l'on ſe tienne avec plus de ſageſſe,
Qu'en ce lieu redoutable, où le moindre rien bleſſe.

ANGELIQUE.

Je reſte donc.

LE BADINAGE.

Vers moi quel ſujet vous conduit?

ANGELIQUE.

C'eſt la vivacité qui fait mon caractere;

J'aime à briller, & j'aime à plaire.
J'entre dans la saison, car j'ai douze ans passés;
Je ris de rien, je suis follette;
J'ai toujours eu du goût pour vous dès la bavette,
Aimable Badinage.

L'AUTEUR.

Hem! C'est en dire assez.

ANGELIQUE, *d'un air piqué.*

Monsieur, j'entends ce badinage
Qui n'est que du ressort purement de l'esprit,
Dont peut parler la fille la plus sage,
Et dont jamais la pudeur ne rougit.
Ainsi, point d'équivoque, elle me fait outrage.

LE BADINAGE.

A l'extrême jeunesse elle joint la raison.
C'est un exemple à suivre.

[*à l'Auteur.*]

Voilà pour vous une leçon,
Et vous voyez l'effet de l'éducation.
Un enfant de quinze ans, Monsieur, vous montre à vivre.
A mieux interpréter un mot dit en passant,
Que ce petit trait vous instruise.
Rire d'une équivoque est d'un mauvais plaisant.
Ce qui le plus excite ma surprise,
C'est qu'un Auteur moderne, & qui fait le galant,
Commette une telle sottise.

L'AUTEUR.

Le badinage moraliſe !

LE BADINAGE.

Vos pareils ſemblent m'y forcer,
Sans compter que chez moi la morale eſt de miſe ;
Et que j'ai le ſecret de la faire paſſer.
[*à Angelique.*]
Pour vous, mon doux objet, reprenez la parole.
S'il eſt vrai que pour moi vous ayez quelque amour,
Vous êtes bien payée aujourd'hui de retour.

ANGELIQUE.

Pour le mieux meriter, je viens à votre école.
Que j'apprenne de vous, Seigneur, dans ce moment,
L'art de badiner joliment,
D'employer finement cette aimable ironie,
Dont le fat ſeul doit redouter les traits,
Et d'exercer dans une compagnie
Cette innocente raillerie
Qui réjouit ſans offenſer jamais,
Et qui ſe voit hautement applaudie,
Même de ceux qu'elle prend pour objets,
Puiſque vous en êtes le maître,
Faites enfin, par votre appui,
Qu'en quelques lieux où je puiſſe être,
Je ſois ſûre de plaire, & de chaſſer l'ennui.

L'OFFICIER.

Eh ! Pour y réuſſir vous n'avez qu'à paroître.
Votre eſprit, vos graces, vos traits,

Tout vous eſt garant du ſuccès.

ANGELIQUE, *à part.*

Qu'il eſt galant !

L'AUTEUR.

Oui, oui, ſans flatterie
Vous avez de l'eſprit, & vous êtes jolie.

ANGELIQUE.

[*à part.*] [*au Badinage.*]
Ah ! Qu'il eſt fat ! Sans de plus longs délais,
Découvrez-moi tous vos ſecrets.

LE BADINAGE.

A vos deſirs il faut ſe rendre.
Puiſque vous le voulez, je vais ſans plus attendre,
Vous dévoiler ici ce que vous demandez,
Et que, ſans le ſçavoir, vous-même poſſédez.
Trois choſes font que je plais & je brille.
Le ton qu'on prend, le tems que l'on choiſit,
Et la façon dont on m'habille.
Voilà tout l'art qui me met en crédit.
Par exemple, à la Comédie,
Le trait le plus brillant, ſi l'Acteur ne l'appuye,
Et ſi par le ton juſte il n'en rend la beauté,
Tombe en naiſſant, & n'eſt point écouté :
C'eſt le débit ſur-tout qui me donne la vie ;
S'il prend encor ſon tems mal-à-propos,
Quand le ſpectacle eſt agité de flots,
Et qu'on ſe mouche en chœur, que l'on crache, qu'on crie,
Il s'époumone en vain ; il n'eſt point de ſaillie,

Il n'eſt point alors de bons mots,
Dont le Théâtre, ou le Parterre rie.
Du moment bien ſaiſi je dépens en partie.
Mais ce n'eſt point aſſez. C'eſt en vain par l'Acteur,
Que le ton eſt bien pris, & l'heure bien choiſie,
S'il n'eſt ſecondé par l'Auteur,
Et ſi l'expreſſion élegante & polie,
Ne couvre heureuſement chaque plaiſanterie.
On aime à deviner dans ce ſiécle d'eſprit;
Que je paroiſſe à nud, le Public ſe récrie;
Qu'on me voile avec art, alors il applaudit,
Et me fait grace en faveur de l'habit.
J'ai le même ſort dans le monde:
Le choix du tems, des mots, la grace du débit
M'y font goûter, ſans quoi chacun m'y fronde.

ANGELIQUE.

Ah! ſi j'avois ces talens à la fois,
Je ſerois trop.....

L'AUTEUR, *l'interrompant.*

Moi, je les ai tous trois;
Je parle bien, à propos, avec grace.
[*au Badinage.*]
Ainſi, ſans vanité, je crois,
Entre vos favoris mériter une place.

L'OFFICIER.

Par ce même diſcours vous en êtes exclu.
Il péche par l'habit; chaque terme trop nu
Fait voir à découvert l'orgueil qui vous talonne.

Il vient mal-à-propos; car, ſans aucun égard,
Il interrompt cette aimable perſonne:
Le débit n'en vaut rien, puiſqu'à parler ſans fard,
Vous avez pris un ton de confiance,
Qui ſéduit l'Auditeur bien moins qu'il ne l'offenſe.

LE BADINAGE.

Hem! Qu'avez-vous à répondre à cela,
Monſieur le bel eſprit, pour vous ſi plein d'eſtime?
Ces Meſſieurs les Officiers-là
Tirent à bout portant, ſans reſpect pour la rime.

L'OFFICIER.

A ce tendron rempli d'appas,
Je paſſerois encor cette ſaillie.

ANGELIQUE.

Je ne me la paſſerois pas,
Elle ſeroit mal établie.

LE BADINAGE.

C'eſt l'ordinaire de la vie:
L'objet que j'ai comblé de mes faveurs,
D'en douter a la modeſtie;
Celui pour qui je n'ai que des rigueurs,
Croit ſeul poſſéder mon génie.
[*à Angélique.*]
Je veux faire briller les talens ſéducteurs
Dont en naiſſant mes mains vous ont ornée:
Voici l'occaſion. Une diſpute eſt née
Entre ces deux Meſſieurs ſur l'air de leur état,

Chacun d'eux veut avoir la fine politeſſe,
Ils m'ont pris pour vuider un point ſi délicat,
Soyez pour moi Juge de leur débat.

ANGELIQUE.

Moi ! J'ai trop peu de goût & de fineſſe,
Et mon âge.....

LE BADINAGE.

L'eſprit ſupplée à la jeuneſſe,
Tous deux applaudiront.

L'OFFICIER & L'AUTEUR.

Inconteſtablement.

LE BADINAGE.

Ce choix doit faire honneur à mon diſcernement.
Et ſur un fait de cette eſpece,
On ſçait que le beau ſexe eſt juge compétent.

ANGELIQUE.

Puiſqu'il faut là-deſſus dire ce que je penſe,
Voici quel eſt mon ſentiment.
L'Officier.....

L'AUTEUR, *l'interrompant.*

Ecoutons. Paix-là, Monſieur, ſilence.

ANGELIQUE, *reprend.*

L'Officier naturellement,
Eſt galant & poli, ſans vouloir le paroître.

L'Auteur qui s'étudie à l'être,
Y réuſſit plus difficilement :
L'un embellit le petit-Maître,
Et l'autre gâte l'Important.

LE BADINAGE.

Fort-bien. Je n'aurois pû décider autrement.

L'OFFICIER.

Il gâte l'Important ! J'ai pourtant gain de cauſe.
Une bouche charmante a décidé la choſe :
Quel comble de plaiſir ! C'eſt gagner doublement.

L'AUTEUR.

Déciſion de jeune fille,
Qui ſe laiſſe éblouir par l'oripeau qui brille ;
Et j'appelle au bon goût d'un pareil jugement.

ANGELIQUE, *avec vivacité.*

Je n'ai porté qu'en badinant,
L'arrêt qui vous met en colere,
Et je n'écoute qu'en riant,
La réponſe, Monſieur, que vous venez de faire.
Peſter contre ſon Juge eſt un ſoulagement,
Qu'on permet au Plaideur quand il perd ſon affaire;
Et quoi que vous diſiez, tout m'eſt indifférent,
Vous n'aurez jamais le talent
De m'offenſer, ni de me plaire.

[*au Badinage, gracieuſement.*]

Adieu, Seigneur, je cours dans ces inſtans
Mettre à profit tous vos préſens,

Et pratiquer la ſcience légere
D'épuiſer les riens amuſans.

[*en tirade.*]

Je vais éfleurer tout dans les cercles brillans,
Traiter la paix, faire la guerre,
Attaquer l'ennemi, le prendre priſonnier,
Faire éclater tout haut ma douleur peu commune,
Pour le départ de l'Officier;
Et maudire tout bas la préſence importune,
Du jeune Robin familier,

[*en regardant l'Auteur.*]

Qui diſpute à Monſieur, l'art de nous ennuyer:
Et pour me diſſiper dans cette conjoncture,
Railler Monſieur l'Abbé, badiner ſa figure,
Le conſulter ſur des ponpons;
Et l'ayant établi juge de ma coëffure,
Faire imprimer dans le Mercure,
Ses Arrêts de toilette, & ſes doutes profonds.

LE BADINAGE.

Adieu, ma belle enfant, votre eſprit fait paroître
Trop de talent pour ne pas l'employer,
Continuez, & votre Maître
Sera bien-tôt votre Ecolier.

[*Angélique, ſort.*]

SCENE VII.

LE BADINAGE, L'OFFICIER, L'AUTEUR.

L'OFFICIER, *au Badinage.*

MOi, je pars, & je vais prendre congé des Dames :
Elles ſont à plaindre en ce jour,
Je vous les recommande. Attendant mon retour,
Pour amuſer ces pauvres femmes,
Par votre art, s'il ſe peut, rendez l'Abbé moins ſot,
Façonnez tous les gens de Palais & d'affaire,
Ne perdez pas de tems, il vous eſt néceſſaire :
Il vous faudra donner bien des coups de rabot.
Je ſerai revenu, je gage,
Que vous n'aurez pas fait un quart de votre ouvrage.
Adieu, j'entends déjà les inſtrumens guerriers,
Animer du François la valeur naturelle,
Je cours où la gloire m'appelle,
Et je vais ſur ſes pas me couvrir de lauriers.

LE BADINAGE.

Partez, vaillant Guerrier, ſuivez un ſi beau zele :
Hâtez votre départ pour hâter le retour :
Revenez plus brillant embellir notre Cour,
Revenez pour nous rendre une gaité nouvelle,

Et pour vous délaſſer en cet heureux ſéjour,
Des fatigues de Mars dans les bras de l'Amour;
Après la peine, après le péril redoutable,
Vous trouverez, auprès de nous,
Le Badinage plus aimable,
Le plaiſir plus piquant & le repos plus doux.

SCENE VIII.

LE BADINAGE, L'AUTEUR.

L'AUTEUR.

Pour moi la Paix eſt mon partage ;
Et quoique je demeure en ce lieu fortuné,
Ne comptez plus ſur notre hommage,
Je le deſtine à votre frere aîné ;
Et je cours de ce pas, mon petit Badinage,
Lui donner ſur vous l'avantage,
Il aura ſeul tout mon encens.
Je vais dans tout Paris par un ſanglant Ouvrage,
Vous décrier en même tems ;
Je veux que dans trois jours il ſoit ſeul à la mode.
Je le peindrai ſous des traits ſéduiſans,
Comme un Dieu ſans façons, agréable, commode,
Pere du bien facile & du plaiſir réel,
Digne que l'univers encenſe ſon autel ;
Et rendant vos défauts inſignes,
Je vous offrirai, vous, ſous des couleurs malignes,
Comme un Dieu mince & freluquet :
Un petit précieux que le caprice guide,
Qui veut faire l'habile, & n'a que du caquet :
Tout parle contre vous, & pour lui tout décide ;
Vous viſez au frivole, il va droit au ſolide :
Vous êtes l'ombre, il eſt le corps,

Le bonheur qu'il procure eſt un bonheur palpable,
Vos faveurs ſont du vent, & n'ont qu'un vain dehors,
Il eſt la vérité, vous n'êtes que la fable.

LE BADINAGE.

Signalez vos talens par des projets ſi beaux,
Vous ne pouviez choiſir un plus digne Héros.
Partez, allez chanter le vice,
La honte & le remord en ſeront le ſeul prix.
Ils puniront votre injuſtice,
Et ſçauront me venger d'un indigne mépris.

L'AUTEUR.

D'un chimérique Dieu menace imaginaire!
Adieu. Tu vas ſentir les traits de ma colere;
C'eſt peu d'aller, de maiſon en maiſon,
Verſer ſur toi mon dangéreux poiſon;
Je vais dans les Caffés, je vais contre ta cauſe,
Armer tous les partis divers,
Et je cours, ſans faire de pauſe,
Au Fauxbourg Saint Germain te dénigrer en proſe,
Au-delà du Pont-neuf te déchirer en vers,
Auprès des Quinze-Vingts te fronder en muſique,
Et chanter contre toi plus d'un couplet cauſtique;
Attaquer ta puiſſance, & combattre ton goût
Sur la Scene Françoiſe, au Théâtre lyrique:
Et je veux que, preſſé de l'un à l'autre bout,
Tu doutes où je ſuis, & me trouves par tout.

SCENE IX, & derniere.

LE BADINAGE, LE PARTERRE.

LE PARTERRE, *à part.*

PEſte de la Muſique! Au diable le Poëme!
Payer quarante ſols un mal de tête extrême!

LE BADINAGE.

Quel eſt donc celui que je voi?
Son aſpect m'intimide, & je ſens de l'effroi.

LE PARTERRE, *à part.*

Je ſuis encore ému des flots & de l'orage,
Que je viens d'exciter dans mon juſte courroux.
Je cherche ici....

LE BADINAGE.

Qui, Monſieur?

LE PARTERRE.

Vous;
N'êtes-vous pas le Badinage?

LE BADINAGE.

Oui, c'eſt moi.

LE PARTERRE.

Touchez-là: car je viens vous trouver,

Pour diſſiper l'ennui qu'on m'a fait éprouver,
Déjà votre air fripon déride mon viſage.

LE BADINAGE.

Dites-moi quelles ſont vos qualités, Monſieur ?

LE PARTERRE.

Toutes. Je ſuis Robin, je ſuis Auteur,
Je ſuis Abbé, je ſuis homme d'Affaire,
Je ſuis Muſicien, & je ſuis Médecin,
Je ſuis Marchand, & je ſuis Mouſquetaire,
Je ſuis Normand, Gaſcon.... Bref, je ſuis tout
Enfin.
En ma perſonne je raſſemble,
Tous les Etats & les Païs enſemble.
Je décide de bout, mais ſouverainement,
Et l'on ne m'ennuya jamais impunément.
Ici je ſuis ſur-tout un Juge qu'on redoute.
Reconnoiſſez...

LE BADINAGE.

Qui ? Terminez mon doute.

LE PARTERRE, *en bâillant.*

Reconnoiſſez à ce bâillement-là,
Le Parterre qui ſort du nouvel Opéra.

LE BADINAGE.

Vous êtes le Parterre ! Ah ! mon Roi, mon cher Maître !
Réuni dans un ſeul, comment vous reconnoître ?

Pardonnez mon erreur, & daignez être aſſis.

LE PARTERRE.

Non, ce n'eſt pas ma coutume.

LE BADINAGE.

Tant pis.

LE PARTERRE.

Je ne le fus jamais depuis qu'on m'a vu naître.

LE BADINAGE.

Pourtant ſi vous le pouviez être,
Vous ſeriez plus à l'aiſe, & nous, Seigneur, auſſi.

LE PARTERRE.

Vous avez peur?

LE BADINAGE.

On voit trembler le plus hardi,
Quand il eſt devant vous obligé de paroître.

LE PARTERRE.

Vous êtes fait pour plaire, ainſi ne craignez rien.

LE BADINAGE.

Vous venez de voir Hippolite?
Seigneur, que votre eſprit daigne éclairer le mien,
Quels ſont vos ſentimens?

LE PARTERRE.

Je ne le ſçai pas bien,

J'en ai pluſieurs, & tels qu'il les mérite,
Tous juſtes dans le fond, mais qui ne ſont pas clairs.
Il m'en inſpire de divers ;
D'ennui, de haine, de colere,
De mépris, de triſteſſe, & de compaſſion,
Je reſſens tout chez moi, hors l'admiration.
Dans tous mes jugemens, à moi-même contraire,
J'en porte autant dans ma confuſion,
Que ſous un ſeul bonnet je raſſemble de têtes ;
Et leur nuage obſcur excite des tempêtes,
Cauſe dans mon cerveau tant de flus & reflus,
Qu'ils ſe confondent tous, & que je n'y vois plus.

LE BADINAGE.

Dans ce conflit, aux Auteurs ſi terrible,
Je vous trouve, Seigneur, preſqu'incompréhenſible.

LE PARTERRE.

Mais la nuit ſe diſſipe, & je vois le Soleil,
Il eſt tems par ma voix que la vérité ſorte ;
Je viens d'aſſembler mon Conſeil ;
Sur un Ouvrage de la ſorte,
Voici tous les Arrêts qu'il porte.

LE BADINAGE.

Qu'il va partir d'orages foudroyans !
Et de jugemens différens.

LE PARTERRE, *en Muſicien.*

Je rends juſtice à la Muſique,
Elle eſt bien travaillée, elle a de grands morceaux.

Les accompagnemens & les chœurs en ſont beaux.
Mais par malheur elle eſt mélancolique,
Fatigue trop l'Orqueſtre; & dans le même tems
Qu'il paroît qu'elle pique
Quinze ou vingt prétendus ſçavans,
Elle ennuie à mourir plus de mille ignorans.
Les airs d'ailleurs, nouveaux dans leur eſpece,
Sont plus Tartares que François;
On leur fait ici politeſſe,
Comme a des gens qu'on voit pour la premiere fois.

LE BADINAGE.

C'eſt le Muſicien qui parle par ſa bouche.

LE PARTERRE, *en Auteur.*

Pour le Poëme, il m'effarouche,
On n'a jamais commis de tels larcins.
Piller effrontément, piller Phedre, Avilie:
C'eſt voler ſur les grands chemins.
On lui prend tout encor juſqu'au nom d'Aricie;
Mais que dis-je? C'eſt peu dans ces tems inhumains,
C'eſt peu qu'on la dépouille, O Ciel! on l'eſtropie.
Un barbare, eh! le puis-je autrement appeller?
Lui briſe chaque membre; & l'oſe décoller,
Sans pitié, ſans égard aux loix de l'harmonie,
Change les plus beaux vers en des vers Viſigoths,
Et par un dernier trait de licence inouie,
De tous les chœurs il fait des Matelots.
Et l'on ne venge point le bon ſens qu'il déſole,
Ce Théâtre qu'il pille, & Racine qu'il vole!

LE BADINAGE.

Ah ! Voilà du Public Auteur,
Le ton cauſtique, & la mauvaiſe humeur.

LE PARTERRE, *contrefaiſant l'Abbé.*

Sans m'échauffer les ſens, moi, je fais mes remarques:
Je fronde les Enfers, & le Trio des Parques.
Outre que dans Iſis ils ſont pris tout du long,
Je ne ſçaurois ſouffrir les hommes en jupon,
La maſcarade eſt indécente & ſotte:
Paſſe pour mettre encor des femmes en culotte.
J'en trouve le coup d'œil amuſant & fripon.
En tirant mon rabat, & braquant ma lorgnette,
J'ai le plaiſir alors de juger du tendron,
Et de me récrier, qu'elle eſt bien en garçon!
Non, je ne vis jamais de jambe ſi bien faite,
Ni de corſage ſi mignon!
Ah! je la croquerois, tant ſa taille eſt parfaite!
Je n'y ſçaurois tenir, ſon petit air mutin
Merite qu'on la claque & reclaque ſoudain.

LE BADINAGE.

Oh ! C'eſt-là de l'Abbé le ton plein de molleſſe.
Ce goût pour les tendrons nous marque ſa foibleſſe.

LE PARTERRE, *en petit-Maître.*

Le Poëme, en honneur, ne ſçauroit ſe payer.
Entre pluſieurs endroits dont je ſuis Chevalier,
Je trouve le retour de Theſée impayable.
Dans le moment qu'on dit à ce Héros

Qu'il eſt deshonoré par ſon fils trop coupable,
Une troupe de Matelots,
Qui dans ſa Cour arrivent en batteaux,
Viennent lui témoigner leur joie inexprimable
Par des tambourins & des ſauts.
On ne peut pas, où je me donne au diable,
On ne peut pas choiſir ſon tems plus à propos.
Le coq-à-l'âne eſt admirable!

LE BADINAGE.

Voilà du petit-Maître & l'air & les propos.

LE PARTERRE, *en Robin.*

Le Poëme en premiere inſtance
A perdu ſon Procès tout net.
De le mettre à néant on a ſagement fait,
Et je confirme la Sentence.
En outre, non content du quart qu'on a ſouſtrait,
Je condamne le tout par Arrêt authentique;
Et j'enjoins, ſans délais, au Théâtre lyrique
De ſupprimer à cet effet
Les paroles tout-à-fait,
Et ne chanter que la Muſique.

LE BADINAGE.

On reconnoît la Robe à ce ton emphatique.

LE PARTERRE, *en Gaſcon.*

Pour moi, jé mé rends toujours là,
Juſte à la fin de l'Opéra.
Pſt; lé gaillard avec ſa rédingote

Sé

Sé gliſſe comme un bent coulis.
J'arribe à tems & j'eſcamote
Lé roſſignol chanté par un goſier exquis,
Abec les pas que ſi bien nous tricote
L'aimable danſeuſe qui ſaute
Preſqu'auſſi-bien qu'un homme du Pays.
J'enlabe ainſi lé plus beau du ſpectacle,
Sans qu'il m'en coûte encor ni d'argent, ni d'ennui.
Hem! ne troubez-vous pas, ou jé meure aujourd'hui,
Qué lé garçon fait à miracle,
Et qu'on né peut agir plus ſagément que lui?

LE BADINAGE.

On devine d'abord l'Auteur de cet oracle,
Et ſans attendre ici que je nomme ſon nom,
Chacun dit avant moi, c'eſt le Public Gaſcon.

LE PARTERRE, *en Commis ſubalterne.*

Je ſors fort-mécontent de cette Comédie.
Tout ſupputé dans mon génie,
L'Opéra, ventrebleu, nous prend pour des zéros,
De nous tirer de nos Bureaux,
Pour nous donner ſemblable rapſodie.
J'ai la tête caſſée, & l'oreille aſſourdie,
D'entendre ſans raiſon tonner à tout propos;
Et la Salle eſt empuantie,
Par l'odeur des pétards qu'allument des nigauds,
D'un bras fort mal-à-droit, dans les vilains naſeaux
Du monſtre que combat Aricie,
Et que Corneille a peint ſi galamment,
Dans Alexandre, ou dans Iphigénie.

Je ne ſçai dans lequel des deux préciſément.
J'en ai fait la lecture, étant petit enfant.
D'une peinture ſi jolie,
J'ai retenu ces deux vers ſeulement.

Son front large eſt armé d'écailles jauniſſantes :
Tout ſon corps eſt couvert de cornes menaçantes.

LE BADINAGE.

Oh ! du plus ruſtre des Commis
Qui ſoient dans les aides blotis.
Voilà les *quiproquos*, & l'ignorance craſſe.

LE PARTERRE, *contrefaiſant l'Abbé.*

J'oubliois le meilleur. Un petit mot de grace.
Je reviens aux enfers. L'oracle qu'on y rend
Me paroît d'un naïf frappant,

[*s'interrompant en Marchand.*]

Et digne de riſée..... Et digne de riſée!
Songez, Monſieur l'Abbé, qu'il prédit à Theſée,
Qu'il va trouver l'enfer chez lui.
Cette prédiction ſe trouve véritable :
En y trouvant ſa femme, il y trouve le diable.

[*il rit en Abbé.*]

Cela ſent la boutique & ſon homme établi,
Hi, hi....

[*en Marchand, contrefaiſant l'Abbé.*]

Hi, hi ! Pourquoi ricannez-vous ainſi ?
Vous trouveriez l'Oracle inconteſtable,

Si vous aviez un femme aujourd'hui.

[*en Abbé.*]

Monſieur le trafiquant, la vôtre eſt-elle aimable ?

[*en Gaſcon.*]

Abec tout lé reſpect qué jé dois au rabat,
Bous abez tort, Mouſſu l'Abbat,
Aux dépens du Marchand, dé faire l'agréable.
C'eſt dé tout l'Opéra l'endroit lé plus paſſable,
Cela fait Epigramme ou jé né ſuis qu'un fat.

[*en Auteur.*]

Ciel ! Peut-on ſoutenir un Oracle exécrable ?

[*en Petit-Maître.*]

Monſe l'Auteur, n'en ſoyez pas ſurpris,
Sans doute le Marchand fait crédit au Couſis.

[*en Com..is.*]

Je n'en ſçais rien, Monſieur le Petit-Maître,
Je ſuis toujours de leur avis.
L'Oracle eſt auſſi clair que trois & trois font ſix.

[*en Avocat.*]

C'eſt à moi de parler, que je faſſe ma charge,
Place au barreau ; place, petit Commis.

[*en Gaſcon.*]

Mais, Mouſſu l'Abocat, bous m'écraſez, ſandis.
Botre éloquence m'eſt à charge.

LE BADINAGE.

Tous parlent à la fois.

LE PARTERRE, *en Avocat.*

La Cour veut être au large.

[*en Gaſcon.*]

Ellé caſſe l'Oracle : & jé lé rétablis.

[*en cohue.*]

J'attaque, je défends, je ſifle, j'applaudis,
Je proſcris, je fais grace,
Je m'obſtine, je me dédis,
J'ajoute, je ſupprime. Et moi, je fais main-baſſe.

[*Il touſſe, il crache, il ſe mouche.*]

[*en fauſſet.*]

Paix, les moucheurs; paix donc : l'endroit eſt des plus beaux.

[*en baſſe taille.*]

Il eſt des plus mauvais. Silence, les Courtauts.

LE BADINAGE.

Ah! Seigneur! Quel cahos! Et quel déſordre extrême!
Qui fait naître chez-vous ces contradictions?

LE PARTERRE, *d'un air calme.*

Paix. Ce n'eſt rien. Je ſuis en priſe avec moi-même;
Nous avons tous les jours ces altercations.
Je vais les appaiſer ſans tarder davantage.
Je n'ai fait éclater ce choc d'opinions,
Que pour faire briller avec plus d'avantage,
Mes dernieres déciſions;

Tel que l'aſtre du jour, qui ſait, après l'orage,
Avec plus de ſplendeur, paroître ſes rayons.

LE BADINAGE.

Le calme eſt revenu. Que dira-t-il? Voyons.

LE PARTERRE, *en Public indulgent.*

Juge ſans paſſion, indulgent ſans foibleſſe,
Au ſpectacle toujours je cherche le plaiſir.
Je ne ſiffle jamais ni l'Acteur, ni la Piéce:
Et ſi je fais du bruit, c'eſt pour les applaudir.
Toujours porté vers la Clémence,
Je ſçai borner mon éloquence,
A ſaiſir & louer les endroits les plus beaux,
Et ce n'eſt que par mon ſilence,
Que je critique les défauts.
On a remis Iſſé, ma joye en eſt extrême.
J'éprouve l'embarras charmant
De ne ſçavoir à tout moment
Qui je dois approuver le plus, ou le Poëme,
Ou la Muſique, ou l'Actrice que j'aime.

LE BADINAGE.

Il ne ſiffle jamais la Piéce, ni l'Acteur!
Ah! de tous les Publics c'eſt pour nous le meilleur.
La bonne pâte de Parterre!
Vers lui toujours mon goût me portera,
Et je m'en tiens à celui-là.
Pour nous prouver votre humeur débonnaire,
Faites, Seigneur, un accord avec nous.

LE PARTERRE.

Et quel accord ?

LE BADINAGE.

Ayez pour cette Comédie,
Cette indulgence extrême, & cet eſprit ſi doux,
Que vous avez pour celle d'Italie.
Notre foibleſſe égale leur beſoin.
Et nous vous promettons de redoubler de ſoin,
Et de la ſurpaſſer en ardeur de vous plaire.
Le Badinage eſt François comme vous :
Que cette gloire, & ſi grande, & ſi chere,
Vous porte, en dépit des jaloux,
A faire autant pour lui que pour une Etrangere.

LE PARTERRE.

Pour vous je ſuis prêt à tout faire ;
Mais à condition que pendant ce tems-là,
Toujours le Badinage ici m'amuſera.

LE BADINAGE.

Cela dépend.....

LE PARTERRE.

De qui ?

LE BADINAGE.

Mais de votre préſence.
Chaque fois qu'on l'affichera,
Venez le voir en affluence,

Et jamais il n'y manquera :
Mais ſoyez bien exact à lui rendre viſite,
Car ſi vous y manquez deux ou trois jours de ſuite,
Vous ne le verrez plus; crac, il diſparoîtra.

LE PARTERRE.

J'y viendrai donc. Je me prête à l'abſence.
Pour ſigne de paix maintenant,
Recevez cet embraſſement.

[*Il embraſſe le Badinage.*]

Mon frere qui dit *bis*, je penſe,
Ne ſeroit pas fâché d'en avoir fait autant.
A propos de ce frere, il eſt bon, & pour cauſe,
Qu'il donne les mains à la choſe :
Car je ne ſuis que ſon petit cadet.
Il a ſur nous un aſcendant parfait :
Ma volonté toujours eſt de faire la ſienne.
Si vous voulez que la paix tienne,
Dites-lui qu'il ait la bonté
D'approuver à préſent lui-même le traité.

[*Il ſort.*]

LE BADINAGE, *au vrai Parterre.*

Meſſieurs, du bon Public prenez le caractere.
Vous gagnerez vous-même à paroître indulgens.
En nous ôtant la crainte, aux Acteurs ſi contraire,
Vous augmenterez nos talens,
Et vos plaiſirs en même tems.
Que notre état vous touche & vous engage
A ſouſcrire ce ſoir à l'accord propoſé :

Vous plaire eſt pour nous tous un difficile ouvrage :
Nous excuſer vous eſt aiſé.
Faites donc grace au Badinage :
Qu'il obtienne votre ſuffrage.
Faire notre bonheur ne dépend que de vous.

[*d'un ton tragique.*]

Seigneur, dites un mot, & vous nous ſauvez tous.

FIN.

BASILE
ET
QUITTERIE,

TRAGI-COMEDIE.

Par M. GAULTIER.

Le Prix eſt de vingt-cinq ſols.

A PARIS,

Chez NOEL PISSOT, Quay des Auguſtins, à la deſcente du Pont-Neuf, à la Croix d'Or.

M. DCC. XXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

ACTEURS du Prologue.

LE MARQUIS.
LE CHEVALIER.
LE BARON.

La Scene eſt chez le Marquis.

PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

ENcore un coup je ſerai fort trompé, ſi l'on voit Baſile & Quitterie faire fortune ſur le Theâtre. Vous avez beau en parler avantageuſement ; je n'eſpere point bien de ce ſujet.

LE MARQUIS.

Mais, en verité, Chevalier, peut-on ſe prevenir contre une Piece ſur des préjugez auſſi déraiſonnables que ceux que vous avez : Quoi parce que les caracteres de Dom Quichotte & de Sancho, ont toûjours été un écüeil pour ceux qui les ont voulu traitter, vous prétendez qu'il y a de la témerité à les mettre ſur la Scene ; & qu'ils entraîneront la chute de la nouvelle Piece ; ſur tout n'en faiſant pas le fond : la concluſion eſt ridicule ; je ne ſçaurois m'empêcher de vous le dire.

LE CHEVALIER.

La concluſion n'eſt pas de moi, Couſin ; ainſi vous n'avez que faire de la fronder. Je parle, afin que vous le ſachiez, après gens qui s'y connoiſſent, gens entendus & verſez dans la ſcience du Theâtre, gens, en un mot, à qui

on peut bien s'en rapporter, puiſqu'ils compoſent eux-mêmes.

LE MARQUIS.

Oh ! s'ils compoſent eux-mêmes, je n'ai rien à dire, ils doivent en ſavoir plus que les autres.

LE CHEVALIER.

Tudieu, s'ils en ſavent plus que les autres, ils le font bien voir tous les jours, que rien n'eſt comparable à leur érudition. Tenez, Marquis, pour vous donner une idée de leur merite, je n'ai qu'à vous dire que tel Ouvrage eſt ſouvent applaudi de tout Paris, qui eſt trouvé déteſtable dans leur cercle.

LE MARQUIS.

Mais eſt-ce bien l'Ouvrage qui eſt déteſtable, ou leur goût ?

LE CHEVALIER.

Belle demande. Vous voulez que des gens qui ont lû Ariſtote, ne ſentent pas le fort & le foible d'un Ouvrage.

LE MARQUIS.

Ils ont lû Ariſtote !

LE CHEVALIER.

Oh ! je vous en répons.

LE MARQUIS.

Peſte ! quelles gens !

LE CHEVALIER.

N'allez pas croire que j'exagere ici l'excellence de leur goût. J'ai des preuves en main de tout ce que j'avance. Il m'eſt arrivé à moi qui vous parle, d'avoir loüé, d'avoir admiré, tout comme les autres, & enſuite me trouvant à la promenade avec eux, de les avoir entendu reprendre & condamner tous les endroits qui m'avoient fait plaiſir, juſqu'à me laiſſer prouver que je n'avois pas dû rire, que je n'avois pas

dû m'attendrir ; enfin que j'avois été un ſot avec tout le public. Eh bien ! Couſin, qu'en dites-vous ? Sont-ce-là d'habiles gens ? hem.

LE MARQUIS.

Je ne conçois rien au-deſſus de leur merite ; mais je vous dirai pourtant que j'aime encore mieux être ſot avec le public, qu'habile homme avec ces gens-là ; & je me ferai toûjours beaucoup plus d'honneur de l'un que de l'autre.

LE CHEVALIER.

A vous permis : pour moi je ſuis d'avis qu'un homme d'eſprit doit ſe diſtinguer, & ne pas juger comme la multitude. Avant que de frequenter les ſçavans, j'étois tout comme vous, je riois, j'applaudiſſois à une Piece qui me faiſoit plaiſir, ſans examiner ſi elle devoit m'en faire ; mais graces aux critiques des gens lettrez que je vois tous les jours, je ſuis à preſent ſur mes gardes, & je ne m'expoſe plus à la honte d'avoir ri contre les regles.

LE MARQUIS.

Vous vous donnez un ridicule affreux avec vos regles ; permettez-moi de vous le dire ; à vous entendre, il ſemble qu'elles deffendent de rire, & que la Nature ne ſoit pas elle-même la regle ſur laquelle toutes les Poëtiques ont été faites. Eh bien, apprenez aujourd'hui de moi...

LE CHEVALIER.

Oh ! je le ſai avant vous.

LE MARQUIS.

Quoi ?

LE CHEVALIER.

Ce que vous allez me dire,

LE MARQUIS.

Et qu'eſt-ce que je vais vous dire ?

LE CHEVALIER.

Vous allez me dire... Oh ! ma foi, je ne suis pas sorcier.

LE MARQUIS.

Il paroît bien que vous ne l'êtes pas : ne jurez pas pour me le faire croire. Je veux vous dire que les regles ne sont rien moins que ce que vous pensez, qu'elles n'ont point été faites pour gêner ceux qui travaillent, mais pour leur faciliter le moyen de plaire en leur montrant le chemin qui conduit au cœur ; c'est pourquoi un Ouvrage qui fait plaisir est toûjours mieux dans les regles, selon moi, qu'un Ouvrage qui ennuye. En un mot, la grande regle est de plaire ; celui qui plaît les a toutes observées, & il possede mieux son Aristote, sans l'avoir jamais lû, que ceux qui le savent par cœur, & qui font bâiller par la lecture de leurs Ouvrages. Mais le Baron entre ; brisons là-dessus.

SCENE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LE BARON.

LE MARQUIS.

JE commençois à ne plus vous attendre, Baron ; d'où venez-vous si tard ? peut-on vous le demander ?

LE BARON.

Vous le pouvez hardiment, car je me meurs d'envie de vous le dire.

LE CHEVALIER.

Quelque bonne fortune.

LE BARON.

Point du-tout.

LE MARQUIS.

D'où venez-vous donc ?

LE BARON.

Je viens d'entendre une Piece qu'on doit joüer ce ſoir.

LE CHEVALIER.

C'eſt juſtement la Piece dont nous parlions : Bon, bon, nous allons voir ſi ce qu'on m'a dit eſt vrai.

LE MARQUIS.

Chez qui l'avez-vous entenduë ?

LE BARON.

Chez la Marquiſe, ma voiſine, qui ne pouvant aller à la Comedie, à cauſe de ſon indiſpoſition, a fait prier l'Auteur, qui eſt de ſa connoiſſance, de vouloir bien lui en faire la lecture.

LE MARQUIS.

Elle vous a donc fait avertir ?

LE BARON.

Oüy, le voiſinage m'a valu cette politeſſe.

LE MARQUIS.

Y avoit-il du monde ?

LE BARON.

L'aſſemblée étoit fort jolie.

LE CHEVALIER.

Eh bien, voyons, voyons un peu de quelle façon elle a été reçûë. Au reſte, dites-moi, eſt-il vrai que les rimes n'en ſoient pas toûjours riches ? On m'a dit qu'il y en a quelques-unes qui ne ſont pas des plus regulieres, ne les avez-vous pas remarquées ?

LE BARON.

Non.

LE CHEVALIER.

Pourtant, un homme du métier m'a assuré que cela est.

LE BARON.

Cela peut-être; mais je n'y ai pas pris garde.

LE CHEVALIER.

Tant pis, Baron, tant pis: cela ne fait pas honneur à votre oreille. Pour moi, c'est la premiere chose à laquelle je prends garde.

LE MARQUIS.

Aussi l'on peut dire que si par-là vous faites honneur à votre oreille, en revanche vous n'en faites gueres à votre esprit.

LE CHEVALIER.

Et en quoi trouvez-vous que je n'en fais gueres à mon esprit? est-ce que vous regardez la rime comme une chose inutile, & à laquelle il ne faut pas faire attention.

LE MARQUIS.

Je la regarde comme un des plus beaux ornemens de nôtre Poësie: c'est pourquoi je suis d'avis qu'il ne faut jamais la negliger; mais qu'on aille faire le procès à un Poëte, parce que dans un Ouvrage de longue haleine il se trouvera quelques rimes qui ne seront pas de la derniere exactitude, c'est ce que je ne puis souffrir; & je soûtiens qu'un pareil acharnement ne convient qu'à ces *Pigmées* du Parnasse, dont le *sçavoir*, comme disent fort-bien ces vers:

Ne s'étend seulement
Qu'à regratter un mot douteux au jugement,
Prendre garde qu'un qui ne heurte une dipthongue,
Epier si des Vers la rime est breve ou longue;
Ou-bien si la voyelle à l'autre s'unissant

Ne rend point à l'oreille un ſon trop languiſſant;
Et laiſſe ſur le vers le noble de l'Ouvrage,
Nul aiguillon divin n'éleve leur courage :
Ils rampent baſſement, foibles d'inventions,
Et n'oſent, peu hardis, tenter les fictions.
Froids à l'imaginer, car s'ils font quelque choſe
C'eſt proſer de la rime, ou rimer de la proſe.

LE CHEVALIER.

Je gage que c'eſt l'Auteur de Baſile qui a fait cette Epigramme contre ceux qui le critiqueront.

LE MARQUIS.

Vous ne ſavez ce que vous dites, mon pauvre couſin, & ne voyez-vous pas que ces Vers ſont de Regnier.

LE CHEVALIER.

Eh bien! Regnier eſt donc de ſes amis.

LE BARON.

Ah, ah, ah...

LE CHEVALIER.

De quoi riez-vous donc?

LE MARQUIS.

Regnier eſt un ancien Poëte qui eſt mort il y a plus de cent ans. Voyez ſi le Baron n'a pas ſujet de rire.

LE CHEVALIER.

Oh! je ne ſuis pas obligé d'avoir tout lû.

LE MARQUIS.

Non, mais vous êtes obligé de prendre garde à ce que vous dites: Mais revenons à la maniere dont la Piece a été reçûë chez la Marquiſe. Je ſuis curieux de le ſavoir.

LE BARON.

Elle a été reçûë de la maniere la plus ſingulie-re du monde.

LE MARQUIS.

Comment donc ?

LE BARON.

Elle a été trouvée déteſtable & excellente.

LE CHEVALIER.

Qu'eſt-ce que cela veut dire ?

LE BARON.

Cela veut dire, que ſi l'Auteur retranchoit de ſa Piece tout ce qu'on y a critiqué, il n'en conſerveroit pas dix Vers, elle ſauteroit toute entiere ; ſi au contraire, tout ce qu'on y a loüé ſe trouve bon, elle eſt excellente, il n'y a pas dix Vers à retrancher. Que dites-vous de ce jugement ? ne vous ſurprend-il pas ?

LE MARQUIS.

Non.

LE BARON.

Comment non !

LE MARQUIS.

Non, vous dis-je.

LE BARON.

Et la raiſon ?

LE MARQUIS

Seriez-vous d'humeur d'entendre une fable ?

LE BARON.

A quel propos une Fable.

LE MARQUIS.

Elle vient ici fort à propos. Dites ſeulement ſi vous voulez l'entendre.

LE BARON.

Volontiers.

LE CHEVALIER.

De tout mon cœur.

LE MARQUIS.

Ecoutez-moi donc. Le Fleuriſte.

LE BARON.

Eſt-ce là le titre ?

LE MARQUIS.

Oüy.

Un jour de ſon parterre un Fleuriſte enchanté
(Qui ne l'eſt pas de ſon Ouvrage)

LE CHEVALIER.

Je ſerai fort ſurpris ſi....

LE MARQUIS.

Oh ! je vous en prie ; ou dites-moi que vous ne voulez pas l'entendre, ou écoutez-moi juſqu'au bout ſans m'interrompre.

LE BARON.

De grace, Chevalier, ne l'interrompez pas.

LE CHEVALIER.

J'ai tort, j'ai tort. Vous n'avez qu'à recommencer, je ne dirai plus rien.

LE MARQUIS.

Un jour de ſon parterre, un Fleuriſte enchanté
(Qui ne l'eſt pas de ſon ouvrage)
A venir en voir la beauté
Invita tout ſon voiſinage.
On y vient, on y court ; le Fleuriſte ravi
D'y voir tous ſes voiſins accourir à l'envi ;
En homme qui déja croit ſa gloire certaine
Au milieu de ſon monde il jaſe, il ſe promene,
Leur raconte que le terrain
N'étoit que pierre & tuf avant qu'il fût jardin ;
Qu'il a d'abord fallu pour en faire un parterre
En ôter les cailloux, y porter de la terre ;
En un mot, le changer preſque totalement.
Après quoi ſans façon ſe faiſant compliment ;
Ça, mes fleurs, leur dit-il, comment vous ſemblent-elles ?
Le Roi dans ſon jardin en a-t-il de plus belles ?
N'êtes-vous pas charmez de leur vivacité ?

Que dites-vous ſur tout de cette bigarrure.
Pour moi je vous l'avoüe ; ami de la Nature
J'ai toûjours été fou de la varieté :
Selon moi d'un parterre elle fait la beauté.
C'eſt à peu près ainſi que notre homme babille
Quand certain Quidam déja vieux
Grand ennemi de la Jonquille :
Compere, lui dit-il, je n'ai rien vû de mieux ;
Mais parmi les beautez dont votre jardin brille
Je ne ſaurois ſouffrir cette vilaine fleur :
Croyez-moi, ſi vous êtes ſage
Proſcrivez-en cette couleur,
Elle n'eſt pas d'un bon préſage.
A peine celui-ci finiſſoit de parler
Qu'un autre lui vient conſeiller
D'en retrancher auſſi la Roſe,
Diſant pour ſoutenir ſa cauſe,
Qu'il eſt vrai qu'autrefois au ſortir d'un jardin
Des beautez de la Cour, elle paroit le ſein ;
Mais que telle eſt ſon infortune
Sur tout depuis un certain tems,
Que pour être enfin trop commune
On la laiſſe aux petites gens.
Ce lieu, vient dire un autre, eſt charmant, je vous jure ;
Mais à parler de bonne foi
Je vous conſeille d'en exclure
Une fleur, qu'à regret j'y voi.
Excuſez, je ne puis ſouffrir la Renoncule :
Je ne vous dirai pas pourquoi ;
Mais je la trouve ridicule ;
Enfin ſur le recit que la Chronique en fait
En butte à la troupe mordante
Chaque fleur à ſon quolibet.
L'un médit du Jaſmin, l'autre de l'Amarante,
Celui-ci du Pavot, celui-là de l'Oeillet,

Si bien que ſi notre homme immoloit ſans murmure
Ce qui bleſſe chaque cenſeur,
Il ne ſauveroit pas des traits de la cenſure
Une pauvre petite fleur.
Je vous laiſſe à penſer ſi le Fleuriſte enrage,
De voir par le détail fronder tout ſon ouvrage;
Auſſi ne pouvant plus contenir ſa fureur
Eh bien, Meſſieurs, dit-il d'un ton plein de colere
Vous avez tous raiſon, il faut vous ſatisfaire.
Là-deſſus annonçant un tragique deſtin
Aux fleurs qu'avec plaiſir tous les jours il contemple,
Il ſaute, & d'une faux courant armer ſa main
Il ſe met en devoir de faucher ſon jardin.
(Des caprices du goût, admirez cet exemple.)
Ah! Monſieur, arrêtez, s'écrie un des cenſeurs;
Faites grace du moins à la Reine des fleurs.
Ah! pouvez-vous bien ſans ſcrupule
S'écrie un autre en ce moment,
N'excepter pas la Renoncule
D'un ſi barbare traitement.
De la Jonquille que j'adore,
Ajoûte à l'inſtant un Blondin,
Si notre amitié dure encore,
Epargnez plutôt le deſtin.
Enfin pour abreger cette hiſtoire plaiſante,
Tel a frondé l'Oeillet qui défend l'Amarante;
Tel contre celle-ci parloit avec chaleur,
Qui de l'Oeillet proſcrit devient le défenſeur;
Si-bien qu'en un moment cette nouvelle guerre
Du Fleuriſte charmé rétablit le parterre.

Voilà la Fable que j'avois à vous dire, faites-en l'application.

LE BARON.

Cela n'eſt pas fort difficile.

ACTEURS.

BASILE Amant de Quitterie.
QUITTERIE, accordée de Gamache.
GAMACHE.
DOM QUICHOTTE, Chevalier errant.
SANCHO-PANCA, Ecuyer de Dom Quichotte.
LICTAMON, Pere de Quitterie.
CLARICE, confidente de Quitterie.
DAMON, confident de Basile.
HIRCAS, confident de Gamache.
DAPHNIS, ami de Basile.
CORYLAS, TIMANDRE } amis de Gamache.
Troupe de Bergers & de Bergeres.

La Scene est dans la prairie où se doivent celebrer les nôces de Gamache.

BASILE
ET
QUITTERIE
TRAGI-COMEDIE.

ACTE PREMIER
SCENE PREMIERE.
GAMACHE, HIRCAS.

GAMACHE.

OUy, l'on dit que Baſile à force d'impoſtures,
A mis dans ſon parti ce chercheur d'avantures,
Qui contre mon Himen hautement irrité,
De ſes prétentions flatte la vanité ;
Juſques-là, qu'en public traittant de tirannie,
Le nœud qui va m'unir au ſort de Quitterie ;
Cet inconnu, dit on, ſe vante fierement
De lui faire épouſer ſon ancien amant.

HIRCAS

Si j'étois l'accordé, je laisserois tout dire,
Et des projets d'un fou je ne ferois que rire.

GAMACHE.

Et c'est par la raison qu'il a l'esprit blessé
Que je crains de sa part quelque coup d'insensé.
D'ailleurs je t'avoüerai qu'à son extravagance
Je l'ai vû ce matin mêler tant de prudence,
Parler si sensément devant tous nos amis,
Que je crains qu'il ne tourne à son gré les esprits.

HIRCAS.

Allez, ne craignez rien; quoiqu'on ose entreprendre,
Nous avons, Dieu merci, des bras pour nous défendre;
Et ce fier Dom Quichotte, ou Dom extravagant
Pourroit bientôt parler d'un ton moins arrogant.

GAMACHE.

Non, ménageons le mieux; n'allons pas, je te prie,
Pour montrer du courage irriter sa folie;
Ne donnons pas un chef à quelques étourdis,
Qui sous ses étendarts en feroient plus hardis.
Quelle douleur pour nous, si tantôt quelque insulte
Venoit parmi nos jeux apporter le tumulte;
Si pour nous opposer à de fâcheux éclats
Nous allions voir changer nos danses en combats.
Ami, la violence est ici dangereuse,
Donnons à cette fête une fin plus heureuse;
Voyons incessamment ce bizarre étranger
Et dans notre parti tâchons de l'engager;
Mais toutefois avant que de voir ce gendarme,
Sachons si l'Ecuyer que ma cuisine charme
En faveur de mes feux a sû le prevenir,
Mais n'allons pas plus loin, car je le vois venir.

SCENE II.

GAMACHE, HIRCAS, SANCHO.

SANCHO.

MEssieurs, mon maître vient, laissez-moi, je vous prie,
Ménager vôtre paix avec sa Seigneurie,
Je n'ai pû jusqu'icy l'acrocher un moment;
Mais puisqu'enfin il s'offre à mon empressement,
Je vais, foi d'Ecuyer, mettre tout en usage
Pour lui faire quitter un dessein dont j'enrage.

GAMACHE.

Pour vous récompenser des soins que vous prenez,
A tous mes Cuisiniers les ordres sont donnez.

SANCHO.

Tant mieux; mais laissez-nous discourir tête-à tête;
Vîte, retirez-vous, afin que je m'apprête.

GAMACHE.

Fort bien; nous choisirons pour lui venir parler
Le moment où vos soins auront sû l'ébranler.
Adieu, nous vous laissons.

SCENE III.

SANCHO

VOyez quelle imprudence!
Le hazard nous conduit dans un lieu d'abondance,
Où, graces à l'amour, d'un richard genereux

Nous ſommes regalez comme des bienheureux ;
Et loin de benir Dieu du jour qu'il nous envoye,
Mon enragé de maître en veut troubler la joye.
O ! le ſot animal qu'un chevalier errant ;
Mais le voici qui vient, parlons lui franchement.

SCENE IV.

SANCHO, DOM QUICHOTTE

DOM QUICHOTTE *d'un air rêveur.*

Ciel ! à combien d'ennuis ma flamme eſt condamnée.

SANCHO *à part.*

Il perd ma foi l'eſprit avec ſa Dulcinée.

DOM QUICHOTTE *continuant dans ſes rêveries.*

O Soleil de mes jours, ô Lune de mes nuits,
Quand prendras-tu pitié de l'état où je ſuis ?

SANCHO *à part.*

Approchons ; car de l'air dont l'occupe ſa belle,
Il paſſeroit le jour à s'entretenir d'elle:
Monſieur, ſans vous fâcher, pourrois-je dire un mot ?

DOM QUICHOTTE.

Parle, je le veux bien ; mais parle comme il faut.

SANCHO.

Là, raiſonnons un peu. Qui vous a mis en tête
Le malheureux deſſein de troubler cette fête;
Pour ſervir un jaloux qui contre le bon ſens
Veut prendre, comme on dit, la Lune avec les dents ?
Avez-vous oublié qu'en butte à la miſere,
Depuis que nous courons le ciel nous eſt contraire,

Que cent fois le Soleil nous a vûs en chemin,
Portant tous deux en croupe & la soif & la faim?
Ah! Lorsque la fortune, en courant la campagne,
Nous fait enfin trouver un païs de Cocagne;
Lorsqu'aux austeritez d'un jeûne fatiguant
Elle fait succeder un Carême-prenant;
N'allez pas épouser le parti de Basile
Dont la cuisine est froide & l'amitié sterile.
Vive, vive l'amant dont le prodigue amour
Dépeuple Colombier, Garenne & Basse-cour.

DOM QUICHOTTE

Se peut-il qu'absolu sur ton ame grossiere
Un terrestre plaisir l'occupe toute entiere?
Qui le croiroit, Sancho, que marchant sur mes pas
La cuisine eût pour toi de si puissants appas;
Et que considerant ton unique avantage,
Celui chez qui l'on mange eût toûjours ton suffrage?

SANCHO

En cela je ressemble à quantité de gens,
Qui de cette façon passent fort bien leur tems.
Nous n'avons rien, Monsieur, de plus cher que la vie;
Mais vous qui me blâmez, quelle est votre manie?
De vouloir qu'une fille à qui vous n'êtes rien,
Laisse pour vous complaire échapper un gros bien.

DOM QUICHOTTE.

Ne prétendrois-tu pas, cœur chetif, ame lâche,
Que je me declarasse en faveur de Gamache;
Quand Basile affligé m'offre une occasion,
De remplir les devoirs de ma profession?
Quoi! Suscité du Ciel dans ce tems de licence,

Pour ſervir de rempart contre la violence,
Pour mettre le merite à l'abri de ſes traits,
Pour redreſſer les torts, pour punir les forfaits;
Penſes-tu que d'un pere écoutant l'avarice,
D'un œil indifferent je voye une injuſtice,
Que je ſouffre, Sancho, qu'au mépris de leurs ſoins,
On ſépare deux cœurs que le merite a joints;
Et que par cette voye injuſte & violente
On rende malheureux & l'amant & l'amante;
Eh, n'ai-je donc reçû du ciel tant de valeur
Que pour laiſſer le foible en proye à ſa douleur?
Ne me ſuis-je rendu l'appui du miſerable,
Que pour lui refuſer une main ſecourable.
Apprens, apprens, Sancho, que ce bras valeureux
Eſt beaucoup moins à moi qu'il n'eſt aux malheureux.

SANCHO.

J'enrage de bon cœur, ſoit dit ſans vous déplaire,
De vous voir gendarmé contre les droits d'un pere.
Quoi, parce qu'une fille en faveur d'un blondin
Engage folement & ſon cœur & ſa main;
Vous voulez que celui dont elle tient la vie
Aille donner, Monſieur, les mains à ſa folie.

DOM QUICHOTTE

Tu ne raiſonnes pas.

SANCHO.

Je raiſonne fort bien:
Un pere de ſa fille enviſageant le bien,
Elle doit accepter l'époux qu'il lui propoſe,
Et pour s'en excuſer avoir la bouche cloſe.
Ah! je voudrois bien voir la petite Pança,
Combattre mes deſſeins lorſque ſon tour viendra,
Je voudrois, ouy, Monſieur, je voudrois que pour rire

L'impertinente alors s'avisât de me dire :
Colas, ou bien un tel, ne manque pas de bien;
Mais je ne sai, pour lui le cœur ne me dit rien.
Sa mine, ses façons n'ont rien qui me revienne;
George a touché mon ame, & j'ai touché la sienne.
Il se plaindroit de moi, si je le laissois-là;
Nous-nous sommes promis; enfin tout-ci, tout-ça.
Jarni d'un coup de poing apostrophant la sotte
Je lui mettrois, je crois, la mâchoire en compotte.

DOM QUICHOTTE.

En cela ta raison te serviroit fort mal,
Et tu ferois, Sancho, l'action d'un brutal.

SANCHO.

Je ferois, tetiguié, ce que j'ai droit de faire,
Et que deviendroit donc l'autorité de pere?

DOM QUICHOTTE.

Ne te gendarme pas; Je sai que de tout tems
On a dû respecter le pouvoir des parens;
Que dans les cas permis promts à les satisfaire
Le premier de nos soins doit être de leur plaire;
Mais comme il est constant que par un droit plus fort
Un enfant se doit plus qu'aux parens dont il sort;
Si son malheur est joint à son obéissance,
Il peut leur resister sans commettre une offense:
En un mot, s'il le fait, il n'est pas criminel;

SANCHO.

C'est-à-dire, qu'alors le pouvoir paternel,
A votre avis, Monsieur, doit ceder & se taire;

DOM QUICHOTTE

Non, non, je deffends mieux les interets d'un pere,
Il peut alors se plaindre; il peut representer,
Il peut faire encore plus, il a droit d'exhorter,
D'insister, s'il le faut, & de mettre en usage
Tous les expedients d'un pere tendre & sage:
Mais lorsque d'un enfant qu'allarme l'avenir,

Ce procedé permis ne peut rien obtenir.
s'il agit, s'il commande en maître deſpotique,
Il fait de ſon pouvoir un abus tirannique;
La loi même, Sancho, dont la ſage rigueur,
Du pouvoir paternel ſoutient ſi bien l'honneur;
De ces cruels abus qu'enfante l'avarice,
Ne ſcauroit à nos yeux excuſer l'injuſtice,
Car elle exige bien que le choix des enfans;
Soit toûjours confirmé par l'aveu des parens;
Mais elle n'entend pas qu'un pere de famille,
A ſon ambition ſacrifie une fille;
En effet, ſi l'Himen ſans l'union des cœurs
Eſt pour ceux qu'il engage un état plein d'horreurs
Si pour y vivre heureux l'amour eſt neceſſaire,
Devant lui, ſelon moi, l'interêt doit ſe taire.
Sur tout quand mille fois plus prétieux que l'or
Le merite ſupplée au deffaut d'un tréſor.

SANCHO

Sans vous fâcher, Monſieur, ſouffrez que je vous diſe
Qu'une fille eſt par tout comme une marchandiſe,
Qu'au mépris du merite éclipſé par l'argent
Le marchand abandonne, & livre au plus offrant.

DOM QUICHOTTE.

Je ne le ſai que trop que l'intereſt l'emporte,

SANCHO.

Vous me feriez damner en parlant de la ſorte;
Semble-t'il pas, Monſieur, que mille honnêtes gens
N'enragent pas de faim avec tous leurs talens.
Je ſçai bien que vanté dans tout le voiſinage
Baſile, par exemple, eſt la fleur du village;
Qu'il eſt jeune & bien fait, qu'il écrit, qu'il lit bien,
Qu'il parle comme un livre, & qu'il n'ignore rien;

Que pour la danſe, enfin, pour l'eſcrime & la lutte,
Il ne faut pas morbleu, qu'aucun le lui diſpute;
Mais ſans avoir ici deſſein de l'outrager
Tout ce beau ſçavoir-là donne-t'il à manger?
Pour voir comme on reçoit toutes ces gentilleſſes,
Qu'il aille au Cabaret, au marché ſans eſpeces:
Avec tous ces talens du corps & de l'eſprit,
Il ne trouveroit pas pour un ſol de crédit.
Oh! déſabuſez-vous; ce n'eſt pas le mérite
Qui dans une maiſon fait bouillir la marmite;
Vous avez beau prêcher, le merite ſans bien
Eſt un fond inutile, & n'eſt compté pour rien.
En effet, quelque eſprit que l'on ait en partage,
Survient-on ſans argent aux beſoins d'un ménage?
Revenons au berger que vous eſtimez tant;
De l'aveu d'un chacun il a plus d'un talent;
Il touche bien un luth, à chanter il excelle;
Après lui, comme on dit, il faut tirer l'echelle.
Mais, Monſieur, dites-moi; quand une femme a faim,
Quand cinq ou ſix marmots veulent avoir du pain;
Croyez-vous qu'en prenant un luth, une guitarre,
On leur donne à dîner avec une fanfare.
Oh! le ventre, Monſieur, qui va toûjours grondant,
Ne s'emplit pas ainſi du ſon d'un inſtrument;

DOM QUICHOTTE

Babillard éternel, dont l'entretien m'ennuye,
Je pourrois te prouver que l'honnête induſtrie
N'eſt jamais expoſée à la mendicité;
Mais contre un ignorant j'ai déja trop lutté:
Apprens en peu de mots que l'indigence même,
D'abord qu'on la partage avec ce que l'on aime,

Eſt preferable à l'or dont l'éclat dangereux
Nous donne pour compagne un objet odieux.
Delà vient qu'effrayé des accidens tragiques
Que produit la rigueur des peres tiranniques :
Je voudrois que fidelle à ſes intentions,
Une fille épouſât ſes inclinations ;
Ce qu'elle aime, en un mot.

SANCHO.

O le plaiſant ſiſtême !
S'il falloit qu'une fille épouſât ce qu'elle aime ;
Il n'en eſt point, Monſieur, ici comme à Paris
Qu'il ne fallut pourvoir de cinq ou ſix maris.

DOM QUICHOTTE.

Te verrai-je toûjours, jaſeur inſuportable,
Déchirer lâchement un ſexe reſpectable.

SANCHO.

Et pourquoi, diable auſſi, le voit-on chaque jour,
Nous donner à jaſer par quelque nouveau tour.
N'en doutez point, la femme eſt une vraye attrape ;
Vous croyez la tenir quand elle vous échappe :
Il faut toûjours nager, & ne s'y fier pas;
Un tien vaut beaucoup mieux que mille tu l'auras
C'eſt l'homme qui promet ; c'eſt l'homme qui propoſe,
Mais des événemens c'eſt le ciel qui diſpoſe.
Tel ſe couche le ſoir bien diſpos & bien ſain
Qui ſe leve ſouvent roide mort le matin.

DOM QUICHOTTE

Va-tu pas enfiler un tas d'impertinences;
Que le ciel te confonde, & tes plattes ſentences.

SANCHO.

Ne vous emportez pas; je ne dirai plus rien.

DOM QUICHOTTE.

Toi.

SANCHO.

Je vous le promets.

DOM QUICHOTTE.

Morbleu, tu feras bien.

SCENE V.

DOM QUICHOTTE, SANCHO, GAMACHE, HIRCAS.

GAMACHE.

SUrpris avec raiſon de voir vôtre colere,
Servir le deſeſpoir d'un rival temeraire;
Je viens ſçavoir, Seigneur, quel ſujet en ce jour,
Aux traits de votre haine expoſe mon amour.
Aurois-je imprudament envers votre excellence
Oublié mon devois & commis quelque offenſe?

DOM QUICHOTTE.

Un plus noble ſujet irritant ma valeur,
Arme aujourd'hui mon bras contre votre bonheur.
Apprenez que veillant au repos de la terre,
L'injuſtice eſt un monſtre à qui je fais la guerre.

GAMACHE.

Et quelle eſt l'injuſtice en ces paiſibles lieux
Que votre bras pourſuit comme un monſtre odieux.

DOM QUICHOTTE

Eh! n'en eſt-ce pas une odieuſe & criante?
D'abuſer en tiran du devoir d'une amante,
Qui forcée aujourd'hui de vous donner la main,
Pleure ſon infortune & maudit ſon deſtin.
Non, non, n'attendez pas que cette tirannie
Trouve au gré de vos vœux ma valeur endormie.

HIRCAS.

Mais penſez-vous, Seigneur, que Gamache en ces lieux,
Peut armer ſes amis contre les factieux.

DOM QUICHOTTE *s'emportant.*

Viellaque, oſes-tu bien pouſſer ton inſolence? . .

GAMACHE *en l'arrêtant.*

Ah! d'un ami fidele excuſez l'imprudence.

DOM QUICHOTTE.

Allez, troupe futile, allez, raſſemblez-vous,
Uniſſez aujourd'hui vos efforts & vos coups;
Faites voir à mes yeux votre cabale armée;
Contre moi, s'il ſe peut, amenez une armée
Cette lance, ce fer, la terreur des brigands,
Me ſuffit pour punir vos complots inſolens.

GAMACHE.

Non, vous ne verrez pas, Chevalier magnanime,
Qu'à perdre le reſpect ce défi nous anime.

DOM QUICHOTTE.

Eh! que diroient de moi ces illuſtres vangeurs,
Que jadis l'infortune avoit pour protecteurs;
S'ils voyoient de mon tems opprimer la foibleſſe,
Que diroient les Renauds, les Amadis de Grece,
Les Rogers, les Bernards, les Artus, les Rolands,
Les braves Palmerins, les valeureux Fernands.
S'ils voyoient Dom Quichotte en proye à l'indolence,
Laiſſer impunément triompher l'inſolence.
Et toi-même, Sancho, toi-même, en le voyant
Ne pourrois-tu pas dire avec étonnement;
Eſt-ce là ce Heros qui fait revivre Alcide?
Ce Heros que j'ai vû d'un courage intrépide,
Vaincre des Chevaliers, terraſſer des Geants,
Affronter la fureur des Lions rugiſſants;
Et par des actions qu'on aura peine à croire
Etonner les forêts de la montagne noire.

SANCHO *à part.*

Je pourrois ajoûter à ces fameux exploits,
Que je vous vis roſſer par certains Yangois.

DOM QUICHOTTE

Tai-toi, maraut.

GAMACHE.

Je ſçai, Chevalier invincible,
Qu'à votre grand courage il n'eſt rien d'impoſſible ;
Que d'une ame intrépide affrontant le trépas.
Par tout où vous courez la gloire ſuit vos pas.
Mais pour calmer enfin votre grandeur errante,
Souffrez, vaillant Seigneur, que je vous repreſente,
Que ſi la tirannie aigrit votre couroux,
Et que ce monſtre ſeul ſoit en butte à vos coups,
Contre un heureux himen, quoique l'on en publie,
Vous n'avez pas ſujet de proteger l'envie.
L'amour de Quitterie eſt joint à ſon devoir,
Et je ne l'obtiens point d'un injuſte pouvoir.
Oüy, je puis m'aſſurer du bonheur de lui plaire,
Dès-lors que j'ai celui d'être au gré de ſon pere.
Puiſſai-je, grand Heros, en vous tirant d'erreur,
Ne voir plus déſormais traverſer mon bonheur.

DOM QUICHOTTE

Que ce diſcours, Sancho, rempli de confiance ;
Après ce qu'on m'a dit à peu de vraiſemblance.

SANCHO.

Oh! tout ce que dégoiſe un rival mécontent,
Ne doit pas être pris pour de l'argent comptant.

GAMACHE.

Mais ſerois-je aveuglé d'une folie extréme,
Pour vouloir d'une fille en dépit d'elle-même ;
Ce ſeroit m'expoſer....

SANCHO.

A voir votre moitié
Des tourmens d'un rival prendre par fois pitié.

DOM QUICHOTTE

Eh bien ! ſur ce diſcours, s'il ſe trouve ſincere,
C'en eſt fait; à vos feux je ne ſuis plus contraire,
Mais pour m'en éclaircir, je pretens qu'à ſon tour,
Devant moi l'accordée approuve votre amour ;
Ou du moins que pour vous dans ſon obéiſſance,
Elle ne me temoigne aucune répugnance ;
Car de ſa liberté devenant le rempart
J'attens d'elle un aveu ſans contrainte & ſans fard.
Enfin, pour refuter l'opinion publique,
Je veux que devant moi cette beauté s'explique.

GAMACHE

Voyez-la, j'y conſens, j'aime trop mon honneur
Pour ſouhaitter ſa main, ſi je n'ai pas ſon cœur.

DOM QUICHOTTE

Que ce fier ſentiment, je ne ſçaurois le taire
Au repos de vos jours peut être ſalutaire.
Car combien de malheurs attachez au deſtin,
De ceux qu'unit ſouvent un pouvoir inhumain !
Envain pour s'acquitter d'une triſte promeſſe,
La raiſon quelque temps leur tient lieu de tendreſſe.
Victimes du devoir qu'ils reſpectent d'abord,
Pour s'aimer, pour ſe plaire, ils font un vain effort;
Le dégout que bientôt l'indifference amene,
fait naître dans leur cœur le mépris & la haine.
De-là ces repentirs dont ils ſont déchirez,
Cet oubli criminel des droits les plus ſacrez,
Ces troubles journaliers, cette guerre inteſtine,
D'une famille en feu la honte & la ruine.

Si la raiſon, Berger, regne encore ſur vos feux,
Redoutez les horreurs d'un joug ſi dangereux.

GAMACHE.

J'en ſuis ſi fort frappé que ſi ma fiancée,
En me donnant la main prétend être forcée;
Sans regretter, Seigneur, ces ſuperbes apprêts
D'un éternel oubli je punis ſes attraits.

DOM QUICHOTTE.

Charmé de rencontrer un amant ſi docile,
Je vais ſans differer en inſtruire Baſile,
Et de-là pour combattre ou couronner vos feux,
Sçavoir la verité de l'objet de vos vœux.

GAMACHE.

J'attens votre réponſe, & mon ame eſt ravie
D'éprouver par vos ſoins le cœur de Quitterie.

DOM QUICHOTTE.

Je ſuis charmé d'entendre un ſi ſage propos,

GAMACHE.

Cette épreuve ne peut qu'aſſurer mon repos;
Si je la contraignois, j'aurois tout lieu de croire...

SANCHO.

Voilà parler en homme attentif à ſa gloire,
En homme plein de cœur qui ne veut pas chez lui,
Etre appellé Papa par les enfans d'autrui.

Ici Dom Quichotte & Sancho ſe retirent.

SCENE VI.

GAMACHE, HIRCAS

GAMACHE.

QUE je me ſai bon gré d'avoir par ma conduite
Sçu calmer un courroux dont je craignois la ſuite.

Et que je ſuis heureux de le voir aboutir,
Au parti qu'à mes feux l'inſenſé vient d'offrir ;
Car enfin qu'attend-il d'un deſſein ſi frivole ?
Croit-il que tout-à-coup retractant ſa parole ;
Une fille d'honneur en un jour ſolemnel,
Va ſe montrer rebelle au pouvoir paternel ;
Qu'elle va préferer par un éclat ſi lâche,
L'horreur d'être enfermée à la main de Gamache ;
Car tu ſais comme moi, qu'il n'eſt point de rigueur
Dont ſon pere ne fût capable en ſa fureur.

HIRCAS.

Oüi, je ſai qu'en tyran jaloux de ſa puiſſance,
Lictamon puniroit ſa deſobéïſſance ;
Mais il ſeroit pourtant à ſouhaiter pour vous,
Que des mains de l'Amour elle prît un époux,
Et que vous brûlaſſiez d'une ardeur mutuelle,

GAMACHE.

Fût-elle à mon égard inſenſible & cruelle,
Tu verras que l'hymen la rangeant ſous ſa loi,
L'embraſera bien-tôt du même amour que moi.
Dans le cœur obſtiné d'une fiere Maîtreſſe,
Le devoir tous les jours fait naître la tendreſſe.
Mais la voici qui vient. Que lui dirais-je, Hircas.

HIRCAS.

O ! ma foi ſur ce point ne me conſultez pas.

SCENE VII.

GAMACHE, HIRCAS, QUITTERIE, CLARICE.

GAMACHE.

Eh bien, avez-vous vû, charmante Quitterie,
Ce fameux arc-boutant de la Chevalerie ?
Baſile par ſa voye aura-t'il reuſſi ?

QUITTERIE.

QUITTERIE.

Eſt-ce pour m'offenſer que vous parlez ainſi ?

GAMACHE.

Moi ! Quel ſoupçon ?

HIRCAS *à Gamache.*

Il faut qu'elle ignore ſans doute ;
Que ce fier inconnu que votre amour redoute,
Pour ſavoir ſes deſſeins, la cherche en ce moment.

CLARICE.

Cet inconnu nous cherche ?

HIRCAS.

Avec empreſſement.

QUITTERIE.

Et que veut-il de moi ?

HIRCAS.

Que votre cœur s'explique.

GAMACHE.

Aigri contre un himen qu'il nomme tirannique,
Il veut que votre amour vous tenant lieu de loi,
L'Amant le plus aimé reçoive votre foi ;
Que votre ame avec lui s'expliquant ſans contrainte,
Entre Baſile & moi, vous prononciez ſans crainte.

QUITTERIE.

Quoi ! toûjours agité d'un jaloux mouvement,
Votre cœur veut encor un éclairciſſement ;
Vous oſez, peu content de mon obéiſſance,
Me faire le joüet de votre défiance.

GAMACHE.

Vous m'accuſez à tort.

QUITTERIE.

Ciel ! quel affreux deſtin
Vais-je me preparer en vous donnant la main.
Que de maux à ſouffrir, quand votre humeur jalouſe,
Retiendra dans ſa chaîne une timide épouſe.

GAMACHE.

Je ſaurai reſpecter un ſi rare treſor.

QUITTERIE.

Ah ! ſi vous m'en croyez, il en eſt tems encor,
N'allez pas expoſer votre vie & la mienne,
Aux malheurs qu'avec ſoi la jalouſie entraîne;
Portez plutôt ailleurs vos vœux & votre foi,
Vous en trouverez cent qui valent mieux que moi.

GAMACHE.

A vos charmants attraits rendez plus de juſtice,
Et ne m'accuſez pas d'un jaloux artifice.
Ce trait qu'à mes ſoupçons vous imputez à tort,
D'un rival qui ſe flatte eſt bien plutôt l'effort;
Mais je ne le crains point.

CLARICE.

Pourtant votre conduite
Vous devroit faire encor redouter ſon merite.

GAMACHE.

Quelle eſt cette conduite ? en quoi me trouvez vous....
Mais que vois-je ? Déja vous ſeparer de nous.

QUITTERIE.

Excuſez; je croyois trouver ici Delphire,
Nous avons toutes deux quelque choſe à lui dire.

SCENE VIII.

GAMACHE, HIRCAS.

GAMACHE.

AH ! que cet entretien allarme mon amour,
Et que je crains la fin de ce funeſte jour;
Voi comme ſur le point de devenir ma femme,
Elle conſent qu'ailleurs j'aille porter ma flame;

Comme elle m'y convie, & me laiſſe encor voir,
Que l'amour d'un rival balance ſon devoir.
Mais elle a beau m'offrir un parti qui la flatte,
Je veux en l'épouſant me venger de l'ingrate.
Viens, allons voir ſon pere, arbitre de ſa foi,
Pour détourner le coup qui me remplit d'effroi:
Viens, & ne combas point mes feux pour la cruelle,
Plus je la dois haïr, plus je la trouve belle;
Son mépris à mes yeux relevant ſes attraits,
J'en ſuis dans ce moment plus épris que jamais.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

LICTAMON, QUITTERIE.

LICTAMON.

N'En doute point, ce jour le plus beau de ma vie,
Va t'assurer, ma fille, un sort digne d'envie;
Enfin je suis charmé, que fidelle à mes loix,
Ta réponse soumise ait confirmé mon choix.
Quelqu'un m'avoit d'abord fait craindre le contraire;
C'est pourquoi je n'ai pû contenir ma colere.
N'y pense plus, ma fille; à cet emportement
J'ai senti succeder le regret sur le champ;
Surtout lorsque j'ai vû que notre hôte en colere,
Survenant pour servir les feux d'un téméraire,
A trouvé que ton choix étoit conforme au mien;
Mais je le vois encor; ne lui répons plus rien.

SCENE II.

LICTAMON, QUITTERIE, DOM QUICHOTTE.

DOM QUICHOTTE.

JE viens, chere beauté, d'annoncer à Basile,
Qu'il est tems d'étouffer un espoir inutile;

Que votre propre aveu détruiſant ſes diſcours,
Sa flame ne doit plus compter ſur mon ſecours,
Je le plains ; mais enfin ....

LICTAMON.

A vos ſoins favorables,
Ma fille & moi, Seigneur, nous ſommes redevables. *à Quitterie.*
Mais Clarice paroît. Je la laiſſe avec toi,
Tandis que nous allons, ſon Excellence & moi,
De mon gendre inquiet raſſurer la tendreſſe.

DOM QUICHOTTE.

C'eſt mon deſſein ; allons lui rendre ſa maitreſſe.

SCENE III.

QUITTERIE, CLARICE.

CLARICE.

Eh bien ! avez-vous ſçû, fidelle à vôtre ardeur,
Saiſir l'occaſion d'épancher votre cœur.
Avez-vous proteſté contre la violence ?
Mais vous ne dites mot : d'où vient votre ſilence ?

QUITTERIE.

Laiſſe-moi, ma douleur ne te fait que trop voir
Que j'ai ſacrifié Baſile à mon devoir.

CLARICE.

Vous avez ....

QUITTERIE.

C'en eſt fait.

CLARICE.

O ciel, quelle foibleſſe !
A-t-on ſi peu de force avec tant de tendreſſe ?

QUITTERIE.

Helas ! je te dirai que flattée en ſecret.

Du trouble qu'à produit l'injure qu'on lui fait;
Je m'exhortois moi-même en me traittant de lâche
A me ſouſtraire enfin à l'hymen de Gamache;
Mais de quoi m'a ſervi de former ce deſſein?
Mon pere, en m'abordant, l'a diſſipé ſoudain.
A peine a-t-il parû, que ſa voix menaçante,
M'a fait repondre en fille & non pas en Amante.

CLARICE.

Mais à cet étranger ſi craint, ſi genereux,
Deviez-vous pas vous plaindre & declarer vos feux.

QUITTERIE.

Eh! pouvois-je, Clarice, en preſence d'un pere,
Que ma ſoumiſſion venoit de ſatisfaire;
Pouvois-je au Cavalier dont tu vantes l'appui,
Ouvrir mon triſte cœur & me plaindre de lui;
D'ailleurs, car en ſecret il me l'a bien ſçû dire,
N'ai-je été juſqu'ici ſoumiſe à ſon empire,
Que pour païer enfin ſes bontez & ſes ſoins,
D'un affront dont ce jour auroit tant de témoins.
Non, non, je n'ai pas dû lui faire cette offenſe,
Sa gloire eſt attachée à mon obéiſſance.

CLARICE.

Allez: de ces raiſons l'artifice eſt trop clair,
Baſile, je vois bien, ne vous eſt plus ſi cher:
Les treſors que Gamache offre aux yeux d'une femme,
L'ont depuis quelque temps effacé de votre ame.

QUITTERIE.

Ah! contre tes diſcours j'atteſte ici les pleurs,
Que malgré mon devoir je donne à ſes malheurs.

CLARICE.

Pourquoi donc, s'il eſt vrai, que ſon état vous touche,
Irriter ſa douleur par un refus farouche;
Pourquoi, ſi votre amour égale encor le ſien,

Ne lui pas accorder un moment d'entretien ;
N'eſt-ce pas l'accabler par un nouvel outrage ?

QUITTERIE.

D'une fidelle amie, eſt-ce-là le langage ?
Oſes-tu m'exhorter avec empreſſement,
A ſouffrir l'entretien d'un malheureux amant,
A courir le danger d'une folle entrevûë,
Qui me perdroit d'honneur, ſi j'étois apperçûë.

CLARICE.

L'amour trouve toûjours aſſez d'expedients
Pour cacher ſes douceurs aux yeux des médiſants.

QUITTERIE.

Fuſſions-nous à l'abri des traits de la Satire,
Je ne dois pas moins fuir l'entretien qu'il deſire.
Mets-toi pour un moment en l'état où je ſuis,
Et pour le conſoler, dis-moi ce que je puis :
Me perdant pour toûjours, cette funeſte vûë,
N'aigriroit-elle pas la douleur qui le tuë,
Et moi-même aujourd'hui qui cauſe ſes malheurs,
Que deviendrois-je, helas ! ſi je voyois ſes pleurs.
Dans ce triſte entretien, n'aurois-je pas à craindre,
De voir accroître un feu que ce jour doit éteindre ?
Ah ! porte-moi plutôt par un conſeil prudent
A ne jamais revoir ce malheureux amant ;
Et ſi ſon deſeſpoir l'offroit à ma preſence,
A ſoûtenir ſa vûë avec indifference,
A feindre en lui parlant un air plein de froideur,
Capable d'étouffer la plus fidelle ardeur.
C'eſt-là le ſeul moyen d'effacer de ſon ame,
Le triſte ſouvenir d'une funeſte flame ;
Et de lui procurer après quelques regrets,
Un repos dont je crains de ne joüir jamais.

CLARICE.

Eh bien ! ſur ſon deſtin je n'ouvre plus la bouche.

QUITTERIE.

Oüi, tu m'obligeras, car plus ſon ſort me touche...
Mais qui vient donc à nous?

SCENE IV.

QUITTERIE, CLARICE,
BASILE *déguiſé en Chevalier Errant, & la viſiere de ſon Caſque baiſſée.*
DAMON, *déguiſé en Ecuyer, avec un nez poſtiche, dont la groſſeur eſt énorme.*

CLARICE.

L'Equipage plaiſant!
C'eſt encore, je gage, un Chevalier Errant;
De même que notre hôte, il en a l'encolure.
Mais de ſon compagnon, regardez la figure.

QUITTERIE.

Dieux! qu'elle eſt effroyable!

CLARICE.

Ils ſe parlent tout bas.

QUITTERIE.

Ils s'avancent vers nous; portons ailleurs nos pas.

BASILE.

N'évitez pas, Madame, un Heros, dont le zele
Le fait voler par tout où ſon devoir l'appelle.
Inſtruit de votre ſort par un ſage enchanteur,
Mon bras vient procurer le calme à votre cœur.
Oüi, l'indigne Baſile, objet de ma colere,
A vos deſirs bientôt ne ſera plus contraire.
Loüez le Ciel, Madame, en ce jour de bonheur,
Je viens vous ſecourir contre cet impoſteur.

CLARICE, *à part.*

Comment recevra-t-elle un compliment ſemblable ?

QUITTERIE.

A vos bontez, Seigneur, je ſuis fort redevable :
Mais contre un malheureux qui ne m'offenſe pas
J'aurois tort d'accepter l'offre de votre bras.

BASILE.

Quoi ! l'ingrat conſpirant contre votre hymenée,
N'a pas voulu troubler cette heureuſe journée ?

QUITTERIE.

Pourquoi le voudroit-il ? Quel ſeroit ſon deſſein ?
Mon pere n'eſt-il pas le maître de ma main ?
Non, cela ne peut être ; il a trop de prudence,
Pour penſer à me faire une pareille offenſe.

BASILE.

Je le vois bien, Madame, une excès de bonté,
Vous fait craindre aujourd'hui pour ſa témerité ;
Mais envain vous voulez excuſer ſa malice,
Votre hymen traverſé me demande juſtice.

à Damon.

Vien, ſuis-moi, Pruſilas, de ſes perfides jours,
Sans tarder plus long-tems, allons trancher le cours

QUITTERIE.

Seigneur, qu'allez-vous faire ? arrêtez, je vous prie.

BASILE.

Quel interêt vous porte à craindre pour ſa vie ?
Eſt-ce que vous l'aimez ?

QUITTERIE.

Moi, l'aimer ! ah ! Seigneur,
Un ſemblable ſoupçon offenſe mon honneur.

BASILE.

Pardonez, je vous prie un diſcours qui vous bleſſe ;
Mais ſachant qu'autrefois il eut votre tendreſſe,
J'ai crû que l'embarras où ſon deſtin vous met,

D'un cœur encore épris pouvoit être l'effet.

QUITTERIE.

J'aurois eu pour Basile une tendresse extrême :
Qu'aujourd'hui mon devoir ne veut plus que je l'aime.

BASILE.

Pourquoi donc lui donner ces marques d'amitié?
Qui vous fait prendre soin de ses jours ?

QUITTERIE.

La pitié :
A l'honneur d'un époux ce soin n'est pas contraire;
Et je ne pense pas qu'il puisse lui déplaire.

BASILE.

La pitié pour Basile agit seule aujourd'hui ?

QUITTERIE.

Oüi, Monsieur, elle seule intercede pour lui.

BASILE.

Vous ne l'aimez donc plus ?

QUITTERIE.

Non.

BASILE *en se troublant.*

Ah ! ce mot me tuë.

CLARICE *à Quitterie.*

Dieux ! comme tout à coup son ame s'est émuë !

QUITTERIE *à Clarice.*

Quelle part peut-il prendre au sort d'un triste amant ?

CLARICE.

Ne seroit-ce point lui sous ce déguisement ?
L'amour en pareils tours fut de tout tems fertile.

QUITTERIE.

Clarice, que dis-tu ? ce seroit-là Basile !

BASILE *haussant la visiere de son casque.*

C'est lui-même, c'est lui.

QUITTERIE.

Ciel ! qu'est-ce que je vol.

Baſile dans ces lieux, Baſile devant moi !

BASILE.

Ne vous allarmez pas ; cette fourbe innocente
Que n'a pû penetrer l'œil perçant d'une amante,
Avec plus de raiſon abuſant le cenſeur,
A l'abri de ſes traits met ici votre honneur.

CLARICE.

Il n'en faut pas douter ; ſous un tel équipage,
Ils pouroient aiſément tromper tout le Village.
Mais pourquoi vous montrer ainſi faits à nos yeux.

BASILE.

Helas ! comme j'ai craint de paroître en ces lieux,
Sous un exterieur qui l'auroit offenſée ;
Dom Quichotte à propos s'offrant à ma penſée,
Je me ſuis aviſé de ce déguiſement ;
Et nous avons jugé que cet habillement,
Cette Lance, & ſur tout cette eſpece de caſque,
Pour cacher mon amour étoit un heureux maſque.
Ainſi ne craignez rien ; quand il viendroit quelqu'un,
Je ſaurai me joüer d'un abord importun.

CLARICE.

Mais ſi de Dom Quichotte émû par cette feinte...

BASILE.

Cet article eſt prévû ; n'ayez aucune crainte ;
A lire les Romans, j'ai perdu trop de nuits,
Pour ne pas l'abuſer ſous de pareils habits.

QUITTERIE.

Mais quelle intention, nonobſtant ma deffenſe,
Vous fait juſqu'en ces lieux rechercher ma preſence ?

BASILE.

Je ne viens point ici, calmez votre frayeur,
Offrir à vos regards un amant en fureur ;
D'un pere ſur vos feux connoiſſant la puiſſance,
Mon cœur a dû s'attendre à cette préference.

QUITTERIE.

Eh! que venez-vous donc faire encor près de nous?

BASILE.

Soupirer & gemir un moment avec vous :
Trop heureux de pouvoir dans ma douleur mortelle,
Arroſer de mes pleurs, cette main infidelle.

QUITTERIE *en retirant ſa main.*

Non, non; portez ailleurs vos ſoupirs ſuperflus;
Gamache eſt mon époux, je ne vous connois plus.

BASILE.

Qu'entens-je? quelle voix a frappé mon oreille:
A ces mots foudroyants je doute ſi je veille.
Ingrate, dont l'accueil glace mon cœur d'effroi,
Eſt-ce là le ſecours que j'attendois de toi?
Eſt ce là la pitié que tu me fais paroître?
Tu ne me connois plus: eh! peux-tu méconnoître
Ce fidele Berger à qui cent fois le jour
Tu jurois autrefois un éternel amour;
A qui ta main promiſe, à qui ta foi donnée,
Annonçoient les douceurs d'une heureuſe himénée;
A qui ta bouche enfin ſur un eſpoir ſi doux,
Dans tous nos entretiens donnoit le nom d'époux.
Tu ne me connois plus; mais peux-tu méconnoître
Ces gages qu'à tes yeux ma douleur fait paroître;
Car enfin le mépris que tu montres pour moi,
Me force d'employer ces armes contre toi.

il tire des Lettres.

Tien, que dis-tu, cruelle, à des marques ſi cheres?
Oſes-tu démentir des témoins ſi ſeveres?
Méconnois-tu ces traits? méconnois-tu ce ſeing,
Formé par le craïon que conduiſoit ta main?
Ah! ſi l'ambition qui regne ſur ton ame,
Te fait deſavoüer & ta main & ta flame;

Il en tire d'autres.

Dans ces traits bien plus vifs, & d'un prix bien
plus grand,
Parjure, oſeras-tu deſavoüer ton ſang ?

QUITTERIE.

Ah ! c'eſt trop reſiſter ; la contrainte me tuë :
Eclate, mon amour, éclate à cette vûë.
Va, contre ma vertu, montre-toi moins aigri ;
Je ne puis méconnoître un amant ſi cheri.
Que dis-je ! malgré moi fidelle à ma tendreſſe,
Pour toi plus que jamais mon cœur ſent de
foibleſſe ;
Et ſi ces yeux en pleurs n'en ſont pas aſſez foi,
Parle, quelle autre preuve exiges-tu de moi ?
Faut-il en ta faveur, troublant cette journée,
Proteſter follement contre mon himenée ?
Faut-il par un éclat inconnu parmi nous,
D'un pere redoutable, irriter le courroux ?
Et perdant pour jamais ſon cœur & ſon eſtime,
De ſa ſeverité devenir la victime ;
Duſſent tous les malheurs fondre aujourd'hui
ſur moi :
Ordonne ; je ſuis prête à me perdre pour toi.

BASILE.

Enfin, graces au ciel, mon heureuſe tendreſſe,
A cette fermeté reconnoît ma Maîtreſſe.
Dieux ! que mon ſort eſt doux ! que ce charmant
retour
Reveille dans mon ame & d'eſtime & d'amour !
Cependant ne croi pas, aimable Quitterie,
Qu'abuſant d'un aveu qui me rend à la vie,
Je veüille t'engager par un dernier effort,
A braver un pouvoir abſolu ſur ton ſort.
J'aime encor mieux me voir banni de ta mémoire,
Que d'expoſer ainſi ton repos & ta gloire.
Oüi, je ſuis reſolu, quoiqu'en diſe mon cœur,

A te ſacrifier juſques à mon bonheur.

QUITTERIE.

O devoir rigoureux ! ô pere impitoyable !

BASILE.

Sans aigrir par tes pleurs le ſort d'un miſerable,
Diſpoſe-toi ſans peine à ſuivre ton devoir ;
Et d'un mot ſeulement flatte ici mon eſpoir.

QUITTERIE.

Helas ! ſi j'obéis, quel eſpoir peut encore....

BASILE.

Plus je ſens approcher un himen que j'abhorre,
Plus je ſens qu'au beſoin l'amour induſtrieux,
A de nouveaux efforts m'anime par tes yeux.
Permets-moi d'employer le peu de tems qui reſte,
A rompre, s'il ſe peut, un himen ſi funeſte,
A chercher, ſans pourtant commettre ton honneur
Le moyen de ravir ſa proye à mon vainqueur.

QUITTERIE.

Quoi ! d'un pareil eſpoir ton ame eſt ſuſceptible ?

CLARICE

Pourquoi non ; à l'amour eſt-il rien d'impoſſible ?

BASILE.

Enfin, quoiqu'il en ſoit, promets-moi ſans effort,
Que ſi mon induſtrie, ou la faveur du ſort,
Venoient à te livrer à ma juſte tendreſſe,
Tu ſerois la premiere à loüer mon adreſſe,
Que bien loin d'appeller des ruſes de l'amour,
Toi-même en appuirois le triomphe en ce jour.

QUITTERIE.

Va, puiſqu'il faut flater un eſpoir ſi frivole,
A ſeconder tes vœux, j'engage ma parole.

BASILE *à Damon.*

Avec cette aſſûrance, allons, & pleins d'ardeur,
Ne deſeſperons pas encor de mon bonheur.

à Quitterie.

Mais ſi, car du ſuccès mon ame eſt incertaine,

Si j'allois échoüer ; adieu, qu'il te ſouvienne
De dire quelquefois en pleurant ſur mon ſort,
Le jour de mon himen fut celui de ſa mort.

QUITTERIE.

O dieux ! quel mot terrible eſt ſorti de ta bouche !
Tu parles de mourir : ah ! ſi mon ſort te touche..

CLARICE.

Quelqu'un vient, contraignez vos ſoupirs & vos pleurs ;
C'eſt Dom Quichotte.

QUITTERIE.

O ciel ! cachons-lui mes douleurs.

CLARICE *à Baſile & à Damon.*

Vite, qu'attendez-vous ; remettez votre maſque.

SCENE. V.

DOM QUICHOTTE, SANCHO, BASILE, DAMON.

DOM QUICHOTTE
au fond du Theatre.

QUe veut dire, Sancho, cette lance, ce caſque?
à Quitterie.
Pourquoi nous fuir, Madame ? où portez-vous vos pas.

QUITTERIE *ſe retirant toute troublée.*

Excuſez-moi, Monſieur, je ne le connois pas.

DOM QUICHOTTE *à Sancho.*

Courage, ami Sancho.

SANCHO *appercevant le nez de l'Ecuyer pretendu.*

Dieu ! l'affreuſe figure.

DOM QUICHOTTE.

Réjoüis toi ; voici ſans doute une avanture :

L'air dont ce Chevalier ſe promene en rêvant,
Nous promet.... Mais qu'as-tu ? tu parois tout tremblant

SANCHO.

Eh qui diantre, Monſieur, ſans avoir l'ame émuë,
Sur ce diable de nez pourroit jetter la vûë ?

DOM QUICHOTTE *le conſiderant.*

Je conviens avec toi qu'il eſt des plus affreux.
Mais tout cela n'eſt rien, vien, approchons-nous d'eux ;
Et ſachons quel deſſein peut ici les conduire.

SANCHO.

Approchez ; car pour moi je n'ai rien à leur dire.

DOM QUICHOTTE.

Genereux Chevalier, car vos armes, votre air
Me font aſſez juger que ce nom vous eſt cher :
Par la conformité qu'a notre illuſtre vie,
Ne pourrois-je ſavoir de votre courtoiſie,
Quel ſujet important nous procure en ces lieux,
L'abord inopiné qui vous offre à mes yeux ?
Seroit-ce la beauté, dont le nœud d'himenée
Va bien-tôt par mes ſoins regler la deſtinée ?

BASILE.

Illuſtre Chevalier, car, à ce que je voi,
Ce titre glorieux vous eſt dû comme à moi ;
Je ne vous cache point qu'en proye à ma triſteſſe,
Le hazard m'a conduit en ce lieu d'allegreſſe ;
Et que je m'informois du climat où je ſuis.

DOM QUICHOTTE.

Par la part que je prens à vos juſtes ennuis,
Ne vous verrai-je point, Seigneur, à ma priere,
De ce caſque brillant relever la viſiere.

BASILE.

Ah ! de grace, daignez m'épargner la douleur,
D'offrir à vos regards ma honte & mon malheur :
Joüet infortuné d'une maudite race,

Je

Je cache ſous ce caſque une affreuſe diſgrace.

DOM QUICHOTTE.

Qu'entens-je ! quel malheur peut affliger vos jours ?
Achevez ; je ne puis concevoir ce diſcours.

BASILE.

Vous ne ſavez pas donc juſqu'où va la vengeance
Des maudits enchanteurs que mon amour offenſe,
Pour me rendre odieux à l'objet que je ſers,
Ils s'en ſont pris aux traits qui lui furent ſi chers:
Sur ce viſage affreux, monument de leur rage,
D'un monſtre épouventable ils ont tracé l'image;
En un mot, enchanté par leur pouvoir malin
Il eſt méconoiſſable, & n'a plus rien d'humain.
Après ce triſte aveu, laiſſez-moi, je vous prie,
Aux yeux de l'univers cacher cette infamie.

DOM QUICHOTTE.

Eh bien, Sancho, tu vois juſqu'où va leur fureur
Un pareil traittement ne fait-il pas horreur ?

SANCHO.

O les méchans coquins ! ô la maudite engeance!
Que ne puis-je les voir réduits ſous ma puiſſance.

DOM QUICHOTTE *à Baſile.*

Après ce coup affreux, n'en doutez pas, Seigneur,
De votre triſte ſort je conçois la rigueur.
Mais contre ces cruels armez-vous de courage:
Votre difformité n'eſt pas leur ſeul ouvrage :
Un chef-d'œuvre d'amour, un miracle en beauté
Vient d'être ainſi que vous lâchement enchanté.
O ! cruel qui pourſuis la gloire de mes armes,
Devois-tu pas du moins reſpecter tant de charmes;
Ne pouvois-tu ſur ma foi ſignaler ta fureur
Sans punir la beauté qui regne ſur mon cœur.

BASILE.

O ! race impitoyable, attentive à me nuire,
Dans un ſi triſte état devois-tu me réduire ?

N'étoit-ce pas assez de te voir tous les jours,
De mes faits glorieux traverser l'heureux cours ;
Falloit-il par un coup si fatal à ma flame,
M'aliener le cœur de mon illustre Dame ;
Car après cet affront puis-je encore être aimé
De l'objet le plus beau que le ciel ait formé ?

DOM QUICHOTTE.

Doucement : vous pourriez d'un discours qui m'offense,
Dans votre cœur hautain renfermer l'imprudence.

BASILE.

Et vous pourriez vous-même attendri par mon sort,
Renfermer dans le vôtre un orgueilleux transport.

DOM QUICHOTTE.

Quelque part que je prenne au sort qui vous afflige,
A parler sur ce ton votre discours m'oblige ;
Car si vous l'ignorez ; oser vous dire aimé
De l'objet le plus beau que le ciel ait formé,
C'est faire une injustice à la Dame que j'aime,
Et contre sa beauté proferer un blasphême.

BASILE.

C'est connoître le prix de celle que je sers,
Et regler mes discours sur ceux de l'univers.

DOM QUICHOTTE.

Eh bien, quiconque épris d'une superbe flame,
Au-dessus de mon choix ose élever sa Dame,
Celui-là ; car il faut lui parler clairement,
Est un présomptueux qui se trompe ou qui ment;
Et me voici tout prêt tant son orgueil m'offense,
A le lui soutenir au bout de cette lance ;
A lui faire avouer, qu'il n'est point de beauté
Comparable à l'objet dont je suis enchanté :
Qu'il me démente; il peut sans tarder davantage,
Essayer contre moi sa force & son courage ;

Je lui fais le défi d'eſcrimer à cheval,
A pié, comme il voudra, tout combat m'eſt égal.

SANCHO *à part.*

Rangeons-nous; car de l'air dont ceci ſe prepare,
Nous allons, j'en ſuis ſûr, avoir bien-tôt bagarre.

BASILE *à part.*

Tandis que mon amour exige ailleurs mes ſoins,
Ne puis-je m'arracher au fou qui nous a joints:
Le fâcheux embarras.

DOM QUICHOTTE.

Que ce lâche ſilence
De ſes premiers diſcours dément bien l'arrogance.

BASILE.

Ma ſurpriſe eſt extrême; & tout autre que moi,
A ce défi preſſant pourroit trembler d'effroi.
Mais qui de cent rivaux à ſçû dompter l'audace,
D'un ſuperbe inconnu ne craint point la menace.

DOM QUICHOTTE.

Tel a vû ſuccomber cent rivaux ſous ſes coups,
Qui n'a pas moins ſujet de craindre mon courroux.

BASILE.

Tel apprend leur défaite en foudre de la guerre,
Qui pourroit à ſon tour mordre aujourd'hui la terre.

DOM QUICHOTTE.

Les bataillons défaits, les Géants pourfendus
Ne me promettent pas le deſtin des vaincus.

BASILE.

Les Monſtres furieux domptez par mon courage
Ne me ſont pas non plus d'un funeſte préſage.

DOM QUICHOTTE.

Ah! d'un ſi vain débat c'eſt trop ſouffrir le cours;
Voyons ſi les effets répondront aux diſcours.
Ami Sancho.

SANCHO.

Monſieur.

DOM QUICHOTTE.

Va brider Roſſinante.

BASILE *à Damon.*

Et toi, cours Pruſilas, va ſeller Pirroxante.

DOM QUICHOTTE, *voyant que Sancho n'eſt pas parti.*

Quoi, je te vois encor ! m'as-tu pas entendu ?

SANCHO.

Ah ! Monſieur, un moment.

DOM QUICHOTTE.

Pourquoi donc ? qu'attens-tu ?

SANCHO.

De ce Monſtre au gros nez laiſſez-moi, je vous prie,
Eviter, s'il ſe peut, l'affreuſe compagnie :
J'attens qu'il ſoit plus loin pour aller....

DOM QUICHOTTE *levant la lance ſur Sancho.*

Ah ! poltron,
Tu n'oſerois aller....

SANCHO.

Pardon, Monſieur, pardon.

DOM QUICHOTTE.

Ciel ! quelle lâcheté ; va, cours, ou je t'aſſomme.

SANCHO *en s'en allant.*

Que mon ſort eſt à plaindre avec ce diable d'homme ?

SCENE VI.

DOM QUICHOTTE, BASILE.

BASILE.

DAme de mes deſirs, divine Eleonor,
Si dans ce triſte état je te ſuis cher encor,
D'un regard amoureux favoriſe mes armes,

Et ſur tous les objets dont on vante les charmes;
Si d'un ſeul aujourd'hui j'excepte la beauté;
J'oſe te garantir la ſouveraineté:
N'en doute point; ce bras plus craint que le tonnere,
Ne te verra jamais préferer ſur la terre,
Que l'aſtre ſans pareil qui brille au Toboſo.

DOM QUICHOTTE *à part ſe tournant & adreſſant la parole à Sancho qu'il croit preſent.*

Quel eſt donc ce diſcours? entens-tu bien? Sancho;

BASILE.

Non, au deſſus de toi l'amoureux Domphinée,
Dans ce vaſte Univers, n'admet que Dulcinée,
Elle eſt l'unique objet dont l'illuſtre beauté
Puiſſe arrêter les coups de ce bras redouté;
Et pour te le prouver, ce ſuperbe adverſaire
Va de ſon fol orgueil recevoir le ſalaire.

DOM QUICHOTTE *à part.*

Ah! que pour mon amour ce couroux eſt flateur;
Je n'y puis réſiſter, diſſipons ſon erreur.
à Baſile.
Valeureux chevalier, dont l'heureuſe colere,
Au lieu de m'irriter vient de me ſatisfaire;
Puiſque par un aveu que je n'attendois pas,
Sur votre Eleonor, Dulcinée a le pas.
Il ne faut plus penſer à meſurer nos armes,
Vous voyez devant vous l'eſclave de ſes charmes.

BASILE.

Quoi! je verrois ici cet illuſtre Heros,
Dont l'univers entier admire les travaux.
J'aurois devant mes yeux, O! l'heureuſe avanture,
Le fameux Chevalier de la triſte figure?

DOM QUICHOTTE.

Oüi, vous voyez ce cœur dont la fidelité
De l'aſtre qu'il adore égale la beauté.

BASILE.

Ah ! puisque mon bonheur en ces lieux vous envoie,
Souffrez qu'en ce moment je me livre à ma joie :
Et que le Chevalier du navire flottant,
Vous offre l'amitié d'un cœur tendre & constant.

DOM QUICHOTTE.

Mon cœur à cette grace est d'autant plus sensible,
Qu'il gémit à son tour d'un traitement terrible ;
Car enfin la beauté que respectent vos feux
Eprouve ainsi que vous un destin rigoureux.
Ce n'est plus ce soleil, cet astre incomparable
De cent perfections, assemblage adorable :
Du cruel Malambrun le pouvoir odieux
En objet dégoûtant l'a changée à mes yeux.
Que dis-je ! par l'effort de sa noire magie,
En vile païsanne aujourd'hui convertie ;
Au lieu de mille appas qui flattoient mon ardeur,
Elle n'offre à mes yeux qu'une affreuse laideur.

BASILE.

Seigneur, je vous en prie, avec plus de courage,
Jusques à mon retour supportez cet outrage.
Ce jour m'appelle ailleurs, demain nous penserons
Aux moyens de venger de si cruels affronts.

DOM QUICHOTTE.

Ah ! de votre presence honorez, je vous prie,
Les plaisirs d'une fête où ce lieu nous convie.

BASILE.

Je ne puis ; sur un char qui doit fendre les airs,
Mon enchanteur m'attend pour traverser les mers.
Je pars pour l'Amerique, à moins que je n'y meure,
Vous me verrez ici demain à pareille heure.

SCENE VII.

DOM QUICHOTTE, BASILE, DAMON, *Ecuyer de Baſile.*

DAMON.

J'Ay ſellé Pyrroxante; & vous pouvez, Seigneur...

BASILE.

Ami, tu ne ſçais pas juſqu'où va mon bonheur.
Le ciel vient de finir une aveugle querelle,
Et d'unir deux grands cœurs d'une amitié fidelle.
Voilà le Chevalier dont je te parlois tant.
Mais partons, le tems preſſe; il faut abſolument
Que du Geant altier que pourſuit ma vengeance,
Un effort imprévû renverſe l'eſperance.

DOM QUICHOTTE.

» Mais au moins en partant ne m'apprendrez-vous pas,
» Quel ſujet peut ſi loin demander votre bas?

BASILE.

» Je m'en vais ſecourir un amant dont l'adreſſe
» De l'himen d'un Geant veut ſauver ſa Maîtreſſe.
» Par la profeſſion où je ſuis engagé,
» A prendre ſon parti, je me crois obligé.

DOM QUICHOTTE.

» Servez les opprimez, vôtre zele eſt loüable.

BASILE.

» J'entens avec plaiſir qu'il vous eſt agréable.
à ſon Ecuyer.
Sui moi.

DAMON.

Je ne pars point que je n'aye eu l'honneur,
D'embraſſer tendrement l'Ecuyer de Monſieur:

Puiſque vous avez fait vôtre paix l'un & l'autre,
Il eſt juſte, Meſſieurs, que nous faſſions la nôtre,
Je l'attens, laiſſez-moi ; j'irai dans un moment
Au rendez-vous donné vous joindre ſûrement.

BASILE.

Demeure ; à ton bon cœur j'accorde cette grace,
à Dom Quichotte.
Seigneur, juſqu'à demain ; mais que je vous embraſſe.

DOM QUICHOTTE.

Allez, & du combat où l'honneur vous attend
Puiſſiez-vous rapporter la tête du Geant.
Quant à moi je m'en vais faire hâter la fête,
D'où j'ai ſû par mes ſoins écarter la tempête.

SCENE VIII.

DAMON, *en Ecuyer.*

TOut va bien juſqu'ici, ſaiſiſſons à preſent
L'heureuſe occaſion que je deſirois tant.
Nôtre homme va venir. Que je ſerai bien aiſe
Si je puis ſans témoins le gourmer à mon aiſe,
Et le punir enfin à l'abri de mon nez
Des ſoins que pour Gamache il s'eſt tantôt donnez.
Pelotons ce gourmand ; de ſa poltronerie
Sous ce groteſque habit il eſt tems que je rie ;
Mais il faut me cacher derriere un arbriſſeau
Et le laiſſer ainſi donner dans le panneau ;
Car mon diable de nez dont le ſot s'épouvante,
Pourroit le mettre en fuite & tromper mon attente.

Ici Damon ſe cache.

SCENE IX.

SANCHO, DAMON *caché.*

SANCHO *ne trouvant perſonne.*

QUoi ! tout a décampé ! Que veut dire ceci ?
Je veux être pendu ſi déja loin d'ici,
Dans la crainte de voir ralentir leur colere,
Ils ne ſeront allez vuider à pié l'affaire ;
Je les croi pour cela l'un & l'autre aſſez fous :
Tant mieux ; plus on eſt loin & moins on craint les coups.
Ah ! *Cri de Sancho, lorſqu'en ſe tournant il voit l'Ecuyer du grand nez auprès de lui.*

DAMON.

Qu'avez-vous, Monſieur ?

SANCHO, *tâchant de ſe remettre.*

Rien, c'eſt une mépriſe,
Je vous croyois plus loin, excuſez ma ſurpriſe.
Mais où ſont, s'il vous plaît, vôtre Maître & le mien ?

DAMON.

Où voulez-vous qu'ils ſoient ? parbleu....

SANCHO.

Je n'en ſai rien :....

DAMON.

Vous devriez pourtant juger par leur abſence,
Qu'ils ſe ſont écartez pour joüer de la lance :
Il n'en faut pas douter, à nos yeux tout exprès,
Pour ſe couper la Gorge ils ſe ſeront ſouſtraits.

SANCHO.

Eh bien ! laiſſons-les faire. Adieu, je me retire.

DAMON *l'arrêtant par le bras.*

Vous raillez.

SANCHO.

Non, vraiment.

DAMON.

Ah! vous me faites rire,
Demeurez, demeurez.

SANCHO.

Et pourquoi donc ?

DAMON.

Pourquoi ?
Pour raiſon qui vous touche au moins autant que moi.

SANCHO.

Quelle eſt cette raiſon ?

DAMON.

Quoi ? tandis qu'à cette heure
Nos Maîtres, nos Seigneurs .... demeurez.

SANCHO.

Je demeure.

DAMON.

Tandis que de fureur l'un contre l'autre épris,
Ils vuident leur querelle en vaillans ennemis
Vous voulez qu'en poltrons nous quittant ſans colere,
Pendant leur démêlé nous ſoyons ſans rien faire.
Allons, en braves gens ennemis du repos,
Préparons-nous, Monſieur, à jouer des coûteaux.

SANCHO.

Des coûteaux ! Oh ! ce jeu paſſe la raillerie;
Et n'eſt bon que pour ceux qui ſont las de la vie.

DAMON.

Comment ! à leur exemple on ne nous verra pas
D'un courage intrepide, affronter le trepas ?

SANCHO.

Non, non, je ne prens point ces Meſſieurs pour modéle,

Leur exemple ! oüi, ma foi, vous me la baillez belle.
Eh ! que m'importe à moi que deux extravagans
S'aillent couper la gorge en dépit du bon ſens,
Que votre ſans pareille, ou nôtre incomparable
Soit plus belle qu'un aſtre, ou plus laide qu'un diable.
Cela me fait-il rien ? & maugrébleu de nous ;
Pourquoi donc nous regler ſur l'exemple des fous.

DAMON.

Vous avez beau, Monſieur, me tenir ce langage:
A marcher ſur leurs pas notre honneur nous engage.

SANCHO.

Je ſuis donc diſpenſé de marcher ſur leurs pas,
Car pour d'honneur, Monſieur, je ne m'en pique pas.

DAMON.

Ah, c'eſt trop conteſter, cette longueur m'irrite ;
Allons, ſans barguigner, dégaignons au plus vîte.

SANCHO *à part.*

O ! maudite rencontre.

DAMON.

Eh bien ! qu'attendez-vous ?

SANCHO.

Que vous preniez enfin des ſentimens plus doux.

DAMON.

Par le ſang, par la mort ....

SANCHO.

Doucement, je vous prie.

DAMON.

Hâtez-vous donc, morbleu, deffendez votre vie.

SANCHO *à part.*

Ne paroît-il perſonne ? ah ! pour nous ſéparer,
Que ne vient-il quelqu'un ?

DAMON.

Faut-il réïterer ?

SANCHO.

Donnez-moi donc le tems de me mettre en défenſe.

DAMON.

Volontiers, j'y conſens; mais faites diligence.

SANCHO, *portant la main ſur la garde de de ſon épée.*

Oüais! qu'eſt ceci? quel diable à me nuire attaché
Au fond de mon fourreau ſemble s'être niché ?

DAMON.

Voilà bien des façons pour tirer une épée.
Mais croïez-vous par là que ma fureur trompée....

SANCHO.

Ne vous emportez pas, laiſſez moi voir encor,
Si ce n'eſt pas ici l'effet de quelque ſort ;
Car enfin après tout, cela pourroit bien être. . . .

Il feint un ſecond effort pour tirer ſon épée.

Il n'en faut pas douter; de même que mon Maître,
Je ſuis en butte aux tours de ces malicieux.
Ah ! qu'il y a bien raiſon de fulminer contre eux.

DAMON.

Quel eſt donc ce langage ; & que voulez-vous dire ?

SANCHO.

Que le tour qu'on me joüe a de quoi m'interdire.

DAMON.

Quel tour? à vos diſcours, je n'entens ma foi rien.

SANCHO.

Non, jamais il ne fut malheur égal au mien.

DAMON.

Quel eſt donc ce malheur?

SANCHO.

Mon épée eſt . . . .

DAMON.

Qu'eſt-elle ?

SANCHO.

Enchantée.

DAMON.

Enchantée!

SANCHO.

Oüi, la choſe eſt réelle.

DAMON.

Mais je ne conçois pas comment cela ſe peut.

SANCHO.

Quelque maudit ſorcier, qui ſans doute m'en veut,
Pour ſe mettre à l'abri de ma juſte vengeance,
Exerce ſur ce fer ſa magique puiſſance.
O! le double fripon.

DAMON.

Que je voye un moment;
Donnez-moi cet épée.

SANCHO.

Ouf.

DAMON.

Donnez promptement.

SANCHO *feignant d'entendre Dom Quichotte.*

Paix, Monſieur, paix, j'entens mon Maître qui m'appelle.

DAMON.

Son Maître! décampons.

il s'enfuit.

SANCHO *ſeul.*

Que je l'échappe belle!
Mais pour rire à coup ſûr du tour qui le ſéduit,
Allons voir ſi bien-tôt le bouvillon eſt cuit;
Et ſi des accordez qu'à preſent rien n'arrête,
On ſe met en devoir de celebrer la fête:
Car deja l'heure approche, ou de ſa belle enfin,
Gamache en ces lieux-ci doit recevoir la main.

Fin du ſecond Acte.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

GAMACHE, HIRCAS.

GAMACHE.

QUel plaiſir de toucher à l'heure deſirée,
Qui va mettre en mon lit une amante adorée.
Dieux ! de quel œil jaloux mon rival conſterné
Doit regarder Hircas, ce moment fortuné !
Mais eſt-il vrai, dis-moi, que dans ſa freneſie,
Il ait voulu lui-même attenter à ſa vie ?

HIRCAS.

Oüi, l'on dit hautement qu'un poignard à la main
Baſile ſans Damon s'alloit percer le ſein,
Que malgré ſes conſeils, conſtant dans ſa folie,
Il conſerve toûjours cette fatale envie ;
Mais laiſſons-le, s'il veut mettre fin à des jours
Dont vous n'avez pas lieu de ſouhaitter le cours.

GAMACHE.

Bien que pour mon repos ſon amour ſoit à craindre.
Je ne puis toutefois m'empêcher de le plaindre.
Ceſſe de m'en parler, livrons-nous aux plaiſirs,
Dont ce jour fortuné va combler mes deſirs.
Mais où ſont nos amis ? quel ſujet les arrête,
Ne ſont-ils pas mandez pour celebrer la fête ?

HIRCAS.

Ils devoient avant nous, ſe rendre tous ici.
Je ne ſçai ; mais qu'entens-je ? ils viennent, les voici.

SCENE II.

GAMACHE, HIRCAS, TIMANDRE, CORILAS, *& autres amis de Gamache qui entrent en danſant.*

GAMACHE.

CHers amis, de vos jeux pourſuivez l'allegreſſe,
Je vais conduire ici ma charmante Maîtreſſe;
Il eſt tems que ſa main couronnant mon ardeur,
Aſſûre pour toûjours ma gloire & mon bonheur.

CORILAS.

Allez, nous attendons avec impatience
La beauté dont ces lieux demandent la preſence.

Ici Gamache & Hircas s'en vont.

SCENE III.

CORILAS, TIMANDRE ET SANCHO.

Sancho au ſon de la ſimphonie qui vient de recommencer arrive en danſant.

CORILAS *à Sancho.*

ACe que nous voyons, Meſſieurs les Ecuyers
Sont auſſi bons danſeurs qu'intrepides guerriers.

SANCHO.

Oh ! ſi vous m'aviez vû quand j'étois à votre âge,
Allez; vous m'auriez bien admiré davantage.
Dans ce tems, ſans mentir, j'aurois danſé ſur l'eau.
Le tambour me faiſoit ſauter comme un chevreau.
Demandez, demandez à Margot la Meuſniere,
Si je me demenois de la bonne maniere :

A l'envi l'un de l'autre on nous voyoit ſouvent
Faire le moulinet un quart d'heure durant,
Dieu ſçait ſi tous les deux nous manquions une nôce.
Le tems paſſé n'eſt plus, je ſuis devenu roſſe.

TIMANDRE.

Vous ne l'êtes pas tant que pour un jeune cœur
Le don de votre main ne fût encor flateur,
Et qu'à vous épouſer....

SANCHO.

pour parler de la ſorte,
Attendez, s'il vous plaît, que ma femme ſoit morte.

CORILAS.

Quoi ! vous êtes lié par le titre d'epoux.

SANCHO.

Vraiment ſi je le ſuis ! vous en étonnez-vous ?
J'ai déja des enfans de nôtre Ménagere,
Qui ſeroient en état de me faire grand-pere.

TIMANDRE.

On ne le diroit pas.

SANCHO.

Je le dirois bien, moi.

CORILAS.

Il paroît que Monſieur eſt de fort bonne foi.

TIMANDRE.

Que j'aimerois à voir ſon illuſtre famille.

SANCHO.

Oh ! vous verriez ſurtout une gaillarde fille.
Tudieu, quel embonpoint ! quelle taille ! ma foi !
Elle eſt ſans vous mentir plus puiſſante que moi.
Et forte ! ô je veux bien qu'on me coupe une oreille.
Si dans tout le village on trouve ſa pareille.
Il faut, il faut, la voir auprès d'un ſac de grain ;
Lorſqu'il eſt queſtion de trotter au moulin.

Croyez

Croyez-vous qu'à l'aſpect d'un ſac de cent cinquante,
La coquine recule, ou qu'elle s'épouvante?
Bon; elle vous l'enleve ainſi que du coton,
Et vous le fait voler ſur le dos du griſon,
Où ſautant ſur ſon orge en leſte cavalier,
elle donne des deux; & vogue la galere.

CORYLAS.

Avec tant de merite, il lui faut un époux,
Qui ſoit en même tems digne d'elle & de vous.

SANCHO.

Oh! je vous en réponds: laiſſez, laiſſez-moi faire:
Je ſçai ce qu'il lui faut; & j'en fais mon affaire.
Patience; attendons, pour agir ſagement,
Que je ſois revêtu d'un bon gouvernement,
Que l'Iſle qui nous fait courir la pretentaine,
Après quelque combat devienne mon aubeine!
Car mon Maître penſant à ſe faire Empereur,
Me fera tout au moins ou Comte ou Gouverneur.
Oh! ce ſera pour lors qu'à bon titre priſée,
La fille de Sancho ſe verra courtiſée,
Que nos plus gros Fermiers, l'un de l'autre jaloux,
Oubliant leur fierté lui feront les yeux doux.
Mais, dame; ce n'eſt pas pour eux que le four chauffe;
Il nous faudra pour lors des gens d'une autre ecoffe.

TIMANDRE.

Sans doute; & vous devez penſer à faire un choix
Qui puiſſe ſoutenir l'éclat de vos emplois.

SANCHO.

Allez; ne craignez pas quand j'ai la barbe griſe,
Que de m'encanailler je faſſe la ſotiſe.

Je veux, en la donnant à quelque gros Seigneur,
Avoir des heritiers qui me faſſent honneur.
Le deſſein en eſt pris ; tel l'appelle caigneuſe,
Qui la verra bien-tôt Comteſſe ou Gouverneuſe.
Thereſe a beau peſter ; ſes ſots raiſonnemens
Ne m'empêcheront pas d'ennoblir mes enfans.
Mort de moi, ſur ce point elle n'a qu'à ſe taire ;
Il pourroit arriver qu'un jour dans ma colere . . .

CORYLAS.

Contre qui donc, Monſieur, entre-t-il en courroux ?

SANCHO.

Excuſez, s'il vous plaît, ce n'eſt pas contre vous ;
C'eſt contre les diſcours de ma bête de femme,
Qui ne veut pas ſouffrir que ſa fille ſoit Dame.

TIMANDRE.

Elle a tort ; mais enfin quelles ſont ſes raiſons ?

SANCHO.

Elles me font pitié de toutes les façons.
Il faut chez nous, dit-elle, établir vôtre fille,
Il eſt bon que chacun ſe tienne en ſa coquille,
Qui veut trop s'élever s'expoſe à quelque affront :
La gloire l'enflera, les honneurs la perdront.
Je ne l'ai pas nourrie avec tant de tendreſſe
Pour la voir appeller Preſidente ou Comteſſe.
Dans ſa condition je veux la voir mourir.
Eſt-elle d'un état à ſe faire ſervir ?
D'une femme à cortege a-t'elle l'encolure ?
Prenez garde, on rira d'elle & de ſa parure,
Chaque jour en voyant le ſatin ſur ſon dos
On lui reprochera la ſerge & les ſabots.
Chanſons, tout ça, chanſons ; quoique ma femme en die ;
Le preſent ébloüit & le paſſé s'oublie.
Mais briſons là deſſus ; ſoufffrez que ſans façon ;
J'aille voir un moment ce que fait le griſon.

CORYLAS.

Au bout de la prairie il s'en donne à cœur joye.

SANCHO.

Il pourroit s'égarer ; il faut que je le voye.

TIMANDRE.

Vous veillez donc ſur lui comme ſur un treſor ?

SANCHO.

C'eſt un âne, Monſieur, qui vaut ſon peſant d'or,
Pour qui je ſens dans l'ame une tendreſſe extrême ;
Que je regarde enfin comme un autre moi-même.

SCENE IV.

CORYLAS, TIMANDRE &c.

CORYLAS.

J'aime cet inconnu :

TIMANDRE.

Pour moi, tout fou qu'il eſt
Son air me rejouit, & ſon babil me plaît.

CORYLAS.

Du moins de celui-cy la folie eſt joyeuſe ;
Et l'on n'en doit point craindre une ſuite fâcheuſe,
Au lieu qu'avec le fou qui fait icy la loi,
Il faut être prudent & prendre garde à ſoi ;
Auſſi juſqu'à la fin ſon aſpect m'inquiette.

TIMANDRE.

Voici les accordez ; j'entens une muſette.

SCENE V.

GAMACHE, QUITTERIE, LICTAMON,

Suite des accordez &c.

A peine le divertiſſement de la nôce commence, qu'il eſt interrompu par l'arrivée de Dom Quichotte.

SCENE VI.

Les Acteurs de la Scene precedente.

DOM QUICHOTTE, SANCHO.

DOM QUICHOTTE *au fond du Théatre.*

QUel ſort ! quel triſte ſort ! ô berger malheureux !

GAMACHE.

Que vient nous annoncer un ton ſi douloureux ?

DOM QUICHOTTE *s'avançant.*

Ne craignez plus, Gamache, un rival dont la flame
Auroit pû deſormais inquieter vôtre ame.
C'en eſt fait ; aux abois dans le Temple voiſin,
L'infortuné Baſile acheve ſon deſtin.

QUITTERIE.

Qu'entends-je ! juſte-ciel !

GAMACHE.

Ma ſurpriſe eſt extrême.

DOM QUICHOTTE.

Percé du coup mortel qu'il s'eſt donné lui-même ;
Nous venons de le voir, O ſpectacle touchant !
Luttant contre la mort dans un ruiſſeau de ſang.
S'il donne en cet état quelque ſigne de vie,
Ce n'eſt qu'en appellant ſa chere Quitterie ;
Il parle ambigûment d'amour & de devoir,
Et tout mourant qu'il eſt il demande à la voir ;
Diſant à ſes amis qu'il attend de leur zele,
Le plaiſir de pouvoir expirer devant elle.

QUITTERIE.

Ah ! dans l'état funeſte où me met ce malheur ;
Que ne puis-je à mon tour expirer de douleur.
Qui l'eût dit, juſte ciel ! que de ſi foibles charmes....

GAMACHE.

Que vois-je ! mon rival vous fait verſer des larmes!

QUITTERIE.

Ah ! ſi mon interêt vous touche en ce moment
Pardonnez à des pleurs qui coulent juſtement.
Puis-je n'en pas verſer quand cette fin tragique
Arme contre mes jours la cenſure publique.
Car que va-t'on penſer d'un pareil deſeſpoir ?
Grands dieux ! qui l'auroit crû qu'aujourd'hui mon devoir
Me faiſant imputer la mort d'un miſerable,
De ſon malheureux ſang dût me rendre coupable.

LICTAMON.

Ne t'abandonne pas, ma fille, à ta douleur,
Cette mort ne ſçauroit offenſer ton honneur.

DOM QUICHOTTE.

Non non, ne craignez rien, d'une mort ſi touchante,
Vous n'êtes tout au plus que la cauſe innocente ;
C'eſt pourquoi votre honneur ne ſçauroit en ſouffrir.

SANCHO.

De mon étonnement je ne puis revenir !
Quelle rage ! & ſur tout dans le tems où nous ſommes.
Eh, que diable eſt ceci ? je penſe que les hommes
Depuis que nous courons ſont bâtis autrement.
Je croyois l'autre jour que cet extravagant
Que l'on mit dans la foſſe aux yeux de ſa tigreſſe,
Etoit un amoureux unique en ſon eſpece ;
Je regardois, ma foi, dans mon étonnement
Le berger Criſoſtome ainſi qu'un merle blanc,
Et voilà qu'aujourd'hui pour ſemblable folie,
Cet autre écervelé s'ôte encore la vie.

DOM QUICHOTTE.

Il paroît bien, Sancho, que tu ne connois pas
Ce que peut ſur nos jours un objet plein d'appas.
Mais que veut ce berger qui paroît fondre en larmes ?

QUITTERIE.

O ciel ! voici pour moi de nouvelles allarmes.

SCENE VII.

Les Acteurs de la Scène précedente, & Daphnis.

DAPHNIS *à Dom Quichotte.*

SEigneur, de qui le zele utile aux malheureux
N'a jamais abuſé leur eſpoir ni leurs vœux ;
D'un cher ami qui touche à ſon heure derniere,
Ma douleur à vos piez, vient porter la priere.
Déja la mort ſembloit etouffer ſes ſanglots,
Lorſqu'enfin avec peine articulant ces mots ;
Va, Daphnis, m'a-t-il dit, ton ſecours m'importune,

Va trouver le heros qui ſçait mon infortune ;
Et de ſon entremiſe implorant la faveur,
Tâche de faire enfin couronner mon ardeur ;
Je ne veux que la gloire en ſortant de la vie,
D'emporter au tombeau la foi de Quitterie :
Trop heureux, ſi pour prix d'un amour ſi conſtant
Je puis me voir au moins ſon époux un inſtant.

LICTAMON.

Un ſemblable diſcours me remplit de ſurpriſe.

SANCHO.

Tant il eſt vrai, Meſſieurs, qu'une ame bien épriſe..

DOM QUICHOTTE.

Oh, tais-toi, ne viens point par ton babil fâcheux
T'emparer des inſtants qui nous ſont précieux.
à l'Aſſemblée.
Meſſieurs, ainſi qu'à vous une telle priere,
Il faut vous l'avoüer, me paroît ſinguliere ;
Mais plus ce triſte amant approche de ſa fin,
Plus mon cœur s'attendrit ſur un ſouhait ſi vain.
Ouy, la pitié me dit que nôtre complaiſance
Doit au moins à la mort couronner ſa conſtance.
Gamache, croyez-moi ; pour flater ſes deſirs
Accordons cette grace à ſes derniers ſoûpirs.

GAMACHE.

Que dites-vous, Seigneur, pour flater ſa folie,
Pouvez-vous exiger qu'à ce point je m'oublie ?

LICTAMON.

Baſile abuſe ici de vôtre autorité ;
Et vous lui faites voir, Seigneur, trop de bonté.
La grace où ſon amour oſe encore prétendre
Feroit tort à ma fille auſſi-bien qu'à mon gendre.

DOM QUICHOTTE.

Eh ! quel tort peut leur faire une grace, un bonheur,
Dont il eſt hors d'état de goûter la douceur ?
Que riſque Quitterie en devenant ſa femme ?

Quel danger court Gamache ? & qu'importe à ſa flamme,
Que l'himen pour Baſile allume ſon flambeau,
Quand ſon lit nuptial doit être ſon tombeau ?

SANCHO.

Mon Maître dit fort bien ; une pareille veuve
Ne paſſera pas moins pour marchandiſe neuve.

DAPHNIS *à Gamache & à Lictamon.*

Eh bien ! conſentez-vous que conduit en ces lieux
Pour la derniere fois il paroiſſe à vos yeux.

DOM QUICHOTTE.

Hâtez-vous de ſouſcrire aux ſouhaits de Baſile,
Vôtre lenteur commence à m'échauffer la bile.

LICTAMON.

Et ſi, car pouvons-nous lire dans l'avenir ?
Si par hazard Baſile alloit en revenir.

SANCHO.

Mettez dans le marché pour ôter tout ſcrupule,
Que s'il en revenoit la choſe ſeroit nulle.
en ſe baiſſant,
Ah ! mon Dieu, je ſuis mort.

DOM QUICHOTTE.

Je t'ai manqué, maraut ;
Mais ſi tu viens encore à proferer un mot :

SANCHO.

Ma foi, fort à propos j'ai ſçu faire la canne,
Si je m'y frotte encore, je veux perdre mon âne.

DAPHNIS.

D'un amant qui ſe meure, s'il n'eſt pas déja mort
Se peut-il, juſte Ciel ! qu'on redoute l'effort ?
Quelle crainte ? Ah ! Seigneur, au malheureux Baſile
Vôtre protection ſera donc inutile !

DOM QUICHOTTE *levant la lance.*

C'en eſt trop.

LICTAMON.

Je me rends : laiſſez ces lieux en paix ;
Je m'en vais la reſoudre à combler ſes ſouhaits.

Il tire ſa fille à part. Gamache les ſuit.

Ma fille, de ce fou, nous avons tout à craindre,
Pour calmer ſa fureur, il faut penſer à feindre.
Laiſſons venir Baſile ; & pour flatter ſes feux....

GAMACHE.

C'eſt bien dit ; vous feindrez de répondre à ſes vœux.
Pour moi, qui ne pourrois ſans avoir l'ame émuë
Le voir, quoique mourant, s'offrir à vôtre vûë,
Je vais avec Hircas m'éloigner un moment.

LICTAMON.

Ecartez-vous un peu, c'eſt agir ſagement.

Gamache & Hircas ſe retirent au fond du theatre.

LICTAMON *à Dom Quichotte.*

Baſile peut venir ; calmez vôtre ame émuë,
A lui donner la main ma fille eſt reſoluë.

DAPHNIS.

Courons, s'il en eſt tems ; mais qu'eſt-ce que je voi ?
C'eſt cet infortuné.

QUITTERIE.

Clarice, ſoûtien-moi.

SCENE VIII.

Les Acteurs de la Scene précedente.

BASILE *entre les bras de ſes amis.*

DOM QUICHOTTE.

QUe ce triſte ſpectacle allarme ma tendreſſe ?
O toi pour qui je brûle, adorable Princeſſe,
Qui ſçait en ce moment ſi ton cœur inhumain,

Ne me reſerve pas un ſemblable deſtin ?

BASILE.

Ne m'abuſe-t'on point ; Damon, je t'en ſupplie ;
Dy-moi, me conduit-on auprès de Quitterie ?

DOM QUICHOTTE.

Où penſe-t'il donc être ? ah ! que par ce diſcours
On voit bien que la mort va terminer ſes jours.
à Baſile.
Baſile, s'il ſe peut, montrez quelque allegreſſe ;
Vous avez devant vous cette chere maîtreſſe.
Voyez pour la trouver, comme de toutes parts,
Ce malheureux amant promene ſes regards.

BASILE *arrêtant les yeux ſur ſa maîtreſſe.*

Quitterie, eſt-ce toi ? parle.

DOM QUICHOTTE.

C'eſt elle-même ;
Connoiſſez la, Baſile, à ſa douleur extême.

BASILE *en la regardant tendrement.*

Helas ! qui l'auroit crû qu'un amant ſi cheri
Avoit à redouter un ſi funeſte oubli ?
Voi ce qu'il a produit, regarde ton ouvrage ;
O d'un ſi tendre amour déplorable partage.

DOM QUICHOTTE *à Quitterie.*

Que faites-vous, bergere ? à quoi ſervent ces pleurs,
Approchez ; il eſt tems d'adoucir ſes malheurs.

BASILE.

Ah ! je ſens que la mort va fermer ma paupiere,

QUITTERIE.

Eh bien, en ta faveur, parle, que faut-il faire ?

BASILE.

Helas ! pour expirer je n'attends que ta main.

QUITTERIE *en lui preſentant ſa main.*

Que ne puis je à ce prix adoucir ton deſtin.

BASILE *tenant toûjours la main de Quitterie.*

O dieux ! lorſque mon ſort devient digne d'envie
Faut-il que je me voye arracher à la vie ?
Mais, dis-moi ; car enfin d'un retour ſi flatteur
Je voudrois être au moins redevable à ton cœur.
» N'eſt-ce point à la mort dont l'approche me
» glace,
» Que je dois aujourd'hui cette inutile grace ?
» A ce trait de bonté que j'éprouve trop tard
» Mon importunité n'a-t'elle point de part ?
Ce que tu fais pour moi n'eſt-il point une feinte ?

QUITTERIE.

Pourquoi t'abandonner à cette injuſte crainte ?

BASILE.

Verrois-je également couronner mon ardeur,
Si je devois long-temps ſurvivre à ce bonheur ?
Réponds,

QUITTERIE.

N'en doute point, tu le verrois de même.

BASILE.

Fini donc ; & d'un mot rends mon bonheur extrême.
Pour moi, d'un tendre époux ravi de ta bonté,
Je te jure l'amour & la fidelité.

QUITTERIE *toute en pleurs.*

Je te jure à mon tour & d'une ardeur égale,
Le zele & l'amitié de la foi conjugale.

GAMACHE *s'avançant à ces derniers mots.*

Ah ! pourquoi vous lier d'un ſerment ſolemnel ?
Sommes-nous aſſurez que ſon coup eſt mortel ?
jettant les yeux ſur Baſile.
Mais quel air ſatisfait anime ſon viſage ?

BASILE *d'une voix moins foible.*

O toi dont cet hymen eſt l'innocent ouvrage,

Amour, ſoutiens tes droits en cette occaſion.
Il quitte les bras de ſes amis.

GAMACHE.

Que vois-je!

HIRCAS.

Quel prodige!

LICTAM ON.

Eſt-ce une illuſion?

BASILE *d'une voix aſſurée.*

Non, non, ce n'eſt, Meſſieurs, qu'un heureux ſtratagême;
à Dom Quichotte.
Seigneur, qui ſeul icy connoiſſez comme on aime,
Ne vous offenſez pas ſi je vous ai deçu;
Ce n'étoit pas mon ſang que j'avois répandu.

DOM QUICHOTTE.

Quoi!

BASILE.

Je me ſuis flaté qu'auteur de cette ruſe,
L'amour auprès de vous me ſerviroit d'excuſe.
Protegez ſon triomphe.

GAMACHE.

O ciel je ſuis joüé.

BASILE.

L'artifice en amour fut de tout temps loüé.

GAMACHE.

Ceſſe de t'applaudir; la main de Quitterie
Ne ſera pas le prix de la ſupercherie,
faiſant mine de vouloir tirer le poignard.
Amis, ne ſouffrons pas.

DOM QUICHOTTE.

Quelle eſt cette fureur?
Arrêtez, arrêtez; ou de ce fer vengeur,
Vous allez éprouver le tranchant redoutable:
Baſile n'a rien fait qui ne ſoit excuſable.

Il a pû, ſelon moi, ſans bleſſer l'équité ;
Supplanter un rival qui l'avoit ſupplanté.
Les ruſes en amour de même qu'à la guerre,
Ont été de tout temps permiſes ſur la terre.

GAMACHE.

Puiſque vous l'ordonnez ; c'eſt en vôtre faveur,
Que je veux bien ſuſpendre une juſte fureur ;
Mais daignez donc vous-même à cette tromperie,
Par vôtre authorité ſouſtraire Quitterie ;
Et ne permettez pas qu'un himen frauduleux...

BASILE *à Quitterie.*

L'himen eſt bon, Gamache. Ah ! ſecondez mes vœux.

QUITTERIE.

Ne crain rien ; me donnant un époux que j'eſtime,
Mon aveu le confirme & le rend legitime ;
Et ſi ce n'eſt aſſez pour t'aſſûrer de moi,
Approche & derechef vien recevoir ma foi.

BASILE *accourant.*

Et derechef auſſi daigne accepter la mienne.
ſe tournant vers ſon rival.
Romps, Gamache, à preſent une ſi belle chaine.

GAMACHE *en ſe retirant.*

Non non ; ce dernier trait m'ouvrant enfin les yeux,
Je cherís ta victoire, & j'en benis les cieux.

DOM QUICHOTTE.

Allez, & de l'amour admirant la puiſſance,
Defiez-vous des nœuds que forme l'opulence.

GAMACHE *& ſes partiſans s'envont.*

SCENE IX.

BASILE, QUITTERIE, DOM QUICHOTTE, SANCHO, LICTAMON &c.

QUITTERIE *à Lictamon.*

ET vous par ces genoux que j'embraſſe en tremblant,
N'aurez-vous point pitié d'un amour ſi conſtant ?

LICTAMON.

J'ai beau penſer au tort fait au pouvoir d'un pere,
Leve-toi ; ta douleur déſarme ma colere.

BASILE.

Ah ! ſouffrez qu'à ce trait de generoſité
J'embraſſe auſſi l'auteur de ma felicité.

LICTAMON.

Vos cœurs, je le vois bien, étoient faits l'un pour l'autre,
Vivez heureux, ma joye égale icy la vôtre.

BASILE *à ſes amis.*

Chers amis, ſuivez-nous ; venez, à nôtre tour,
Allons par mille jeux ſolemniſer ce jour.

à Dom Quichotte.

Et vous à qui je dois le bonheur de ma vie,
Honorez-nous, Seigneur, de vôtre compagnie ;
Suivez ceux que vos ſoins ont enfin couronnez.

DOM QUICHOTTE.

à Sancho.

Vien, n'abbandonnons point ces époux fortunez.

SANCHO *ſeul.*

Eh bien ! voila-t-il pas une choſe terrible ?
Jour de dieu ! que la femme eſt incomprehenſible !
Ah ! qu'on a bien raiſon de ne s'y fier pas ;

Et moi qui comptois faire un ſi bon mardy gras,
Moi qui pour bien gruger dans nôtre caravane,
Des reſtes du repas croyois charger mon âne;
Faut-il que derangé par un coup ſi ſoudain,
Je ne puiſſe emporter au moins le biſſac plein.
Et toi, Roi des griſons, incomparable bête;
Pauvre enfant qui prenois tant de part à la fête;
Toi, qu'en ces lieux charmants, où tout brave la faim,
Pour la premiere fois j'ai fait ſoûler de grain;
Faut-il qu'un Maître fou par ſon extravagance,
Nous arrache aux plaiſirs d'une heureuſe abondance?
Faut-il que nous quittions un lieu ſi bien pourvû
Où nous étions tous deux à bouche que veux tu?
Ah! pauvre toſſignol, cher griſon de mon ame,
Voilà ce que nous vaut la tête d'une femme.

FIN.

Au lieu des regrets de Sancho qui ont été ſupprimez dans les repreſentations, cette piece finiſſoit par un divertiſſement qui conſiſtoit principalement en danſes.

deux Exemplaires dans noſtre Bibliotheque publique, un dans celle de noſtre Chaſteau du Louvre, & un dans celle de noſtre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le ſieur Fleuriau Darmenonville, le tout à peine de nullité des Preſentes; Du contenu deſquelles Vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant, ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empeſchement: Voulons que la copie deſdites Preſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, ſoit tenuë pour dûement ſignifiée; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires foy ſoit adjouſtée comme à l'original; Commandons au premier noſtre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelle tous Actes requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel eſt noſtre plaiſir. Donné à Paris le 9. du mois d'Octobre 1723. & de noſtre Regne le 9. Par le Roy en ſon Conſeil, CARPOT.

Il eſt ordonné par l'Edit du Roy du mois d'Aouſt 1686, & Arreſts de ſon Conſeil, que les Livres dont l'impreſſion ſe permet par Privilege de Sa Majeſté, ne pourront eſtre vendus que par un Libraire ou Imprimeur.

Regiſtré ſur le Regiſtre V. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, pag. 407. *N°* 705. *conformément aux Reglemens: & notamment à l'Arreſt du Conſeil du* 13. *Aouſt* 1703. *A Paris le* 10. *Decembre* 1723.

BALLARD, *Syndic.*

Dampierre de La Salle

LE

BIENFAIT RENDU,

OU

LE NÉGOCIANT,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES, EN VERS;

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre Français, le 18 Avril 1763.

NOUVELLE ÉDITION.

CONFORME A LA REPRÉSENTATION.

Prix 30 sols.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXXIV.

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

JE me ſuis toujours aſſez méfié de mes forces, pour me défendre de l'envie d'atteindre à la célébrité. J'ai eu cependant la fantaiſie d'écrire, & je l'ai encore, ſur-tout dans le genre dramatique; mais j'ai conſervé aſſez de prudence pour ne pas promulguer les faibles ouvrages que je compoſais pour mon amuſement, & que je n'ai jamais jugés propres à contribuer à celui du Public.

Voici pourtant une Pièce de Théâtre repréſentée en 1763, & repriſe cette année. C'en eſt aſſez pour que bien des gens ne croient pas à la profeſſion de foi que je viens de faire : elle n'en eſt cependant pas moins vraie ; & ceux qui connaiſſent par quelles circonſtances cette Pièce a été expoſée au grand jour, ſavent très-bien qu'elle n'y était pas plus deſtinée que mes autres productions.

Je fis même alors tout ce qu'il était poſſible de faire pour eſquiver le Perſonage d'Auteur; & j'y réuſſis, au moins pour quelque tems. Le Manuſcrit une fois livré, comme un enfant anonyme, la Pièce fut jouée & imprimée, ſans que je m'en mêlaſſe en aucune manière.

L'impreſſion a été ſi défectueuſe, qu'avec un peu plus d'amour-propre, & moins d'envie de garder rigoureuſement mon maſque, j'aurais cherché les moyens d'empêcher, au moins, que cet Ouvrage ne parût auſſi incorrect & auſſi négligé.

Depuis 1763, cette Comédie n'avait pas été repréſentée à Paris; je la croyais oubliée. On vient de la reprendre, ſans que je m'en doutaſſe; & elle a été accueillie mieux que je ne l'aurais cru.

J'ai deſiré alors qu'elle fût réimprimée plus exactement; & elle eſt offerte ici au Public, n'ayant plus que les taches qui lui appartiennent.

Quand cette Comédie parut, elle eut un ſuccès aſſez marqué, malgré tous ſes défauts. Ce ne fut aſſurément pas la faute de l'Auteur de l'*Année Littéraire*. Dans ſa feuille (N°. 13. 1763,) il en fit un examen ſévère, qu'il termina ainſi:

« Cette Pièce a plû par quelques endroits. Il y » a des ſemences d'un perſonnage théâtral dans » Orgon. En général, cette Comédie annonce » des idées, de l'eſprit; mais nulle conaiſſance » du monde, nul dialogue, point de caractères. » Ceux du Comte, de la Comteſſe, du Chevalier, » d'Angélique, ſe reſſemblent trop. Il fallait » donner à Angélique une raiſon éclairée, & de » l'amour pour Verville. Par-là, elle eût balancé » les ridicules de ſa famille. L'épiſode de Liſimon

» eſt mal ajuſté à cette fable. Orgon, qui eſt le » perſonage le mieux fait, révolte par ſes du- » retés, qui ſont en oppoſition avec celles de » la maiſon de Bruyancour. Les deux états, c'eſt-à- » dire la Nobleſſe & le Commerce, y ſont dé- » gradés, avilis. Les gens de condition n'ont » point cette morgue groſſière, que l'Auteur » prête aux Bruyancour. D'ailleurs, rien de plus » bas, de plus mépriſable, que ce Comte & cette » Comteſſe qui ſacrifient à chaque inſtant leur » naiſſance & leur fille, pour payer leurs dettes. » Il peut y avoir un Négociant auſſi impoli, auſſi » bourru, auſſi brutal qu'Orgon; mais il n'eſt » pas tel, parce qu'il eſt Négociant: il pourrait » avoir ce ton étant Magiſtrat, Militaire, Eccléſiaſ- » tique, &c. Ce Drame eſt donc mal nomé, *le* » *Négociant.* Il eſt encore plus mal nomé, *le* » *Bienfait rendu.* Il ſemble que Liſimon ait doné » l'exemple de la généroſité la plus rare, en ren- » dant à Verville ſon porte-feuille: il n'a fait que » ſon devoir: une reſtitution n'eſt pas un bien- » fait. Le ſujet eſt bon, mais abſolument manqué. » Toute la Pièce eſt un mauvais Roman. A l'égard » de la verſification, elle eſt au-deſſous du mé- » diocre. En un mot, cette Comédie n'a pas » même mérité ſon faible ſuccès ».

Pendant que l'Auteur de l'*Année Littéraire*

tonnait ſi impitoyablement contre mon malheureux Ouvrage, les repréſentations allaient leur train.

J'avoue que je fus tenté de répondre : non pas que je cruſſe cette Pièce meilleure qu'elle ne l'eſt ; mais il me ſemble que j'aurais pu prouver, ſans peine, que les caractères du Comte, de la Comteſſe & de leurs enfans, ne ſe reſſemblent qu'en un ſeul point, qui eſt l'abus du juſte ſentiment que doit inſpirer une haute naiſſance ; que, d'ailleurs, chacun avait des côtés diſtinctifs ſenſibles à tous les yeux ; que le Comte était un homme vain & faible, entraîné par goût dans le faſte, & par habitude dans le déſordre ; la Comteſſe, une folle ſans âme, dépourvue de tous ſentimens louables, uniquement occupée d'elle, incapable de raiſonner ; le Chevalier, un étourdi, un fat, un mauvais ſujet, dans toute l'étendue du terme ; qu'Angélique, au contraire, a le naturel très-bon, cette raiſon éclairée que le Journaliſte lui demandait ; qu'elle était peinte ainſi en nombre d'endroits, & par les autres perſonages & par elle-même ; que ſon unique défaut était un de ceux dont on ſe corrige, parce qu'ils appartienent moins à l'âme qu'à l'éducation ; qu'on démêle aiſément qu'elle peut devenir très-aimable & très-eſtimable ; qu'enfin ſa fierté, non-ſeulement

n'avait pas la dureté de celle de ſes parens, mais encore qu'elle était bien plus excuſable, puiſque c'était elle qu'il était queſtion de faire changer d'état, pour lui en faire embraſſer un, qu'elle avait toujours vu mépriſer.

Je pouvais croire auſſi que j'aurais affaibli ſon caractère, en la faiſant amoureuſe de Verville. En effet, ces flâmes, nées au premier coup-d'œil, & qui triomphent dans l'inſtant de tous les motifs légitimes de réſiſtance, m'ont toujours paru des fictions romaneſques & mal-adroites, plus propres à diminuer, qu'à augmenter l'intérêt que les bons eſprits prenent à un perſonage digne, d'ailleurs, de leur eſtime.

L'épiſode de Liſimon eſt mal ajuſté à cette fable.

Quoi! Liſimon, Gentilhomme pauvre, a rendu le porte-feuille, ſans ſe faire conaître; il ſe trouve père de Julie, que Verville finit par épouſer, & il ſerait regardé come un perſonage épiſodique? J'avoue que je l'ai conſidéré, au contraire, come une des principales roues de la machine. Sans ſa fille, ſans lui, la Pièce n'exiſtait pas. Eſt-il indifférent qu'Orgon & ſon neveu croient devoir beaucoup de reconaiſſance à Liſimon? Verville, home très-raiſonable, n'eſt-il pas déterminé bien plus convenablement, lorſqu'il reconaît en

lui le père d'une fille charmante, à ſe livrer à un penchant qu'il ſent naître, & dont, ſans cette circonſtance, il était réſolu à triompher, pour ſe ſoumettre aux deſirs de ſon oncle?

Orgon révolte par ſes duretés. Mais, coment faire parler un Commerçant qui a paſſé ſur mer une partie de ſa vie, foncièrement cauſtique, mais très-honête home, & révolté lui-même par tout ce qui a l'apparence de la mauvaiſe-foi? Coment ce Commerçant, vif juſqu'à l'impétuoſité, s'exprimera-t-il vis-à-vis d'un home, de condition, il eſt vrai; mais qu'il conaît depuis très-long-tems; qui lui a les plus grandes obligations; qui cependant lui manque eſſentiellement, n'ayant d'autre avantage ſur lui, qu'un rang qu'Orgon n'eſtime qu'en proportion des verus qui l'accompagnent? Tant de franchiſe, de rudeſſe même, ne convient-il pas mieux encore dans la bouche d'un Négociant, qui s'eſt enrichi, come il le dit, au milieu des dangers, & en rendant ſervice à ſa patrie, que dans celle d'un Financier qui tutoïe le Comte de Tufière, ſon gendre futur, à la première vue? Cependant les familiarités de ce Financier n'ont pas déplu au Théâtre, & l'on n'a certainement pas accuſé Deſtouches *de n'avoir aucune conaiſſance du monde.*

L'Auteur de l'*Année Littéraire* ne ſe trompait-il pas auſſi, en me reprochant d'*avoir dégradé, avili la Nobleſſe & le Commerce?* Le ridicule ou les vices d'un ou de pluſieurs individus, ne dégradent pas l'eſpèce. Depuis quand penſerait-on qu'on inſulte la Nobleſſe, en décriant les Nobles ingrats, eſcrocs, & ſans honeur? Le titre, ſans les mœurs, marque les rangs dans la ſociété; mais doit-il entraîner l'eſtime & faire taire la cenſure? Orgon ſe fait juſtice des procédés des Bruyancour, ſans que cela ait rien de commun avec tant de Nobleſſe, auſſi reſpectable par ſa façon de penſer, que par le nombre & l'illuſtration de ſes aïeux. Liſimon, Julie, Angélique, ſont-ils dégradés, avilis, dans mon Ouvrage?

Quant au Commerce, il me paraît honoré, bien loin d'être avili; non pas parce que les deux Commerçans ſont de très-honêtes gens; cela ne prouverait pas plus en faveur du Commerce, que la famille Bruyancour ne prouve contre la Nobleſſe; mais il eſt honoré par la juſte idée qu'on en done, dans tous les endroits où il eſt queſtion de le peindre. Il ne peut être avili par les ptopos de l'orgueilleux Bruyancour, de ſa folle de femme & de l'impertinent Chevalier. Des ex-

travagances auſſi claires ne produiſent pas de ſemblables impreſſions.

Je conviens avec le Journaliſte que rien n'eſt ſi mépriſable que ce Comte & cette Comteſſe qui ſacrifient à tout inſtant leur naiſſance & leur fille, pour payer leurs dettes. Auſſi ai-je voulu rendre mépriſable les Bruyancour, & tous ceux qui auraient le malheur de leur reſſembler. Ce ſerait, ſans doute, une bêtiſe de créer de ſi vilains monſtres pour les combattre; mais je n'ai pas ce reproche à me faire, & perſonne, je crois, n'oſerait ſoutenir qu'il n'en exiſte point de cette trempe; que dans la Nobleſſe, & dans tous les autres états de la vie, on ne rencontre pas des exemples d'une façon de penſer auſſi blâmable; qu'on n'y voit point de pères & de mères qui règlent, qui hâtent, ou qui diffèrent l'établiſſement de leurs enfans, par des convenances purement perſonelles; qui rapportent tout, enfin, à leur propre utilité & au ſoutien de leur dignité ou de leur fortune. Ce n'eſt peut-être pas un ſyſtême ſi peu commun, qu'on ne puiſſe l'attaquer. Eſt-il d'ailleurs néceſſaire qu'un vice ſoit preſque général, & caractériſe toute une nation, toute une eſpèce d'homes, pour en expoſer à nos yeux la laideur & les dangers? Le Miſantrope,

le Tartuffe, le Glorieux, & tant d'autres Ouvrages, exiſteraient-ils, ſi leurs Auteurs avaient été aſſervis par une ſemblable opinion?

Peut-être la Pièce eſt-elle effectivement mal nomée *le Négociant*, & ne l'eſt-elle pas mieux *le Bienfait rendu*. Je l'avais d'abord intitulée *le Mal de famille*, ce qui ne valait rien encore. On pourrait l'appeller *l'Orgueil corrigé*, *la Probité récompenſée*, comme on voudrait. N'ayant pas attaché d'importance à l'ouvrage, j'en ai encore moins mis à ſon titre; & ſi je laiſſe ſubſiſter celui-ci, c'eſt parce que la Comédie eſt reſtée au Théâtre, & eſt connue aujourd'hui ſous ce nom-là.

Mais, de ce titre du *Bienfait rendu*, il ne ſerait pas juſte d'inférer que je n'ai pas apprécié de moi-même, & avant mes Cenſeurs, la valeur de l'action de Liſimon. Je ſais très-fort qu'une reſtitution n'eſt pas un bienfait, mais une choſe d'obligation étroite. Liſimon le dit expreſſément, & repouſſe les témoignages d'une reconaiſſance qu'il ne juge pas lui être due; à quoi Orgon répond:

« D'accord. Mais aujourd'hui l'on a vraiment le droit
» D'être préconiſé, quand on fait ce qu'on doit.
» Des hommes ſcrupuleux la liſte eſt ſi petite,
» Que l'exacte équité devient un grand mérite. »

J'ai donc ſu diſtinguer ce qui était indiſpenſablement juſte ; & il n'y a pas à cela de quoi ſe vanter : mais il ne faut pas me reprocher non plus la reconaiſſance extrême que témoignent Orgon & Verville d'une action qui, toute juſte qu'elle eſt, doit les en pénétrer effectivement.

Que penſerait-on de celui qui dirait en pareil cas : cet home n'a fait que ce qu'il devait faire ; donc, je ne lui ai aucune obligation ? Il peut malheureuſement y avoir de ces Logiciens-là. Mais qu'on me done des âmes faites comme celles d'Orgon & de Verville ; qu'on rapporte à des gens de cette étoffe un porte-feuille rempli de billets au porteur d'une valeur conſidérable ; que l'honête home qui le rapporte paraiſſe indigent ; & , loin de profiter de l'occaſion pour ſe faire, au moins, des amis utiles, qu'il dérobe ſon exiſtence à la curioſité de ceux qu'il oblige ; qu'ils le retrouvent enſuite ; & l'on verra ſi la reconaiſſance, avant de s'exprimer, peſera la valeur de ce procédé au trébuchet rigoureux des devoirs. J'aurais bien mauvaiſe opinion de ces froids calculateurs ; & j'aime à voir outrer le ſentiment en pareille circonſtance.

L'on imagine bien que je ne prendrai pas ici le parti de ma verſification contre l'arrêt prononcé

par l'Auteur de l'Année Littéraire. On voit trop mal les objets avec les yeux de la paternité. Je ne m'aveugle cependant pas au point de ne pas trouver, en général, les écrits des autres meilleurs que les miens.

A la repriſe de cette année, les Journaux m'ont traité avec bien plus de modération.

Les Annonces & Affiches de Paris du 22 Août ont dit que mes moyens ont paru faibles, les ſituations un peu tirées, un peu languiſſantes.

Ce ſont des défauts réels qui m'ont toujours frapé moi-même dans cet ouvrage ; & j'ai été étoné que le Public ne l'ait pas reçu plus froidement. Je le dois ſans doute au jeu des principaux Acteurs.

Quant aux ſarcaſmes d'Orgon, que l'on trouve ici trop durs, je ne répéterai pas ce que je viens de dire à ce ſujet. J'ajouterai ſeulement que Thalie n'eſt pas trop faite pour peindre en miniature. Elle doit montrer le vice dans toute ſa difformité, & donner des leçons vigoureuſes. Voilà l'idée que je m'en ſuis toujours faite, & je ne manquerais pas d'exemples reſpectables & conſacrés pour appuyer mon opinion à cet égard.

Le Journal de Paris m'a reproché la froideur générale dont je viens de convenir. Il dit que

j'aurais dû faire des changements depuis 1763, & il a raiſon ; mais il ne ſait pas que je croyais la Pièce parfaitement enterrée, que je ne m'en ſuis plus occupé du tout, & que bien des choſes d'un autre genre m'occupent ordinairement. Il parle avantageuſement du ſtyle & de la verſification dont l'Année Littéraire avait dit tant de mal. Je ne prends au pied de la lettre aucun de ces deux jugemens : le premier me paraît trop dur, & le ſecond trop favorable.

Le Mercure de France (6 Septembre, N°. 36) en a porté un troiſième auquel je me ſoumets d'autant plus volontiers, qu'il eſt très-analogue à l'impreſſion que m'a fait cette Pièce, & dans le calme du cabinet, & à la repréſentation.

» Elle a toujours été, dit le Mercure, conſi-» dérée come un ouvrage raiſonable, plutôt que » come une production capable de produire » l'effet que le Théâtre exige : trop peu de gaîté » pour qu'on pût la ranger dans la claſſe des » Comédies ; trop peu d'intérêt, pour qu'elle fût » placée dans celle des Drames ».

Je ſuis donc trop heureux que les Spectateurs n'aient pas eu préſens à l'eſprit les quatre vers de Boileau par leſquels cet article du Mercure eſt

terminé *, puiſqu'alors ils n'auraient eu que le choix de dormir ou de ſiffler.

* Vos froids raiſonnemens ne feront qu'attiédir
Un Spectateur toujours pareſſeux d'applaudir ;
Et qui, des vains efforts de votre réthorique,
Juſtement fatigué, s'endort ou vous critique.

PERSONNAGES.

Le Comte DE BRUYANCOUR.
La Comteſſe DE BRUYANCOUR.
ANGÉLIQUE, *fille du Comte & de la Comteſſe.*
LE CHEVALIER, *frère d'Angélique.*
JULIE, *amie d'Angélique.*
LISIMON, *père de Julie.*
VERVILLE, *Commerçant, deſtiné à Angélique.*
ORGON, *Oncle de Verville.*
DUBOIS, *Valet-de-chambre du Comte.*
JASMIN, *Valet de Verville.*
UN NOTAIRE.
LAQUAIS DU COMTE.

La Scène eſt à Paris, chez le Comte.

LE BIENFAIT RENDU,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

VERVILLE, JASMIN.

JASMIN.

NON, je n'ai rien appris : cependant je puis dire
Que je n'ai rien omis, Monſieur, pour m'en inſtruire.
Je ſuis, juſqu'à Bordeaux, retourné ſur mes pas,
Cherchant par-tout des yeux ; enfin, ne paſſant pas
Le plus petit buiſſon ſans regarder derrière.
Tout ce que j'ai trouvé, maiſon, hameau, chaumière,

A ſubi l'examen. Je me ſuis enquêté,
Sur-tout dans les endroits où nous avons gîté;
Et là je demandais, frapant à chaque porte,
Un porte-feuille fait de telle & telle ſorte,
Raiſonablement gros, où deſſus eſt écrit,
En lettres dor, *Verville :* & par-tout l'on m'a dit
N'en avoir jamais eu la moindre connaiſſance.
Mais quoi, vous m'écoutés avec indifférence !

VERVILLE, *riant.*

Il eſt vrai, mon enfant; car mon heureux deſtin
M'a fait tout retrouver.

JASMIN, *tranſporté de joie.*

Tout de bon ?

VERVILLE.

Oui, Jaſmin.

JASMIN.

Quel bonheur ! Me voilà délaſſé de mon voyage.
Vous faites de vos biens, Monſieur, ſi bon uſage;
Que de vous en priver le Ciel eût très-mal fait.
Allons, n'y penſons plus. Mais ſans être indiſcret,
Pourrais-je vous prier de m'apprendre au plus vîte
Coment ces chers billets ſont revenus au gîte ?

VERVILLE.

Tu ſais, Jaſmin, qu'à peine arrivé dans ces lieux
J'aperçus mon malheur. Dans mon déſordre affreux,
Je te fis repartir, ſans beaucoup d'eſpérance
Que l'on put retrouver, contre tout apparence,
Un porte-feuillé plein de billets au porteur.
Je le fis afficher, publier. Ma douleur
Ne me permettant pas ici de me produire,
Dans l'auberge où d'abord je m'étais fait conduire,

Je reſtai quelques jours, dans l'horrible tourment
Où devait me plonger ce triſte évènement.
Enfin, un beau matin, un home reſpectable
M'eſt venu rapporter ce bien conſidérable;
Et, ſatisfait de rendre un ſervice important,
N'a pas même voulu recevoir un préſent.
Ce vieillard généreux pouſſe la modeſtie
Juſqu'à cacher ſon nom.

JASMIN.

C'eſt une duperie!
Et, ſi jamais j'en trouve autant ſur mon chemin...!
Je ne prendrai pas tout; mais rendre tout...! Enfin
Cet home a très-bien fait. Mais, dites, mon cher Maître;
Vous vous êtes, ſans doute, auſſi-tôt fait conaître
A la divinité dont un hymen prochain
Doit à vos jours heureux attacher le deſtin?
En êtes-vous content, & votre ame charmée
A-t-elle reconnu ce que la renommée
Vous en avait appris?... Là, faites ſon portrait;
Pour un cœur amoureux c'eſt un plaiſir parfait.
Je vois déjà des yeux.... quels yeux! Je vois les Graces
S'empreſſer à courir, à voler ſur ſes traces;
Un teint.... Mais achevés: ferai-je tous les frais
Du tableau de quelqu'un que je ne vis jamais!

VERVILLE.

Tout auſſi bien que moi, Jaſmin, tu peux les faire.

JASMIN.

Oh diantre, ce froid-là ne fait pas mon affaire!
Il me done à penſer, Monſieur, que mon pinceau
Flatait votre Angélique & la peignait en beau.

VERVILLE.

Ma foi, je n'en ſais rien ; elle m'eſt inconue.

JASMIN.

Coment, depuis un mois, vous ne l'avés point vue ?

VERVILLE.

Non, Jaſmin. Cependant à Monſieur Bruyancour
J'ai pris ſoin de me faire anoncer chaque jour ;
Mais juſqu'à ce moment, il a ſu ſe défendre,
Par mille raiſons....

JASMIN.

Quoi ! de recevoir ſon gendre ?

VERVILLE.

Enfin, par un billet, on m'a fait avertir
Qu'à les voir aujourd'hui je pourrais parvenir ;
Et dans ce cabinet, où je perds patience,
Depuis une heure au moins, j'attends mon audience.

JASMIN.

Ah ! le maudit projet ! Ces Seigneurs importans
Nous trouvent trop petits, ou ſe trouvent trop grands.
Vous prendrés, pour leur plaire, une inutile peine
Et je voudrais qu'Orgon eût la fièvre quartaine,
Du jour qu'à ce vieillard l'orgueil a ſuſcité
D'être allié par vous à gens de qualité.

VERVILLE.

Tu ſais que, peu flaté de cet honeur frivole,
J'ai balancé long-tems à donner ma parole :
Mais d'un père, ſur moi, mon oncle a tous les droits ;
Comme je lui dois tout, ſes deſirs ſont mes loix.
Dans l'état médiocre où le ſort me fit naître,
Sans ſes ſecours, Jaſmin, je me verrais peut-être :

Il a, de mon bonheur, jeté les fondemens ;
Les peines, le travail & les évènemens
N'ont fait que ſeconder ce que ſa bienfaiſance....

JASMIN.

Songez aux complimens : quelqu'un vers nous s'avance.

SCENE II.

JASMIN, VERVILLE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *à part.*

C'eſt lui ; je le devine à ſon air emprunté.
Que cette eſpèce eſt loin des gens de qualité !
(*A Verville.*)
N'eſt-ce pas vous, Monſieur, qui vous només Verville ?

VERVILLE.

Oui, Monſieur.

LE CHEVALIER.

Qui venés, dit-on, dans cette Ville,
Pour épouſer ma ſœur ?

VERVILLE.

De cet engagement
Nos parens ont, Monſieur, conclu l'arrangement :
Je viens l'exécuter.

LE CHEVALIER.

On pourrait, ſans miracle,
A de ſemblables nœuds oppoſer quelque obſtacle.

Quant à moi, les trouvant au plus mal assortis,
Je veux unir ma sœur à l'un de mes amis,
Un home dont l'état, & sur-tout la naissance,
Doivent faire entre vous cesser la concurrence;
Et si vous desirés en cela m'obliger,
Quand vous verrés mon père, il faut vous dégager.

VERVILLE.

De cet avis, Monsieur, je pourrais faire usage.
Mon oncle, sans le mien, trama ce mariage:
Et si, pour faire un choix, j'eusse été consulté,
Un ridicule orgueil ne me l'eût pas dicté.
Je blâme, come vous, ces écarts où se livre
Un home tout nouveau que la fortune enivre,
Et qui souvent achète, au prix de son bonheur,
D'un éclat emprunté l'avantage imposteur.
J'ai donc, contre mon gré, par pure déférence,
Soustrit à contracter une telle alliance.
Mais maintenant, Monsieur, un autre sentiment,
Malgré ma résistance, en ordone autrement.
Oui; de ces nœuds brillans mon âme peu flatée,
Par votre procédé se trouve révoltée.
Loin de m'humilier, votre ton absolu
Vient de déterminer mon cœur irrésolu;
Et je ne ferai voir au Comte, votre père,
Que mon empressement à terminer l'affaire.

LE CHEVALIER.

Ah! peste, Mons Verville ici fait le mauvais,
Et prétend, malgré moi, poursuivre ses projets!
L'entreprise est hardie, & scabreuse à conduire.
Nous verrons. Cependant il est bon de l'instruire

Que ; puiſqu'il m'y contraint, je vais tout de ce pas
Faire dans ma famille un aſſés beau fracas.
Je voulais lui ſauver un affront qu'il s'apprête,
Et lui faciliter une retraite honête :
Mais, puiſque dans l'éclat il trouve plus d'attraits ;
D'un congé bien en forme on fera tous les frais.

(*Il ſort.*)

SCENE III.

JASMIN, VERVILLE.

VERVILLE.

JE ne retiens qu'à peine une juſte colère.

JASMIN.

Ma foi, ſi de la ſœur on juge par le frère ;
Ce ſerait, mon cher Maître, aſſés mal vous venger ;
Que d'achever l'hymen pour le faire enrager.

VERVILLE.

On vient : retire-toi.

(*Jaſmin ſort.*)

SCENE IV.

LE COMTE, VERVILLE.

VERVILLE.

Permettés que Verville....

LE COMTE.

Bon jour, mon cher Monſieur. Depuis quand dans la Ville ?
Coment va le vieil oncle ? On dit que ſon bon ſens
Quelquefois....

VERVILLE.

Il eſt tel qu'il fût de tous les tems.

LE COMTE.

J'ai pourtant remarqué, dès ſon dernier voyage,
Qu'en de certains momens il n'était pas trop ſage.
Il vous aime beaucoup; & ſes vœux les plus doux,
Seraient de faire un jour quelque choſe de vous.
Mais l'exécution de ce deſſein louable,
Me parait, entre nous, aſſez impraticable.
Je ſais que vous avés du bien, & qu'à ſa mort
Vous y réunirés ſon ample coffre-fort.
On vous accorde auſſi des talens, du mérite;
Et vous avés fait voir une bone conduite.
Tout cela vaut ſon prix, j'en conviens: cependant
A quoi parviendrés-vous, avec tout votre argent ?
Que peut-on eſpérer, ſans état, ſans naiſſance ?
L'honeur de végéter dans ſa triſte opulence.
Quant à moi, ſi du ſort le fâcheux aſcendant

M'avait, ainſi que vous, fait naître Commerçant,
Je me garderais bien de franchir l'intervalle
Qui m'aurait ſéparé d'avec la Capitale,
Et ne quitterais point de ſolides profits,
Pour venir m'expoſer au grand jour de Paris.

VERVILLE.

Un ſi bizarre accueil a droit de me confondre;
Je m'avoue interdit, & ne ſais que répondre.
Ne pouviés-vous, Monſieur, retirer votre foi,
Sans chercher des détours ſuperflus avec moi?
Je ſais que les honeurs, le rang & la naiſſance
N'ont point de mes aïeux illuſtré l'exiſtence;
Et, ſatisfait de vivre & de mourir come eux,
Je ne recherchais pas un ſort plus glorieux.
Mais, moins j'ambitione un éclat inutile,
Moins de m'humilier le moyen eſt facile.
Du deſir des grandeurs ſi je conais l'écueil,
Je n'ai point abjuré tout eſpèce d'orgueil;
Et celui qui m'anime eſt plus noble peut-être
Que celui d'un état où le haſard fait naître.
Mais, Monſieur, terminons des diſcours fatiguans.
Je venais, en vertu de vos engagemens,
Et flaté de l'honneur d'une illuſtre alliance,
De mon oncle remplir la plus chère eſpérance:
Vous changés de deſſein: il en faut convenir,
Doner une parole & ne la pas tenir,
Et ſur-tout vis-à-vis d'un homme de ma ſphère;
Pour quelqu'un come vous ce n'eſt pas une affaire;
Et je veux, près d'Orgon, moi-même être chargé
De briſer le lien qui vous tient engagé.

LE COMTE.

Oui, je l'avais promis. Mais rendés-moi juſtice;
Si je romps, ce n'eſt pas tout-à-fait par caprice:
Je crains que l'on ne trouve auſſi trop ſingulier
De voir les Bruyancour avec vous s'allier:
Et, pou vous parler franc, Madame la Comteſſe,
Tous nos parens, mon fils, me taxent de faibleſſe.
Leurs reproches me font ſans ceſſe appercevoir
Ma fille & ſes enfans aſſis en un comptoir;
Tandis que, ſi je veux choiſir un autre gendre,
Aux places de la Cour elle pourra prétendre,
Et tranſmettre avec gloire à nos derniers neveux
L'honneur de ne compter que d'illuſtres aïeux.
Elle aura, j'en conviens, moins d'argent, moins d'aiſance;
Mais eſt-ce là le bien que l'on recherche en France!
N'en a-t-on pas aſſés pour aller juſqu'au bout!
Les dignités, le rang, nous tienent lieu de tout.
Le crédit que l'état d'un grand Seigneur procure,
De vos Correſpondans vaut bien la ſignature;
Et je vois tous les jours Marchands & Financiers
Se diſputer l'honeur d'être nos créanciers.

VERVILLE.

Oui; mais eſt-il permis à tout home qui penſe
D'aſſeoir ſes revenus ſur cette confiance?

LE COMTE.

Vieux principe, qu'ici l'on ne reconaît plus.
Un abus général ceſſe d'être un abus.
Je n'aurais pas, je crois, amené cette mode;
Mais, comme elle eſt reçue, &, de plus, fort comode,

Loin de vouloir ici m'ériger en Caton,
Du grand nombre j'ai pris les mœurs & le ton.
Au demeurant, mon cher, par l'hymen de ma fille,
Je vous aurais, peut-être, admis dans ma famille;
Mais, je le dis encor, je n'ai pu réſiſter
A toutes les raiſons qu'on a ſu m'objecter.
Je vous rends en cela, peut-être, un bon office;
Car, pour vivre contens, il faut qu'on s'aſſortiſſe.
Les femmes, plus que nous, ont l'eſprit entêté
De la ſplendeur du rang des gens de qualité:
On ne les y voit point renoncer ſans murmure;
Et leur ſort avili leur paraît un injure,
Dont l'époux mépriſé, malgré tous ſes égards,
Ne peut, un ſeul inſtant, diſtraire leurs regards.

VERVILLE.

Ne croyés pas, Monſieur, que mon ame enivrée
Se ſoit à ce deſſein aveuglément livrée:
Non; ces réflexions ne m'ont point échappé.
J'aurais voulu qu'Orgon en fût auſſi frapé:
Mais, come il eſt jaloux des choſes qu'il deſire,
A ce projet enfin, il a fallu ſouſcrire,
Et lui ſacrifier le juſte éloignement
Que je ſentais en moi pour cet engagement.

LE COMTE.

Je ſuis ravi, mon cher, de vous trouver ſi ſage.
Je craignais qu'inſiſtant ſur votre mariage,
Le vieil Oncle n'eût pris un travers contre moi,
Que je mérite un peu par mon manque de foi.
Mais, puiſque vous penſés come je le deſire,
Il faut que vous m'aidiés, vous-même à me dédire.

Orgon n'eſt point venu; ſa goute, Dieu merci
A ce qu'il m'a mandé, l'arrête loin d'ici:
Il m'embaraſſerait; j'aurais, en ſa préſence,
Une peine infinie à faire réſiſtance.
Vous & moi, de concert, imaginons coment
Lui faire digérer ce petit changement.
Du mépris, s'il ſe peut, éloignons l'apparence;
Car j'ai ſi peu deſſein de lui faire une offenſe,
Que, ſi je ne craignais d'être trop compromis,
Je crois que je tiendrais tout ce que j'ai promis.

VERVILLE, *à part.*

Il me faut, malgré moi, dévorer cet outrage.

SCENE V.

DUBOIS, LE COMTE, VERVILLE,

DUBOIS, *au Comte.*

JE vous cherchais, Monſieur: venés voir beau tapage.
Un fort drôle de corps vient d'arriver céans:
C'eſt un de vos amis, ſans doute, & dès long-tems;
Car il eſt familier autant qu'on puiſſe l'être;
Dans toute la maiſon il fait déjà le maître.
Come en chemin, il a gagné de l'appétit,
En deſcendant de chaiſe, il a dit qu'on ſervît.
Il entre dans la ſalle; & dans une bergère,
Tout poudreux, il s'étend d'une bruſque manière;
Puis, un moment après, il tire le cordon.
Un Laquais vient. L'ami, lui dit-il, ſur ce ton,

Le Comte eſt-il ici ? Que l'on aille lui dire...:
Tous tant que nous étions, nous nous mourions de rire:
Car, Monſieur, ſa figure eſt une choſe à voir.
Bref, il veut vous parler.

LE COMTE.

Mais ne peut-on ſavoir
Son nom ?

SCENE VI.

DUBOIS, LE COMTE, VERVILLE, JASMIN.

JASMIN, *à Verville,*

Monſieur Orgon, malgré l'accès de goute,
Vient d'arriver, Monſieur.

VERVILLE.

Quoi, mon oncle....!

LE COMTE.

Oui, ſans doute.
Au portrait, j'aurais dû plutôt le deviner.
Morbleu, ce bourru-là va nous faire damner !
Verville, allés le voir : je n'ai pas le courage
De ſoutenir l'effort du premier abordage.
Tâchés de l'amener, mais inſenſiblement,
A goûter les motifs de notre éloignement
Sur-tout.... Ah, le voici.

(*Dubois ſe retire.*)

SCENE VII.

LE COMTE, ORGON, VERVILLE, JASMIN.

ORGON.

Parbleu, Monſieur le Comte,
Des façons de vos gens daignés me rendre compte!
Ces faquins-là, chés vous, oſent me rire au nés :
Sans ma goute, ils auraient été moriginés.
Au demeurant, bon jour.... Ah, te voilà, Verville!
As-tu dans la maiſon déjà ton domicile?
C'eſt bienfait. A propos, inſtruis-moi donc pourquoi
Je ſuis un mois entier ſans nouvelles de toi?

VERVILLE, *embarraſſé.*

Vous le ſaurés, Monſieur.... Mais ſouffrés que la joie
Que j'ai de vous revoir, à vos yeux ſe déploie.

ORGON.

Oui-dà; tu me parais extrêmement joyeux!
Quel eſt donc cet accueil, & qu'avés-vous tous deux?
Suis-je de trop ici, Meſſieurs, ne vous déplaiſe?
Vous n'avés qu'à parler, & je remonte en chaiſe.
(*Au Comte.*)
Vous ſavés bien, Monſieur l'homme de qualité,
Que je n'aime pas trop les airs de dignité.
(*A Verville.*)
Quant à toi, ce grand ton me ſemble un peu précoce:
Il m'étonnerait moins, peut-être, après la nôce.

(*A Comte.*)

Mais cela m'eſt égal. Sans doute il vous a dit
A quel point je peſtais d'être pris dans mon lit;
Car je n'eſpérais plus que ma maudite goute
Me laiſſât le pouvoir d'entreprendre la route.
D'un moment de répit j'ai, ma foi, profité;
Et me voilà.

LE COMTE.

J'en ſuis, en honneur, enchanté.
(*A part.*) (*Haut.*)
C'eſt mentir comme il faut. Mais, mon cher, la voiture
Vous aura fatigué: venés, je vous conjure,
Prendre un peu de repos.

ORGON.

Ah, je n'ai pas le tems!
Je veux d'abord aller faire les complimens,
Embraſſer votre femme & ma nièce future:
Et cela ſerait fait déjà, ſi ma figure
Eût eu le don de plaire à Meſſieurs vos valets;
Mais je n'ai jamais pu me procurer d'accès;
Et je peſtais tout ſeul, quand une demoiſelle
Toute jeune, & qui ſemble auſſi ſage que belle,
Eſt venue où j'étois. Je n'ai point héſité
A la croire Angélique; & j'en étais flaté;
Car une telle nièce était fort à ma guiſe:
Mais, à mon grand regret, j'ai conu ma mépriſe.
J'ai ſeulement appris qu'elle eſt de la maiſon.

LE COMTE.

Elle y demeure.

ORGON.

C'eſt une parente?

LE COMTE.

Non :
Angélique au Couvent en a fait ſon amie.

ORGON.

Et, s'il vous plaît, coment l'appelle-t-on ?

LE COMTE.

Julie ;
Fille d'un Officier, home de qualité,
Mais que le ſort cruel a toujours maltraité :
Elle eſt ſans aucun bien.

ORGON.

J'entends. C'eſt grand domage ;
Cette fille me plaît, on ne peut davantage.
Faut-il voir ſi ſouvent la miſère chés ceux
Qui méritent le plus, en effet, d'être heureux !
Allons-nous en trouver la Çomteſſe & ſa fille.
(*A Verville.*)
Tu me préſenteras à toute la famille :
Car tu dois à préſent faire ici les honeurs.

VERVILLE.

Moi ! je n'ai point ce droit.

ORGON.

Ah ! trève à tes fadeurs !
Ce cérémonial maudit me déſeſpère.
Vous faites des façons : moi, je n'en ſais pas faire.

VERVILLE.

Mais, pour être, Monſieur, de ma main préſenté,
Il faudrait que moi-même, enfin, je l'euſſe été.
A ce devoir encor je n'ai pu ſatisfaire
Monſieur vous le dira.

ORGON.

ORGON.

Quel eſt donc ce myſtère ?
Eh ! dis-moi, que fais-tu depuis un mois ici ?

VERVILLE.

Vous le ſaurés ; mais....

ORGON.

Ah ! je veux être éclairci !
Ce galimathias me tracaſſe & m'irrite.

VERVILLE.

Sachés donc que voici ma première viſite.

ORGON.

Mais le diable en perſonne avait donc pris le ſoin
De t'enchaîner exprès ici dans quelque coin ?

VERVILLE.

Des raiſons qu'à coup ſûr vous goûterés....

ORGON.

Peut-être....

VERVILLE.

M'avaient, juſqu'à préſent, empêché de paraître :
Depuis fort peu de jours, elles n'exiſtent plus :
Et lorſque vous ſaurés....

ORGON.

Que de mots ſuperflus !
Quelles ſont ces raiſons ? Après tout, que m'importe ?
C'eſt quelque tems perdu : du moins, faiſons en ſorte
De n'en plus perdre. Allons, je vais.... nous préſenter.
(*Au Comte, en riant.*)
N'eſt-ce pas bien dit ? Quoi ! vous ſemblés héſiter ?

LE COMTE.

Point du tout.

ORGON.

Marchons donc ; & sur-tout de la joie.

(*Il sort avec le Comte & Verville.*)

SCENE VIII.

JASMIN, *seul.*

AH ! que mal-à-propos le Diable ici l'envoie !
Ce bourreau d'home-là fera tant & si bien,
Que mon Maître sera malheureux come un chien.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JULIE, LISIMON.

LISIMON.

J'en conviendrai, ma fille; oui, pour toi je regrète
Les tranquilles douceurs d'une honête retraite.
Ton heureux naturel a beau me raſſurer:
L'air qu'ici l'on reſpire, eſt fait pour l'altérer.
A peine je conais le Comte & la Comteſſe;
Mais je ſais cependant qu'ivres de leur nobleſſe,
L'orgueilimp érieux accompagne l'éclat
Que répandent ſur eux leur nom & leur état.
Le fils, non moins atteint de la même faibleſſe,
Y joint tous les défauts de l'oiſive jeuneſſe.
Pour Angélique, à toi je dois m'en rapporter;
Et, quoique ton penchant te porte à la flater,
Tu ne m'as point caché que dans ſon caractère
Un peu trop de fierté ſemblait héréditaire,
Et qu'un bon naturel, de l'eſprit, un bon cœur,
Étaient ſouvant ternis par des airs de hauteurs.

De mes biens on conaît la médiocrité ;
Mais le ſang qui m'anime en eſt plus reſpecté.
Oui, ſi du Chevalier l'ardeur que je déteſte
Ne pouvait pas un jour me devenir funeſte,
Je ne chercherais point moi-même à me bannir
D'un ſéjour que d'ailleurs tout m'engage à chérir ;
Et, pour ne pas manquer à la reconaiſſance,
J'aurais même voulu que quelque circonſtance
M'eût offert un prétexte, un motif ſpécieux
De revoir ma retraite & de quitter ces lieux.
J'avais cru quelque tems qu'un prochain hyménée,
D'Angélique bientôt changeant la deſtinée,
Romprait, ſans nul éclat, l'intime liaiſon
Qui fixe encore ici mon habitation,
Mais cet hymen paraît difficile à conclure,
Quoiqu'on l'eût regardé comme une affaire ſûre.
Dans tous les cas enfin, ſoit rupture ou retard,
Mon père, il ne faut pas différer mon départ.
Si vous pouvés, ce ſoir, préparer ma retraite,
Votre fille y ſera dès demain, ſatisfaite
D'y vivre loin du monde & de n'y voir que vous.

LISIMON.

Oui, j'y cours de ce pas, ma fille. Qu'il m'eſt doux
De voir régner ſur toi l'honeur & la décence !
Quel prix heureux des ſoins que j'eus de ton enfance !
C'eſt en vain que le ſort accabla ta maiſon,
S'il n'a pu te ravir ni vertus, ni raiſon.
Adieu : je vais ſervir ta généreuſe envie.

JULIE.

Je croirai vous devoir le bonheur de ma vie.

(*Liſimon ſort.*)

SCENE II.

JULIE, *seule.*

Oui, Julie, il faut fuir ces écueils dangereux :
C'eſt un parti plus ſûr que de lutter contre eux.
Un encens indiſcret que le caprice allume,
Sans porter juſqu'au cœur, s'exhale & ſe conſume.
Mais cet encens eſt-il aiſément rejeté,
Quand par d'aimables mains il nous eſt préſenté,
Lorſque les ſentimens, l'humeur, le caractère,
Tout convient dans celui qui s'efforce à nous plaire ;
Et, qu'abjurant le ton des lâches ſéducteurs,
L'amour reſpectueux ſert de luſtre à ſes mœurs ?
Peut-être en eſt-il peu de faits ſur ce modèle ;
Mais c'en ſerait trop d'un ; & ma fortune eſt telle
Que, ne pouvant ſonger à trouver un époux,
Les Amans ſont égaux, & je dois les fuir tous.

SCENE III.

JULIE, VERVILLE.

VERVILLE.

Un étranger pour vous, oſerait-il prétendre
Qu'un moment, ſans témoins, vous vouluſſiés l'entendre ?

JULIE.

Moi, Monſieur !

VERVILLE.

Ah! daignés m'accorder cet honeur!
Le motif qui me guide a droit ſur votre cœur.
A peine ſavés-vous qui je ſuis; mais, Julie,
D'Angélique je ſais que vous êtes l'amie;
Et ſi ſes intérêts peuvent vous arrêter....

JULIE.

Oui, ſans doute, à ce titre il faut vous écouter.

VERVILLE.

D'eſtime & de reſpect mon âme prévenue,
Juge ſi bien de vous à la première vue,
Que je penſe devoir avec ſincérité
Vous peindre l'embarras dont je ſuis agité.
Peut-être avés-vous cru qu'un brillant hyménée
Avait ſu captiver ma raiſon étonée.
Non; mon oncle a tout fait. Au Comte, malgré moi,
Il promit pour ſa fille, & ma main & ma foi.

JULIE.

Eh bien! eſt-ce un malheur qui ſoit ſi redoutable!
Je ne vous conçois point. Angélique eſt aimable,
Pleine d'eſprit; elle a les grâces, la beauté....

VERVILLE.

Oui; mais n'a-t-elle pas encor plus de fierté?
De grace, pardonés; l'excès de confiance
Me fait prendre peut-être un ton qui vous offenſe;
Mais je ſuis excuſable; en un danger preſſant,
Il eſt rare qu'on ſoit toujours aſſez prudent.
En un mot, j'ai beſoin d'une clarté fidèle
Qui dirige mes pas. Daignés, Mademoiſelle,

Tracer de votre amie un ſincère portrait ;
De cet empreſſement ſon bonheur eſt l'objet.
Peut être que du ſort le pouvoir arbitraire
La forma d'une humeur à la miene contraire,
Et que le nœud ſacré dont on veut nous unir,
Serait bientôt ſuivi d'un commun repentir.
Telle que ſoit alors l'extrême déférence
Que je doive à mon oncle, en toute circonſtance ;
Rien ne m'obligerait à former un lien
Qui ferait le malheur d'Angélique & le mien.

JULIE.

Inſtruit de l'amitié que j'ai pour Angélique,
De moi n'attendés point ce tableau véridique.
Je tairai ſes défauts, ſi je les ai conus ;
Sinon, vous jugerés par des yeux prévenus.
Faites mieux. Angélique ignore l'art de feindre ;
Et bientôt elle-même elle ſaura ſe peindre :
Pour juger d'après vous, attendés quelque tems.

VERVILLE.

Ce ſerait le plus ſûr, ſans doute, & je le ſens.
Mais je ſais trop d'Orgon quelle eſt la pétulance :
S'il a tout renoué, je n'ai point d'eſpérance
Qu'il conſente au délai. Peut être dès demain
D'Angélique il faudra que j'accepte la main,
Ou que, me dédiſant au moment de conclure,
Je me charge à mon tour du tort d'une rupture,
Dont le Comte & mon Oncle, irrités juſtement,
Me ſauront mauvais gré tous deux également.
Maintenant que des airs de toute la famille,
La bile de mon Oncle avec raiſon pétille,

Peut-être, à mon avis, le ferais je accéder,
Si je ſavais moi-même à quoi me décider.
Dites-moi donc, au moins, ſi de cet hymenée
Angélique ſans peine attendait la journée,
Ou ſi de mon état ſon orgueil révolté...

JULIE.

Vous allés ſur ce point voir ma ſincérité.
Angélique eſt dans l'âge où ce qu'on nous inſpire,
Sur notre âme aiſément établit ſon empire:
Elle a vu que les rangs, que la condition
Obtenaient les égards, fixaient l'attention;
Enfin, des préjugés d'une haute naiſſance
Son eſprit eſt nourri dès la plus tendre enfance;
Et vous devés juger que, choquant ſa fierté,
Ce projet n'a pas dû par elle être goûté.
Mais cet éloignement ne vient pas d'elle-même;
Et je conçois, Monſieur, que, ſans effort extrême,
Elle peut revenir d'une ſemblable erreur:
Alors.... elle ferait.... je crois, votre bonheur;
Bonheur d'autant plus doux qu'il ſerait votre ouvrage.
(*Elle va pour ſortir.*)

VERVILLE.

Vous ſortés?

JULIE.

Je ne puis demeurer davantage.

VERVILLE.

Un moment....!

(*Julie ſort.*)

SCENE IV.

VERVILLE, *ſeul.*

Elle fuit. O Ciel, quel embarras!
Le trouble où je me vois augmente à chaque pas.
Je ne ſais, tant je vois à deſirer, à craindre,
Si je dois obéir, ou ſi je dois me plaindre.
Puis-je, avec Angélique, eſpérer d'être heureux?
Non : la ſeule beauté n'attire point mes vœux.
Je deſire trouver une compagne aimable
Pour qui je ne ſois point un objet mépriſable;
Et qui, dans un lien fait pour notre bonheur,
Ne s'imagine pas trouver ſon déshoneur.
Qu'Angélique, grands Dieux, n'a-t-elle de Julie
La naïve douceur, la noble modeſtie!
De mon oncle, bientôt, ſecondant les projets,
Cet hymen deviendrait l'objet de mes ſouhaits.

SCENE V.

LA COMTESSE, LE COMTE, ORGON, VERVILLE.

LA COMTESSE, *riant & parlant au Comte.*

JE vous dis qu'il m'amuſe, on ne peut davantage,
Mais cependant il faut finir ce badinage,
Et lui déclarer net....

LE COMTE.

Mon Dieu, ne bruſquons rien.

ORGON.

Reprenons, s'il vous plaît, le fil de l'entretien.
Je diſais donc qu'iſſu de parens ordinaires,
Je ne puis me vanter des honeurs de mes pères;
Et que, tout bonement, Commerçans come moi,
Il n'ont ſait parler d'eux que par leur bone foi:
Titre qui devrait bien être en ligne de compte
Avant les qualités de Marquis & de Comte;
Mais la ſotiſe humaine en ordone autrement.

LA COMTESSE.

La ſotiſe! Ecoutés-le! Il ſerait beau, vraîment,
Qu'on vît au même rang, ſans nulle différence,
Marcher & gens titrés & Commerce & Finance!

ORGON.

Ne craignés rien, Madame; allés, vous garderés
Ces frivoles honeurs par l'orgueil conſacrés.

Quant à moi, je ferai consister ma noblesse
A me montrer exact à tenir ma promesse ;
A ne point m'arroger un droit humiliant,
Sur les sots qui pourraient me prêter de l'argent ;
A m'affranchir sur-tout du chagrin, de la honte,
Qu'un Huissier....

LE COMTE, *bas à Orgon.*

Ah, paix donc !

ORGON.

Vous m'entendés, cher Comte !
Il est fâcheux, sans doute, il faut en convenir,
Qu'un Seigneur de chés lui ne puisse pas sortir,
Sans craindre qu'un Sergent, avec sa digne escorte,
Au mépris de son rang, ne l'enléve à sa porte.

LE COMTE, *bas à Orgon.*

Vous voulez donc me perdre ?

ORGON.

Oh ! que non !

LA COMTESSE.

Que dit-il ?

ORGON.

Je conviens que le trait ne serait pas civil :
Mais, quand on pousse à bout....

LE COMTE, *à Orgon.*

(*Bas.*)
Epargnés-moi.... J'enrage.

VERVILLE *à part.*

J'imagine à la fin entendre ce langage.

ORGON, *à la Comtesse.*

Vous ne concevés rien, Madame, à ces propos ?

LA COMTESSE.

Non ; & pour dire vrai, je les trouve assés sots.

ORGON, *riant.*

Sans doute.

LA COMTESSE.

Et n'y vois point quel est le mot pour rire.

ORGON.

Vous n'avés pas la clef de ce que je veux dire ;
Mais le Comte, s'il veut, pourra vous mettre au fait.
Or sus, revenons-en, je vous prie, au projet
Qui me conduit céans aussi bien que Verville.
J'aurais cru mon voyage à Paris inutile ;
Cependant, il me semble, à voir l'air du bureau,
Que, sans moi, notre hymen s'en allait à vau-l'eau :
Mon nigaud de neveu vous aurait laissé faire.
Mais, puisque ma présence était si nécessaire,
Me voici : concluons, & prenons notre jour.

LA COMTESSE, *au Comte.*

Vous voyés bien qu'il faut lui parler sans détour.

LE COMTE.

Doucement !

ORGON,

Aucun point, je crois, ne nous arrête :
Car la dot d'Angélique était sûrement prête ;
Vous ne lui donés rien.

LA COMTESSE.

Ne vous fallait-il pas
De grands biens joints au nom, aux talens, aux appas !

C'eſt trop s'entretenir de cette rêverie,
Comte, daignés parler nettement, je vous prie;
Ou bien, du compliment je ſaurai me charger.

(*La Comteſſe ſort.*)

SCÈNE VI.

LE COMTE, ORGON, VERVILLE.

ORGON.

ET moi, de cet affront je ſaurai me venger.
Allons, Verville, allons; c'eſt trop d'impertinence.....

LE COMTE.

Orgon, de la Comteſſe excuſés l'imprudence.
Je vous l'avoue ici, je m'y trouve obligé,
Qu'elle ignorait encor que je fuſſe engagé.
Come je connaiſſais toute la répugnance
Qu'elle aurait à former quelque méſalliance,
Je ne l'entretenais de l'hymen projeté
Que come d'un deſſein par moi ſeul enfanté.
Mais je vais lui parler....

(*Il ſort.*)

ORGON, *le ſuivant.*

Au moins, Monſieur le Comte,
Que la déciſion de tout ceci ſoit prompte;
Tenés votre promeſſe; ou ſans cela, dans peu
Vous entendrés parler de moi.

SCENE VII.

ORGON, VERVILLE.

ORGON, *à Verville qui voudrait le calmer.*

Non, palſambleu,
Je ne ſouffrirai point qu'une mortelle offenſe
Soit de mon amitié la triſte récompenſe.
Eh quoi! ſuffira-t-il qu'une ſuite d'aïeux
Nous ait tranſmis un nom qu'ils ont rendu fameux;
Pour nous autoriſer à manquer de parole!
Des titres & du rang l'avantage frivole
Peut-il doner ainſi l'indigne faculté
De ſe moquer des loix de la ſociété!
Oh! ſi vous l'avés cru, ma foi, Monſieur le Comte,
Vous allés vous trouver bien éloigné de compte;
Et je vous menerai ſi bon train....!

VERVILLE.

Mais pourquoi
Voulés-vous le forcer à nous gatder ſa foi?
Vous le ſavés, Monſieur, ma juſte déférence
N'a pu qu'avec effort vaincre ma réſiſtance:
Et cependant alors je ne pouvais prévoir
Que de cette façon l'on dût nous recevoir.
Maintenant, que je vois réaliſer mes craintes,
N'aurais-je pas ſujet de former quelques plaintes,
Si, perſiſtant toujours à ſuivre ce parti...!

ORGON.

ORGON.

Quoi ! tu voudrais qu'ici j'euſſe le démenti !

VERVILLE.

Pourquoi non ! Vous voyés que la famille entière...

ORGON.

Tant mieux ; j'ai plus de ſots à qui rompre en viſière.
Que de plaiſir de voir ces gens mortifiés !

VERVILLE.

Mais, ſongés que c'eſt moi que vous ſacrifiés.

ORGON.

Le ſacrifice eſt grand & digne qu'on l'admire !

VERVILLE.

Sans doute ; & j'entrevois....

ORGON.

Mais, mais, que veux-tu dire ?
Angélique eſt jolie ; elle n'a pas vingt ans ;
On dit qu'elle a beaucoup d'eſprit & de talens :
Que peux-tu deſirer de plus ?

VERVILLE.

Que la naiſſance
Entre une femme & moi mette moins de diſtance.
Voulés-vous que, toujours, en bute à des mépris,
De ma ſoumiſſion mon malheur ſoit le prix ?

ORGON.

Non ; mais je ne veux pas céder à leur caprice.
Sais-tu pourquoi je veux que l'hymen vous uniſſe ?

Bruyancour, puiſqu'il faut s'expliquer là-deſſus,
Me doit, depuis long-tems, au moins cent mille écus
De bon argent prêté; car, Dieu merci, ma bourſe
Dans ſes preſſans beſoins fut toujours ſa reſſource;
Et ſans moi, je le puis dire ſans vanité,
Dans une terre il eût traîné ſa qualité.
Je ſavais cependant fort bien que ſes affaires
Ne faiſaient qu'empirer & devenir moins claires;
Que, toujours s'obſtinant à paraître à la Cour,
Son orgueil écornait ſes biens-fonds chaque jour;
Mais je ſentais auſſi qu'en cette circonſtance,
Exercer contre lui mes droits & ma créance,
C'était le ruiner & détruire à l'inſtant
De toutes ſes grandeurs l'édifice impoſant:
Et, come la fortune, à mes deſirs proſpère,
Me rendait tous les jours ce fonds moins néceſſaire;
Mon anciene amitié pour le Comte parla;
Elle exigea de moi ce ſacrifice-là.
Mais elle me fit naître, en même tems, l'idée
De t'unir à ſa fille; &, par cet hyménée,
De confondre du moins nos communs intérêts,
Et d'obliger quelqu'un qui m'a tiré de près.
De ſa dette, à ce prix, je lui faiſais remiſe.
Ce fut, j'en conviendrai, peut-être, une ſotiſe;
Mais le mot fut lâché. Le Comte, avec tranſport,
Embraſſa ce parti qui lui convenait fort;
Ses lettres n'exprimaient que ſa reconnaiſſance;
Il ſe diſait comblé de faire une alliance
Qui du moins témoignait du retour de ſa part.
Je fus perſuadé; je preſſai ſon départ,
En maudiſſant le ſort qui, m'envoyant la goute,
Avec toi, m'empêchait d'entreprendre la route.

Du premier intervalle, avec empreſſement;
Je profite; j'arrive, & me flatais vraiment
De ne trouver ici que plaiſirs, qu'allégreſſe:
Cependant je n'y vois qu'un orgueil qui me bleſſe;
Des doutes, des grands airs, des diſcours outrageans.
Eh bien! ils apprendront à conaître les gens!
Je n'en démordrai point; & l'hymen d'Angélique
Réparera bientôt un délai qui me pique:
Ou, du reſſentiment n'écoutant que la voix,
Je prétends, ſans égards, faire valoir mes droits.

VERVILLE.

Mais ne pourriés-vous point....?

ORGON.

La choſe eſt décidée;
Et ſa concluſion déjà trop retardée.
Je m'en vais retrouver Monſieur de Bruyancour,
Et, ſur ce qu'il fera, me régler à mon tour.

(*Il ſort.*)

SCENE VIII.

VERVILLE, *ſeul.*

ET moi, je vais tâcher d'entretenir ſa fille.
En elle ſi je vois l'orgueil de la famille,
Telle choſe qu'Orgon faſſe pour m'y forcer,
Il peut, à ce projet, pour toujours renoncer.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

JULIE, ANGÉLIQUE, LE CHEVALIER.

ANGÉLIQUE.

Quoi ! vous voulés nous fuir ? Y penſés-vous, Julie ?

LE CHEVALIER.

Bon ! il n'en ſera rien ; & c'eſt une folie
Dont elle reviendra.

ANGÉLIQUE.

Pouvons-nous l'eſpérer ?

JULIE.

Non, ma chère Angélique ; il faut nous ſéparer.

ANGÉLIQUE.

Mais vous ne pouvés pas, ſans bleſſer ma tendreſſe,
Me cacher plus long-tems le motif qui vous preſſe.

LE CHEVALIER.

Pour dire ſon motif, il faudrait en avoir ;
Et ce n'eſt qu'un caprice, à ce que je puis voir.

JULIE, *à Angélique.*

A ma tendre amitié rendés plus de juſtice.
Quant à Monſieur, il peut m'accuſer de caprice;
J'y conſens.

ANGÉLIQUE.

C'eſt de lui faire aſſés peu de cas.

JULIE.

Souffrés qu'à cet égard je ne m'explique pas:
Je dois le ménager, puiſqu'il eſt votre frère.

ANGÉLIQUE.

Coment le Chevalier a-t-il pu vous déplaire?

LE CHEVALIER.

En tout cas, je ne ſais, en honeur, pas pourquoi:
Elle n'a nul ſujet de ſe plaindre de moi.

JULIE.

Pardonés-moi, Monſieur: votre indiſcret homage,
Puiſqu'il faut l'avouer, me fatigue & m'outrage.
J'aurais voulu cacher à toute la maiſon....

ANGÉLIQUE.

Quoi, Julie, il vous aime! Eh! mais, il a raiſon!
Rien n'eſt plus naturel. Dites-moi donc, mon frère,
Pourquoi de ce penchant m'avoir fait un myſtère?

LE CHEVALIER.

Que voulés-vous? Mon faible eſt la diſcrétion.
Mon cœur a plus d'un mois nourri ſa paſſion,
Sans oſer en parler à Julie elle-même.
Enfin, de mon amour la violence extrême,
Devant de ſi beaux yeux n'a pu ſe contenir.
Il eſt vrai que j'avais eſpéré d'obtenir

Que, de quelque retour, ma flâme fut payée ;
Mais ce n'eſt pas aſſés qu'elle ſoit rejetée,
Il faut que de mes feux les tranſports ingénus,
M'attirent des mépris qui m'étaient inconus.
Jugés-nous maintenant ; décidés, Angélique,
Si c'eſt injuſtement que ſon dédain me pique,
Et ſi l'unique prix d'un amour trop conſtant....

ANGÉLIQUE, *à Julie.*

Vous le traités auſſi bien rigoureuſement.

LE CHEVALIER.

Je ne me crois pas fait pour que l'on me haiſſe.

JULIE.

Vous haïr ſerait trop. Mais je me rends juſtice :
La fortune a trop mis de diſtance entre nous,
Et nous ne ſommes point formés pour être époux.

LE CHEVALIER.

Mais, pourquoi ? Du deſtin je répare l'injure.
Car, enfin, en ſuivant le cours de la nature,
Le Comte ne ſaurait garder long-tems mon bien :
Un jour à ma fortune il ne manquera rien.
Tout le monde finit.... Je conviens que l'attente,
A parler franchement, n'eſt pas fort amuſante.
Je voudrais qu'une loi mît en poſſeſſion
Les enfans de vingt ans, & qu'une penſion
Aſſurât aux parens le juſte néceſſaire,
Juſqu'au moment qui doit terminer leur carrière.

ANGÉLIQUE, *riant.*

De ces principes-là je ne ſuis point d'accord.

LE CHEVALIER.

Tant-pis pour vous, ma ſœur, & vous avés grand tort.

ANGÉLIQUE.

Quoique il en coûte, Julie, il faut perdre l'idée
Dont vous m'avés fait part.

JULIE.

Non, je suis décidée.
Ce n'est pas sans effort que j'ai pris un parti
Qui, par mon cœur, était sans cesse démenti.

LE CHEVALIER.

Mais à ce cœur pourquoi faites-vous violence?
Pourquoi vous immoler à cette bienséance
Qui n'aboutit à rien? Car, puisqu'il faut parler,
Vos sentimens ont peine à se dissimuler.
Un effort de raison, qui ne durera guère,
Aujourd'hui vous prescrit une retraite austère;
Mais le trait qui vous blesse y suivra vos appas.
Vous vous éloignerés, vous ne m'oublierés pas.
Jugés de vos chagrins! Ah! je vous en conjure,
Épargnés-vous l'ennui d'une épreuve si dure!
Ma sœur, dites-lui donc qu'elle en a fait assés,
Et que, pendant deux mois, mes soupirs repoussés,
N'ont signalé que trop une belle défense:
C'est avoir satisfait au grand mot de décence;
Maintenant, ce serait un pur entêtement,
D'autant plus déplacé, qu'il serait son tourment.
Ne le voyés-vous pas? Mais convenés, Julie,
Que vous voulés me fuir, m'aimant à la folie.

JULIE.

Je conviens qu'il faudrait être folle à l'excès.

ANGÉLIQUE.

Vous paraissés trop tôt assuré du succès,
Mon frère.

LE CHEVALIER.

Point du tout,... Mais j'aperçois ma mère;
Il faut de tout ceci lui faire encor mystère.

JULIE, *ironiquement.*

J'y consens: j'ai, Monsieur, trop de discrétion
Pour tirer vanité de votre passion;
Et j'aime mieux encor me résoudre à l'absence,
Que de me voir forcée à rompre ce silence.
Tâchés de m'imiter, & qu'un profond secret
Laisse à jamais vos feux dans un oubli parfait.

(Elle sort.)

SCENE II.

LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

JE ne me vis jamais si vivement pressée.

LE CHEVALIER.

Peut-on savoir de quoi vous êtes courroucée?

LA COMTESSE.

Je n'y puis rien comprendre, & je voudrais savoir
D'où vient que sur le Comte, Orgon a ce pouvoir.

LE CHEVALIER.

Quoi! toujours cet hymen?

LA COMTESSE.

Oui, vraiment: votre père
Dans ce digne projet ſotement perſévère.
J'ai beau repréſenter....

LE CHEVALIER.

Ne craignés rien: ma ſœur,
Pour former ces beaux nœuds, a, je crois, trop de cœur.

ANGÉLIQUE.

Sans doute. Si le ſort eût fait naître Verville
D'une condition moins obſcure, moins vile,
J'aurais ſouſcrit ſans peine à cet engagement:
Par lui-même, il paraît mériter....

LA COMTESSE.

Nullement;
Il a ce mauvais ton, ce langage ordinaire
Des gens de ſon état, & ce bon ſens vulgaire
Que les eſprits pédans vous font ſoner bien haut,
Et qui, dans le grand monde, eſt ſouvent un défaut.
On ne voit point en lui ce bon air, cette aiſance,
Réſervés, en effet, pour les gens de naiſſance;
Et, ſoit enfin bétiſe ou bien timidité,
Tout ſe reſſent en lui de ſon obſcurité.

ANGÉLIQUE, *ſouriant.*

Cette timidité ne doit pas nous ſurprendre:
A l'accueil qu'on lui fait il ne pouvoit s'attendre;
Et tout autre, à ſa place, en ſerait interdit.

LE CHEVALIER.

Il s'en ſerait tiré, s'il eût eu de l'eſprit:

Mais ce ſont de ces gens dont le talent unique
Ne va jamais plus loin que leur arithmétique,
Et dont l'épais génie eſt toujours ſuffiſant
Quand il les a conduit à gagner de l'argent.

ANGÉLIQUE.

Dans le peu qu'il m'a dit, il m'a fait au contraire
Remarquer un eſprit qui n'eſt point ordinaire.

LA COMTESSE.

Coment, en ſa faveur de la prévention!

ANGÉLIQUE.

Non, & je n'ai ſur lui nulle prétention.
Je ſais me reſpecter, ſans lui faire injuſtice.
Le deſtin ne veut pas que l'hymen nous uniſſe;
Il a mis trop d'eſpace entre nous: c'eſt pourquoi
L'on peut ſur ce qu'il vaut s'en rapporter à moi.

LA COMTESSE.

Je n'en ſais rien: l'on voit tant de cervelles priſes,
Et l'amour fait ſouvent faire tant de ſotiſes...!
Tenés, quand on a lu come moi les romans,
De ce genre on a vu nombre d'événemens.
J'en ſais mille par cœur. Ainſi, Mademoiſelle,
Si votre opinion ſur ce Verville eſt telle,
C'eſt pour moi, s'il vous plaît, une raiſon de plus
De preſſer ſon congé ſans détours ſuperflus...
Mais il vient à propos: l'occaſion eſt bone,
Et je n'aurai beſoin, pour cela, de perſonne;
Je vais lui déclarer très-poſitivement
Qu'il prene, ſans tarder, ſon parti galamment.

SCENE III.

VERVILLE, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, LE CHEVALIER.

VERVILLE, *voulant se retirer.*

JE crains d'être de trop.

LA COMTESSE.

Non, Monsieur; au contraire;
Votre présence ici nous était nécessaire:
E, dans ce moment même, on s'occupait de vous.
Nous parlions des projets du Comte mon époux,
Chimère dont je suis extrêmement blessée.
Que d'Orgon votre hymen occupe la pensée,
Qu'également flaté d'un si brillant espoir
Vous pressiés le succès de tout votre pouvoir,
Je le conçois sans peine, & tous deux vous excuse.
Mais votre ambition étrangement s'abuse;
Et, si vous y faisiés quelques réflexions,
Vous vous départiriés de vos prétentions.
Le Comte, ensorcelé, je ne sais par quels charmes,
Il est vrai, contre lui vous a doné des armes.
Il a promis, dit-on. Mais n'imaginés point
Qu'il ait été jamais avoué sur ce point.
Seul de cet avis-là dans toute la famille.
Il ne peut, malgré nous, disposer de sa fille.
Ainsi, dans ce dessein, Monsieur, n'insistés plus,
Et ne redoublés point des efforts superflus.

LE CHEVALIER.

Si vous euſſiés été, mon cher, un peu plus ſage;
Vous euſſiés vu de loin ſe former cet orage;
Et, ſuivant mes avis, vous euſſiés évité
Un compliment fâcheux pour votre vanité.

VERVILLE.

Il n'en eſt de fâcheux que lorſqu'on les mérite.
Je devrais, il eſt vrai, ſuſpendre ma pourſuite,
Et ne plus m'attirer d'humiliations;
Mais....

LA COMTESSE.

Mais il faut ceſſer vos perſécutions.

VERVILLE.

Ah! ne m'imputés point une perſévérance
Dont je vois à regret que votre eſprit s'offenſe.
Peut-être ſaurés-vous bientôt, de ce projet,
Quelle fut l'origine, & quel en eſt l'objet:
Alors vous ſerés moins ſurpriſe que le Comte
A former ces liens ne trouve point de honte;
Et qu'il ait pris enfin de ces engagemens
Plus forts que les contrats chés les honêtes gens.
Ne croyés pas pourtant qu'en parlant de la ſorte,
A les faire valoir l'ambition me porte;
Non: & je voudrais voir Orgon moins acharné
Au ſuccès d'un deſſein que j'avais condamné.
Il eſt vrai qu'à ſes vœux quand je parus rébelle,
Je ne conaiſſais point encor Mademoiſelle,
Et que je m'apperçois que cet éloignement
S'affaiblit en mon cœur de moment en moment.
Il faut donc, ſur mon ſort, qu'elle-même prononce;
Je viens l'interroger; & c'eſt ſur ſa réponſe

Que, fixant déſormais des vœux trop incertains,
De mon oncle j'adopte ou combats les deſſeins.

LA COMTESSE.

Eh ! mais il devient fou ! Penſés-vous qu'Angél

VERVILLE.

J'exige qu'elle-même à ce ſujet s'explique.
Parlés, Mademoiſelle ; oui, je m'adreſſe à vous
Pour ſavoir ſi je dois devenir votre époux.
Je ne puis vous offrir l'éclatant avantage
Qui, d'un illuſtre nom, eſt le juſte apanage :
Les aïeux, peu conus, qui m'ont tranſmis leur ſang,
Des Citoyens obſcurs n'ont point franchi le rang.
Je n'en ai point rougi juſqu'en cette occurrence ;
Pour la première fois mon eſprit s'en offenſe ;
L'ambition s'allume, & je ſerais jaloux
Que mon hommage fût digne en tout point de vous.
Mais d'un deſtin plus beau je ne ſuis pas le maître.
Si d'ailleurs de grands biens, quelques vertus peut-être,
Paroiſſaient à vos yeux des dédomagemens,
J'oſerais vous promettre un ſort plein d'agrémens.
Mais, ſi le préjugé dont j'éprouve l'empire
Subjugue votre eſprit & ne peut ſe détruire,
Ordonnés, Angélique, & j'abjure un projet
Qui, ſans votre agrément, n'aura jamais d'effet.
Je veux pouvoir, au moins, eſpérer de vous plaire,
Et ne pas employer l'autorité d'un père
Pour trainer à l'autel un cœur obéiſſant
Qui ne ſe donerait à moi qu'en gémiſſant.

ANGÉLIQUE.

Vous exigés, Monſieur, une réponſe claire ;
Et moi, je voudrais bien éviter de la faire.

VERVILLE.

Eh pourquoi ?

LA COMTESSE, *à Angélique.*

Prenés garde à ce que vous dirés.

SCENE IV.

VERVILLE, LE COMTE, ORGON, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, LE CHEVALIER.

ORGON, *au Comte.*

Pourvu que ces délais soient bientôt réparés,
(*A la Comtesse.*)
J'oublierai tout. Madame, enfin, Monsieur le Comte
A de son procédé ressenti quelque honte.
Nous sommes convenus de tous nos faits : partant
Nous allons travailler au contrat dans l'instant.
Pour la forme, il desire avoir votre suffrage :
Donés-le, s'il vous plaît, sans tarder davantage ;
Car nous avons perdu des momens précieux.

LA COMTESSE.

Mais, je le dis encor, cet home est merveilleux.

ORGON.

Comte, faites finir tous ces propos de femme,
Et tâchons de conclure.

LE COMTE.

Ah ! de grace, Madame ;
Ne vous opposés point à cet arrangement !

LE CHEVALIER.

Mon père, c'eſt pouſſer trop loin l'aveuglement.
D'un ſi biſarre hymen que voulés-vous qu'on diſe ?

ORGON.

Ceci ne va point mal ; quoi ! chacun à ſa guiſe
A donc ici le droit de vous faire leçon !
Jadis, un père étoit maître dans ſa maiſon ;
Mais je vois qu'à préſent la mode eſt différente ;
Car, ſur ſes volontés, tout le monde argumente,
Et ſe croit obligé de donner ſon avis.
Vous prenés donc conſeil & de femme & de fils !
On ne peut que louër ſemblable déférence.
Faut-il ſavoir auſſi ce qu'Angélique en penſe ?
Oui ſans doute ; & l'on doit dans ces occaſions,
D'une fille écouter les inclinations,
Lui déférer le choix : car bien mieux que ſon père
Elle peut diſcerner ce qu'il convient de faire.
Vous me faites, ma foi, pitié, mon pauvre ami,
A ne vous voir ici le maître qu'à demi !
Quoi, d'un bon, je le veux, la ſolide énergie
Ne peut-elle finir toute tracaſſerie :
Et faut-il qu'au mépris de votre autorité,
Par tout le monde ainſi vous ſoyés baloté !

LA COMTESSE, *au Comte.*

D'un pouvoir très-douteux le tyrannique uſage
Ici vous ſiérait mal ; & je vous crois trop ſage
Pour forcer Angélique à prendre pour époux
Un home d'un état ſi peu digne de nous.

LE CHEVALIER.

Mon père n'aura pas, je crois, la complaiſance
D'employer pour Monſieur ici la violence.

ORGON.

Il le fera, parbleu, s'il agit prudemment.

VERVILLE.

Mon oncle, ce ſerait très-inutilement.
D'Angélique, avant tout, obtenons le ſuffrage;
Ou, de grace, cèſſés d'inſiſter davantage.
Ne nous expoſés point à d'éternels malheurs:
Point d'hymen, s'il doit être arroſé de ſes pleurs.

ORGON.

Ah! voici, par ma foi, le jargon de Cythère;
Du Céladon tout pur! Morbleu, c'eſt ton affaire;
Et, ſi tu t'y prends bien, cela s'arrangera:
Après un peu de pleurs, on ſe conſolera.
De quelques Marquiſats la valeur en eſpèce,
Chés elle des grandeurs tempérera l'ivreſſe;
Elle verra bientôt que l'on peut être heureux,
Sans être revêtu d'un titre faſtueux;
Qu'une bonne maiſon, où régne l'abondance,
Vaut bien, à tous égards, la trompeuſe élégance
De ces Palais bruyans, où l'or, par-tout ſemé,
Inſulte aux Créanciers d'un Seigneur affamé;
Et qu'il eſt plus flateur d'obliger tout le monde,
Et d'être de bienfaits une ſource féconde,
Que d'avoir le talent, ſi comun aujourd'hui,
De faire grand fracas, mais aux dépens d'autrui.

LE CHEVALIER.

Eh! coment voulés-vous que faſſe la Nobleſſe?
Tout l'or eſt dans les mains des gens de votre eſpèce?
Pour avoir notre part, nous n'avons qu'un moyen;
C'eſt d'emprunter beaucoup, & de ne rendre rien.

ORGON.

ORGON.

Votre fils parviendra ; peſte ! il a des maximes ;
De nobles ſentimens, des principes ſublimes !
Je n'en ſuis pas ſurpris ; il a de qui tenir.
Au demeurant, Monſieur, s'il vous plaît de finir ;
Envoyés avertir au plutôt le Notaire.
Je ſors, pour arranger une petite affaire,
Et ſerai de retour ici très-promptement.
(*A Verville.*)
Suis-moi ; j'aurai beſoin de toi pour un moment.
(*Orgon & Verville ſortent.*)

SCENE V.

LE COMTE, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

Ils ſont partis. Aurai-je à la fin conaiſſance
Du motif qui vous porte à cette extravagance ?
Daignerés-vous, Monſieur, m'inſtruire ?...

LE COMTE.

Il le faut bien :
Puiſque j'y ſuis forcé, je ne vous tairai rien.
Sans doute, vous croyés qu'une fortune immenſe
Du train de ma maiſon entretient l'élégance.
Eh bien ! vous vous trompés. Au bout de mon crédit,
A fuir dans la Province on va me voir réduit,
Si d'Orgon mépriſé la trop juſte colère....

LA COMTESSE.

O Ciel ! que dites-vous ? Ce coup me déſeſpère.

Dans un maudit Château j'irais me confiner!
Non; ne vous flatés pas de m'y déterminer.

LE COMTE.

Il le faudra pourtant : je n'ai nulle reſſource.
Ancien ami d'Orgon, j'ai puiſé dans ſa bourſe;
Et j'en ai tant uſé dans mes beſoins urgens,
Qu'il eſt mon créancier de trois cents mille francs.
A ſon projet voilà ce qui donna naiſſance.
Le bon-home, flaté d'une illuſtre alliance,
Et voulant de Verville embellir le deſtin,
D'Angélique pour lui-même demanda la main.
J'ai fait, à cet égard, tout ce que j'ai dû faire
Pour ôter de ſa tête une telle chimère;
Mais en vain j'ai voulu le faire déſiſter,
Et de ce beau deſſein tous deux les dégoûter;
Cet obſtiné vieillard, enfin, m'a fait connaître
Que de le refuſer, ſans doute, j'étais maître;
Mais, ſans perdre de tems, qu'il allait employer
Juſqu'aux derniers moyens pour ſe faire payer.
Dans un tel embarras, que faut-il que je faſſe?
Il ne manquera pas d'accomplir ſa menace;
Rien ne peut me ſauver de ſon reſſentiment:
S'il done le ſignal, je verrai dans l'inſtant
De tous mes créanciers la troupe conjurée
Envahir ma fortune, à mes yeux dévorée
Et ne me plus laiſſer que la honte & l'ennui
Que l'orgueil abaiſſé doit traîner après lui.

LE CHEVALIER.

Mais, de votre procès, ſe peut-il que l'iſſuë
Trompe éternellement votre attente déçuë?

LE COMTE.

Je n'ai que trop compté ſur un prochain ſuccès.
En vain, pour le hâter, j'avance tous les frais;
Inutiles efforts! La chicane féconde,
En reſſorts inconus inceſſament abonde;
Et vingt ans de combats, de plus en plus coûteux,
Loin d'éclaircir mes droits, les ont rendus douteux.
En un mot, c'eſt en toi, ma fille, que j'eſpère;
Toi ſeul, en ce moment, peux me tirer d'affaire.
Si l'hymen au neveu t'unit, ſans balancer,
A ſa créance l'oncle eſt prêt à renoncer.

LA COMTESSE.

Oh! Monſieur, tout eſt dit. Dès l'inſtant que ma fille
Peut faire le bonheur de toute ſa famille,
Vous êtes aſſuré de ſon conſentement.
Quant au mien, je le donne; & cet arrangement,
Tout peſé, me plaît fort. Ce Verville eſt aimable;
L'oncle eſt un peu Bourgeois; mais, au fond, eſtimable;
Et la reconaiſſance eſt, d'ailleurs, un motif
Qui, dans ce moment-ci, me paraît déciſif.
Pour décorer Verville, on pourra ſur ſa tête
Faire acquiſition de quelque Charge honête.
Enfin, au Chevalier, il faut un Régiment,
Et le bon-homme d'oncle avancera l'argent.
Allons tout préparer. Je meurs d'impatience
De voir bien cimenter cette utile alliance.
Non, jamais les enfans ne deviendraient heureux,
Si leurs parens n'étaient ſans ceſſe occupés d'eux.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

VERVILLE, *ſeul.*

Hélas, ils ſont d'accord! Cette fière Comteſſe
D'elle-même, à préſent, nous flate & nous careſſe.
L'hymen qu'elle blâmait, tantôt, ſi hautement
Eſt devenu l'objet de ſon empreſſement.
Le Comte le partage; Orgon eſt dans la joie:
Moi ſeul, de la douleur je demeure la proie.
Car, en vain, je voudrais me faire illuſion:
Angélique, à regret, contracte une union
Dont la néceſſité, qui maintenant l'entraîne,
Pour l'état qu'elle embraſſe augmentera ſa haîne:
Et moi-même, au moment de recevoir ſa main,
Jamais je ne me ſuis ſenti plus incertain;
Je crains de plus en plus les maux où je m'expoſe....
Mais, de mon embarras, n'eſt-il pas d'autre cauſe?
Et, ſi je deſcendais dans le fond de mon cœur,
Ne le verrais-je point brûler d'une autre ardeur?

N'y trouverais-je point l'impreſſion trop vive
Qu'ont d'abord fait ſur moi cette beauté naïve,
Cette noble douceur, cette ſimplicité,
Qui diſtinguent Julie & qui m'ont enchanté?
Je ne le ſens que trop, hélas; & cette flâme
Uſurperait bientôt l'empire de mon âme.
Hâtons-nous de fixer mes vœux irréſolus:
Peut-être, un jour plus tard, ne le pourrais-je plus.

SCENE II.

VERVILLE, ORGON.

ORGON.

AH! je vous trouve enfin! Pourrait-on, je vous prie,
Interrompre le cours de votre rêverie!
Au lieu de ſonger creux, ne conviendrait-il pas
De partager du moins avec moi l'embarras!
Avec tranquillité, Monſieur me laiſſe faire:
Il faut que je galope & Marchands & Notaire....
A propos, il convient que ſur cette union
Je te faſſe encor part d'une réflexion.
Je n'imaginais pas qu'en toute cette affaire
Tant de cérémonie eût été néceſſaire,
Et penſais bonnement qu'auſſitôt mariés,
Auſſitôt à Bordeaux tous deux vous viendriés:
Mais, de plus près, je vois que c'eſt choſe impoſſible.
Ainſi n'alarmons point un eſprit trop ſenſible,
Et qui, grace aux progrès d'un préjugé fâcheux,
Croit que, hors de Paris, on ne peut être heureux.

Elle paraît d'ailleurs ſenſée, & j'en eſpère;
Mais, pour la gouverner, d'abord il faut lui plaire;
Et que nos procédés ſubjuguent ſa raiſon.
Tu dois donc à Paris chercher une maiſon.
Il eſt vrai que ce fonds qu'un hazard incroyable
A remis en tes mains, quoique conſidérable,
Ne te ſuffirait pas pour vivre en un pays
Où l'honneur d'habiter s'achéte à ſi haut prix.
Je te vois maintenant dix mille écus de rente;
Un jour (mais je prétends en prolonger l'attente
Le plus que je pourrai) tes revenus triplés
Satisferont à l'aiſe à tes deſirs comblés.
D'ici là, je prévois qu'un défaut d'opulence,
Enfanterait bientôt la méſintelligence;
Et je ſens qu'Angélique, aux honneurs renonçant
Attend de la fortune un dédomagement.
Je veux donc, en cela, te devenir utile,
Et venir m'établir moi-même en cette Ville.
D'une bone maiſon je ferai tous les frais;
Vous y ſerés logés, nourris....

VERVILLE.

A vos bienfaits
Mon cœur accoutumé....

ORGON.

Va, va, je te diſpenſe
D'étaler les tranſports de ta reconaiſſance;
Quand elle eſt véritable, on s'en apperçoit bien.
Quand elle ne l'eſt pas, les grands mots ne ſont rien.

SCENE III.

VERVILLE, ORGON, LISIMON.

ORGON.

Mais que cherche cet home ?

VERVILLE.

O Ciel! eſt-il poſſible ! (*)
Ne me trompai-je point !

ORGON.

Quoi donc ?

VERVILLE, *à Liſimon.*

Un cœur ſenſible ;
Tel que le mien, Monſieur, goûte un plaiſir parfait,
Quand il peut, à ſon gré, publier un bienfait.
(*A Orgon.*)
Mon oncle, vous voyés, cette ame peu comune
Dont l'auſtère vertu m'a rendu ma fortune.

(**) ORGON, *embraſſant Liſimon.*

Ah ! mon très-cher Monſieur, que ces embraſſemens
Vous prouvent combien j'aime à voir d'honêtes gens !

LISIMON.

Vous faites trop de cas d'une choſe ordinaire,
Meſſieurs ; je n'ai rien fait que je ne duſſe faire.

(*) Orgon, Verville, Liſimon.
(**) Orgon, Liſimon, Verville.

ORGON.

D'accord; mais aujourd'hui l'on a vraiment le droit
D'être préconiſé, quand on fait ce qu'on doit.
Des homes ſcrupuleux la liſte eſt ſi petite,
Que l'exacte équité devient un grand mérite.
Au demeurant, Monſieur, Verville m'a conté
Qu'à céler votre nom vous étiés entêté;
C'eſt, juſques à l'excès, pouſſer la modeſtie.
De grace, ſur ce point, contentés notre envie.
Un procédé pareil, entre des gens de bien,
D'une étroite amitié doit former le lien.

LISIMON.

Je ſerai très-flaté d'un ſemblable avantage;
Et c'eſt avec plaiſir, Monſieur, que je m'engage.
Si j'ai caché mon nom, c'eſt qu'il importait peu
D'en inſtruire pour lors Monſieur votre neveu.
Je ne prévoyais pas qu'aucune circonſtance
Dût jamais entre nous lier de conaiſſance.
Ignoré dans le monde, autant que je le puis,
Je répugue ſouvent à dire qui je ſuis;
Mais cette occaſion me preſcrit le contraire.
Sachés donc que je ſuis un ancien Militaire,
Peu riche....

ORGON.

C'eſt l'uſage.

LISIMON.

Appellé Liſimon.

ORGON.

Et vous conaiſſés donc quelqu'un dans la maiſon?

LISIMON.

Oui ; ma fille y demeure.

VERVILLE, *avec feu.*

Et ſe nome ?...

LISIMON.

Julie.

VERVILLE, *à part.*

Mon cœur me le diſait.

ORGON.

Coment ! Elle eſt jolie ;
Et d'ailleurs a beaucoup d'eſprit & de douceur.
Je vous en félicite : elle vous fait honeur.
J'ai cauſé ce matin un moment avec elle ;
Et....

SCENE IV.

JULIE. ORGON, LISIMON, VERVILLE.

ORGON.

MA foi, la voici. Venés, Mademoiſelle ;
Vous n'êtes point de trop ; car je prétends ici
Dans notre liaiſon, vous faire entrer auſſi.

JULIE.

De quoi s'agit-il donc ?

VERVILLE.

Que ma reconaiſſance
Éclate avec plaiſir à vos yeux !

LISIMON.

Le ſilence
Doit cacher à jamais un ſi léger bienfait.
Vous ne me devés rien ; je me ſuis ſatisfait.

JULIE.

Eh ! quelle liaiſon vous unit à mon père ?

ORGON.

Une toute nouvelle, il eſt vrai ; mais j'eſpère
Que, tant que nous vivrons, nous ſerons bons amis.

LISIMON.

De tout ce que j'ai fait c'eſt le plus digne prix.

ORGON.

Touchés-là. Mais, mon cher, mon neveu ſe marie ;
Vous ſerés de la nôce, au moins, je vous en prie ;
Et je vais informer le Comte tout exprès,
Qu'il tient de vous ſa dot, à peu de choſe près ;
Afin que l'on vous traite & qu'on vous conſidère
Come ſi, de Verville, on recevait le père.
Mais vous avez, ſans doute, à vous parler : adieu ;
Et comptés pour toujours ſur l'oncle & le neveu.

(*Il ſort.*)

SCENE V.

JULIE, LISIMON, VERVILLE.

VERVILLE.

Par généroſité vous m'impoſés ſilence :
J'y ſouſcris. Mais pour moi quel chagrin, quand je penſe
Qu'il n'eſt aucun moyen qui puiſſe m'acquitter ;
(*Regardant Julie.*)
Ou, qu'il n'en ſerait qu'un,... que je ne puis tenter !
(*Il ſort.*)

SCENE VI.

JULIE, LISIMON.

LISIMON.

Coment interpréter ce que je viens d'entendre ;
Ce trouble, ce ſoupir, & ce regard ſi tendre !
Vous rougiſſés, Julie, & ne répondés pas !
Que je crains de ſavoir d'où naît cet embarras !
Si près d'un autre hymen, quoi, ſerait-il poſſible
Que Verville pour vous fût devenu ſenſible !

JULIE.

Que me demandés-vous ! Dans un cœur agité
Laiſſés régner plutôt l'heureuſe obſcurité.

Fuyons. Plus que jamais ce parti ſalutaire
Au bonheur de mes jours me paraît néceſſaire.
Hélas, en ce moment, ma ſeule affliction
Eſt d'avoir pris ſi tard ma réſolution.
Car, il faut l'avouer, dans les yeux de Verville,
Come vous, j'ai cru voir une flâme inutile.
Son hymen, il eſt vrai, ſon devoir, ſon honeur,
Combattent, en naiſſant, cette funeſte ardeur.
Rendons-lui plus facile une juſte victoire;
Aſſurons ſon repos, en aſſurant ma gloire.
Fuyons. A mon malheur rien ne ſerait égal,
Si mon ſéjour ici lui devenait fatal.

LISIMON.

Je vois combien à lui ton âme s'intéreſſe.
Sans doute il faut le fuir, ma fille; & ma tendreſſe
S'applaudit de te voir oppoſer ta raiſon
A ce penchant ſubit & ſi peu de ſaiſon.
Demain, ſans plus tarder, ta nouvelle demeure.....

JULIE.

Demain! Eh quoi, ne puis-je y voler tout-à-l'heure?
Je me ſuis diſpoſée au plus prochain départ:
Arrachés-moi d'ici ſans le moindre retard.
Je viens d'en prévenir le Comte & la Comteſſe
Qui, de leur fils, je crois, ſoupçonnant la faibleſſe,
Du projet de les fuir n'ont paru me blâmer
Que come il le fallait pour mieux m'y confirmer.

SCENE VII.

JULIE, LISIMON, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Vous voulés m'échaper, Julie ! Eſt-il poſſible
Qu'à l'état où je ſuis vous ſoyés inſenſible !
Si vous n'écoutés plus la voix de l'amitié,
Du chagrin qui m'accable ayés du moins pitié.
(*A Liſimon.*)
Daignés vous joindre à moi, Monſieur : oui, ſa préſence
Eſt ma ſeule reſſource en cette circonſtance.
Mais ici vainement j'implore votre appui ;
Et, ſans doute, c'eſt vous qui l'éloignés d'ici.
J'oſe penſer encor que ſans l'ordre d'un père,
Julie à mes deſirs ne ſerait pas contraite.

LISIMON.

Je ſuis bien loin d'uſer de mon autorité,
Madame ; nous cédons à la néceſſité.

ANGELIQUE.

Eh pourquoi, s'il vous plaît, ce départ volontaire
Paraît-il à tous deux un parti néceſſaire ?

LISIMON.

Ah ! croyés que pour elle il eût été plus doux
De pouvoir ne jamais ſe ſéparer de vous !

ANGÉLIQUE.

Eh bien ! s'il eſt ainſi, quelle raiſon l'oblige
A....

JULIE.

Vous la ſavés.

ANGÉLIQUE.

Moi!

JULIE.

Vous la ſavés, vous dis-je.

ANGÉLIQUE.

Mais.... je ne puis penſer.... Quoi, ſérieuſement,
Eſt-ce là le motif de votre éloiguement?

JULIE.

C'en eſt un. Nous pouvons en parler ſans contrainte;
Et mon père conaît tous mes ſujets de crainte.
Je ne lui cache rien; il ſait mes ſentimens.
Et ce qu'à vivre ici je trouvais d'agrémens.
Mais aux empreſſemens de Monſieur votre frère
Il juge, ainſi que moi, que je dois me ſouſtraire.
Eh! n'eût-il pas fallu bientôt nous ſéparer?
Votre hymen ne peut plus long-tems ſe différer.

ANGÉLIQUE.

Il n'eſt pas fait, Julie: au moment de conclure;
On pourra bien en voir arriver la rupture.

JULIE.

Coment...!

ANGÉLIQUE.

Je ne pourrai jamais y conſentir.
Songés donc à quel point on me veut avilir;
Et combien le ſecours d'une amitié ſincère,
En ces triſtes momens, me devient néceſſaire!

JULIE.

Je ne vous rendrais pas ces momens-là plus doux:
Et, penſant ſur ce point tout autrement que vous,
Vous me verriés combattre un préjugé funeſte
Qui préſente un obſtacle & voile tout le reſte.

ANGÉLIQUE.

Quoi, vous auſſi, Julie, unie à mes parens;
Allés-vous me blâmer d'avoir des ſentimens!
Vous me parlés ici come ſi la nature
Ne vous avoit donné qu'une origine obſcure,
Faut-il, lorſque l'on n'a que d'illuſtres aïeux,
Etre ſi peu jaloux du rang que l'on tient d'eux!

JULIE.

Je conais tout le prix du ſang dont je ſuis née.
Au ſort de mes parens l'infortune enchaînée
A, peut-être, il eſt vrai, tempéré dans mon cœur
Cet excès de fierté ſi ſujet à l'erreur.
Ma médiocrité m'a rendue équitable;
Et je me garde bien de trouver mépriſable
Un home de mérite, enfin tel que celui
Dont la main....

ANGÉLIQUE.

Sans mépris, je ne veux point de lui.
Je ne ſuis point injuſte, & je conviens d'avance
Que j'ai quelque regret qu'il n'ait point de naiſſance:
Mais, je ne conais rien qui couvre ce défaut.

SCENE VIII.

JULIE, LISIMON, ORGON, ANGÉLIQUE.

ORGON, *à Angélique.*

JE vous cherchais par-tout, ma nièce, où peu s'en faut.... Bon jour, cher Liſimon.

ANGÉLIQUE.

Votre nièce !

ORGON.

Oui, ma nièce ;
Car d'un oncle pour vous j'ai déja la tendreſſe,
Et c'eſt le meilleur titre, ou, du moins, je le crois.
Au ſurplus, recevés toujours ceci de moi :
Ce ſont des diamans ; je viens d'en faire emplète.
Un galant les aurait mis ſur votre toilète ;
Mais, je l'ai déja dit, je ſuis très-ſans façons ;
Et voudrais bien qu'ici l'on prît de mes leçons :
Car, tout franc.... Prenés donc.

ANGÉLIQUE.

Non, Monſieur, je vous jure.

ORGON.

Coment donc ! refuſer, au moment de conclure ;
Un préſent de ma part !

JULIE.

Ce n'eſt point refuſer.

ORGON.

ORGON.

Qu'eſt-ce donc, s'il vous plaît ?

JULIE, *à Liſimon.*

Tâchons de l'excuſer.

ORGON.

Oh ! j'ai, ſans doute, omis quelque cérémonie !
Bon Dieu, le ſot pays, & l'étrange manie !
Non, à votre étiquète un homme bien ſenſé,
N'aſſervira jamais ſon eſprit compaſſé.
Vous êtes des martyrs de votre politeſſe....
Mais enfin je m'en vais ſavoir de la Comteſſe
Si j'ai le droit, ou non, de vous faire un préſent.

SCENE IX.

JULIE, LISIMON, ORGON, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE.

LA COMTESSE.

Comment ! en doutés-vous, Monſieur ?

ORGON.

Oui, maintenant.
Car, un inſtant plutôt, une telle penſée
Jamais dans mon cerveau n'aurait été placée.
De mon empreſſement le ſalaire eſt nouveau ;
Et cependant l'écrin me paraît aſſés beau.
Jugés-en.

LA COMTESSE.

Mais très-beau ! Voyés-vous, Angélique ?
Il faut en convenir, vous ſerés magnifique.

ORGON.

Ma foi, je ne ſavais trop à qui m'adreſſer
Pour cette emplète. Enfin, à force d'y penſer,
Je me ſuis ſouvenu d'un certain Lapidaire
Avec lequel jadis j'avais fait quelque affaire,
Par lettres ſeulement; car aujourd'hui, je crois,
J'ai vu ce bon Marchand pour la première fois;
Mais je ſuis enchanté d'avoir fait connaiſſance.
Tout reſpire chez lui la vertu, la décence.
Il eſt riche, vraiment; & la ſimplicité
Règne dans ſa maiſon avec l'honêteté.
Ses aïeux ont, de père en fils, dans cette Ville,
Depuis cent cinquante ans, le même domicile;
Et, quoiqu'il pût fort bien donner à ſes enfans
De quoi leur procurer des états plus brillans,
Dans ſa profeſſion il veut les faire vivre;
Et ſon fils, à quinze ans, tient déja ſon grand livre.
Sa femme me paraît une femme d'honeur;
Pleine de ſentimens, de bon ſens, de candeur,
Je dois la préſenter quelque jour à ma niéce.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Croit-il que je verrais des gens de cette eſpéce?
Je ſuis au déſeſpoir!

ORGON, *montrant Liſimon.*

Madame, au demeurant,
Vous devés à Monſieur faire un remerciement;
Car Verville de lui tient toute ſa fortune;
Et, come à votre fille elle devient comune....

LISIMON.

N'en parlons plus, Orgon, j'oſe vous en prier.

ORGON.

Oh ! parbleu, mon devoir eſt de le publier !...
Et je croirais manquer à la reconaiſſance....

LISIMON.

J'en exige une preuve ; & c'eſt votre ſilence.

ORGON.

Eh bien ! ſoit. Je veux bien, quoiqu'à mon grand regret ;
Devant vous ſeulement en garder le ſecret.
N'exigés rien de plus : c'eſt un vrai ſacrifice ;
Et je ſouffre, en un mot, à taire un bon office.

LA COMTESSE.

Sans pénétrer quelle eſt cette belle action,
Je contracte ma part de l'obligation,
Et je crois qu'il n'eſt rien de beau, ni de louable ;
Dont Liſimon ne ſoit, en effet, très-capable.

ORGON.

Sans doute ; & je ſens naître auſſi ce ſentiment,
Par contre-coup, en moi, pour cette aimable enfant.
(*Montrant Julie.*)
Dans ſes beaux yeux je vois les vertus de ſon père :
Et je l'ai remarqué ; c'eſt aſſés l'ordinaire.
Par exemple, ma niéce a, dans le fond du cœur,
De ſon père & de vous la morgue & la hauteur :
Sans ce défaut maudit, elle ſerait charmante.
Mais nous l'en guérirons, pourvu qu'elle le ſente.

ANGÉLIQUE.

Lorſque vous m'accuſés d'un excès de fierté,
Ce reproche, Monſieur, eſt-il bien mérité ?

Je ne me défends point d'un orgueil légitime ;
Et ſentir ce qu'on eſt, ne fut jamais un crime.
Je conçois cependant que l'on peut à vos yeux,
Montrer, à peu de frais, un cœur trop orgueilleux :
Car, pour peu que des rangs on marque la diſtance,
L'amour-propre, chés vous, ſe révolte, s'offenſe ;
Et, prenant des vertus le dehors affecté,
Entre tous les états, prêche l'égalité ;
Mais ſous le maſque adroit de la Philoſophie,
On découvre aiſément les regrets de l'envie,
Qui, juſqu'à la grandeur, ne pouvant s'élever,
Juſques à ſon néant voudrait la ravaler.
Tenés, je veux qu'ici l'aveu le plus ſincère
Vous faſſe d'un coup-d'œil juger mon caractère.

ORGON.

Non : de votre portrait épargnés-vous les frais ;
J'en puis déja juger, à quelque choſe près.
Le fond n'eſt pas mauvais ; & le reſte eſt l'affaire
Du tems, & d'un mari, qui, je crois, peut vous plaire.

ANGÉLIQUE.

Ah ! n'eſpérés jamais que cet engagement
Puiſſe être à mon bonheur un acheminement !
Quand, pour votre neveu, j'aurais l'âme ſenſible,
Ce qu'il eſt nourrirait un dégoût invincible.
Le devoir, cependant, en cette occaſion,
Me preſcrit le parti de la ſoumiſſion.
J'y ſouſcris, non ſans peine, & veux bien me contraindre
De ce même moment, juſqu'à ne pas me plaindre.
N'exigés rien de plus ; car c'eſt aſſés gagner
Qu'un effort de raiſon....

ORGON, *en colère.*

Il faut vous l'épargner.
Je vais me dégager auprès de votre père ;
Mais il reſſentira le poids de ma colère.
C'eſt trop que d'obliger ſans ceſſe des ingrats.

LA COMTESSE, *montrant Orgon.*

Que faites-vous, Orgon ? Mais, vous n'y penſés pas ?
Je vous ai répondu de ſon obéiſſance,
Et....

ORGON.

Non ; je ne veux pas lui faire violence,
Et je comence à voir que Verville a raiſon :
Ce ſerait ſur ſes jours répandre le poiſon,
Que de l'aſſocier avec une Princeſſe
Qui le regarderait du haut de ſa nobleſſe.

SCENE X.

JULIE', LISIMON, ORGON, LE COMTE, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE.

ORGON, *au Comte.*

AH ! Monſieur, c'eſt mon tour. Je change de deſir ;
Nous n'aurons pas l'honneur de vous appartenir.

LE COMTE.

Que s'eſt-il donc paſſé ?

LA COMTESSE.

Bon, rien ! C'eſt qu'Angélique
A parlé ſur un ton un peu trop véridique.
Orgon a pris la choſe affirmativement :
Il eſt vif.

ORGON.

Ce ſera ma faute, aſſurément ;
Si de mauvais propos mon oreille bleſſée
A porté le dépit dans mon âme offenſée.

LE COMTE.

Ah ! de grace, oubliés cette diſcuſſion !
D'Angélique, envers vous, je ſuis la caution :
Elle n'a pas voulu ſûrement vous déplaire.
Ne ſongeons qu'à l'hymen. J'ai mandé le Notaire :
Il nous attend ; allons.

ORGON.

Vous mériteriés bien,
A vous dire le vrai, que je n'en fiſſe rien :
Mais je n'ai pas le don de tenir ma colère.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Ah ! s'il ne s'agiſſait du répos de mon père !...

ORGON.

Elle murmure encore, ou je ſuis bien trompé.
Écoutés donc, le mot ne m'eſt pas échapé ;
Prenés-y garde, au moins ?

ANGÉLIQUE.

Non : à cette alliance
Je ceſſe d'oppoſer aucune réſiſtance ;

Et ſi certains motifs peuvent me retenir,
Il en eſt de plus forts qui me font obéir.

LE COMTE.

Vous l'entendés, mon cher. Allons, que l'hymenée
Dégage, dès demain, ma parole donnée;
Et....

ORGON.

Soit. Mais les égards que l'on aura pour moi,
Je vous en préviens tous, me ſerviront de loi:
Come on me traitera, je traiterai les autres;
Et tous mes procédés imiteront les vôtres.
Enfin, je ne veux plus me voir humilier:
Sous des tons impoſans, je ne ſaurais plier.
Cet hymen pour Verville eſt un honeur extrême;
D'accord. Mais croyés-vous qu'il s'abaiſſe lui-même
Au point de ſe ſoumettre à d'éternels mépris?
Il n'a pas un grand nom; mais chacun vaut ſon prix.
Ne vous y trompés pas; les gens de notre eſpèce,
Sans ces vieux parchemins de l'antique nobleſſe,
Come elle, à mille égards, ont droit de ſe flater
De ſervir la Patrie, & d'en bien mériter.
A Bordeaux, vous verriés vous-même, mon cher Comte,
Si mon état me doit inſpirer de la honte.
Vous verriés Officiers, Soldats & Matelots,
Entretenus par moi ſur nombre de vaiſſeaux,
Par leurs travaux heureux enrichir la Province,
Et ſouvent aux dépens des enemis du Prince.
Enfin, ſi notre étoile, en ſecondant nos ſoins,
Nous a doné des biens par-delà nos beſoins,
Ils ne ſont point le fruit d'une induſtrie obſcure;
Leur ſource ne fut point l'avarice, l'uſure,

L'art d'apauvrir le Peuple & de tromper le Roi.
Tous ces honteux moyens ſont indignes de moi:
A travers les dangers, j'ai conquis ma fortune,
Qu'à mes Concitoyens j'ai ſu rendre comune.
Cela vaut bien, je crois, la noble oiſiveté
De certains grands Seigneurs bouffis de qualité,
Qui prétendent qu'en eux tout le Public révère
Cet honeur ſi douteux d'êtte fils de ſon père.
J'ai dit. Allons ſigner; mais retenés, ſur-tout,
Qu'il ſerait dangereux de me pouſſer à bout.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, *ſeul.*

DU pétulant Orgon je vais donc me défaire !
Que j'aurai de plaiſir à braver ſa colère !
Je rougis quand je ſonge à cette extrémité,
Où nous avait réduit ſa folle vanité.
Orgon, à ſon neveu, vouloir unir ma fille !
D'eux & de nous former une même famille !
Il faut en convenir, c'eſt trop faire valoir
Ce que l'argent, ſur moi, lui donna de pouvoir.
En exigeant ce prix de ma reconaiſſance,
Ma foi, mon cher Monſieur, votre orgueil m'en diſpenſe ;
Et je vais, Dieu merci, vous ôter tous les droits
Qui vous enhardiſſaient à m'impoſer des loix.

SCENE II.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

AH! Comte, vous voici? Quelle importante affaire
Vous a fait diſparaître, ainſi que le Notaire?
De nous quitter ainſi vous avés eu grand tort.
Orgon....

LE COMTE.

N'en parlons plus.

LA COMTESSE.

Y penſés-vous?

LE COMTE.

Très-fort.
Je vais le rembourſer: ſa ſomme eſt toute prête;
Et ce projet d'hymen peut ſortir de ſa tête.

LA COMTESSE.

Tout de bon?

LE COMTE.

Tout de bon.

LA COMTESSE,

Ah! vous me raviſſés!
Cet hymen m'affligeait plus que vous ne penſés.

LE COMTE.

Je le crois.

LA COMTESSE.

Au repos de toute la famille,
Je ſentais qu'il fallait ſacrifier ma fille;

Mais, que j'ai bien conu que le ſang a des droits !
Je voyais ſon chagrin ; j'en partageais le poids ;
Et je ſouffrais enfin plus que je ne puis dire,
D'exercer ſur ſon cœur un ſi cruel empire.
Au demeurant, Monſieur, dans ce projet nouveau ;
Il n'eſt plus queſtion de retraite au Château ?

LE COMTE.

Je ne ſais. Pour payer cette dette importune ;
Il faut en contracter une autre : à ma fortune
Cela ne change rien.

LA COMTESSE.

Mais, vous gagnés du tems :
Vos autres créanciers ne ſont pas ſi preſſans.

LE COMTE.

Il eſt vrai ; mais ce tems que je gagne, m'achève ;
Et ce n'eſt, tout au plus, qu'obtenir une trève.
Ce mariage, avec tous ſes déſagrémens,
M'acquittait, tout d'un coup, de trois cent mille francs.

LA COMTESSE.

Eh bien ! ne rompés point. S'il devient néceſſaire
D'aller vous confiner dans le fond d'une terre,
Il vaut mieux revenir à l'hymen projété,
Et je préfère à tout votre tranquillité.

LE COMTE.

Il faut auſſi penſer au deſtin de ma fille.
Ce ſerait l'immoler au bien de ſa famille.
Vous convenés vous-même avoir vu dans ſon cœur
Ce thymen exciter la plus vive douleur ;

Et, loin de la blâmer de cette répugnance,
J'y vois un ſentiment digne de ſa naiſſance.
Elle doit....

LA COMTESSE.

Obéir, ſans rien examiner;
Et ce qui nous convient, doit la déterminer.
Eſt-il juſte, en effet, que, pour une chimère,
Elle envoye en exil & ſon père & ſa mère?
Non, non; ſon amour-propre a beau ſe révolter,
Il faut, en pareil cas, ſavoir s'exécuter.
Ainſi, n'allégués plus une crainte frivole:
Vous êtes engagé; tenés votre parole.

LE COMTE.

Non: tout conſidéré, je penſe que je puis
Me défaire d'Orgon, ſans quitter ce pays.

LA COMTESSE.

Je l'aimerais bien mieux.

LE COMTE.

Allons, c'eſt choſe faite.
Je n'ai pas, plus que vous, le goût de la retraite.
Enfin, ce mariage eſt ſi mal aſſorti!...

LA COMTESSE.

C'était prendre, en effet, le plus mauvais parti.

LE COMTE.

Pour ma fille, pour nous, je m'en faiſais ſcrupule.

LA COMTESSE.

Il nous aurait couvert du plus grand ridicule;

On en tenait déja mille mauvais propos,
Et....

LE COMTE.

Le neveu paraît : je m'en vais, en deux mots;
Puiſqu'Orgon ne peut plus me faire violence,
Banir de ſon eſprit cette vaine eſpérance.

SCENE III.

LISIMON, VERVILLE, LE COMTE, LA COMTESSE.

VERVILLE.

Orgon m'avait chargé de vous chercher, Monſieur :
Il vous attend.

LA COMTESSE.

Eh bien ! voyés le grand malheur !

VERVILLE.

Il eſt fait pour cela, ſans doute. Et le Notaire,
Je ne le vois plus ?

LE COMTE.

Non ; car, pour une autre affaire ;
Qui me touche beaucoup, il s'en eſt retourné,
De tout ceci, mon cher, vous êtes étoné :
Mais, comme j'ai cru voir en vous un home ſage,
Je ne vous tiendrai point en ſuſpens davantage.
De l'hymen de ma fille il n'eſt plus queſtion ;
Et je vais, de ce pas, en prévenir Orgon.

Sa créance ſur moi lui donait de l'empire:
Je le paie, & partant, il n'a plus rien à dire.

VERVILLE.

Il faut donc renoncer à cet eſpoir ſi doux....

LE COMTE, *en s'en allant.*

Oui, mais j'aurai toujours de l'eſtime pour vous.
Adieu.

LA COMTESSE, *en s'en allant.*

De nos bontés le Comte vous aſſure.

VERVILLE.

J'en conais tout le prix, Madame, je vous jure.

SCENE IV.

LISIMON, VERVILLE.

LISIMON.

Dieux, quelle ingratitude & quelle vanité!

VERVILLE.

Vous ne m'étonés point d'en paraître irrité.
L'home vrai, généreux, à ſes amis fidèle,
Croit les autres formésſur ſon heureux modèle;
Et, trompé par ſes mœurs, ne s'acoutume pas,
Malgré l'expérience, à trouver des ingrats.
Mais baniſſons, Monſieur, une idée importune.
Oui, je dois imputer à ma bone fortune

Cet excés de fierté, qui, dégageant leur foi,
Me laiſſe libre enfin de diſpoſer de moi.
Maintenant achevés le bonheur de ma vie :
Vous le pouvés.

LISIMON.

Coment ?

VERVILLE.

En m'accordant Julie.
Tout m'entraîne vers elle ; & le plus doux penchant
Vient s'unir aux devoirs d'un cœur reconaiſſant.

LISIMON.

Quoi, Monſieur....

VERVILLE.

Je conçois qu'une main rejettée
Doit, à peine, eſpérer d'être ailleurs acceptée ;
Et que l'offre d'uu cœur en bute à des mépris ;
Pour votre aimable fille eſt d'un bien faible prix.
Mais....

LISIMON.

Non, je n'aurais point une telle faibleſſe.
Vous m'avés vu blâmer le Comte & la Comteſſe.
Des injuſtes écarts d'une aveugle hauteur,
L'offenſé ne doit point rougir ; c'eſt l'offenſeur.
Leur refus n'a donc rien qui puiſſe ici vous nuire.

VERVILLE.

Eh bien ! aſſurés donc le bonheur où j'aſpire.
Oui, ſi vous acceptés l'offre que je vous fais,
Mes deſirs pour toujours vont être ſatisfaits,
Mais je vous dois d'abord un expoſé ſincère
De l'état de mes biens.

LISIMON.

Il n'eſt pas néceſſaire.

Je ſais....

VERVILLE.

Vous vous trompés, peut-être, à cet égard.

LISIMON.

Ce n'eſt pas là le point qui me touche.

VERVILLE.

Un hazard
M'enlève, pour un tems, la moitié de la ſomme
Que, ſans vous....

LISIMON.

Eh! Monſieur, vous êtes honête home;
Et je ne puis penſer qu'un deſir imprudent
Vous cachat les malheurs d'un état indigent!
Ainſi, quand vous offrés d'unir vos deſtinées,
Sans doute, vous pouvés les rendre fortunées.
Cela me ſuffirait; & le plus ou le moins
Eſt égal, dès qu'on eſt au-deſſus des beſoins.
Mais cet hymen après une ſenſible offenſe,
Aurait, convenés-en, tout l'air d'une vengeance.
Différons, je vous prie: &, ſi, dans quelque tems,
Vous conſervés encor les mêmes ſentimens,
Je vous accorderai volontiers mon ſuffrage;
Et....

SCENE V.

SCENE V.

LISIMON, ORGON, VERVILLE.

ORGON.

Vous avés appris à quel point l'on m'outrage ;
Et que, pour achever de me faire enrager,
On m'ôte les moyens, même de me venger.
Ce malheur, au surplus, n'est pas irréparable ;
Et j'ai pour toi, Verville, une idée admirable ;
Dont l'exécution, en nous faisant honeur,
Me comblera de joie & fera ton bonheur.

VERVILLE.

Pour assurer, Monsieur, le bonheur de ma vie ;
Il n'est plus qu'un moyen ; c'est d'obtenir Julie.

ORGON.

Julie ! Oh ! par ma foi, tu m'as donc deviné.
Après tout, je n'en suis nullement étonné :
Elle est charmante : & sans le poids de ma vieillesse ;
J'en ferais bien plutôt ma femme que ma niéce,
Juge, d'après cela, si j'approuve ton choix !

VERVILLE.

Quel bonheur !

ORGON.

Lisimon nous done-t-il sa voix ?

LISIMON.

De bon cœur ; mais j'aurais une délicatesse...

ORGON.

Craindriés-vous auſſi de faire une baſſeſſe ?

LISIMON.

Non, Monſieur ; & jamais je ne donne ce nom
Qu'à ce qui nous dégrade aux yeux de la raiſon.

ORGON.

Eh bien donc, ſi, pour nous, vous avés quelque eſtime,
Il n'eſt pour, balancer nul motif légitime.

LISIMON.

Dans ce moment, Monſieur, ce ſerait inſulter
Aux parens d'Angélique ; & je dois reſpecter
L'amitié qu'ils ont fait paraître pour Julie.

ORGON.

Oh! de les ménager, moi, je n'ai nulle envie!
Je venais marier Verville ; & je prétends
Conſomer dans ce jour tous mes arrangemens :
Enchanté de prouver à la chère famille
Qu'avec plaiſir on ſait ſe paſſer de la fille.

SCENE VI.

LISIMON, JULIE, ORGON VERVILLE.

ORGON.

Voici la vôtre. Allons, mon adorable enfant;
Venés & répondés à notre empreſſement.
Il n'eſt plus queſtion, Dieu merci, d'Angélique:
Mais n'imaginés pas qu'un refus qui nous pique,
Ait, ſeul, de mon neveu, vers vous tourné les vœux
Car, ſans en dire mot, il était amoureux:
Et, pour moi, je ne ſais où j'avais la cervelle
De vouloir l'embâter de cette péronnelle,
Quand j'en pouvais ſi bien faire comparaiſon
Avec tant de vertus, d'attraits & de raiſon.

VERVILLE, *à Julie.*

Vous ne répondés rien! Que faut-il que je penſe?
Me ſera-t-il permis d'expliquer ce ſilence,
Julie; &, ſi Monſieur conſent à mon bonheur,
Pourrés-vous....?

LISIMON.

Ah, de grace, épargnés ſa pudeur!
Verville, en ce moment, pour vous tout s'intéreſſe;
La généroſité, l'eſtime, la tendreſſe,
Vont couronner des vœux vainement combattus:
Tôt ou tard il faut bien que tout cède aux vertus.

ORGON.

Verville, és-tu content !

VERVILLE.

On ne peut davantage ;
Si je puis voir ici confirmer ce ſuffrage.

ORGON.

Eh bien ! ma belle niéce, à cet arrangement
Donnés-vous volontiers votre conſentement ?

JULIE.

J'obéis ; mais, Monſieur, jamais l'obéiſſance
N'a trouvé dans un cœur ſi peu de réſiſtance.

VERVILLE.

Grands Dieux ! à mon bonheur rien ne s'oppoſe plus.

ORGON.

Ah ! j'apperçois le Comte & mes cent mille écus.

SCENE VII.

LISIMON, JULIE, LE COMTE, ORGON, VERVILLE.

LE COMTE.

Enfin je viens finir notre petite affaire.
Et j'apporte avec moi de quoi vous ſatisfaire.
(*Liſimon & Julie veulent ſortir, le Comte les retient.*)
Perſone n'eſt ici de trop. De mes billets
Voici préciſément la valeur en effets.

ORGON, *prenant les effets.*

C'eſt le plus grand effet de ma bonne fortune :
Elle a ſu m'épargner deux ſotiſes pour une.
Peſte, de tels billets valent bien de l'argent !
Voici les vôtres.... Mais.... attendés un moment :
De qui donc tenés-vous ceux-ci ?

LE COMTE.

C'eſt mon affaire.

ORGON.

Non ; l'éclairciſſement me devient néceſſaire.
(*A Verville.*)
Quand vous êtes venu de Bordeaux à Paris ;
Vous aviés ces effets ?

VERVILLE.

Oui, Monſieur ; mais depuis
J'en avais diſpoſé dans une circonſtance....

ORGON.

Fort bien ! Je ſuis inſtruit.

VERVILLE.

Selon toute apparence ;
Ces billets ont depuis paſſé de main en main.

ORGON.

Non, non ; je ſoupçonnais, & me voilà certain.
Par ma foi, l'on me prend ici pour une bête !
Ah ! mon très-cher neveu, vous aviés dans la tête
De prêter à Monſieur, pour qu'il me rembourſât,
Et pour que de nous deux enſuite on ſe moquât !

LE COMTE.

(*A part.*)

Mais ce n'eſt pas Verville.... Ah! j'en mourrais de honte!

VERVILLE.

Mon oncle, ces billets ſont à Monſieur le Comte.

ORGON, *les mettant dans ſa poche.*

Sans ſcrupule pourtant je garde les en-jeu.

VERVILLE.

Mais, vous n'y penſés pas?

ORGON.

Taiſés-vous, mon neveu.

LE COMTE.

Expliquons-nous, Orgon. Votre humeur pétulante
Vous fait ici commettre une erreur offenſante.
Verville n'eſt pour rien dans cet arrangement.
Cependant, j'en conviens, j'emprunte cet argent;
Et l'on ne tairait point celui qui me le préte,
S'il n'en voulait pas faire une choſe ſecréte,
Et s'il n'eût impoſé cette condition
Que de ſon nom jamais il ne fût mention.
Il a ſes ſûretés; & pardevant Notaire,
Nous avons contracté dans la forme ordinaire.
Rendés donc, au plutôt, ces billets ou les miens,
Sinon, il faudra bien recourir aux moyens....

ORGON.

Oh! je vous en défie, & je fais la gageure
Que cette hiſtoire n'eſt qu'une fauſſeté pure!
De Monſieur mon neveu je vois trop l'embarras.

LE COMTE.

Vous augmentés l'outrage, & ne m'en croyés pas.
Eh bien ! il faudra donc qu'on rompe le ſilence ;
Et le Notaire ici fort à propos s'avance.

SCENE VIII ET DERNIERE.

LISIMON, JULIE, LE COMTE, LE NOTAIRE, ORGON, VERVILLE.

LE COMTE.

Nous avons beau vouloir garder l'incognito ;
Démêlés, s'il vous plaît, ce fâcheux quiproquo ;
Monſieur. Votre ſecret à des ſoupçons m'expoſe :
Parlés.

LE NOTAIRE, *montrant Verville.*

Monſieur pourrait vous expliquer la choſe.

VERVILLE, *à Orgon.*

Il eſt vrai ; j'ai voulu, ſans qu'on me ſoupçonnât,
Qu'un artifice heureux ici vous détrompât,
Vous fit conaître, enfin, qu'un orgueil intraitable
D'égards & d'amitié rend le cœur incapable ;
Et qu'on ne voudrait plus avec moi s'allier,
Dès qu'on ne craindrait plus en vous le créancier.

ORGON.

Je t'approuve. Tu m'as tiré de mon ivreſſe ;
Mais, s'il a contracté, rendons-lui ſa promeſſe.

LE COMTE.

Quel coup inopiné ! Grands Dieux, je ſuis perdu !

ORGON.

Eh ! coment, pour un rien, vous voilà confondu !
Un home come vous a plus d'une reſſource :
Voyés, retournés-vous ; cherchés quelqu'autre bourſe.
Au ſurplus, notre hymen eſt ailleurs arrangé :
Come vous nous avés doné notre congé,
Il a fallu dreſſer une autre batterie ;
Et Verville demain contracte avec Julie.

JULIE *.

J'oſe y mettre, Monſieur, une condition.
Je ne ſoutiendrais point la juſte affliction
De voir la même main qui me rendrait heureuſe
Pourſuivre une vengeance à mon cœur odieuſe.

ORGON.

Oh ! je ſuis trop piqué des affronts qu'on m'a faits,
Pour.... !

JULIE.

Oublions l'offenſe, & payons les bienfaits.
Ceux dont votre courroux veut faire ſes victimes
Sur ma reconaiſſance ont des droits légitimes :
Déjà, depuis long-tems, le ſort trop rigoureux
Eſt adouci pour moi par leurs ſoins généreux.
De ce moment heureux, ſouffrés que je profite,
Qu'envers eux, s'il ſe peut, mon amitié s'acquitte.
De Verville daignés confirmer le projet,
Qu'il acquiére vos droits, & que.....

ORGON.

Le beau ſecret !

(*) Liſimon, le Comte, le Notaire, Julie, Orgon, Verville.

Eſt-ce là me payer ma dette ; & ma fortune
Avec lui, mon enfant, n'eſt-elle pas commune !
Non ; ſans tous ces détours qui ne ſervent à rien,
Qu'il ſoit ſon débiteur ou demeure le mien,
(Ce qui pour tous les deux eſt choſe fort égale)
Je veux....

VERVILLE.

Accordés-lui du moins quelque intervalle.

ORGON.

Eh pourquoi ! Je n'ai pas demandé de délais
Quand ſes preſſans beſoins réclamaient mes bienfaits,
Laiſſés-moi : des ingrats je conais le langage,
Et ne veux plus riſquer quelque nouvel outrage ;
A mon reſſentiment....

JULIE.

Vous allés me ravir
Le précieux eſpoir de vous appartenir.
Ce bonheur eſt, pour moi, d'un prix ineſtimable :
Mais, Monſieur, ſur ce point je ſuis inébranlable,
Et renonce à l'hymen, plutôt que de vous voir
Dans cette maiſon-ci porter le déſeſpoir.
Au moins, ſi rien ne peut vous fléchir pour le Comte,
Je n'aurai qu'à gémir, & n'aurai pas la honte
De m'allier à ceux qui, de mes bienfaiteurs,
Ne ſeraient déſormais que les perſécuteurs.

VERVILLE.

Si ma félicité, mon oncle, vous eſt chère,
Ne vous refuſés pas, de grace, à ſa prière.
Quoi, je perdrais Julie ! Ah, le ſouverain bien
Eſt d'obtenir un cœur formé comme le ſien !

ORGON.

J'en conviens, & je ſens un plaiſir incroyable
A trouver que Julie à tout eſt préférable.

Chère enfant, la vertu que ta bouche embellit
Sous l'admiration étouffe mon dépit.
Embraſſe-moi. Mais, vous, ſon reſpectable père;
Quel don nous faites-vous qu'une fille ſi chère !
(*A Verville.*)
Fais ce que tu voudras : je te rends tes effets ;
De Monſieur Bruyancour prends auſſi les billets :
Tu peux en diſpoſer ; je te les abandonne,
Et renonce à la dette ainſi qu'à la perſone.

VERVILLE.

Ah, vous mettés, Monſieur, le comble à mon bonheur !
D'un tréſor de vertus je deviens poſſeſſeur.
(*Au Notaire.*)
Je n'ai plus de raiſons de garder le ſilence :
Refaites en mon nom ce titre de créance ;
Mais, ſans terme fixé pour le rembourſement.

LE COMTE, *après un ſilence.*

Non. Vous m'avés tiré de mon aveuglement :
Je mérite l'affront, ſans mériter la grace (*).
(*Au Notaire.*)
Monſieur, de tous mes biens que la vente ſe faſſe :
Duſſé-je de leur prix ſacrifier moitié,
J'y conſens, ſi d'Orgon j'entretiens l'amitié
Oui, ſon plus grand bienfait envers moi c'eſt, peut-être,
De m'avoir en ce jour appris à me conaître ;
D'avoir fait naître en moi le deſir d'effacer
Ce qui dans ma conduite avait dû l'offenſer.
L'honneur reprend ſes droits ; l'orgueil de ma naiſſance
Vient s'allier enfin à la reconaiſſance ;

(*) Liſimon, le Comte, le Notaire, Orgon, Julie, Verville.

Et mon cœur éclairé me preſcrit une loi
Digne de mes amis, de mon rang & de moi.

VERVILLE.

Je n'accepterai point....

LE COMTE.

Vous prendriés, Verville;
Pour m'en diſſuader une peine inutile.
Je veux payer Orgon : non que de ſes bienfaits
Le ſouvenir me pèſe & s'efface jamais :
Je vous jure à tous deux l'amitié la plus tendre ;
Julie eſt notre enfant, & vous ſerés mon gendre.
Dans ces liens charmans je vois votre bonheur,
Et je le ſens paſſer juſqu'au fond de mon cœur.
Orgon, embraſſés-moi : qu'un retour favorable
Rende notre amitié plus pure & plus durable,
Et que de vos vertus l'exemple triomphant....

ORGON.

Laiſſés-moi reſpirer, je vous prie, un moment.
Ce changement m'étouffe.... & je ne ſais que dire.
Ah ! ſi c'eſt là l'orgueil que la Nobleſſe inſpire,
Par combien de reſpects aurai-je à réparer
Tout ce que le dépit m'avait fait proférer ?
Oubliés....

LE COMTE.

C'eſt à vous d'oublier tant d'offenſes.
Allons, ne parlons plus que de réjouiſſances :
Uniſſons ces deux cœurs l'un pour l'autre formés.
Je prétends voir chés moi leurs ſermens confirmés :
C'eſt le ſceau de ma grace ; il faut que je l'obtienne ;
Et leur félicité comencera la miene.

ORGON.

Soit. Mais d'un vain eſpoir vous vous êtes flaté ;
Si vous comptés me vaincre en généroſité.

Fin du cinquième & dernier Acte.

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *le Négociant*, ou *le Bienfait rendu*, *Comédie*, & je crois qu'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris, ce 10 Mai 1763.

MARIN.

LES BILLETS DOUX,

COMÉDIE

De Monſieur Louis DE BOISSY,
de l'Académie Françoiſe ;

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens, le 15 Septembre 1734.

NOUVELLE ÉDITION.

ACTEURS.

CLARICE.

JULIE.

DAMON.

VALERE.

ARLEQUIN.

UN NOTAIRE.

MARTON.

La Scene eſt chez Clarice.

LES BILLETS DOUX, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

DAMON, VALERE, ARLEQUIN.

DAMON.

OUI, je brûle en ſecret.

VALERE.

Je ſoupire de même.

ARLEQUIN.

Et c'eſt incognitò que j'aime.

VALERE.

Où loge la beauté qui t'a ſçu plaire ?

DAMON.

Ici.

Et ta belle?

VALERE.

En ces lieux.

ARLEQUIN.

La mienne y loge auſſi.

DAMON.

Julie eſt l'objet qui m'enchante.

VALERE.

Je reſpire! mes vœux s'adreſſent à ſa Tante.

ARLEQUIN.

Oh! pour le coup, je ſuis hors de ſouci,
Car j'ai donné mon cœur à leur Suivante.

DAMON.

Clarice allume en toi les feux les plus ardens?
J'en reſſens une joie extrême,
Et je t'admire en même tems;
Car déjà doüairiere, elle touche à trente ans:
Apeine es-tu majeur, & maître de toi-même.

VALERE.

J'ai toujours eu du goût pour les mamans.

Mais toi, mon cher Damon, toi formé par le tems,
Dis-moi, quelle eſt donc ta folie
D'aller ſoupirer pour Julie ?
Ce n'eſt encore qu'un enfant.

DAMON.

Pour les jeunes tendrons mon cœur a du penchant.

ARLEQUIN.

Et je les aime entre deux âges.
Voilà pourquoi Marton a mes tendres hommages.

DAMON.

Ton choix, Valere....

VALERE.

Eſt bon, ſans contredit,
La ſolide beauté qu'accompagne l'eſprit,
De l'âge mûr eſt l'heureux appanage.

DAMON.

Non, non, ſon attrait qui ſéduit
Ne fut jamais un don du tems qui le détruit.
De la primeur il eſt le vrai partage.

ARLEQUIN.

Moi, je ſoutiens que la beauté
Eſt entre la verdeur & la maturité.
Elle reſſemble à la pêche qui brille;
Son aimable ſaveur & ſon charmant éclat
Sont renfermés dans ce point délicat
Qu'il faut ſaiſir dans une fille.

DAMON.

L'eſprit, Damon, l'eſprit a des attraits
Plus brillans & plus forts que ceux de la perſonne;
Eux ſeuls à la beauté mettent les derniers traits;
Et ces charmes vainqueurs, c'eſt l'âge qui les donne.
Conviens donc qu'en ce point mon goût eſt des meilleurs.
Jeune comme je ſuis, & ſans expérience,
J'ai beſoin de choiſir une beauté qui penſe,
Et qui dirige mes ardeurs.
Mon ame d'un feu pur veut goûter les douceurs,
Et ſe polir par la tendreſſe.
L'amour qui nous inſtruit, & qui forme nos mœurs,
Devient une vertu, loin d'être une foibleſſe;
Et l'on doit tous les jours ſes plus grandes erreurs,
Au mauvais choix d'une maîtreſſe.

DAMON.

Valere, finiſſons un vain raiſonnement;
Ce n'eſt que ſur l'eſprit qu'il a quelque puiſſance;
Mais le cœur brave l'éloquence,
Et ne ſe rend qu'au ſentiment.

VALERE.

Là-deſſus comme toi je penſe.
Ce qui cauſe à préſent mon plus grand embarras,
Eſt de faire l'aveu de ma ſecrette flamme
A l'objet que j'adore, & qui ne le ſçait pas.

DAMON.

Un pareil ſoin trouble mon ame,
Et je ſuis dans le même cas.

VALERE.

Un véritable amour eſt tremblant & timide;
Le reſpect l'accompagne, & la crainte le guide:
Rien ne lui coûte plus que de ſe déclarer.

DAMON.

Il eſt vrai, dans l'ardeur qui m'a ſçu pénétrer,
Je ſens que je n'ai pas la force de le dire;
Et comme je ne puis plus long-tems différer,
Je vais prendre aujourd'hui le parti de l'écrire.

SCENE II.

JULIE, MARTON.

MARTON.

VOus pouvez à préſent me parler ſans myſtere,
Car les voilà tous trois ſortis.
Vous ſçavez que Marton n'eſt rien moins que ſévere.

JULIE.

Je n'ai pas ſeize ans accomplis,
Et cependant mon ame..... Ah! Marton, j'en rougis,
Et je devrois plutôt me taire.

MARTON.

Vous aimez?

JULIE.

Tu l'as dit.

MARTON.

Choſe extraordinaire!

JULIE.

Quelle honte à mon âge!

MARTON.

En vérité, j'en ris.

Le ſcrupule nouveau ! La plaiſante
Sçachez, pour raſſurer vos timides
Qu'à quinze ans aujourd'hui l'on eſ
Qu'à trente on ne l'étoit jadis.

JULIE.

Oui, par ma propre expérience
Je ſens la vérité de ce que tu me dis
Car j'ai penſé dès mon enfance
Je n'étois pas, Marton, plus haute
Que mon cœur palpitoit déjà.

MARTON.

Prodige heureux de la nature !

JULIE.

Façonné par le monde, inſtruit par
Qu'il a fait de progrès depuis cet âg

MARTON.

Celui pour qui ce cœur palpite
Sans doute a beaucoup de mérit

JULIE.

C'eſt un Cavalier accompli.

MARTON.

Eſt-il bien fait ?

JULIE.

Oh ! Rien
De toutes les façons il eſt formé pou
Son air eſt enjoué ſans être trop har

Et ſon eſprit brillant ſans paroître étourdi.

MARTON, *à part.*

A ces traits-là je reconnois Valere.

(*à Julie.*)

Vous parlez-vous ?

JULIE.

Oui, des yeux ſeulement.

MARTON.

Mais les vôtres déjà s'expriment tendrement.

JULIE.

Depuis huit jours que je l'obſerve ;
Ah ! les ſiens m'ont lancé des regards ſi flatteurs,
Qu'il faut qu'il m'aime ſans réſerve,
Ou que ces mêmes yeux ſoient de grands impoſteurs !

MARTON, *à part.*

Son petit cœur ſe développe ;
Déjà chez lui comme l'amour galope !

(*à Julie.*)

De votre Amant je devine le nom.
Mais Arlequin revient.

JULIE.

Avec lui je te laiſſe,
Garde bien mon ſecret.

(*Elle s'en va.*)

SCENE IV.

MARTON, *ſeule.*

C'EST un plaiſant faquin pour me faire ſa cour!
Damon aime Clarice. Oui, la lettre eſt pour elle,
Et j'ai ſçû pénétrer qu'elle l'aime à ſon tour;
C'eſt vainement que ſa fierté le céle.
Tous nos Amans ſont aſſortis au mieux:
Mais elle paroît en ces lieux.

SCENE V.

CLARICE, MARTON.

MARTON.

BELLE Clarice, eh! quoi, dans l'été de votre âge;
Vous, riche en bien autant qu'en agrément,
Voulez-vous donc languir dans l'ennui du Veu-
vage?
De mille cœurs, à tout moment,
Votre beauté vous attire l'hommage.

CLARICE.

Un Billet?

MARTON.

Oui, l'Amour l'a dicté.

Mais, Madame, je me retire
Pour vous donner tout le tems de le lire,
Et d'y répondre en liberté.

(*à part.*)

Je vais faire de mon côté,
La réponſe au Poulet que l'on vient de m'écrire.

(*Elle s'en va.*)

SCENE VI.

CLARICE, *ſeule.*

LISONS vîte; en l'ouvrant je ſens trembler ma main.
Que cette Lettre eſt tendre! Elle n'a point de ſein.
Celui qui me l'écrit eſt jeune, & fait pour plaire.
Ah! N'en doutons point, c'eſt Valere;
Et je le reconnois pour en être l'auteur,
A ce portrait que Marton vient d'en faire,
Et plus encore au trouble de mon cœur.
Répondons-lui. Je puis me le permettre.

(*Elle ſe met en devoir d'écrire.*)

Pour me faire l'aveu d'un amour ſi flatteur,

Ses

SCENE IX.

MARTON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

NOus a-t-on répondu ? Je vois certain papier
Qui flatte mon espoir.....

MARTON.

Voilà pour votre Maître,
Et voici pour son Ecuyer.

ARLEQUIN.

Pour moi, Marton ? je brûle de la lire.

MARTON.

J'ai fait ma charge. Adieu. Je me retire.

(*Elle sort.*)

SCENE X.

ARLEQUIN, *seul.*

DANS ma poche d'abord mettons ce billet-ci.
(*Il met le Billet de Marton dans ſa poche.*)
La Lettre de Marton, voyons ce qu'elle chante,
Et ſaiſiſſons l'inſtant que je ſuis ſeul ici.
(*Après avoir lû la Lettre de Clarice.*)
Trop heureux Arlequin! ta fortune m'enchante;
J'expire de plaiſir. L'aimable Billet doux!
Marton m'aime, Marton m'adore;
Elle me donne un rendez-vous.
Charmante Lettre, approchez-vous,
Que je vous baiſe, & vous rebaiſe encore.

ARLEQUIN.

Voici qui vous en inſtruira.

DAMON.

Donne donc vîte.

ARLEQUIN.

Eh! Monſieur, la voilà.
Ne vous fâchez pas, je vous prie.

DAMON *lit.*

Mon cher petit Monſieur, je vous trouve bien fat
D'oſer me déclarer votre amour ridicule.

ARLEQUIN.

Ah! l'amour de mon Maître eſt en mauvais état.

DAMON *continue.*

Pour que je ſois ſenſible à l'ardeur qui vous brûle,
Votre taille eſt trop gauche, & votre eſprit trop plat,
Vous êtes libertin aux vingtième quarrat;
Par-deſſus tout vous aimez le Bourgogne,
Et j'ai toujours été d'un goût trop délicat,
Pour écouter les ſoupirs d'un yvrogne.
(Après avoir lû.)
Quel ſtyle! quelle lettre! Eſt-ce à moi qu'on l'écrit?
Et peut-elle partir d'une fille bien née?
Que la groſſiereté que fait voir ſon eſprit,
Dément bien la douceur dont les Cieux l'ont ornée!

ARLEQUIN.

Tous les Amans n'ont pas la même deſtinée,

SCENE XII.

DAMON, JULIE, ARLEQUIN, MARTON.

DAMON, *à Julie.*

QUELQUE peu de mérite, & quelque peu d'eſprit,
Dont m'ait fait préſent la nature,
Je n'aurois jamais crû que mon feu vous aigrît
Au point de m'attirer la Lettre la plus dure,
Pour l'avoir dans ce jour déclaré par écrit;
Ni qu'un amour ſi pur fût pour vous une injure.

JULIE.

Un pareil diſcours m'étourdit.
Quelle Lettre, Monſieur?

DAMON.

Une Lettre conçue
En termes ſi choquans, ſi peu dignes de vous,
Qu'elle vous fait plus d'outrage qu'à nous.
Ma déclaration pouvoit être reçue
Avec un peu plus de douceur;
Et vous pouviez, puiſque j'ai le malheur

De ne pas plaire à votre vûe,
Refuſer poliment l'hommage de mon cœur;
Vous m'auriez plus puni, témoignant moins d'aigreur.

ARLEQUIN.

Pour moi, bell' Marton, j'aurois tort de me plaindre,
Je ſuis content de ce petit poulet.

MARTON, *d'un air ironique.*

Vous prenez bien la choſe, à vous parler ſans feindre,
Et vous avez l'eſprit bien fait.

JULIE.

Il me fait là, Marton, un reproche en idée;
Et je ne ſçais ſur quoi cette plainte eſt fondée,
Ni qui le porte à me parler ainſi.

MARTON.

Mais! je n'y comprends rien auſſi.

DAMON.

Je vous l'ai dit, Mademoiſelle;
C'eſt un Billet de vous ou plutôt un Libelle,
Où je ſuis honoré du beau titre de fat;
A cette qualité pompeuſe,
Vous ajoutez encor l'épithete flatteuſe,
De ridicule & d'eſprit plat.

Moi, Damon ! a
Et vous
Ah ! j'en ſuis ;
Que d'en

Ce diſcours
Ma
De tout ce
A
T

C
Mon ſt

D'où
Puiſ

Le

I

Pour éclaircir mon amour allarmé,
Permettez-moi de voir s'il m'eſt plus favorable.
(*il lit.*)
Vous reſſentez pour moi la plus parfaite ardeur,
Si j'en crois le Billet que vous oſez m'écrire.
Pour en mieux convaincre mon cœur,
Je vous permets de venir me le dire.
(*Après avoir lû.*)
Adorable Julie, ah! quel eſt mon bonheur!
Je ſens comme je dois cet excès de faveur,
Et tout mon eſpoir ſe réveille.

JULIE.

Une ſeconde fois, vous tombez dans l'erreur.
C'eſt une autre que moi, que vous devez, Monſieur,
Remercier d'une grace pareille.
De cette Lettre-là je ne ſuis pas l'auteur.

DAMON.

O Ciel! ce n'eſt point vous?

JULIE.

Non, ce n'eſt point Julie,
Qui n'a jamais écrit à Damon de ſa vie,
Ni reçu de ſa part nul Billet amoureux.

DAMON, *à Arlequin.*

Ah! c'en eſt trop! approche, malheureux,
Parle, à qui donc as-tu rendu ma Lettre?

ARLEQUIN.

A cette fille-là Monſieur, pour la remettre
A ſa Maîtreſſe.

MARTON, *d'un air embaraſſé.*

Oui mais....

DAMON.

Mais....

MARTON.

Comme j'en ſers deux
J'ai crû, faiſant une bévue,
Qu'elle étoit pour Clarice, à qui je l'ai rendue.

DAMON.

Ah! qu'as-tu fait! Par ce coup aſſommant,
Je vois ma tendreſſe trahie!

ARLEQUIN.

Si je ſuis un balourd, elle eſt une étourdie.

DAMON, *à Julie.*

Si vous vouliez dans ce moment,
De ce Billet heureuſement,
Vous pourriez réparer la mépriſe piquante,
Et la changer en vérité conſtante.

JULIE.

Comment? Expliquez-vous, Damon.

DAMON.

En y mettant ſeulement votre nom.

JULIE.

Mon nom eſt-il ſi néceſſaire?
Ne ſuffiroit-il pas que ma bouche ſincere,
En adoptant le ſens de ce tendre Billet,
Vous confirmât tout ce qu'il vous promet?

DAMON.

Je ne crains plus d'équivoque facheuſe,
Mes déſirs ſont comblés, & ma flamme eſt heureuſe!

MARTON.

D'accord; mais vous avez à craindre le pouvoir...

DAMON.

Eh! de qui donc?

MARTON.

De Clarice amoureuſe,
Qui peut traverſer votre eſpoir.

DAMON.

Sa Tante a l'ame généreuſe.

MARTON.

Oui, mais elle vous aime, & croit que ſon amour
Eſt payé d'un tendre retour.
L'affaire eſt vraiment épineuſe.

DAMON.

Dans un tel embarras que faire? Juſtes Cieux!

MARTON.

Je ne vois qu'un moyen, s'il faut que je le diſe,
C'eſt de ſoutenir la mépriſe,
Et de feindre en attendant mieux.

DAMON.

Moi! feindre pour Clariſſe une fauſſe tendreſſe?
D'un procédé ſi bas je me ſens révolté;
Il fait outrage à la ſincérité,
Et bleſſe trop l'amour que je ſens pour ſa Niéce.

MARTON, *à Julie.*

Votre Amant eſt trop ſcrupuleux.

JULIE.

Il a raiſon.

MARTON.

Sotte délicateſſe!
Et vous devez vous-même y réſoudre ſes feux.

JULIE.

Y ſonges-tu, Marton?

MARTON.

Y ſongez-vous, vous-même?
Si Clarice apprend qu'il vous aime,
Il ne vous reſte aucun recours:
Pour ſe venger dans ſa colere,
Elle mettra d'abord obſtacle à vos amours.
Contre Monſieur, préviendra votre pere,
Et vous allez le perdre pour toujours.

JULIE.

A me prêter à tout cette crainte me porte.

DAMON.

Pouvez-vous consentir....

MARTON.

J'entends ouvrir la porte;
C'est Clarice.

JULIE, *à Damon*

Ah! feignez, & cedez au besoin;
Je l'exige de vous. Mais il faut que je sorte,
Et je souffrirois trop d'en être le témoin.
(*elle sort.*)

MARTON, *à Damon.*

Je vais vous seconder, & de la bonne sorte.

DAMON,

En contraignant mon ame à ce déguisement;
Je donne de mes feux la preuve la plus forte
Que puisse donner un amant.

SCENE

SCENE XIII.

DAMON, CLARICE, MARTON.

DAMON.

JE viens en ce jour favorable
Faire éclater mes tranſports amoureux ;
Et vous remercier de la réponſe aimable
Que vous venez de faire à mon Billet heureux.
L'audace que je prends doit m'être pardonnée.
A vos bontés je ne fais qu'obéir,
Belle Clarice, & me ſervir
De la permiſſion que vous m'avez donnée.

CLARICE.

D'un tel diſcours je demeure étonnée !
Vous avez tort, Monſieur, de me remercier.
Marton ?

MARTON

Eh ! bien, Monſieur vous aime,
Madame ; & vous l'aimez de même ;
Vous vous l'êtes écrit, à quoi bon le nier ?

DAMON.

Du plus tendre retour cette Lettre m'aſſure.

MARTON.

Vous ne ſçauriez aller contre votre écriture,

CLARICE.

On vous a remis ce Billet ?

DAMON.

Oui, Madame, tantôt Marton à mon Valet
L'a donné pour me le remettre,
En réponſe du mien, qu'elle vous a rendu.

MARTON.

Monſieur accuſe vrai.

CLARICE, *à part.*

L'ai-je bien entendu ?
Fatale erreur ! Et malheureuſe Lettre !
(*bas à Marton.*)
Marton, tu t'es trompée & m'as trompée auſſi.

MARTON.

Autre incident ! Qu'eſt-ce donc que ceci ?

DAMON.

Ma ſurpriſe, Madame, eſt égale à la vôtre.
Me donnant ce Billet, ſe ſeroit-on mépris ?

CLARICE, *d'un air embaraſſé.*

Mais, Monſieur, pardonnez à mes ſens étourdis.
Il eſt vrai, j'avois crû l'écrire pour un autre.

DAMON.

Comment entre mes mains eſt-il donc parvenu ?

CLARICE.

Monsieur, par un mal entendu,
Votre Lettre....

DAMON.

Eh! bien.

CLARICE.

Marton me l'a rendue
Sans vous nommer, disant qu'elle venoit
D'un jeune Cavalier qui pour moi soupiroit.
Sur ce portrait qui m'a déçûe,
Ayant l'esprit frappé d'un objet,
J'ai crû, Monsieur....

DAMON.

Vous avez crû, Madame?

CLARICE.

Ah! dans la confidence où vous forcez mon ame
De grace, épargnez ma douleur!
N'achevez pas de me confondre,
Vous m'entendez assez, & voyez ma rougeur.
Elle vous dit qu'un autre est maître de mon cœur,
Et que c'étoit à lui que je croyois répondre.

DAMON, *à part.*

Je ne suis pas aimé. Ciel! que je suis heureux!

CLARICE.

Après un tel aveu si dur pour tous les deux,
Etouffez au plutôt une flamme inutile:

Et faites, aux tranſports d'un amour trop ardent,
Succéder les égards d'une eſtime tranquille,
Sur vous-même obtenez cet effort difficile:
Et puiſque le hazard vous fait mon confident,
Gardez ſur mon ſujet un ſilence prudent.
Songez qu'à mon ſecret ma gloire eſt attachée;
Que l'objet de mes feux n'en eſt pas informé,
Et que de quelque trait que l'amour m'ait touchée,
Ma foibleſſe à jamais demeurera cachée,
S'il ne m'apprend qu'il m'aime autant qu'il eſt aimé.

DAMON.

Madame, ſoyez aſſurée,
Ne craignez rien de ce côté.
Pour moi la loi plus ſacrée
Eſt celle de la probité.
A quelque paſſion qu'il ait l'ame livrée,
L'honnête homme obéit ſi-tôt qu'elle a parlé;
Et tout, juſqu'à l'amour, lui doit être immolé.
A noircir le beau ſexe on a la bouche prompte,
Vice qu'au fond du cœur j'ai toujours abhorré:
De la foibleſſe qui le dompte,
Quand le ſecret eſt ignoré,
Qui le publie, en mérite la honte,
Et devant la raiſon eſt ſeul deshonoré.
Pour moi, que cette exemple irrite,

Pour les Dames je ſuis d'un tel zéle enflammé,
Que je veux parvenir du moins par ma conduite,
Au bonheur d'en être eſtimé,
Si je ne puis par mon mérite,
Avoir celui d'en être aimé.
Et pour vous en donner une forte aſſurance,
Je vous rends ce Billet, puiſqu'il n'eſt pas pour moi,
Il vous répond de mon ſilence,
Et vous prouve ma bonne foi.

CLARICE.

Un ſi beau procédé m'enchante.
Ah! que ne puis-je en ce jour vous marquer
Combien j'en ſuis reconnoiſſante!

DAMON.

Vous le pouvez.

CLARICE.

Comment? Daignez vous expliquer.
Parlez.

DAMON.

Le prix que je demande
Eſt trop grand pour le mériter.

CLARICE.

Non, il n'eſt point, pour m'acquiter,
Une récompenſe trop grande.

Demandez. Soyez ſûr d'obtenir tout de moi,
Hors ma main, mon cœur qui n'eſt plus ſous ma loi.

DAMON.

Par vos bontés mon ame eſt enhardie.
Puiſque la fortune m'envie
La gloire d'être époux,
Au défaut d'un bonheur ſi doux,
Le ſeul qui peut me flatter dans la vie,
Je vous en fais ici l'aveu,
Eſt de me voir votre neveu.
Pour mériter ce nom, accordez-moi Julie.

CLARICE.

Le choix eſt trop flatteur. Pour hâter ce lien,
Courez la demander de ce pas à mon frere;
Parlez lui de ma part; il vous recevra bien.
Il eſt d'ailleurs ami de votre pere;
Et pour vous appuyer, je népargnerai rien.

DAMON, *en s'en allant.*

Quel heureux coup pour ma tendreſſe!

MARTON, *à part.*

Du ſuccès de cet entretien,
Courons vîte informer la niéce.

(*Elle ſort.*)

SCENE XIV.

CLARICE, *ſeule.*

DANS un malheur comme le mien,
Ce qui me conſole & me flatte,
L'objet de mon amour n'eſt connu que de moi.
Mais quelqu'un vient. Ah! c'eſt lui que je vois.
Empêchons qu'à ſes yeux ma foibleſſe n'éclate.

SCENE XV.

CLARICE, VALERE.

VALERE.

MADAME, c'eſt à vous qu'aujourd'hui j'ai recours.
De vos ſages conſeils j'implore le ſecours
Sur une affaire délicate,
Et qui doit décider du bonheur de mes jours.
A peine j'entre dans le monde;
Et dès le premier pas je crains de m'égarer:
Je ſçai qu'en écueils il abonde;
Sur le plus grand de tous daignez donc m'éclairer.

CLARICE.

Vous faites trop d'honneur à mon peu de lumiere;
Si vous jugez pourtant qu'il vous ſoit néceſſaire,
Monſieur, vous n'avez qu'à parler,
Je ſuis prête à vous conſeiller.

VALERE.

Puiſqu'il faut ouvrir mon ame toute entiere,
Je vous dirai que j'aime.

CLARICE, *à part.*

Ah! Qu'eſt-ce que j'entends!
(*à Valere.*)
Celle pour qui votre ame eſt enflammée,
Sans doute eſt digne d'être aimée,
Et ſes attraits ſont éclatans?

VALERE.

Autant que ſes vertus, c'eſt tout ce qu'on peut dire.
Je la reſpecte, & je l'admire.
On trouve tout en elle, eſprit, beauté, douceur.
A la droiture, à la candeur
Elle joint l'agrément avec la politeſſe,
Et l'étude du monde à beaucoup de ſageſſe.

CLARICE, *bas.*

Chaque mot eſt un trait qui me perce le cœur!
(*haut.*)
Vous ne pouvez en faire un portrait plus flatteur,
Et ne ſçauriez brûler d'une flamme plus belle.
Mais répond-elle à votre ardeur?

VALERE.

Je ſuis bien loin de ce bonheur!
Mon amour n'eſt pas connu d'elle;
Mon reſpect à ſes yeux s'eſt fait ſeul remarquer.
Quand je parois devant ma Souveraine,
Je demeure interdit, je n'oſe m'expliquer,

Et je tremble toujours que l'aveu de ma peine,
N'ait le malheur de la choquer.

CLARICE.

Votre conduite eſt très-louable,
Et votre cœur fait éclater
Tous les ſignes, Monſieur, d'un amour véritable,
Qui ne ſçauroit la révolter.

VALERE.

Non, je n'ai pas l'orgueil de m'en flatter;
Et pour m'expoſer moins dans l'ardeur qui me guide,
Ma main dans un Billet oſe la déclarer,
Et ſuplée au défaut de ma bouche timide.
Pour ſçavoir s'il eſt bien, je viens vous le montrer,
Ne me ſoyez pas trop rigide;
S'ils ſont mal exprimés, mes ſentimens ſont vrais:
Que votre cœur ſeul en décide.
S'ils les goûte aujourd'hui, je ſuis ſûr du ſuccès.

CLARICE.

Pour répondre, Monſieur, à votre confiance,
Je vais lire, & vous dire après,
Sans nul détour, ce que je penſe.
(*A part.*)
En cette dure extrêmité

Oublions que je ſuis Amante,
Pour m'acquitter avec ſincérité
De l'office de confidente.
(*Elle lit.*)

Pour vous d'un feu ſi pur je me ſens pénétrer,
Que ce n'eſt qu'en tremblant que ma main vous l'exprime.
Comme je ne vis plus que pour vous adorer,
Je meurs, ſi l'eſpoir ne m'anime.
Prononcez donc l'arrêt d'où dépendent mes jours.
En flattant mon ardeur d'un retour légitime,
Ne craignez pas d'en voir finir le cours;
Mon amour doit durer toujours,
Puiſqu'il eſt fondé ſur l'eſtime.
(*Après avoir lu.*)

On ne peut déclarer ſon feu plus ſagement.

VALERE.

Vous approuvez ma lettre?

CLARICE.

Aſſurément,
Et vous ne mourrez point.

VALERE.

Clarice le prononce.

CLARICE.

Oui, ce billet mérite une tendre réponſe.

VALERE.

Je l'attends.

CLARICE.

Envoyez-le à l'objet de vos vœux.

VALERE.

La choſe eſt déjà faite. En ces inſtans heureux
Il eſt entre ſes mains.

CLARICE.

C'eſt donc-là la copie ?

VALERE.

Non, c'eſt l'original. Répondez, je vous prie.

CLARICE.

C'eſt à moi, Valere ?

VAEERE.

Oui, c'eſt à vous que j'écris.

CLARICE.

La déclaration étonne mes eſprits.

VALERE.

Dites un mot, vous me ſauvez la vie.

CLARICE, *à part.*

Je ſuis aimée ! Ah ! mon ame eſt ravie,
Et rien n'eſt plus galant que le tour qu'il a pris
Pour déclarer l'ardeur dont il ſe ſent épris !

VALERE.

Eh! quoi! de l'amour le plus tendre
Le ſilence eſt-il donc le prix ?

CLARICE.

Il naît de ma ſurpriſe, & pour me faire entendre
J'ai beſoin.... Mais on vient, je me retire. Adieu.

VALERE.

Daignez me dire, avant que de quitter ce lieu,
Quels ſont vos ſentimens ?

CLARICE.

Si vous voulez attendre
On viendra de ma part ici vous les apprendre.
(*Elle rentre.*)

SCENE XVI.

DAMON, VALERE.

DAMON, *à Valere.*

MA joie, ami, ne peut se concevoir!
J'obtiens Julie, & j'ai l'agrément de son pere.
On a fait venir le Notaire,
Le contrat est dressé, je te le fais sçavoir;
Les violons sont prêts, nous danserons ce soir.
Et toi, mon cher, dis-moi, sans tarder davantage,
Comment vont tes amours où je prends intérêt?
Mais sur ton front qui répand ce nuage?
D'un Plaideur incertain tu portes le visage.

VALERE.

Mon destin est pareil, & j'attends mon arrêt.

DAMON.

Ma présence en ces lieux l'a suspendu peut-être.

VALERE.

Oui, dans le moment qu'elle t'a vu paroître,
Clarice alloit le prononcer.

DAMON.

Mais ses yeux en partie, ont dû te l'annoncer?

VALERE.

Dans ſes regards douteux, où regnoit la contrainte,
Je n'ai rien vu de déciſif,
Et le doute eſt pour moi le tourment le plus vif,
Enflammé par l'eſpoir & glacé par la crainte,
Je ne ſçaurois me définir;
Ma ſituation ne peut être dépeinte:
Je crains de perdre un bien que j'eſpere obtenir.
Dans cette obſcurité, qui me trouble & me gêne,
Je ne ſens rien pour trop ſentir;
Et n'oſant former de deſir,
Je ſuis dans l'attente incertaine
De la douleur & du plaiſir.

DAMON.

L'état eſt violent, & j'entre dans ta peine.

SCENE XVII.

VALERE, DAMON, UN NOTAIRE.

LE NOTAIRE, *à Valere.*

LISEZ, Monsieur, ce papier, s'il vous plaît. Clarice vous l'envoye.

VALERE.

Ah! Quel noir personnage! Je frémis! son habit m'est d'un mauvais présage.

DAMON.

Avant de t'affliger, regarde ce que c'est.

VALERE, *après avoir lû.*

C'est un contrat de mariage! Clarice en cet écrit, quel bonheur est le mien; M'accepte pour époux!

LE NOTAIRE.

Et vous donne son bien.

DAMON.

Un pareil Billet doux doit avoir ton suffrage.

VALERE.

O procédé charmant & qui n'a point d'égal!

LE

LE NOTAIRE, *à Valere.*

Signez vîte, en voyant un ſi gros avantage.

VALERE.

Monſieur, à ce noble langage,
Je reconnois en vous un Notaire Royal.
(Il ſigne.)

SCENE XVIII.

DAMON, VALERE, CLARICE, JULIE, ARLEQUIN, MARTON, LE NOTAIRE.

CLARICE, *à Valere.*

DE la réponſe que j'ai faite
Votre ame eſt-elle ſatisfaite ?
Et trouvez-vous que j'écrive ſi mal ?

VALERE, *à Clarice.*

Surpris de mon bonheur, je ne puis que me taire,
Et me jetter à vos genoux.

CLARICE.

Vous m'aimez. Il ſuffit, Valere ; levez-vous.

Quelque bien dans ce j
faire,
Votre cœur eſt d'un pti

DA

Nous voilà tous heur

ARI

Marton, un
La Lettre de tant
Pourvu que votr

Non ;
Je ſuis faite p

Et moi, qu
blabl

Toute fi

SCENE XIX. & *derniere.*

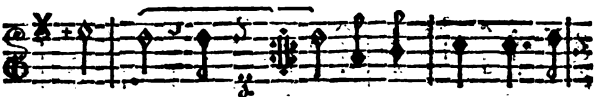
Les Acteurs précédens, LE CHANTEUR, DANSEURS, & DANSEUSES.

LE CHANTEUR.

Léger & gracieux.

VE- nez, jeunes A- mans; je ſuis un

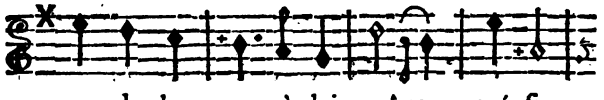
Précep- teur Dont la mo- rale eſt peu ri-



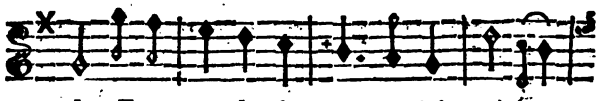
gi- de. Venez. de. De l'En- fant de Pa-

phos je tiens mon art fla- teur; Ecou- tez

des le- çons où lui- même pré- ſide, Ecou-

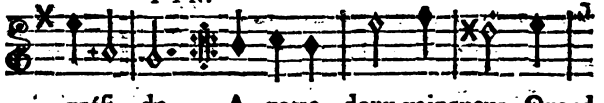


tez des le- çons où lui- même pré- ſi-



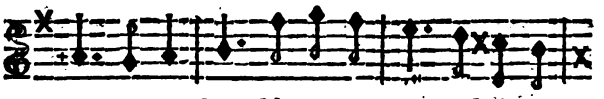
de, Ecou- tez des le- çons où lui- même

FIN.



préſi- de. A votre doux vainqueur, Quand

votre main ti- mide Vou- dra décla-



rer votre ar-deur; Ne prenez pas l'eſprit pour

VAUDEVILLE.

PREMIER COUPLET.

UN GASCON.

II.

LE CHANTEUR.

Pour vous, en qualité d'Amant,
Je prends la plume à tout moment;
Beautés, dont l'œil m'attire;
Mais pour me charger avec vous
Du titre dangereux d'Epoux,
Je ne ſçais pas écrire.

III.

Pour honoret d'un juſte encens
Et les vertus & les talens,
Le Dieu des vers m'inſpire;
Mais pour louer le vice heureux,
Et tous ſes partiſans honteux,
Je ne ſçais pas écrire.

IV.

Pour copier une chanſon,
Ma main ne fait point de façon;
On n'a qu'à me le dire.
Mais pour donner des rendez-vous,
Et répondre à des Billets doux,
Je ne ſçais pas écrire.

V.

Quand il faut ſigner un Contrat
Contre lequel l'Amour combat,
Notre main ſe retire ;
Mais pour aſſurer le bonheur
D'un Amant choiſi par le cœur,
Ah ! quel plaiſir d'écrire !

V I.

ARLEQUIN, *au Parterre.*

On peſte contre le papier,
Quand on a le don d'ennuyer,
Au lieu de faire rire ;
Mais pour l'Auteur qui réuſſit,
Et que votre main applaudit,
Ah ! qu'il eſt doux d'écrire !

FIN du Tome VI.

LE BON AMI,

COMÉDIE,

EN UN ACTE ET EN PROSE;

Repréſentée par les Comédiens FRANÇOIS *ordinaires du Roi le dix-ſept Novembre* 1780.

Prix, 1 liv. 4 ſols.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXXI.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LA COMTESSE.	*Mme Bellecour.*
LUCILE, *sa fille.*	*Mlle Contat.*
MONDOR, *ami de la Comteſſe.*	*M. des Eſſarts.*
ERASTE, *fils de Mondor.*	*M. Fleury.*
LISIMON, *ami de Mondor & de la Comteſſe.*	*M. Molé.*
LISETTE.	*Mlle Luzi.*
UN LAQUAIS.	*M. Marchand.*

La Scène ſe paſſe à la campagne, chez la Comteſſe.

LE BON AMI,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, LISETTE.

LISETTE.

Et voilà, Monſieur, la biſarrerie du ſort : vous aimez la fille & la mere vous aime.

ERASTE.

Que m'importe le cœur de la Comteſſe ? Lucile ! charmante Lucile ! C'eſt de vous ſeule que je veux me faire aimer.

LISETTE.

Vraiment, je ſens bien cela, peut-être même, ſoit dit entre nous, que vous y parviendriez. Mais comment faire ? Avec la meilleure volonté du monde, le moyen de vous ſervir ? La Comteſſe ne vous quitte pas ; elle a ſans ceſſe les yeux ſur vous. Elle eſpere vous rendre ſenſible.

ERASTE.

Si Lucile vouloit être d'intelligence, ſi tu voulois.....

LISETTE.

De quoi cela ſerviroit-il ? A augmenter ſes peines, les vôtres peut-être, & ſi vous ſaviez tout ce qui ſe paſſe ; ſi vous connoiſſiez votre rival.

ERASTE.

J'ai un rival ?

LISETTE.

Plus redoutable que vous ne croyez.

ERASTE.

Lui redoutable ! un homme qui veut m'enlever Lucile. Redoutable ! Ah ! quel eſt-il ?

LISETTE.

Voulez-vous abſolument le ſçavoir ?

ERASTE.

Si je le veux ! tu le nommes ?

LISETTE.

Mondor.

ERASTE.

Mon pere !

LISETTE.

Lui-même. Jugez d'après cela, ſi Lucile doit être tranquille ; elle ſent que la Comteſſe qui a jetté les yeux ſur vous, va ſeconder les vues de Mondor ſur elle ; pour être plus ſûre du fils, elle va lui ordonner d'aimer le pere. Que voulez-vous qu'elle faſſe vis-à-vis d'une mere coquette, biſarre, capricieuſe ? Elle eſt plus à plaindre que vous, vous dis-je.

ERASTE.

Enfin, quel parti prendre ? Je ne demeurerai pas plus longtems dans l'incertitude où je ſuis : je veux voir Lucile, lui découvrir le fond de mon cœur, lire dans le ſien. Si je peux lui être cher, rien ne m'inquiete. Quels obſtacles l'amour ne ſur-

monte-t-il pas ! Mais ſi je ſuis ſans eſpoir, je retourne à Paris, & m'éloigne à jamais de ce lieu.

LISETTE.

Croyez-vous que la Comteſſe vous laiſſe partir ? Votre pere lui-même vous ordonnera de reſter. Vous voulez voir Lucile, l'entretenir de votre amour ; & le pouvez-vous ? Depuis quelques jours votre pere ſuit ſes pas, comme la Comteſſe ſuit les vôtres. Auſſi, depuis le tems que vous êtes ici, qui a jamais vu garder ainſi le ſilence ? La timidité n'eſt pas faite pour votre âge ; & une figure comme la vôtre, Monſieur, en diſpenſe toujours.

ERASTE.

Que décidons-nous ?

LISETTE.

Je ſuis fort embarraſſée : je vois cependant quelques reſſources avec la Comteſſe. Par fois elle eſt ſenſible ; mais elle a la manie de jouer la jeuneſſe, l'eſprit : elle veut plaire enfin ; ainſi pour l'amadouer, il faut.....

ERASTE.

Ne vas-tu pas me propoſer de lui faire ma cour ?

LISETTE.

Pourquoi pas ?

ERASTE.

Mais ſi par un caprice dont je la crois fort capable, elle vouloit me faire expliquer, & ſavoir abſolument ce que je penſe.

LISETTE.

Eh bien ! vous lui diriez que..... que vous l'aimez.

ERASTE.

Moi ! que je la trompe, que je lui témoigne, que je lui avoue un amour que je ne ſens pas, que je ne ſentirai jamais : n'attends pas cela de moi, Liſette.

LISETTE.

Voilà les jeunes gens. Faut-il ſéduire un jeune objet, être

heureux, le trahir; c'eſt dans la nature, & que n'affectent-ils pas? Faut-il perſuader une perſonne qui n'a rien à perdre, la perſuader pour ſon intérêt, pour l'empêcher de faire une folie, c'eſt au-deſſus de leurs forces, ils n'oſeroient, & c'eſt alors que ces Meſſieurs ont de la délicateſſe.

ERASTE.

Tu te trompes, Liſette, ſi tu me confonds dans la foule de ces êtres dont le monde fourmille, dont l'état eſt de ſéduire, qui n'ont d'autre but que de tromper; qui vont toujours vantant la beauté, déprimant la vertu, & qui d'autant plus dangereux, qu'ils ſavent mieux déguiſer leur ſcélérateſſe, ſont les fléaux les plus horribles de la ſociété: ſache me diſtinguer d'eux, je t'en prie; je ſais trop combien ils ſont odieux & mépriſables, pour que je veuille leur reſſembler.

LISETTE.

Il n'eſt donc plus queſtion de dire à la Comteſſe que vous l'aimez; mais peut-on eſpérer de vous, Monſieur, que vous voudrez bien ne pas lui dire que vous ne l'aimez pas?

ERASTE.

A Dieu ne plaiſe que je veuille l'offenſer. J'ai pour elle trop de reſpect & trop d'eſtime. Je te promets de m'en tenir, à ſon égard, aux regles de la plus ſaine galanterie. S'il ne faut que cela pour la tenir dans l'erreur, ſoit ſûre qu'elle y reſtera longtems. Mais, Liſette, puis-je compter que tu me ſerviras auprès de Lucile? De grace, peins-lui mon amour, ma conſtance. Je veux lui avouer moi-même tout ce que je ſens, la rendre ſenſible à ma tendreſſe, ou mourir à ſes genoux.

SCENE II.

ERASTE, LISIMON, LISETTE.

LISIMON.

MOURIR! c'eſt un peu fort.

ERASTE, *allant vers lui.*

Liſimon, mon cher Liſimon, vous êtes l'ami de mon pere; vous êtes le mien; vous êtes le bon ami de toute la maiſon: de grace, empêchez mon pere, empêchez la Comteſſe de faire une ſottiſe, une folie; que je vous doive mon bonheur. Je ſuis le plus malheureux des hommes, & vous pouvez ſeul me tirer de l'embarras où je ſuis.

LISIMON *lui tendant la main.*

Eh bien, mon ami, expliquez-vous?

LISETTE.

La choſe eſt toute ſimple. La mere cherche le fils, la fille fuit le pere; & tandis que l'un évite celle-ci, l'autre court après celle-là.

LISIMON.

Me voilà bien éclairci.

LISETTE.

Vous allez l'être, écoutez-moi. Son pere eſt ſon rival, la Comteſſe la rivale de ſa fille. Les uns ſont aimés de ceux qu'ils n'aiment pas, & ceux que les autres n'aiment pas, les aiment.

LISIMON.

Fort bien; (*à Eraſte.*) répondez, vous aimez Lucile.

ERASTE.

Je l'adore.

LISIMON.

Lucile vous aime?

ERASTE.

Liſette, réponds.

LISETTE.

Ecrivez qu'oui.

LISIMON.

La Comteſſe a du goût pour vous?

ERASTE, *avec aigreur.*

Pour moi.

LISIMON.

Vous n'en avez pas beaucoup pour elle?

ERASTE.

Je n'en aurai jamais.

LISIMON.

Et votre pere en veut à Lucile?

ERASTE.

A ſoixante ans, elle n'en a que quinze.

LISETTE.

En deux mots, j'avois dit tout cela.

LISIMON.

C'eſt entendu. Vous êtes aimé de Lucile & de la Comteſſe, & Lucile eſt aimée de vous & de Mondor, voilà tout. Il eſt queſtion de prendre un parti. Je ſuis votre ami, je ſuis le leur. Vous ſçavez que je ſçais prendre toutes ſortes de caracteres; que je ſuis tour-à-tour gai, ſérieux, bouffon & ſevere, bavard ou diſcret, ſuivant que les circonſtances l'exigent. Tantôt badin, tantôt cauſtique, je ſçais me faire aimer, ſur-tout me faire craindre, parce que, ſoit que je perſiffle, ſoit que je moraliſe, je ne déguiſe jamais la vérité. Je ſeconderai vos vues; elles ſont juſtes, honnêtes, raiſonnables; & je ceſſerai d'être Liſimon, ou j'empêcherai vos parens de faire cette ſottiſe.

LISETTE.

On vient à nous, c'eſt Madame la Comteſſe,

SCENE III.

LA COMTESSE, LISIMON, ERASTE, LISETTE.

LA COMTESSE.

Eh, bon jour, Eraſte, comment vous portez-vous, mon enfant? .... Approchez ..... Eh bien, comment ſuis-je aujourd'hui?

LISETTE, *bas à Eraſte.*

Songez du moins à être galant.

ERASTE.

Vous êtes..... comme toujours.

LA COMTESSE.

C'eſt-à-dire?

ERASTE.

C'eſt-à-dire.....

LISETTE, *bas à Eraſte.*

Charmante.

ERASTE.

Charmante.

LISIMON *à part.*

Le ſot!

LA COMTESSE *à Eraſte.*

Trouvez-vous cette robe d'un joli goût?

ERASTE.

C'eſt vous, je crois, qui l'avez choiſie, & c'eſt faire ſon éloge.

LISIMON.

Elle n'eſt pas de votre âge.

LA COMTESSE.

Ah! ah! vous êtes-là, Liſimon? (*à Eraſte.*) Elle vous plaît donc?

ERASTE.

Infiniment.

LISIMON.

Vous êtes femme à le croire.

LA COMTESSE.

(*à Liſimon.*) Eh !.... (*à Eraſte*) Vous ne me dites rien de ma coëffure.

ERASTE.

Ce chapeau vous ſied on ne peut pas mieux.

LISETTE *bas à Eraſte.*

Bravo !

LA COMTESSE.

Vous me trouvez donc bien ?

ERASTE.

A ravir. (*Il ſe tourne vers Liſette pour ſe faire applaudir.*)

LA COMTESSE.

A ravir, Liſimon, à ravir Liſette, à ravir ! Qu'il me tarde que ma fille me voie ſous cette parure. Je vais jouir de ſa jalouſie, de ſon dépit. Vous croyez donc, Eraſte, que nous mériterions encore qu'on entreprit notre conquête ?

LISIMON.

Ne craignez-vous pas de le rendre téméraire, Madame ?

LA COMTESSE.

Je ne lui pardonnerois pas la plus légère témérité, ſi elle ne portoit pas avec elle ſon excuſe.

ERASTE.

Un grand amour ?

LA COMTESSE.

Et oui, oui..... l'amour ! que ce mot eſt joli ! qu'il eſt doux quand celui que l'on aime le prononce ! L'amour.... l'amour..... voyons, redites-moi cela.

LISIMON.

Eh bien ! ne finirez-vous pas ? Eh ! Madame, dites tout uni-

ment à Eraſte que vous l'aimez avec ardeur, avec tranſport, avec rage. Vous, Monſieur, avouez ſans détour à Madame, ſi vous l'aimez, ou ſi vous ne l'aimez pas.

LA COMTESSE.

Notre ami a raiſon. N'eſt-il pas vrai, Eraſte? Il n'eſt rien de tel que de s'expliquer.

LISETTE *bas à Eraſte.*

Dites-lui donc quelque choſe.

ERASTE *bas à Liſette.*

Je ne ſçais que devenir.

LA COMTESSE.

Eh, mais, je crois qu'il ſe trouble..... il eſt charmant lorſqu'il rougit: (*lui frappant ſur l'épaule*) mon ami, je vous entends, votre ſilence & votre timidité ſont plus expreſſifs que des tranſports.

LISETTE.

Voici fort à propos Mademoiſelle Lucile, elle entendra ces déclarations.

LA COMTESSE.

J'en ſuis, en vérité, charmée. On va faire la comparaiſon, il ne manquoit plus qu'elle pour achever mon triomphe.

LISIMON.

Nous allons voir.

SCENE IV.

LA COMTESSE, LISIMON, ERASTE, LUCILE, LISETTE.

LA COMTESSE.

APPROCHEZ, Madamoiſelle..... approchez, & venez entendre..... Vous êtes inſtruite, ſans doute, de l'amour

que Monſieur a pour moi.... Oui, Monſieur.... Eraſte... lui-même. Il le faiſoit éclater tout-à-l'heure, & c'eſt votre préſence qui a ſuſpendu ſes tranſports.

LUCILE.

J'en ſuis au déſeſpoir, Madame; mais je me retire, & Monſieur peut recommencer.

LA COMTESSE.

Il faut que vous ſachiez que j'aime à mon tour, & qu'Eraſte va recevoir ma main..... Vous paroiſſez ſurpriſe?

LUCILE.

Non, Madame, c'eſt un petit mouvement de.... de.....

LISETTE *ſuppléant à l'embarras de Lucile.*

De joye, de joye.

LUCILE.

Je vous connois, & je ne vois rien en cela qui doive m'étonner.

LA COMTESSE.

Vous ſçavez combien j'ai été ſenſible à la mort de votre pere; j'en fus touchée: oh! vivement touchée. Il m'aimoit tant! Mais je ne ſuis pas faite pour le veuvage, j'en conviens, & je ſuis bien excuſable; ma naiſſance, mon âge, ma figure, que de titres pour ſonger à réparer la perte d'un époux! J'ai jetté les yeux ſur lui, il va me rendre heureuſe, il va être heureux, n'eſt-ce pas, Eraſte?

LISETTE *bas à Eraſte.*

Et allons donc.

ERASTE.

Peut-on ne pas l'être auprès de vous?

LA COMTESSE.

Vous l'entendez, ma fille, vous l'entendez; & il paroît que vous prenez part à ma joie.

LUCILE.

Oui, Madame, plus de part que vous ne pourriez croire, je vous félicite du choix. Votre conquête eſt bien digne de vous..... & (*faiſant la révérence*) je vous reſpecte trop pour vous l'envier.

ERASTE *à part.*

Elle en croit l'apparence : je ſuis bien malheureux.

LA COMTESSE.

Au reſte, ſoyez tranquille ſur votre ſort; les intérêts de mon cœur ne me font pas oublier les vôtres, je penſe à vous, ma fille, je penſe à vous.

LISIMON.

La bonne maman !

UN LAQUAIS *entrant.*

Madame, on vous apporte cette ſtatue.....

LA COMTESSE.

Ah ! bon. C'eſt la ſtatue de l'Amour que je vais faire placer dans mes boſquets..... Allons faire un tour de promenade, le tems eſt ſi beau, vous me donnerez la main, Eraſte ?

ERASTE.

Madame..... (*Il témoigne ſon embarras, & Liſette le force à ſuivre la Comteſſe.*)

LUCILE.

Quelle apparence, Madame, que touchant au moment fortuné, Monſieur manquât aux régles de la galanterie, je ne reconnoîtrois pas là l'amour tendre, l'amour ardent que vous lui avez inſpiré.

ERASTE.

Comme elle m'aſſaſſine !

LA COMTESSE.

Si quelque affaire exigeoit ma préſence, Liſette, l'on viendroit me chercher dans le petit boſquet..... là bas..... du côté du

labyrinthe. (*à Eraſte*) Allons mon preux Chevalier, allons reſpirer l'haleine des zéphirs, entendre le murmure des eaux, le concert des fauvettes. Mes boſquets ſont charmants, les myrthes en ſont beaux. C'eſt un ſéjour délicieux ! délicieux : ah ! c'eſt délicieux. (*Elle ſort avec Eraſte*).

LISIMON.

Les myrthes, les fauvettes ! je ne tiens pas contre ce ridicule... Je préſume que vous voulez être ſeules, Meſdemoiſelles.

LISETTE.

Monſieur. . . . . .

LISIMON.

Je m'en vas, je m'en vas, & ſongerai à vous ſervir. Un peu de gaîté, Lucile, un peu de gaîté. Vous n'êtes pas auſſi à plaindre que vous le croyez. Je me mêle de votre affaire, moi; c'eſt un procès gagné, & gagné avec dépens.

SCENE V.

LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Eh bien, Mademoiſelle, qu'en dites-vous ?

LUCILE.

Que ma mere. . . . . .

LISETTE.

Eſt toujours folle. Vous êtes ſenſible à cela.

LUCILE.

Je verrois cent Amans aux genoux de ma mere, & Eraſte aux pieds de toutes les femmes de l'univers, que cela me ſeroit d'une parfaite indifférence.

LISETTE.

Voudriez-vous me perſuader cela ? Je ſçais à quoi m'en tenir.

LUCILE.

Tes propos m'impatientent.

LISETTE.

Les vôtres me prouvent que je dis vrai.

LUCILE.

Je vous ordonne de vous taire.

LISETTE.

Je ne me tairai pas, vous y perdriez trop. Ce que j'ai à vous dire vous intéreſſe aſſez, pour que je vous prie de m'écouter.

LUCILE.

Viendras-tu me bercer encore de tes contes ridicules? J'y voyois mieux que toi, Liſette; tu avois beau vouloir me perſuader que j'étois chere à Eraſte, qu'il vouloit faire mon bonheur; que ma tendreſſe pouvoit ſeule faire le ſien; je n'en ai jamais rien cru.

LISETTE.

Et vous le croyez encore.

LUCILE.

Je ne l'ai jamais cru, & tu viens de voir combien j'étois fondée.

LISETTE.

Je n'ai pas vu cela, moi.

LUCILE.

Quelles preuves te faut-il donc? L'aveu de ma mere, le ſien...

LISETTE.

Seriez-vous la dupe de cela? Auriez-vous pris pour du ſérieux les douceurs dont il vient d'accabler Madame votre mere? Je ne le crois pas, vous avez trop d'eſprit; & les yeux d'Eraſte démentoient trop bien ſon langage.

LUCILE.

Y a-t-il la moindre apparence à ce que tu me dis là?

LISETTE.

Apprenez que c'eſt un rôle qu'il a joué de convention.

LUCILE.

C'eſt plaiſanter bien mal à propos.

LISETTE.

Je ne plaiſante point du tout. Aujourd'hui, Mademoiſelle, aujourdhui, c'eſt-à-dire, après quatre grands mois de ſéjour, il s'eſt haſardé à me déclarer l'amour qu'il a pour vous. Je lui ai parlé de celui que votre mere ſent pour lui, il s'en doutoit à peine : nous avons décidé qu'il falloit ſe prêter à ſon erreur, attendre l'inſtant favorable.

LUCILE.

L'inſtant favorable; tu aimes bien à te flatter; & quand ma mere voudroit remplir mes vœux, le pere d'Eraſte n'y mettra-t-il pas un obſtacle invincible? Tu vois combien j'en ſuis obſédée; je ne vois que lui.

LISETTE.

Eraſte voit-il autre choſe que votre mere? Vous êtes l'un & l'autre dans un cas tout pareil. Mais nous avons Liſimon pour nous, & c'eſt un grand point : Mondor & la Comteſſe redoutent ſa franchiſe & ſa vivacité : j'ai une grande confiance en lui, & je le regarde comme notre dieu tutélaire.

LUCILE.

Ne voilà-t-il pas Mondor?

LISETTE.

C'eſt lui-même : il nous a apperçues, & nous ne pouvons l'éviter : allons, allons, il faut prendre ſon parti.

LUCILE.

Je m'ennuye d'avance.

LISETTE.

Si c'étoit le fils.

SCENE VI.

SCENE VI.

MONDOR, LUCILE, LISETTE.

MONDOR.

PEUT-ON, sans vous déplaire, Mademoiselle, prétendre au bonheur de vous entretenir quelques instans ?

LUCILE.

Vous ne devez jamais craindre, Monsieur, de déplaire à qui que ce soit.

MONDOR *à Lucile.*

Si je croyois que cet aveu fut sincere, ...

LISETTE.

Eh bien, Monsieur, qu'en arriveroit-il ?

MONDOR *à Lucile.*

Je vous ferois une petite confidence.

LISETTE.

Ma maîtresse & moi ne sommes guères propres à garder des secrets.

MONDOR.

Ta maîtresse est plus discrette que tu ne veux me le persuader ; & je ne craindrois pas de lui confier les choses les plus importantes.

LUCILE.

Monsieur, vous auriez tort, je crois.

MONDOR.

Et si ce secret vous regardoit.....

LUCILE.

N'importe.

MONDOR.

Comment ! si je vous disois que.....

LUCILE *à Liſette.*

Liſette, n'eſt-ce pas Monſieur que ma mere demandoit tout-à-l'heure ?

MONDOR.

Je la verrai tantôt. Si je vous diſois que.....

LISETTE.

Nous aurons de belles viſites aujourd'hui.

MONDOR.

Cela me fait plaiſir..... Si je.....

LUCILE *ſe détournant.*

Ils auront une belle journée.

MONDOR.

Oh, très-belle..... Si je vous diſois que.....

LISETTE *paſſant entre Lucile & Mondor.*

Tenez, Monſieur, l'année derniere un ami de Madame la Comteſſe qui vint la voir ici, s'aviſa de ſe rendre amoureux de Mademoiſelle; il fut aſſez hardi pour le lui déclarer. Mademoiſelle répondit à cela par un grand éclat de rire, elle courut à ſa mere, le lui conta : la Comteſſe le dit à ſes amis; je le ſçus, moi qui vous parle, je le dis à d'autres qui ne manquerent pas de le répéter, & en moins de deux jours, toute la compagnie en fut inſtruite. On ſe mocqua de lui ſans gêne, & le perſifflage fut porté ſi loin, qu'il fut obligé de déguerpir avant la fin de l'été.

LUCILE.

Et cet homme étoit Monſieur le Chevalier de Florenvaux.

LISETTE.

Pour que vous n'en prétendiez cauſe d'ignorance.

MONDOR.

De quoi alloit s'aviſer auſſi cet homme de ſe rendre amoureux? Je le crois qu'on ſe mocqua de lui, vieux comme il eſt.

LISETTE.

Il vous ſoutint un jour que vous étiez du même âge.

MONDOR.

Je me rappelle qu'il prétendoit me prouver cela.

LISETTE.

Et il vous en fit convenir, si j'ai bonne mémoire.

MONDOR.

Ah ! je voulois bien céder par complaisance; d'ailleurs cet homme est bâti sur un modèle..... Un pareil personnage est-il né pour faire des conquêtes? (*se rengorgeant.*) Mais s'il avoit eu dix ans de moins, qu'à des mœurs douces, & des manières agréables, il eut joint une figure intéressante.

LISETTE.

Là..... Comme vous.

MONDOR.

Vous êtes trop honnête.

LISETTE.

Ah ! c'est une autre thèse. S'il eût eu ces qualités, peut-être qu'alors, Mademoiselle.....

LUCILE.

Mais il ne l'avoit pas cette figure, il ne les avoit pas ces manières. Si..... si..... avec vos si, Lisette, vous faites toujours de mauvais raisonnemens.

LISETTE.

Je vois bien que Mademoiselle n'aime pas les suppositions.

LUCILE *bas à Lisette.*

Te tairas-tu? Veux-tu l'engager à ce que je crains?

MONDOR *avec embarras.*

Mademoiselle..... Lisette.....

LISETTE.

Hélas, Monsieur, de quoi s'agit-il?

MONDOR *avec transporti.*

Ah, Mademoiselle..... Mademoiselle..... ayez pitié.....

LISETTE.

Quel tranſport ! eſt-ce que vous vous trouvez mal ?

LUCILE.

Il faut appeller du monde.

MONDOR.

Du monde, y penſez-vous ?

LUCILE.

Liſette, ſecourez donc Monſieur. Voilà mon flacon.

MONDOR *faiſant mine de ſe jetter à genoux.*

Et non, non, belle Lucile, c'eſt vous, c'eſt vous ſeule.....

LUCILE.

Hola, quelqu'un !

MONDOR.

Gardez-vous-en bien.

LUCILE.

Vîte, vîte, du ſecours.

LISETE *criant.*

Au ſecours ! au ſecours ! au ſecours !

(MONDOR *ſe releve & quitte les genoux de Lucile avec un mouvement de dépit & de colere.*)

SCENE VII.

LISIMON, MONDOR, LUCILE, LISETTE.

LISIMON *paroiſſant dans le fond.*

De quoi s'agit-il ?

MONDOR.

Ce n'eſt rien, ce n'eſt rien.

LUCILE.

C'eſt que Monſieur alloit ſe trouver mal, & j'ai eu peur, moi.

LISETTE.

Ma foi, & moi auſſi. J'en ſuis tremblante. (*bas à Liſimon.*) Nous

touchions à la déclaration. (*haut.*) Cela vous paſſe-t-il un peu, mon cher Monſieur ?... Le pauvre homme ! (*à Liſimon.*) Voulez-vous bien permettre qu'on ſe repoſe ſur vous, d'une ſanté qui nous eſt ſi précieuſe.

LISIMON.

Oui, oui, ſoyez tranquille. Je veux être ſon médecin.

MONDOR.

Je m'y ſuis mal pris. Cependant ſans Liſette..... chut,., Liſimon s'avance.

(*Lucile & Liſette ſortent en ſe mocquant de Mondor.*)

SCENE VIII.

LISIMON, MONDOR.

LISIMON, *riant & lui tendant la main.*

Ah, ah, ah ! touchez-là notre ami.

MONDOR, *embarraſſé.*

Serviteur, ſerviteur.

LISIMON.

Serviteur.... Eh bien, vous êtes donc malade ?

MONDOR.

Moi ! c'eſt une plaiſanterie.

LISIMON.

J'ai là deſſus des ſoupçons, des ſoupçons..... Oh, les plus ſinguliers du monde.

MONDOR *à part.*

Il veut tâter le terrein.

LISIMON.

J'ai par fois l'imagination un peu déréglée, & chaque fois que j'y ſonge, il faut que j'en rie. C'eſt plus fort que moi. Ah, ah, ah.

MONDOR *à part.*

Il m'a pénétré, ne nous déconcertons pas. (*haut.*) Faut-il que j'en rie auſſi ?

LISIMON *prenant tout-à-coup l'air ſérieux.*

Non, mon ami. J'en dois rire tout ſeul. (*riant encore.*) Ah, ah, ah.

MONDOR.

Eh bien ! riez, riez. (*à part.*) Je ſuis interdit, ne le faiſons pas expliquer..... (*haut.*) Adieu, mon ami, adieu.

LISIMON.

Etes-vous curieux de ſçavoir ?....

MONDOR.

Vous connoiſſez ma diſcrétion.

LISIMON.

Vous voudriez bien que je fuſſe auſſi diſcret que vous.

MONDOR.

Adieu.

LISIMON.

Je veux que vous ſachiez.....

MONDOR.

Une petite affaire m'appelle ailleurs.

LISIMON.

Ce ſera pour un autre moment.

MONDOR.

Elle preſſe.

LISIMON.

N'importe..... Je ſoupçonne que..... que..... (*bas à l'oreille.*) Vous êtes amoureux.

MONDOR.

Moi !

LISIMON.

Vous.

MONDOR.

La penſée eſt folle.

LISIMON.

Mais elle eſt vraie.

MONDOR.

Il y auroit de l'extravagance.

LISIMON.

Je le ſçais bien.

MONDOR.

A mon âge !

LISIMON.

Sans doute. J'ai dit quelquefois à part moi ; le petit homme Mondor à ſoixante.....

MONDOR.

Doucement, doucement.

LISIMON.

Et quelques années, veut franchir le pas ; il y reſtera, le pauvre homme, il y reſtera.

MONDOR.

Chacun ſçait ſes affaires.

LISIMON.

Pour moi, je paſſe les folies ; mais je crains les ridicules, je les crains ; & Dieu ſçait, notre vieux ami, ſi vous en aurez votre bonne part. Tenez, ſi vous étiez homme à faire une ſottiſe, je ſerois homme à lancer les premiers brocards. Je donnerois l'exemple, je ne vous le cache pas. Je mettrois tout en jeu contre vous, je ferois un tapage de tous les diables ; & cela par pure amitié, par pure amitié, entendez-vous, notre ami. Je ne voudrois pas ſouffrir qu'un homme qui a toujours paſſé pour ſage, ſur le déclin de ſa carrière devint la fable du Public ; vous ſeriez un homme perdu, perdu ſans reſſource.

MONDOR.

Ne vous inquiétez pas.

LISIMON.

Vous m'assurez que mes conjectures sont fausses ?

MONDOR.

Oui, oui, oui.

LISIMON.

Vous m'en donnez votre parole d'honneur ?

MONDOR.

Tout ce que vous voudrez.

LISIMON.

Il suffit..... (*Il fait semblant de sortir, & revient sur ses pas.*) Mais prenez garde au moins.....

MONDOR.

Je vous dis d'être tranquille.

LISIMON.

A la bonne heure. (*Revenant encore.*) Mais.....

MONDOR.

Mais, mais vous m'impatienteriez à la fin; quand j'ai dit une chose, on y peut compter.

LISIMON.

J'y compte donc. (*à part.*) Essayons de le pousser à bout. (*Il fait une fausse sortie, & passe de l'autre côté de Mondor.*)

MONDOR (*se tournant toujours du même côté.*)

Et mais..... mais !... Ah..... j'ai cru qu'il revenoit encore. Cet homme est dangereux, il le feroit comme il le dit.

LISIMON *avec éclat.*

Si je le ferois !

MONDOR.

La peste ! vous m'avez fait une frayeur à mourir.

LISIMON.

Pour la dernière fois, je puis donc être tranquille ?

MONDOR.

Oui, oui, oui, allez, allez. (*Il le suit des yeux jusqu'à la coulisse.*) (*seul.*) Enfin le voilà parti. Il faut bien me défier de

cet homme. Comme il eſt acharné ! Il faut qu'il ne ſache rien, que quand il n'y aura plus rien à faire. Allons trouver la Comteſſe ; allons, & n'épargnons rien pour hâter un hymen..... Eh bien ! ne voilà-t-il pas encore mon bavard ? Comme il avance lentement ! .... il a le regard fixe & ſévère ..... il vient à moi..... je voudrois être à vingt lieues d'ici.

LISIMON *d'un ton ſérieux qui contraſte avec celui du commencement de cette Scène, & ramenant Mondor qui ſortoit.*

J'ai un mot à vous dire. J'ai voulu vous éprouver, Mondor, & voir ſi vous auriez l'audace de perſiſter dans votre folie.

MONDOR.

Vous êtes un goguenard.

LISIMON.

Je ne plaiſante plus. Je ſçais ce qui ſe paſſe, jugez ſi vous avez eu bonne grace à me mentir.

MONDOR.

Croyez.....

LISIMON.

Ne répliquez pas : je vous dis que je ſçais tout. Je n'eſſayerai pas par des railleries piquantes & injurieuſes de vous peindre le ridicule où vous vous jettez. Je ſors en ce moment du caractère badin, la choſe eſt de conſéquence ; & votre honneur eſt trop intéreſſé pour que je ne m'explique pas très-ſérieuſement. Vous aimez Lucile, & vous aſpirez à ſa main : eh bien ! elle eſt perdue pour vous.

MONDOR.

Elle eſt perdue pour moi ! ....

LISIMON.

Ce tranſport vous décèle ; allons, ayons au moins de la franchiſe.

MONDOR.

Eh bien ! il eſt vrai ; je l'aime & je prétends.....

LISIMON.

Ne prétendez rien du tout, il faut renoncer à elle, & aujourd'hui même ſigner ſon contrat de mariage.

MONDOR.

De Lucile ! moi le ſigner, & ne pas le ſigner en qualité d'époux ; non, mon ami, n'attendez pas cela de moi.

LISIMON.

Il le faut cependant, elle va être unie à l'objet de ſa tendreſſe.

MONDOR.

Et quel eſt ce mortel heureux ?

LISIMON.

C'eſt votre fils.

MONDOR.

Mon fils ?

LISIMON.

Lui-même, il eſt votre rival.

MONDOR.

Et il eſt aimé ?

LISIMON.

Oh, très-aimé.

MONDOR.

Eh bien, c'eſt tant pis pour lui.

LISIMON.

C'eſt bien mieux tant pis pour vous. Ne voudriez-vous pas entrer en concurrence avec lui ? le ſupplanter ? Vous êtes bien homme à enfanter un projet auſſi glorieux, allez vous mettre ſur les rangs, allez, vous en triompherez peut-être ; vous avez pour vous la maturité, la raiſon, l'expérience ; ce pauvre malheureux n'a pour lui que la jeuneſſe, les graces..... l'Amour..... vous en triompherez, vous dis-je, & il vous reſtera la ſatisfaction de voir couler ſes larmes, la gloire d'être cité dans le public, comme un homme ſenſé, comme un père tendre. Je ne

vous en dis pas davantage ; faites bien vos réflexions ſur ce qui ſe paſſe : je vous laiſſe rêver à cela, & j'attends tout d'un homme qui connoît ſes devoirs, & qui veut ſe conſerver des amis.

SCENE IX.

MONDOR *ſeul.*

QUE ne s'en alloit-il tout de bon la première fois. Il avoit bien à faire de revenir ſur ſes pas pour me mettre à la torture..... Cependant il n'y a pas deux partis à prendre ; il faut que mon fils ou moi..... Et quel droit un fils a-t-il de l'emporter ſur ſon pere ? .... Mais s'ils s'aiment..... comment me tirer d'embarras ? Je ne ſçais. Allons, il faut fuir le danger..... Je veux m'éloigner d'ici, ſur-tout en éloigner mon fils ; le deſſein en eſt pris : je pars.

SCENE X.

MONDOR, ERASTE.

ERASTE *entrant précipitamment.*

OU eſt Lucile, que je la détrompe ; que je..... Voilà mon pere.

MONDOR.

Avez-vous rencontré Liſimon ?

ERASTE.

Non, mon pere.

MONDOR.

Où eſt la Comteſſe ?

ERASTE.

Nous avons fait un tour dans le jardin, nous ſommes revenus enſemble, & je viens de la laiſſer dans ſon appartement.

MONDOR.

Conduiſez-moi auprès d'elle, que j'en prenne congé.

ERASTE.

Eſt-ce que vous partez?

MONDOR.

Dites que nous partons.

ERASTE.

Nous partons?

MONDOR.

Oui, Monſieur, j'ai des affaires à Paris.

ERASTE.

Ces affaires exigent-elles la préſence de deux perſonnes?

MONDOR.

Non pas abſolument.

ERASTE.

Eh bien! mon pere?

MONDOR.

Vous n'avez qu'à vous en charger, vous m'épargnerez la peine du voyage..... Voulez-vous? Mais non, voilà quatre grands mois que nous ſommes ici, il y auroit de l'indiſcrétion à y demeurer plus long-tems.

ERASTE.

On s'attend à nous y voir juſqu'à la fin de la ſaiſon.

MONDOR.

Je veux partir demain.

ERASTE.

Il doit arriver du monde à la Comteſſe.

MONDOR.

Je ne veux pas attendre.

ERASTE.

Que voulez-vous que l'on penſe d'un départ auſſi précipité ?

MONDOR.

Tout ce que l'on voudra.

ERASTE.

Vous pourriez, mon pere..... me laiſſer ici.

MONDOR.

Pourquoi faire ?

ERASTE.

Vous ſçavez que l'air de la campagne eſt néceſſaire à ma ſanté.

MONDOR.

Dans quelques jours vous irez chez votre tante.

ERASTE.

Je ne ſuis pas trop bien avec elle.

MONDOR.

Vous irez chez votre oncle.

ERASTE.

Je ne me plais point du tout dans ſa terre.

MONDOR.

Vous irez ailleurs.

ERASTE.

Nous ſommes ſi bien ici.

MONDOR.

Eh ! mais, en vérité, Monſieur, on diroit que vous me réſiſtez. Vous me feriez ſoupçonner.....

ERASTE.

Que ſoupçonneriez-vous ?

MONDOR.

Soyez obéiſſant.

ERASTE.

Je veux toujours l'être.

MONDOR.

Vous partirez donc

ERASTE,

Oui, mon pere, ſi abſolument vous me l'ordonnez.

MONDOR.

Eh bien ! je vous l'ordonne.

ERASTE.

Je partirai..... Puis-je cependant eſpérer que vous aurez égard à ma prière. Je partirai..... dans quelques jours.

MONDOR *à part*

Comme Lucile lui tient au cœur ! (*haut.*) Demain, Monſieur.

ERASTE.

De grace, mon père, vingt-quatre heures.

MONDOR *à part.*

C'eſt pour s'arranger avec elle.

ERASTE.

Je ſerai prêt après-demain.

MONDOR *à part.*

Et tout demain j'enragerai. (*haut.*) Non, Monſieur.

ERASTE *à part.*

Il veut m'éloigner de celle qu'il aime, & je ſuis perdu ſi je parts.

MONDOR.

Que marmotte-t-il là ?

ERASTE *à part.*

Si, pour l'empêcher de partir, je lui diſois..... oui..... cela lui rendra l'eſpérance..... L'idée eſt bonne, & je vais lui mentir effrontément.

MONDOR.

Trève à vos réflexions, s'il vous plaît; ſoyez prêt, je vous le recommande.

ERASTE. (*Il fait un pas pour ſortir, & revient.*) (*Avec tranquillité.* Mon pere ?)

MONDOR.

Hem ?

ERASTE.

Faites-moi la grace de m'écouter.

MONDOR.

Qu'avez-vous à me dire ?

ERASTE.

J'ai de fortes raiſons pour reſter.

MONDOR.

J'en ai de très-fortes pour partir.

ERASTE.

Si vous y conſentez.... je vous dirai mon ſecret.

MONDOR, *à part.*

Voilà toujours ſa Lucile. (*haut.*) Je pourrois, Monſieur, vous le demander ſans y mettre de condition; mais ſoyez ſincère, j'y aurai égard.

ERASTE.

Eh! bien, mon père.....

MONDOR.

Eh! bien?

ERASTE, *avec affectation.*

L'amour me retient dans ces lieux.

MONDOR.

(*A part.*) L'y voilà. (*haut.*) Juſtement vous avez trouvé un prétexte heureux qui vous réuſſit à merveille. Je voulois partir demain, nous nous en irons ce ſoir.

ERASTE.

Ce ſoir?

MONDOR.

Tout-à-l'heure.

ERASTE, *ſur le même ton.*

Je ſuis bien malheureux!

MONDOR.

Je vais faire mettre les chevaux.

ERASTE.

Ah! Ciel! Juſte Ciel!..... il faut donc que je renonce à ma tendreſſe.

MONDOR.

Lucile ſe paſſera fort bien de vous.

ERASTE.

Que parlez-vous de Lucile?

MONDOR.

Et c'eſt vous-même qui en parlez.

ERASTE.

Moi, mon père!

MONDOR.

L'amour, dites-vous, l'amour! ces jeunes gens n'ont que ce mot à la bouche.

ERASTE, *vivement.*

Détrompez-vous, mon père, détrompez-vous, Lucile eſt charmante; mais l'amour eſt ſi capricieux.....

MONDOR, *avec vivacité.*

Quoi! ce n'eſt pas Lucile que tu aimes? explique-toi.

ERASTE, *avec tranquillité.*

Je crains de vous déplaire.

MONDOR.

Parle, parle. (*à part.*) Je ne ſçais où j'en ſuis, (*haut.*) Qui aimes-tu? Seroit-ce la Comteſſe?

ERASTE.

Vous l'avez dit.

MONDOR, *à part.*

Dieux! quelle joie!

ERASTE

ERASTE, *à part.*

Comme je ments !

MONDOR, *haut, avec tranquillité.*

Et vous me demandez encore quelques jours ?

ERASTE.

J'eſpère les obtenir de votre bonté.

MONDOR.

Que les pères ſont complaiſans !

ERASTE, *à part.*

Le voilà pris au piége. (*Haut.*) Je vous remercie, mon père; je vous remercie.

MONDOR.

Allez, Monſieur, allez, & ſongez à bien employer le tems que je vous accorde.

ERASTE.

Je vous en réponds. (*A part.*) Je lui en réponds.

SCENE XI.

MONDOR, *ſeul.*

QUEL plaiſir, quel plaiſir ! j'ai eu de la peine à me contenir devant lui. Comme un mot, un inſtant changent les affaires !.... Il aime la Comteſſe, j'aime Lucile, la mère l'aime, la fille ne me voit pas avec indifférence, Liſimon ſe trompe, c'eſt un bavard. Il y a moyen d'arranger tout ceci ; c'eſt aiſé, très-aiſé : & voici fort à propos Madame la Comteſſe.

SCENE XII.

MONDOR, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Qu'est devenu Eraſte?

MONDOR.

Ah! Madame!

LA COMTESSE.

Que ces jeunes gens ſont légers, ç'a s'échappe comme des papillons.

MONDOR.

J'ai une nouvelle à vous apprendre.

LA COMTESSE.

Moi qui me préparois aux douceurs d'une converſation charmante.

MONDOR.

Mais une nouvelle importante....

LA COMTESSE.

Zeſte.... comme un éclair. Je lui apprendrai à votre fils, je lui apprendrai! Je veux le voir à mes genoux, le procédé eſt horrible.

MONDOR.

Mais Madame.....

LA COMTESSE.

Oui, Monſieur, le procédé eſt horrible; & vous m'écoutez avec tranquillité?

MONDOR.

Mais vous n'avez encore rien dit, Madame.

LA COMTESSE.

Je prétends être vengée. Je le ſerai, Monſieur, je le ſerai, qu'il s'attende à toutes mes rigueurs. Le petit ſcélérat!

MONDOR, *impatienté.*

Et je viens vous offrir un projet de vengeance.

LA COMTESSE.

Bon. Vous êtes un homme admirable.

MONDOR.

Vous avez une fille, j'ai un fils.....

LA COMTESSE.

N'allez-vous pas me faire quelque propoſition ridicule?

MONDOR.

Ecoutez-moi, Madame.

LA COMTESSE.

Prenez-y garde au moins.

MONDOR.

Ecoutez-moi ſeulement. Ces deux jeunes gens.....

LA COMTESSE.

Vous en revenez là, je vous vois venir de loin. Mais c'eſt une tyrannie! (*Elle baille.*) Voilà mes vapeurs qui me prennent.

MONDOR.

J'ai imaginé que nous pourrions.....

LA COMTESSE.

Ma palpitation redouble, ſi vous m'en parlez encore je vais expirer.

MONDOR.

C'eſt bien cruel! mais, Madame, vous ne ſçavez pas ce que je veux dire.

LA COMTESSE.

Je le devine, Mondor.

MONDOR.

Vous vous trompez peut-être.

LA COMTESSE.

De grâce, laiſſez cela.

MONDOR.

Ecoutez-moi.

LA COMTESSE.

Vous êtes un homme bien barbare!

MONDOR.

Il faut que vous m'écoutiez.

LA COMTESSE.

A quelque prix que ce ſoit vous voulez donc m'aſſaſſiner? Allons, je me réſigne, parlez.

MONDOR.

Mon fils vous aime, j'aime votre fille, un double mariage nous rend tous heureux.

LA COMTESSE.

Voilà qui s'appelle une idée lumineuſe. Je le diſois bien; vous êtes admirable, Mondor. Quel homme! Le projet eſt beau, merveilleux, il eſt divin. Il faut qu'il s'accompliſſe, je réponds de ma fille.

MONDOR.

Je ſuis bien ſûr de mon fils.

LA COMTESSE.

Aujourd'hui vous ſerez mon beau-père.

MONDOR.

Et votre gendre.

LA COMTESSE.

C'eſt encore vrai.

MONDOR.

La joie de nos enfans va être grande.

LA COMTESSE.

Mais, mais que ne parloient-ils?

MONDOR.

Aucun ne fera réſiſtance.

LA COMTESSE.

Réſiſtance! réſiſtance! Je le voudrois; allons trouver nos enfans, qu'ils entendent nos volontés & qu'ils obéiſſent.

MONDOR.

C'eſt bien dit. Qu'ils obéiſſent, qu'ils obéiſſent.

SCENE XIII.

LA COMTESSE, MONDOR, LISIMON.

LISIMON, *les arrêtant & les ramenant.*

COMMENCEZ par obéir vous même..... Écoutez.

LA COMTESSE.

Laiſſez-nous.

LISIMON.

Ici, Mondor.... Oh! vous ne m'échapperez pas, Comteſſe.

MONDOR.

Mais que prétendez-vous?

LISIMON.

Vous parler. (*Ils font encore réſiſtance pour ſortir.*) Allons, de la douceur, de la douceur, mes amis. Vous avez de la force à votre âge!

LA COMTESSE.

Comment, à notre âge ! Cela vous ſied bien à vous.

LISIMON.

Je ſçais que j'ai quatre ou cinq ans de plus que vous, Madame.

LA COMTESSE.

Cinq ans, vous plaiſantez.

LISIMON.

Mettez-en dix.

LA COMTESSE.

Allons donc.

LISIMON.

Eh ! bien, quinze, vingt, ſi vous voulez. Plus je ferai vieux, plus j'aurai droit d'exiger que vous m'écoutiez, & que vous profitiez de mes conſeils. Car, dit le proverbe, la ſageſſe vient avec l'âge. Ce proverbe, entre nous ſoit dit, eſt quelquefois un ſot. Mais ce n'eſt pas ce dont il eſt queſtion : aſſeyons-nous.

LA COMTESSE.

M'aſſeoir ! j'ai trop affaire ailleurs.

MONDOR.

Nous ſommes réellement preſſés, mon ami.

LISIMON.

Eh ! bien, j'abrégerai ; c'eſt tout ce que je peux faire. Aſſeyons-nous toujours. (*S'aſſeyant le premier.*) Et point de cérémonie.

LA COMTESSE, *à part.*

Que cet homme eſt importun !

(*Ils s'aſſeyent.*)

MONDOR.

Il fait de nous tout ce qu'il veut.

LISIMON, *aſſis.*

Nous voilà enfin. Perſonne ne nous entend, aucun de nous

ne peut être ſuſpect. Cauſons un peu enſemble..... (*à Mondor.*) Vous allez vous marier ?

LA COMTESSE.

Et moi de même.

LISIMON.

Et vous de même ? C'eſt bon..... Il eſt beau de ſe marier ; c'eſt une douce choſe que le mariage. Le veuvage eſt un état bien triſte, bien douloureux.

LA COMTESSE.

C'eſt aſſommant.

LISIMON.

Vous vous mariez donc, Madame ?..... Avec Eraſte.... Il eſt aimable.

LA COMTESSE.

Dites charmant.

LISIMON.

Il a de l'eſprit.

LA COMTESSE.

Comme un Ange.

LISIMON.

Il eſt jeune.

LA COMTESSE.

Il peut avoir..... Combien, Mondor ?

MONDOR.

Vingt deux ans.

LA COMTESSE.

Le bel âge !

LISIMON.

Et c'eſt pour aujourd'hui.

LA COMTESSE.

Je l'eſpère.

LISIMON.

Vous allez être bien contente ?

LA COMTESSE.

Sans doute.

LISIMON.

Et demain?

LA COMTESSE.

Bien davantage.

LISIMON.

Et après demain?

LA COMTESSE.

Encore plus.

LISIMON.

Encore plus? Voulez-vous que je vous parle franc, & sans nous fâcher sur-tout? Vous croyez donc qu'Eraste fera des merveilles, je vous passe cela pour un mois, pour deux, pour trois. C'est beaucoup au moins; mais trois mois passent bien vîte. Pendant ce tems-là, vous verrez du monde, Eraste est répandu, il a du mérite, des grâces, de l'esprit; on le lorgnera, le diable l'en fera appercevoir. Il rejettera cela comme une chose dangereuse, on le lorgnera encore. Il fermera les yeux, on l'agacera. Il fera l'insensible, on le piquera. Si une coquette échoue, une prude s'emparera de la scène; on fera jouer tous les ressorts de l'Art, l'innocence, la pudeur, l'ingénuité. Il a un cœur, votre Eraste, il y sera pris. Vous qui aurez de l'amour, vous y verrez clair, la jalousie vous aiguillonnera, vous vous appercevrez qu'il est moins assidu, moins tendre; vous voudrez lui faire rendre compte, cette gêne lui déplaira. Femme jalouse, & mari libertin, l'humeur sera bientôt de la partie. Vous aurez des scènes ensemble, il en rira. Vous vous fâcherez, il en rira. Vous répandrez des larmes, il en rira. Vous ferez un éclat, il saisira l'occasion, rompra publiquement, fera tomber sur vous le blâme & le ridicule....

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Lisimon, je vous trouve bien hardi....

LISIMON.

Ne nous échauffons point, Madame, je vous dis ces choses avec bien de la douceur.

MONDOR.

Vous avez la manie de contrecarrer les gens.

LISIMON.

Il vous ſied bien à vous de trouver à redire à cela; à vous qui avez des vues auſſi folles que les ſiennes. Repréſentez-vous dans un ménage, une jeune femme entourée des piéges les plus ſéduiſants; folle de tout ce qui peut contribuer aux agrémens de la vie; ſacrifiant tout à ſa parure; courant le jour & la nuit; Fêtes, Bals, Comédies, Jeux, Promenades; déſirant tout, goûtant tout; & qui, toujours yvre de plaiſirs, ne reſpire que pour s'y livrer encore. Repréſentez-vous de l'autre côté, un époux appéſanti par l'âge, qui a cru prendre une compagne, & qui eſt plus ſeul que jamais; qui ſe voit forcé d'abandonner celle qu'il aime aux ſoins de quelques jeunes étourdis, qui ne s'occupent qu'à lui tendre des embuches, à l'y faire tomber, à rire de ſes chûtes, quelquefois à les publier. Pendant cette complication terrible de peines, de ſoupçons, de remords, de folies, cet époux jouit à peine de celle dont la poſſeſſion l'a engagé dans ce labyrinte; malheureux s'il ne l'aime pas, plus malheureux s'il l'aime encore, les ſerpens de la jalouſie lui dévorent le cœur; & ce déſaſtre qu'il redoute a peut-être éclaté depuis long-tems. Toute la Ville le nomme, le déſigne, & il eſt le ſeul qui ignore le mépris dont on l'accable. Voilà votre Hiſtoire, mon ami, la voilà, qu'avez-vous à répondre?

MONDOR.

. . . . . Rien.

LISIMON.

Vous oubliez qu'il vous reſte un fils qui mérite tout, qui attend tout de vous.

MONDOR.

N'importe, mon parti eſt pris, & je veux finir aujourd'hui mon mariage.

LA COMTESSE.

Oui, aujourd'hui.

LISIMON.

Votre mariage? Je le veux bien; & c'eſt pour cela que nous ſommes ici, mon ami; je vous promets de ne pas nous ſéparer qu'il ne ſoit conclu.

MONDOR.

A cette condition.....

LISIMON.

Il ſera conclu tout-à-l'heure, & celui de votre fils auſſi, j'eſpere.

MONDOR.

Je parle au moins de mon mariage avec Lucile.

LISIMON.

Vous ſerez marié, vous ſerez marié, on peut donner à tout une certaine tournure; &, ſi vous voulez m'en croire.....

LA COMTESSE. (*à part à Liſimon.*)

Prenez garde à ce que vous allez dire.

MONDOR. (*bas à Liſimon.*)

N'allez pas me propoſer au moins.....

LISIMON.

J'arrangerai tout cela, Madame la Comteſſe eſt encore aimable.

LA COMTESSE.

Encore?.... Encore. (*à part.*) Cet homme eſt ſingulier.

LISIMON.

Mondor eſt encore intéreſſant.

LA COMTESSE (*bas à Liſimon.*)

Je n'en veux pas au moins.

LISIMON.

Madame la Comteſſe a..... Combien d'années?

LA COMTESSE.

Suppoſons de trente-cinq à.....

LISIMON *bas.*

A cinquante.

LA COMTESSE *haut.*

A quarante.

LISIMON.

Et bien, quarante, ſoit.

MONDOR, *bas à Liſimon.*

Je parie pour cinquante-cinq.

LISIMON, *bas à Mondor.*

Elle ne paroît pas les avoir. (*haut*) Et vous, Mondor.

MONDOR.

Vous ſavez mon âge.

LISIMON *bas.*

Soixante-deux ou trois?

MONDOR *bas.*

Tout au plus cinquante-ſix.

LISIMON, *bas.*

Ne parlez pas ſi haut, (*haut.*) & Mondor quarante-ſix.

LA COMTESSE, *bas.*

Vous plaiſantez; il y a vingt-cinq ans qu'il étoit comme il eſt.

LISIMON.

C'eſt qu'il a paru vieux de bonne heure. Mondor a donc quarante-ſix ans; & vous, Comteſſe, vous en avez quarante: & bien quarante, quarante-ſix, cela ne ſemble-t-il pas fait exprès? (*bas à Mondor.*) Vous y conſentez?

MONDOR *haut.*

Le Ciel m'en préſerve.

LISIMON *bas à la Comteſſe.*

C'eſt une affaire finie?

LA COMTESSE *haut.*

C'eſt une affaire manquée.

MONDOR *haut.*

Elle n'auroit que vingt-cinq ans, je ne la prendrois point.

LISIMON.

Ne ſoyez pas ſi ſot.

LA COMTESSE *haut.*

Il ſeroit Roi, je n'en voudrois pas.

LISIMON.

Ce ſeroit une imprudence à vous.

MONDOR.

Je jure.....

LA COMTESSE.

Dites que nous jurons.

LISIMON.

Ne jurez pas encore. Je vais aſſembler vos connoiſſances, vos voiſins, vos amis; je vais leur peindre l'amour mutuel de vos enfans, les prétentions ridicules de leurs pères.... (*Ils ſe levent.*)

MONDOR.

Vous oſeriez, Liſimon?

LA COMTESSE.

Quoi, Monſieur, chez moi?

LISIMON.

Oui, Madame, chez vous.....

SCENE XIV.

LA COMTESSE, LUCILE, MONDOR, LISIMON, ERASTE, LISETTE.

LISIMON.

VENEZ, mes enfans, ayez de la fermeté, du courage, de l'amour; aimez-vous à jamais, en préſence de la Comteſſe & de Mondor, je vous unis. (*Liſimon les unit.*)

LA COMTESSE.

Comment vous les uniſſez! & de quel droit?

MONDOR.

De quel droit, Madame? du droit qu'a un ami ſage, ferme & déſintereſſé, ſur un père raiſonnable & ſur une mère ſenſible ....

SCENE XV.

LES MÊMES, LISETTE.

LISETTE.

DES carosses, des carosses, il arrive nombreuse compagnie.

LISIMON.

C'est ici où je vous veux, c'est pour le coup que j'ai l'avantage. Vous joueriez un beau rôle, si je disois seulement deux mots; & je suis homme à en dire quatre. Mais je serai discret. Que je voye ces jeunes gens mariés aujourd'hui, & je ne vous perdrai pas.

LA COMTESSE.

Mais c'est une chose affreuse.

MONDOR.

C'est bien cruel.

LISIMON.

Allons, allons, qu'on se décide, ou je vais parler.

LA COMTESSE *à part.*

Il y faut venir. Prenons empire sur moi; & si je fais une bonne action, laissons croire que je l'ai faite sans peine.

MONDOR *à part.*

Je ne puis plus reculer, ménageons ma réputation.

LISIMON.

Ces réflexions sont-elles faites ? La compagnie nous attend.

LISETTE.

Entendez déjà le bruit.

LUCILE *courant à sa mère.*

Madame !....

LA COMTESSE.

Eh bien, Mondor, que faites-vous de votre fils ?

LISIMON *à Mondor.*

Prenez garde à ce que vous allez dire.

ERASTE *courant à ſon père.*

Mon père !

MONDOR.

Madame, j'en fais.....

LISIMON *bas.*

Courage, courage, Mondor.

MONDOR *après avoir héſité.*

J'en fais..... Le mari de Lucile.

LISIMON.

Enfin, vous êtes père. (*Eraſte embraſſe ſon père. Liſimon & la Comteſſe.*)

MONDOR.

Et vous, Madame ?

LISIMON.

Vous, Madame, vous ſerez la femme Mondor. Oh ! ne me répliquez, je vous en prie, ni l'un ni l'autre.

LA COMTESSE.

Allons, Mondor, je renonce à votre fils, & deviens votre épouſe.

MONDOR.

Je vous prends au mot. Approchez, mes enfans. Eraſte, donnez la main à Lucile, & allons ſigner votre contrat & le nôtre.

LUCILE.

Avec bien de la joie.

ERASTE.

Que je ſuis heureux ! mon cher Liſimon, que ne vous dois-je pas !

LISIMON *perſifflant.*

Voilà ce que c'eſt d'avoir des enfans, on fait tout céder à leur bonheur.

LISETTE *perſifflant auſſi.*

Ce bonheur ne fait-il pas celui des pères ?

LISIMON.

Je triomphe enfin ; & vous voilà devenus raiſonnables, (*Tirant à part Mondor & la Comteſſe.*) Je ne veux pas inſiſter ſur ce qui

vous détermine, & je vous rends mon eſtime & mon amitié. Quelque ſoit le motif qui faſſe faire le bien, il eſt toujours beau de le faire (*haut.*) ..... Mais je vois venir la compagnie; en célébrant ce double mariage, ſongeons tous à nous bien divertir.

(*Divertiſſement.*)

VAUDEVILLE.

MONDOR.

LISIMON eſt un homme habile;
Et lorſqu'il veut ſe rendre utile,
Il ne le fait point à demi:
C'eſt par lui qu'une double fête,
Parmi nous aujourd'hui s'apprête.
Le bon Ami!

LA COMTESSE.

Quand ſur le déclin de la vie,
On veut faire quelque folie,
On ne la fait point à demi:
L'Amour eſt la plus téméraire;
Et ſans vous nous allions la faire,
Mon bon Ami.

ERASTE

Par un vain projet d'hymenée,
A tous quatre cette journée
N'étoit point funeſte à demi:
Vous avez conjuré l'orage;
Le bonheur de tous eſt l'ouvrage
Du bon Ami.

LISIMON.

Meſſieurs, l'Auteur de cet ouvrage,
Encor effrayé de l'orage,

Dans un coin eſt mort à demi ;
Ranimerez-vous ſon courage ?
Ou ferez-vous faire naufrage
Au bon Ami ?

LUCILE.

Si ſon coup d'eſſai peut vous plaire,
L'Auteur en attend le ſalaire,
Ne le claquez point à demi ;
Si vous jugez qu'il le mérite,
Venez ſouvent rendre viſite
Au bon Ami.

LISETTE.

Meſſieurs, n'allez pas, je vous prie,
Divulguer qu'à la Comédie
Quelques-uns de vous ont dormi,
Pour vos intérêts, pour les nôtres,
Laiſſez-nous en attraper d'autres
Au bon Ami.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſieur le Lieutenant Général de Police, *Le Bon Ami*, *Comédie en un Acte*, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la repréſentation ni l'impreſſion. A Paris, le 10 Octobre 1780.

SUARD.

Vû l'Approbation, permis de repréſenter & imprimer. A Paris, ce 14 Octobre 1780.

LENOIR.

De l'Imprimerie de CAILLEAU, rue Saint-Severin. 1781.

LE BON TUTEUR,

COMEDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS,

Repréſentée pour la première fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 12 Septembre 1764.

PAR M. DE LA GRANGE.

Le prix eſt de 24 ſols.

A PARIS,

Chez CLAUDE HERISSANT, Imprimeur-Libraire rue Neuve Notre-Dame, à la Croix d'or.

M. DCC. LXIV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

NOMS DES PERSONNAGES.

M. ANSELME, Tuteur de Roſette.	*M. Lobrau.*
M. ORONTE, autre Tuteur de Roſette, & ſon Oncle.	*M. Deheſſe.*
ROSETTE.	*Mde Riviere.*
Mde ORGON, Veuve, belle-mere de Roſette.	*Mde Bognoli.*
DORVAL, Amant de Roſette.	*M. Lejeune.*
DAMIS, Fils de M. Anſelme, autre Amant de Roſette.	*M. Clerval.*
MARTON, ſuivante de Mde Orgon.	*Mde Carlin.*
ARLEQUIN, Valet de M. Oronte.	*M. Carlin.*

La Scène eſt à Paris, dans la maiſon de Madame Orgon.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, Le bon Tuteur, *Comédie en Vers & en trois Actes, & je crois qu'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris ce 24 Sept. 1764.*

MARIN.

Le Privilège ſe trouve au Recueil des Piéces de Théâtre.

PIECES DE THEATRE.

COMEDIE ITALIENNE.

De M. de la Grange.

Le bon Tuteur, Comédie, ... 1 liv. 4 sols.

De M. Sedaine.

L'Anneau perdu & retrouvé, le 20 Août 1764. 1 liv. 4 s.
Roſe & Colas, Comédie, le 8 Mars 1764. . . 1 liv. 4 s.
Le Roi & le Fermier, 3 Actes, en Nov. 1762. 1 liv. 4 s.
Le Jardinier & ſon Seigneur, ... 1 liv. 4 s.
L'Huitre & les Plaideurs, ... 18 s.
On ne s'aviſe jamais de tout, Opera Comique, avec Ariettes gravées & Vaudeville . . . 1 liv. 4 sols.
Le Diable à quatre, Opéra-Comique, ... 1 l. 4 s.
Blaiſe le Savétier, Opéra-Comique. . . . 1 l. 4 s.

De M. Gamnirideſ.

L'Inconſtant fixé, Août 1764 . . . . . 1 liv. 4. s.

De M. Anseaume.

Mazet, Comédie en deux Actes, . . . 1 liv. 4 sols.
L'Iſle des Foux, Comédie en deux Actes, 1 liv. 4 sols.

De M. Quetant.

Le Maréchal ferrant, avec les Airs gravés. . . 1 l. 4 s.

De M. ***

Le Bucheron ou les trois Souhaits, Comédie en un Acte, mêlée de chant. La muſique de M. Philidor, 1 l. 4 s.
L'Ouvrage du cœur, au ſujet de la Paix, Juin 1763. . . 12 s.

De M. Framery.

Nannette & Lucas, Comédie en un Acte, . . . 1 l. 4 s.

Catalogue de Muſique qui ſe trouve chez HERISSANT, *rue Notre-Dame.*

De M. Moncény.

Le Roi & le Fermier, Partition, ... 15 l.
Les airs détachés, ... 1 l. 16 s.
Roſe & Colas, Partition, ... 12
Les airs détachés, ... 1 l. 16 s.

De M. B.

L'Anneau perdu & retrouvé, Partition, . . 12 l.
Les airs détachés, ... 1 l. 16 s.

De M. Philidor.

Les airs détachés de l'*Huitre & les Plaideurs*, . . 12 s.

Théâtre de la Foire & des Boulevards.

De Mlle Duhamel.

L'Agnès, le 26. Avril, 1763. . . . 12 sols.

De M. Delautel.

Le Forgeron, Opera bouffon, Parodie du Maréchal. 1 l. 4 s.
Finfin & Lirette. . . . . 15 sols.
Le départ interrompu, ou *les Amours nocturnes*, 12 s.

De M. Taconet.

L'Ecole Villageoise, le 10 Décembre 1763. . .
Le Bon Ami, ou *le Bal de Vincennes*, en Décembre 1763.
Les Rivaux heureux, ou *les caprices de l'Amour*, 12 s.
L'Anglois à la Foire, en 1763. . . . 12 sols.
Les bonnes Femmes mal nommées, 7 Mars 1763... 12 sols.
Le Compliment de Nicette, représenté le 3 Févr. 1763. 12 s.
Le Bouquet de Louison, ou *la Sérénade de Village*, 1 l. 4. s.
Le Juge d'Anières. . . . . 15 sols.
L'impromptu du jour de l'An. . . . . 15 sols.
Le Savetier Avocat, en Octobre 1763. . . . 15. sols.
Mémoires d'un Frivolite, en deux parties. . . 1 l. 4 s.

De M. Arnaud.

Le Savetier dupé, ou *les Amours de Jérôme*, 12. sols.

De M. le Chevalier de l'Aigle.

Les Revers de l'Amour, 3. Février 1764. 1. liv. 4. s.
La Vie & les Avantures surprenantes de Robinson Crusoé, nouvelle Edition avec figures in-12. 3 volumes reliés en veau, ... 7 liv. 10 s.
Le Bachelier de Salamanque ou *les Mémoires & Avantures de Dom Chérubin de la Ronda*, par M. Le Sage, nouvelle Edition avec figures in-12. 3 volumes reliés en veau, ... 7 liv. 10 s.
Histoire de Mademoiselle Laure, ou *la Fille devenue raisonnable*, 1764. 2 vol. *in*-12. broché, ... 2 l. 10 s.
Le Code de l'Amour, ou les Décisions de Cithère, *in*-12. 2 vol. broché, ... 2 l. 10 s.
Chimerande ou *Antigrec*, ... 1 liv. 4 s.
L'Eclipse moderne, ... 1 liv. 4 s
Le Pêcheur crû Norvégien, ... 12 sols.

Le Chansonnier Français, ou Recueil de Chansons, Vaudevilles & autres Couplets choisis, avec les Airs notés à la fin de chaque Recueil, (in-12.)

LE BON TUTEUR, COMEDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente une Salle commune à deux appartemens ; Marton ſort de l'un, & Arlequin de l'autre.

SCENE PREMIERE.

MARTON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

JE ne m'attendois pas à te voir ſi matin,
Bon jour, Marton.

MARTON.

Bon jour, cher Arlequin.
Ton Maître eſt-il levé ?

ARLEQUIN.

Par extraordinaire.
Monſieur Anſelme, & fort mal à propos,
Eſt venu troubler ſon repos,
Son tranquille ſommeil, ce qui ne lui plaît guère.

MARTON.

Je le crois : car en vérité
Un Peintre qui voudroit faire un tableau fidéle
De la molleſſe & de l'oiſiveté,
Auroit peine à trouver un plus parfait modéle.

ARLEQUIN.

Il eſt vrai qu'il ſeroit difficile à trouver,
Sur-tout en le prenant à ſon petit lever :
D'abord, hors de ſon lit, avec bien de la peine,
Il tire un bras tardif, qu'il renferme auſſi-tôt ;
De peur que ſortant d'un lieu chaud,
Le trop grand air ne le ſurprenne.

MARTON.

Il me ſemble le voir, & tu le peins au mieux.

ARLEQUIN.

Après un long combat, il les tire tous deux,
Prend ſa robe de chambre à la hâte, & demeure
Pour le moins une mortelle heure
Tranquillement dans cet état,
A ſiffler ſon ſerin, à careſſer ſon chat :
Puis enfin ſort du lit, parce que je l'en preſſe,
Se met dans ſon faureuil, ſiége de ſa pareſſe,
Où toute la journée il eſt à ſe choyer,
Sans rien faire & ſans s'ennuyer ;
Voilà quel eſt Monſieur Oronte.

MARTON.

Tu n'y trouves pas mal ton compte ?

ARLEQUIN.

Ma chere enfant, il le faut bien ;
Ce n'eſt que cela qui m'arrête :
Car avec lui, ma foi, j'ai du mal comme un chien.
Et toi, Marton, es-tu bien ſatisfaite

De ta condition ?

MARTON.

Mais là... ni oui, ni non :
Je pourrois l'être davantage,
Si... mais j'eſpere enfin qu'un jour le mariage,
Ou de notre Pupille, ou de Madame Orgon,
Pourra me procurer quelque revenant bon.

ARLEQUIN.

Comment ! Madame Orgon, veuve très-ſurannée,
Auroit quelque velléité
De tâter tout de bon d'un ſecond Hyménée ?

MARTON.

Velléité ! c'eſt mieux, c'eſt une volonté
Très-ferme, très-déterminée.
Telle que tu la vois, à plus de cinquante ans,
Et liſant avec des lunettes,
Elle ſe croit encor au beau de ſon printems,
Et jouir du droit des Coquettes.

ARLEQUIN.

Les femmes ont cela d'heureux :
Elles ont beau vieillir, leur cœur n'eſt jamais vieux.

MARTON.

Sçais-tu quel eſt l'objet de ſa flamme ſecrette ?

ARLEQUIN.

Je ne m'en doute pas ſeulement.

MARTON.

..... C'eſt Dorval.

ARLEQUIN.

Peſte ! elle ne choiſit pas mal ;
C'eſt là pour une veuve une aſſez bonne emplette,
Un morceau délicat, friant :
Mais n'eſt-il aucun aſpirant
Pour Mademoiſelle Roſette ?

SCENE

ROSETTE, MA

(*Roſette entre en*
ouvrage de l

MARTON

AH! ah! M
Qu'aujourd'hui vous voilà debou
Et de bien bonne heu

ROSETTE.

C'eſt, Marton, qu'il me tarde,
tage,
D'avoir fini ceci, pour m'en pa
Oh! cela va, je crois, faire un p
A mon Tuteur.

MARTON.

Oh! rien n
Car Monſieur Anſelm
Comme ſi vous étiez ſa propre fil

ROSETTE.

Toujours il me le dit.

MARTON.

J'en répond

MARTON.

Dorval l'aime, je crois; & Damis y prétend.

ARLEQUIN.

Quoi! le fils de Monſieur Anſelme?.... Ah! quel dommage,
Que ta jeune Maîtreſſe eût Damis en partage!
Qu'ils ſeroient bien mal aſſortis,
Et que je la plaindrois! c'eſt le Garçon, je gage,
Le plus diſſipé de Paris,
Et qui n'eſt pas trop bien dans l'eſprit de ſon pere.

MARTON.

Je le crois beaucoup moins épris
D'elle que de ſa dot: mais il aura beau faire;
Je doute que jamais il parvienne à lui plaire.

ARLEQUIN.

Ah! que ſçait-on?

MARTON.

J'en jurerois;
Car comme elle eſt très-ingénue,
Très-ſimple, & naïve à l'excès,
Que la feinte à ſon cœur eſt encor inconnue;
Si Damis lui plaiſoit, croi que je le ſçaurois.
Mais la voici.

ARLEQUIN.

J'entens mon Maître qui m'appelle.
Adieu, juſqu'au revoir. (*Il ſort.*)

SCENE II.

ROSETTE, MARTON.

(Roſette entre en travaillant à un ouvrage de broderie.)

MARTON.

AH! ah! Mademoiſelle,
Qu'aujourd'hui vous voilà debout de grand matin,
Et de bien bonne heure à l'ouvrage!

ROSETTE.

C'eſt, Marton, qu'il me tarde, on ne peut davantage,
D'avoir fini ceci, pour m'en parer demain;
Oh! cela va, je crois, faire un plaiſir extrême
A mon Tuteur.

MARTON.

Oh! rien n'eſt plus certain;
Car Monſieur Anſelme vous aime,
Comme ſi vous étiez ſa propre fille.

ROSETTE.

Oh! oui;
Toujours il me le dit.

MARTON.

J'en répondrois pour lui.

N'ayant qu'une marâtre, auſſi peu ſoucieuſe
Que l'eſt Madame Orgon, un oncle qui jamais
Ne ſçut veiller à rien, même à ſes intérêts:
Vous êtes, ma foi, fort heureuſe
D'être entre les mains d'un Tuteur
Rempli de probité, d'honneur,
Dont la tendreſſe officieuſe
Sans ceſſe agit pour vous, & ne néglige rien,
Pour faire proſpérer, augmenter votre bien;
Ce qui n'eſt pas fort ordinaire.

ROSETTE.

Oh! je ſerai vraiment un bon parti, Marton,
Quand on me mariera.

MARTON.

Très-bon.
Eh ſeriez-vous fâchée, allons, ſoyez ſincere,
Qu'il en fût bientôt queſtion?

ROSETTE.

Fâchée?.. Il me ſemble que non.

MARTON.

C'eſt-à-dire, tout le contraire.
Suppoſons, quand cela ſera prêt à ſe faire,
Qu'entre Damis, Dorval, on vous donnât le choix,
Lequel choiſiriez-vous?

ROSETTE.

Oh! Dorval.

MARTON.

Je le crois.

ROSETTE.

N'eſt-ce pas qu'il eſt bien aimable?

MARTON.

Vraiment, à tous égards Dorval eſt préférable.

Mais, avant de l'exécuter,
J'ai cru devoir vous consulter;
Voir si vous en serez vous-même satisfaite.

ROSETTE.

Ah! que vous êtes bon!

M. ANSELME.

C'est, ma chere Rosette,
De vous mettre au Couvent.

ROSETTE.

Tout comme il vous plaira.

M. ANSELME.

Quelle douceur!

ROSETTE.

J'irai par-tout où l'on voudra.

M. ANSELME.

Vous y trouverez compagnie.

ROSETTE.

Tant mieux: quand je suis seule, à la mort je m'ennuie.

M. ANSELME.

Vous vous y plairez sûrement
Mieux qu'ici, soyez en certaine:
On y prend de l'amusement;
On y joue & l'on s'y promene.

ROSETTE.

Hé bien, je me promenerai,
Je m'amuserai, je jouerai.

M. ANSELME.

M. ANSELME.

Il eſt certains momens qu'on donne à la lecture;
Car il faut....

ROSETTE.

Hé bien, je lirai.

M. ANSELME.

Au travail.

ROSETTE.

Je travaillerai.

M. ANSELME.

Les graces de votre figure,
Les dons que vous avez reçus de la nature,
Vous y feront aimer, chérir.

ROSETTE.

Cela me fera grand plaiſir.

M. ANSELME.

Vous irez donc ſans répugnance?

ROSETTE.

Oui, oui; car je m'y plais d'avance.

M. ANSELME.

Vous n'aurez nul regret de quitter la maiſon?

ROSETTE.

Du tout.

M. ANSELME.

De ne plus être avec Madame Orgon?

ROSETTE.

Je n'y vois aucune apparence.

M. ANSELME.

Je m'imagine qu'elle ira
Vous y voir quelquefois.

ROSETTE.

Quand bon lui ſemblera....
Eh, dites-moi, je vous en prie,
Dorval viendra-t-il pas me voir ?

M. ANSELME.

Non, ſûrement.
Eh ! que voudriez-vous qu'il y fît ?

ROSETTE.

Mais... vraiment,
Ce qu'il vient faire ici ; me tenir compagnie.
Eſt-ce que ce ſeroit un mal ?

M. ANSELME.

Non ; mais ce n'eſt point là l'uſage.
Quel ſi grand intérêt prenez-vous à Dorval ?

ROSETTE *avec un peu d'embarras.*

C'eſt.....

M. ANSELME.

(*A part.*) Je vois la rougeur qui couvre ſon viſage.
(*Haut.*) C'eſt, me dites-vous... Eh bien, quoi ?

ROSETTE.

Je ne vous ſçaurois point expliquer cela, moi.

M. ANSELME.

A mon projet enfin vous n'êtes point contraire ?

ROSETTE.

Oh ! mon Dieu ; non.

M. ANSELME.

J'attens votre oncle, & dans l'inſtant,
A votre gré, ma chere enfant,
Nous allons regler cette affaire ;

Car je l'ai fait lever pour cela.... Le voici.

ROSETTE.

Je puis donc m'en aller? Je n'ai que faire ici.

M. ANSELME.

Allez.... L'aimable caractere!

SCENE IV.

M. ANSELME, M. ORONTE.

(*M. Oronte eſt en robe de chambre, en bonnet, & marche fort lentement.*)

M. ANSELME *ironiquement.*

Doucement, doucement, allez donc pas à pas;
Ne vous preſſez point tant, ne vous fatiguez pas:
Trop de célérité nuit à bien des perſonnes.

M. ORONTE.

Vous m'avez fait grand tort, mon cher, aſſurément,
Très-grand tort; j'ai dormi neuf heures ſeulement:
Ma coutume eſt toujours d'en dormir douze bonnes.
Vous voyez bien qu'en voilà trois
En pure perte.

M. ANSELME.

Je le vois,

Et ſuis au déſeſpoir. . . Mais apprenez la cauſe. . . .

M. ORONTE.

Oui. . . Mais pourquoi reſter debout?
Arlequin, Arlequin.

M. ANSELME.

Vous faut-il quelque choſe?

M. ORONTE.

Je veux m'aſſeoir.

M. ANSELME.

Eſt-ce là tout?

M. ORONTE.

Oui, j'aime fort d'être à mon aiſe.

M. ANSELME.

Eh bien, eh bien, je vais vous donner une chaiſe.
(*Il lui donne une chaiſe de paille.*)

M. ORONTE *après s'être aſſis.*

Je vous ſuis obligé... Mais vous,
Que n'en prenez-vous une.

M. ANSELME.

Oh! chacun a ſes goûts,
J'aime à reſter debout... Venons-en à l'affaire
Dont il eſt queſtion, qui doit nous être chere.

M. ORONTE.

Oui, ſachons ce que c'eſt. . . . (*A part.*) Quelle
chaiſe, grands Dieux!

M. ANSELME.

Nous ſommes, vous ſçavez, collegues tous les deux

Dans la ruelle de Rosette;
Elle exige des soins.

M. ORONTE *à part.*

Je souffre un mal affreux.....
(*Haut.*) Arlequin.

M. ANSELME.

Qu'est-ce donc?

M. ORONTE.

Je suis sur la sellette.

SCENE V.

M. ANSELME, M. ORONTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

M'Avez-vous appellé, Monsieur?

M. ORONTE.

Eh! oui, vraiment.
Va chercher, Arlequin, mon fauteuil promptement.

ARLEQUIN.

J'y vais. (*Il sort.*)

M. ANSELME.

Oh! pour le coup, c'est ma foi là, je pense,
Porter au plus haut point son amour pour l'aisance.

M. ORONTE.

Il n'est rien de plus cher pour moi.

M. ANSELME.

C'est très-bien fait.
Mais revenons à mon sujet.

M. ORONTE *se démenant comme quelqu'un qui souffre.*

Aih !

M. ANSELME.

Rosette est déja grande, jolie, aimable,
D'un âge où la vertu court toujours des hazards,
Où l'on peut d'un jeune homme attirer les regards,
Et donner dans un piége à peine inévitable.

M. ORONTE.

Ah ! voici mon fauteuil qui va me soulager.

SCENE VI.

M. ANSELME, M. ORONTE, ARLEQUIN *qui apporte le fauteuil.*

ARLEQUIN.

Voilà de quoi, Monsieur, bien vous dédommager
De la fatigue, du mal aise
Que vous devez avoir soufferts sur cette chaise.

M. ORONTE.

Oui, mon ami, je t'en répons... (*Il s'assoit.*)
Ah ! quelle différence !... A présent discourons.
(*Arlequin sort.*)

M. ANSELME.

Ecoutez-moi donc, je vous prie :
Ici Madame Orgon, pour faire sa partie,
Reçoit beaucoup de jeunes gens,
La plûpart étourdis, toujours inconséquens,

Dont la ſociéte ne peut jamais que nuire.
Ainſi je ſuis d'avis, & pour bonne raiſon,
Que ſans aucun retard l'on tire
Roſette de cette maiſon;
Et que dans un Couvent.....

M. ORONTE.

J'approuve votre idée:
Elle eſt bonne, très-bien fondée.....
Oui, oui... dans un Couvent.

M. ANSELME.

Elle y ſera, je croi,
Dès ce jour, & je vais... à propos, donnez-moi
Le teſtament de votre frere,
Qui m'eſt tout-à-fait néceſſaire.

M. ORONTE.

Eſt-ce que je l'ai?

M. ANSELME.

Surement:
Vous oubliez facilement.
Je vous le remis hier, pour y voir cette clauſe....

M. ORONTE.

Ah!... oui.

M. ANSELME.

L'avez-vous lu?

M. ORONTE.

Non, du tout, & pour cauſe:
Quand je lis une page ou deux,
Il me vient auſſi-tôt un mal de tête affreux.

M. ANSELME.

Il eſt des gens auxquels la lecture eſt contraire.
Remettez-moi-le donc.

M. ORONTE.

Je vous le chercherai,
Je ne ſçais où je l'ai fourré.

M. ANSELME

Je vous le vis ſerrer dans votre ſecrétaire.

M. ORONTE.

Vous croyez?... Eh bien, en ce cas
Vous l'y trouverez donc, vous-même allez le prendre.
Je ſuis ſi bien ici! ne me dérangez pas;
Si vous ſçaviez combien me coutent tous mes pas.

M. ANSELME.

(*A part.*) De dire de gros mots, j'ai peine à me défendre....
(*Haut.*) Donnez-moi donc la clef.

M. ORONTE.

Chez moi rien ne ſe perd,
J'y laiſſe toujours tout ouvert.

M. ANSELME.

Tout ouvert! à l'âge où vous êtes?
Qui jamais s'eſt conduit plus mal que vous le faites?
Pouvez-vous donc ainſi laiſſer votre maiſon
A la merci d'un valet, d'un fripon
Qui vous vole? Dieu ſçait, Dieu ſçait... Et voilà comme
L'on ſe ruine... Ah! quel homme! quel homme!
(*Il ſort.*)

M. ORONTE.

M. ORONTE *seul.*

Faudroit-il pas sur tout sans cesse avoir les yeux,
Vivre dans les soupçons & dans la défiance ?
Cet homme-là, je crois, me rendroit soucieux.

SCENE VII.

M. ORONTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

J'Attendois son départ avec impatience,
Monsieur, pour vous venir demander de l'argent;
Il ne m'en reste plus pour faire la dépense.

M. ORONTE.

Comment ! tu n'en as plus ?

ARLEQUIN.

Pas le sol.

M. ORONTE.

Cependant
Je t'en donnai ces jours passés, je pense.

ARLEQUIN.

Il est vrai; mais, Monsieur, on verra clair & net
Dans mes comptes l'emploi que depuis j'en ai fait.
Madame Orgon, en qui vous avez confiance,
Qui de votre maison a la surintendance,
Pour les examiner, m'a remis à tantôt;
Et d'elle vous sçaurez si je suis en défaut.

M. ORONTE.

Parle-moi vrai, mon cher.

ARLEQUIN.

La choſe eſt très-faiſable;
Car j'ai pour le menſonge un fond d'averſion....

M. ORONTE.

Ne me voles-tu pas un peu?

ARLEQUIN *à part.*

Voici le diable :
Je ne m'attendois pas à cette queſtion.
(*Haut.*) Moi, vous voler un peu ! m'en croiriez-vous capable?

M. ORONTE.

Non... Mais, comme l'on dit, l'occaſion.....

ARLEQUIN.

Je ſuis
Un honnête garçon.

M. ORONTE.

Je le crois; mais...

ARLEQUIN.

Je puis
Dire, ſans me vanter, que j'eus pour avantage
La probité, l'honneur, de tout temps en partage.

M. ORONTE.

Sur ton compte l'on m'a tenu certains diſcours....

ARLEQUIN.

Oh! je n'en doute pas... L'on ſçait qu'il eſt toujours
Des gens, dont la malice extrême
Noirciroit la probité même,
Qui s'en font un plaiſir... Je croi
Que l'on vous aura dit beaucoup de mal de moi.

M. ORONTE.

Beaucoup.

ARLEQUIN.

Que j'abuſois de votre confiance ?

M. ORONTE.

Oui.

ARLEQUIN.

Que je profitois de votre négligence,
Que j'étois un fripon, & que je vous volois
Tous les jours à mon aiſe, autant que je pouvois?

M. ORONTE.

C'eſt vrai.

ARLEQUIN.

Que ſi bientôt vous n'y mettiez bon ordre,
Je pourrois vous donner bien du fil à retordre,
Et que vous en ſeriez le ſot ?

M. ORONTE.

C'eſt préciſément mot pour mot
De tout ce qu'on m'a dit. Qui donc à pu t'inſtruire ?

ARLEQUIN.

De moi je ſçais ſi bien tout ce que l'on peut dire :
J'en étois même preſque ſûr.....
Que l'on vous le diroit.... il eſt pourtant bien dur
Pour un domeſtique fidéle,
Qui pour vos intérêts eſt plein d'ardeur, de zéle,
Et qui regarde votre bien
Comme ſon propre fonds, du même œil que le ſien..

M. ORONTE.

Je crois qu'il a raiſon... vas, je te rends juſtice,
Je ſuis content de ton ſervice:

Je n'ai pas à me plaindre, à te reprocher rien ;
Je vois que tu m'es néceſſaire.
Laiſſe parler les gens, & continue à faire
Comme par le paſſé.

ARLEQUIN *à part.*

C'eſt bien là mon deſſein.

M. ORONTE.

Voici Madame Orgon... (*à part.*) Ah, l'ennuyeuſe femme !
Retirons-nous.

SCENE VIII.

M. ORONTE, Mde ORGON, MARTON, ARLEQUIN.

M. ORONTE.

PArdon, Madame, Si.....

Mde ORGON.

Ne vous gênez point, Monſieur.

M. ORONTE.

Viens, Arlequin.
(*Il ſort.*)

SCENE IX.

Mde ORGON, MARTON.

Mde ORGON.

JE vais donc être libre enfin;
Car, à ce que je viens d'apprendre,
Dans peu pour le Couvent Roſette doit partir.

MARTON.

C'eſt ce qu'elle m'a dit.

Mde ORGON.

Tu ne ſçaurois comprendre,
Marton, combien j'ai de plaiſir
De m'en voir délivrée au gré de mon deſir.
Cet enfant me péſoit, j'en étois obſédée:
Je l'avois toujours ſur mes pas;
Pour moi c'étoit un embarras,
Un obſtacle au projet dont j'ai conçu l'idée.

MARTON.

Je me doute de ce que c'eſt.

Mde ORGON.

Tu t'en doutes?

MARTON.

Oui, s'il vous plaît.
Je ferois même la gageure
De ne pas me tromper dans cette conjecture.
Vous êtes, n'eſt-ce pas? veuve depuis deux ans.

Mde ORGON.

Hélas! oui.

MARTON.

C'eſt, ma foi, l'être un aſſez long-tems:

La charge du veuvage eſt ſouvent onéreuſe.
Je gagerois encor que c'eſt Monſieur Dorval,
Dont vous avez fait choix....

Mde ORGON.

Choiſirois-je ſi mal?

MARTON.

Peſte! vous êtes connoiſſeuſe,
Vous avez le tact bon.

Mde ORGON.

Avec plaiſir je voi
Les tendres ſentimens qu'il éprouve pour moi.
Son empreſſement à me plaire,
A venir me faire ſa cour,
Ses aſſiduités, ſes ſoins que rien n'altére,
Ou je me trompe fort, ſont des preuves d'amour.

MARTON *à part.*

Des fortes paſſions c'eſt l'effet ordinaire:
Elles nous font tout voir dans un faux jour.
Le voici.

SCENE X.

Mde ORGON, DORVAL, MARTON.

Mde ORGON.

NOus parlions de vous.

DORVAL.

Je ſuis, Madame,
Comblé de cet honneur: il pénétre mon ame.

MARTON.

Le moyen ?

DORVAL.

Mais ... Madame...

Mde ORGON.

Allons, ſoyez ſincere.

MARTON.

Oui, parlez-nous là ſans détour.

DORVAL.

Puiſque vous l'exigez, je vais vous ſatisfaire.
J'aime, & peut-être ſans retour,
Un objet, mais bien digne & d'eſtime & d'amour.

Mde ORGON.

Sans retour, dites-vous ?

MARTON.

Moi, je crois le contraire;
Car ſans trop vous flater, vous êtes fait pour plaire.
Madame, n'ai-je pas raiſon ?

Mde ORGON.

Elle vous rend juſtice... Eh, dites-moi, ſçait-on ?...

DORVAL.

Pour l'objet de mes feux c'eſt encore un myſtere:
Juſqu'ici je n'ai point oſé
Les déclarer, malgré leur violence;
Et ma bouche a gardé conſtamment le ſilence,
Que mon reſpect m'a toujours impoſé.

MARTON.

Le reſpect ! par ma foi, Monſieur, je vous admire:
Il en faut, notre ſexe a droit d'en exiger;
Mais je crois cependant, que ſans y déroger,
Quand on aime, l'on peut le dire:
Et ce ſilence enfin me paroît un martyre,
Que ſouvent on fait partager.

N'eſt-il

N'eſt-il pas vrai, Madame ?

Mde ORGON.

Oui, ſouvent, & peut-être
Que pour vous aſſurer du retour le plus doux,
Celle que vous aimez, n'attend qu'un mot de vous.

DORVAL.

Ah ! ſi je le croyois.... Je vois venir Roſette.

SCENE XI.

Mde ORGON, ROSETTE, DORVAL, MARTON.

Mde ORGON.

QUel ſupplice ! on ne peut être libre un moment.
Qui vous demande ici ? Que c'eſt être indiſcrete !
Que voulez-vous ?

ROSETTE.

Moi ?... rien.

MARTON.

Oh ! c'eſt qu'apparemment
Seule elle s'ennuyoit.

ROSETTE.

Mais... oui.

DORVAL.

Qu'elle eſt charmante !
Que de graces !

ROSETTE *fait une grande révérence.*

Je ſuis, Monſieur, votre ſervante.

Mde ORGON *à Roſette bruſquement.*

Rentrez dans votre appartement :

Ici vous n'avez point affaire ;
Laiſſez-nous, nous parlons d'affaire :
Laiſſez-nous, vous dis-je.

DORVAL.

Eh pourquoi ?
Mademoiſelle ici n'eſt point de trop, je croi.

ROSETTE *à Madame Orgon.*

Reſterai-je ?

DORVAL.

Oui, vraiment.

Mde ORGON *à part.*

Que je ſuis laſſe d'elle !

DORVAL.

Nous en étions, Mademoiſelle,
Sur un point.....

Mde ORGON *à Dorval.*

Nous dirons cela de vous à moi.

MARTON.

Voici Damis.

Mde ORGON.

Encor ?

ROSETTE.

La ſotte compagnie !
Moi, je m'en vais ; car il m'ennuie.
(*Elle veut ſortir.*)

SCENE XII.

Mde ORGON, ROSETTE, DORVAL, DAMIS, MARTON.

DAMIS *arrêtant Roſette.*

QUoi donc ! j'arrive, & vous ſortez ?
Cela ne ſera pas ; non, s'il vous plaît, reſtez.

Mde ORGON.

Reſtez, Mademoiſelle, il ſeroit malhonnête.....

ROSETTE *bas à Marton.*

Je ne puis le ſouffrir.

DAMIS.

Ah ! te voilà donc toi,
L'ami Dorval ? Oh ! par ma foi,
J'en ai l'ame très-ſatisfaite....
Eh bien, dis-moi, comment menes-tu le plaiſir ?
A ton ordinaire, ſans doute.

DORVAL.

Je tâche toujours de choiſir
Ceux où l'on peut ſe livrer ſans rougir,
Dont jamais on ne ſe dégoûte :
Tel que celui dont chaque jour
Je jouis, en faiſant ma cour
A Madame, à Mademoiſelle.

ROSETTE *fait une grande révérence.*

Vous êtes bien poli.

DAMIS.

Voilà ce qu'on appelle,

Saisit l'
Sçais-t
Que c'

Il n'e

Q

Mais comme on en voit peu.

ROSETTE.

La choſe eſt ſinguliére.
J'en ſuis un moi, Marton?

MARTON.

Oui, voilà ce que c'eſt.

ROSETTE.

Et vous, quel phénoméne êtes-vous, s'il vous plaît?

DAMIS.

J'en ſuis un en amour..... croyez qu'il n'en eſt guére
De plus vif, de plus fort que celui dont mon cœur...

SCENE XIII.

Mde ORGON, ROSETTE, M. ANSELME, DORVAL, DAMIS, MARTON.

M. ANSELME.

JE viens, Madame, ... ah! ah! quoi? vous voici, Monſieur?
J'en ſuis vraiment charmé.

DAMIS.

J'y ſuis venu, mon pere,
Faire un moment ma cour.

M. ANSELME.

Oui!... mais de me la faire

Vous ne vous piquez pas, j'en vois peu la raiſon.
Depuis un mois dans ma maiſon
Je ne vous ai point vu paroître.

DAMIS.

C'eſt que j'étois, Monſieur.....

M. ANSELME.

Trop affairé, peut-être;
Mais je vous parlerai... Madame, au moins pardon:
Mon cher Dorval, je vous ſalue.

DORVAL.

Je ſuis, Monſieur.....

M. ANSELME.

Oh ça, notre affaire eſt conclue.
On vous attend, Roſette, avec un grand deſir,
Dans le Couvent que j'ai ſçu vous choiſir.

DORVAL *à part.*

Il la met au Couvent!

DAMIS *à part.*

Ceci pourroit bien nuire
A mes deſſeins... tâchons...

DORVAL.

Pardon, je me retire.
(*A part.*) Ce départ imprévu m'accable de douleur.

Mde ORGON.

Songez, Dorval, qu'il faut achever de m'inſtruire.
Vous reviendrez?

DORVAL.

J'aurai, Madame, cet honneur.
(*Il ſort.*)

ROSETTE.

Quand eſt-ce que je vais au Couvent ?

M. ANSELME.

Ce jour même

Mde ORGON *à part.*

Tant mieux, ma joie en eſt extrême.

DAMIS *à part.*

Il faut profiter des momens.

M. ANSELME.

Certains petits arrangemens,
Qui de mes ſoins peuvent dépendre,
Vont m'obliger d'y retourner:
Cela fait, je viendrai vous prendre
Auſſi-tôt pour vous y mener;
Soyez prête à partir.

Mde ORGON.

Ce ſoin-là me regarde,
Monſieur; & je vais au plutôt,
Afin que rien ne vous retarde,
Faire arranger tout ce qu'il faut.
Nous vous laiſſons. (*Elle ſort avec Roſette & Marton.*)

SCENE XIV.

M. ANSELME, DAMIS.

DAMIS *à part.*

VOici, ma foi, l'inſtant critique.
Mais cependant il faut qu'avec lui je m'explique.

M. ANSELME.

Nous voici ſeuls. Hé bien, mon fils,
Dois-je être fort content de vous, à votre avis ?

DAMIS.

Croyez que je ſerois au déſeſpoir, mon pere,
D'avoir en rien pu vous déplaire.

M. ANSELME.

Ecoutez : ce n'eſt pas aujourd'hui mon deſſein
De vous faire, en cette occurrence,
Ni reproche, ni remontrance ;
Car depuis fort long-tems je vois que c'eſt en vain.
Je ne dis que deux mots : voulez-vous au plus vite
Changer de vie & de conduite ?
Où voulez-vous enfin que mon juſte courroux,
Porté juſqu'à l'excès, éclate contre vous ?

DAMIS.

Ah ! ah ! pour m'attirer cet excès de colere,
Que puis-je avoir fait ?

M. ANSELME.

Quoi !... tout ce que l'on peut faire.

DAMIS.

C'eſt un peu fort.

M. ANSELME.

Oui, tout.

DAMIS.

Je vois qu'on a voulu
Contre moi vous aigrir, que vous avez tout cru.
Voilà comme l'on eſt expoſé dans la vie
Aux traits de la cenſure & de la calomnie.
Il ſuffit qu'un jeune homme, au lieu d'être iſolé,
Soit dans le monde un peu répandu, faux-filé,
Pour être mal noté, pour que chacun raiſonne
Sur ſes dits & ſes faits, & qu'on les empoiſonne.

Que

Que fais-je.... (car cela me pouſſeroit à bout)
Qui puiſſe être ſi fort à mon déſavantage,
Et que ne faſſent, après tout,
Tous les jeunes de mon âge?

M. ANSELME.

Oui, tous les libertins, j'en demeure d'accord,
Avec eux vous avez le plus parfait rapport;
Et très-exactement, ce qu'ils font, vous le faites:
Tout comme eux vous vivez dans le déréglement.
Vos dépenſes ſont fort honnêtes;
Vous jouez gros jeu conſtamment,
Et vous vous accablez de dettes.

DAMIS.

De dettes!... eh! qui n'en fait pas?
Peut-on s'en diſpenſer?... Il eſt de certains cas,
Où, malgré toute la prudence.....

M. ANSELME.

Les vôtres, à ce que je penſe,
Vont loin; mais, ſoyez-en certain,
Je ne les payerai pas.

DAMIS.

Ce n'eſt point mon deſſein,
Non, du tout... Eh voilà comme ſont tous les peres!
Vos ſecours pour cela me ſont peu néceſſaires;
Car j'ai certain projet heureux
Pour faire honneur à mes affaires,
Sans qu'il nous en coute à tous deux.

M. ANSELME.

Tout de bon?... ce projet doit être merveilleux.

DAMIS.

Le ſuccès en eſt ſur, très-ſur.

M. ANSELME.

Je le ſouhaite.

DAMIS.

Pourvû que vous vouliez un peu me ſeconder.

M. ANSELME.

Oui?... ſachons donc en quoi je pourrai vous aider.

DAMIS.

Vous êtes Tuteur de Roſette?

M. ANSELME.

Il eſt vrai.

DAMIS.

Vous pouvez diſpoſer de ſa main;
Quand bon vous ſemblera?

M. ANSELME.

Si je veux, dès demain.

DAMIS.

Je vous ai ſouvent ouï dire
Qu'elle a de dot cent mille écus?

M. ANSELME.

Oui, vraiment, & peut-être plus.
(*A part.*) Je te vois venir, mon beau Sire.

DAMIS.

Je penſe que mes intérêts
Vous ſont chers; car cela doit être.

M. ANSELME.

Cela n'eſt point douteux..... après.

DAMIS.

Et puiſque vous êtes le maître
De lui choiſir l'époux qu'il vous plaira, je crois
Qu'il eſt très-naturel, mon bien étant le vôtre,
Que vous faſſiez tomber ce choix
Plutôt ſur moi, que ſur un autre.

M. ANSELME.

Oui certes..... vous ayez raiſon.....
Je n'y ſongeois pas..... Comment diable !
Votre projet eſt bel & bon.

DAMIS.

N'eſt-ce pas ?

ANSELME.

Il eſt admirable.
Je le conçois... C'eſt, en un mot,
De vous faire épouſer ma Pupille ?

DAMIS.

Oui, mon pere.

M. ANSELME.

Et remettre entre vos mains cent mille écus de dot ?

DAMIS.

Mais.....comme de raiſon.

M. ANSELME.

Oui... j'entens votre affaire.
Avec laquelle dot vous ſerez en état
De bien vous arranger, de vivre avec éclat.

DAMIS.

C'eſt là mon objet, & j'eſpere
Ne pas vous y trouver contraire.

M. ANSELME.

Tu l'eſpéres ! quel droit as-tu de l'eſpérer ?
Comment as-tu le front de me le déclarer ?
Me crois-tu donc un pere aveugle en ſa tendreſſe,
Et qui ſur tes défauts n'a pas les yeux ouverts ?
Ou plutôt un Tuteur que l'avidité preſſe,
Comme on n'en voit que trop dans ce ſiécle pervers ?
Qui loin d'embraſſer avec zéle
Des intérêts remis à ſa diſcrétion,
Adminiſtrateur infidéle,
Sçait les ſacrifier à ſon ambition.

Oui, j'en conviens, de ma Pupille
Je puis diſpoſer à mon gré;
J'ai ce droit, mais j'en dois faire un uſage utile.
Il doit enfin m'être ſacré.
Eh! dis-moi, ſerois-je excuſable,
Si pouvant diſpoſer du ſort de cette Enfant,
En l'uniſſant à toi par un choix imprudent,
J'allois la rendre miſérable?
N'y compte pas: mais crains que laſſant ma bonté,
Qui pour toi juſqu'ici n'a que trop éclaté,
Ton dérangement ne m'excite
A me ſervir enfin de mon autorité.
Je crois que tu m'entens, réfléchis & profite.
(*Il ſort.*)

SCENE XV.

DAMIS *ſeul.*

FOrt bien! voilà donc tout ce que j'en tirerai?
Réfléchis & profite..... Oui, je profiterai
Des diſpoſitions où je vois que vous êtes.
Je trouve le conſeil très-bon, je le ſuivrai,
Et mes réfléxions ſont déja toutes faites.....
Je vais être dans peu preſſé de tout côté:
J'ai rebuté, laſſé tous ceux qui m'ont prêté;
Je ne trouverois pas un écu dans leur bourſe,
Tout eſpoir de crédit m'eſt à préſent ôté.
Il faut prendre un parti dans cette extrémité,
Et la dot de Roſette eſt ma ſeule reſſource.
Quoi qu'il en ſoit, il me la faut;
Allons à mon projet travailler au plutôt.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DORVAL, MARTON.

DORVAL.

MAdame Orgon eſt donc ſortie?

MARTON.

Pas pour long-temps : je crois... je gagerois ma vie,
Que ſi l'on vous ſçavoit ici,
De rentrer au plus vîte on ſeroit en ſouci.
Que ne quitte-t-on pas pour voir ce que l'on aime?

DORVAL.

Je ne puis revenir de ma ſurpriſe extrême
Sur ce que tu m'as dit, Marton.
Quoi! tu crois que Madame Orgon...?

MARTON.

Oh! croyez-m'en ſur ma parole,
Et ſoyez convaincu que de vous elle eſt folle;
Même de ſes appas par l'âge un peu flétris
Elle vous croit très-fort épris.
Pour ſe dédommager de l'ennui du veuvage,
En formant les doux nœuds d'un ſecond mariage,

Elle a ſur vous jetté les yeux;
Il ne tiendra qu'à vous d'avoir cet avantage.
Là voyez.

DORVAL.

Je n'en ſuis du tout point envieux.

MARTON.

Tout de bon?

DORVAL.

Oh! du tout.

MARTON.

N'eſt-ce pas que Roſette
Seroit mieux votre fait? qu'une flâme ſecrette
Vous embraſe pour elle? Eh! mais elle vaut bien
Une veuve.

DORVAL.

On ne peut, je crois, ajouter rien
Aux graces dont elle eſt pourvue;
Ses charmes ne ſont pas échappés à ma vuë:
Mais j'en ſuis encor moins flatté,
Que de ſon ingénuité,
Qui laiſſant toujours voir ſon ame toute nuë,
En démontre la pureté.
En elle j'aime à voir les dons de la nature
Briller ſans art, ſans ornement,
Et la vérité ſans parure,
Que jamais elle ne dément.
Je goûte un vrai plaiſir d'entendre dans ſa bouche
Le langage du cœur, qui flatte, charme, touche,
L'expreſſion du ſentiment;

DORVAL.

Quoi ! tu t'imagines, Marton,
Qu'à moi Roſette ait fait la moindre attention ?

MARTON.

Un peu mieux que cela... Mais je ſuis indiſcrete
De trahir de cette façon
La confidence qu'on m'a faite.
La voici ; vous êtes inſtruit,
Faites-en donc votre profit.

SCENE II.

ROSETTE, DORVAL, MARTON.

ROSETTE.

TE voilà donc, Marton ?

MARTON.

En bonne compagnie,
Comme vous le voyez.

ROSETTE *à Dorval.*

Ah ! que je ſuis ravie
De vous trouver ici !

DORVAL.

Je rends grace au hazard
Qui me procure l'avantage
De vous entretenir avant votre départ :
Je ne l'eſpérois pas.

MARTON.

Que ç'eût été dommage !...

Nous

Nous parlions de ce départ-là ;
Monſieur me témoignoit le chagrin qu'il en a.

ROSETTE.

Cela vous fait donc de la peine ?

DORVAL.

Beaucoup ; ſoyez-en très-certaine.
Peut-on, ſans éprouver le chagrin le plus grand,
De vous perdre, Roſette, enviſager l'inſtant ?

MARTON.

Cela doit en effet faire une peine horrible.

ROSETTE.

Si du moins vous pouviez me voir dans le Couvent!
Mais mon Tuteur m'a dit, & j'y ſuis très-ſenſible,
Que cela n'étoit pas poſſible :
Quand j'y penſe.....

DORVAL.

Ah ! pour moi que ce mot eſt flatteur !
Vous penſez donc à moi quelquefois ?

ROSETTE.

Oui, Monſieur ;
Vous méritez bien qu'on y penſe.
Vous êtes ſi poli, ſi complaiſant, ſi bon !

DORVAL.

Bien d'autres ont ce droit par la même raiſon.

ROSETTE.

Oh ! vous avez la préférence :
Soyez bien ſûr que d'eux à vous
Je ſçais faire la différence.
Il eſt vrai qu'ils me traitent tous
Avec la même complaiſance,
Me diſent ce qu'on peut me dire de plus doux ;

Que je ſuis aimable, jolie;
Que j'ai des graces, des appas,
Que je ſuis en tout accomplie:
Mais de leur part, cela ne me ſatisfait pas,
Et j'y ſuis fort indifférente.
Au lieu que je ſuis ſi contente,
Que j'éprouve un plaiſir charmant,
Quand vous me dites ſeulement
La moindre parole obligeante.

DORVAL.

Je ne vous ai jamais rien dit que je ne ſente.

ROSETTE.

Par exemple, Damis.... Eh bien,
Tous les jours il me dit qu'il m'aime,
Que ſon bonheur ſeroit extrême
D'unir ſon ſort avec le mien;
Que ce ſeroit pour lui, dit-il, le bien ſuprême:
C'eſt comme s'il ne diſoit rien.
Vous ne m'en avez point parlé; mais je ſuis ſûre
Que ſi vous m'en diſiez autant,
Sur moi cela feroit un effet différent.

MARTON.

Que voilà bien, Monſieur, ſans art & ſans parure
L'expreſſion du ſentiment,
Le langage de la nature!

DORVAL.

Quoi! ſi je vous faiſois l'aveu de mon ardeur?

ROSETTE.

De votre ardeur! eh! mais... vous m'aimez donc?

DORVAL.

Mon cœur

Brûle pour vous d'un feu qui ne ſçauroit
Belle Roſette; & je ſerois
Bien malheureux & bien à plaind
Si vous aimant comme je fais,
Mes feux auprès de vous n'avoient aucu

ROSETTE.

Ah ! vous ne devez pas le craind

MARTON.

Non, c'eſt de quoi je répondrois.
Je vois que vos deux cœurs l'un pour l'
faits.
Il s'agit maintenant, & c'eſt vous, ce me
Monſieur, que ce ſoin là doit le ſeul rega
D'agir, afin que ſans tarder
On puiſſe vous unir enſemble.

DORVAL.

C'eſt ce que je vais faire, avec tout l'inté
D'un Amant, dont les vœux n'ont que ce
Votre Tuteur étoit un ami très-intime
De feu mon pere : il me connoî
Il m'honore de ſon eſtime;
Je m'en flatte, & j'en ai tout lie
Pour oſer me livrer à l'eſpoir qui m'anin
J'ai mon amour & votre aveu.

MARTON.

Cette double raiſon me paroît aſſez fo
J'entens, je crois, à notre porte
Un carroſſe qui vient à l'inſtant d'arrê
Oui... c'eſt Madame Orgon, ſelon toute a

DORVAL.

Elle va me tenir deux heures en ſouffranc
Comment faire pour l'éviter ?

SCENE III.

Mde ORGON, ROSETTE.

Mde ORGON.

VOus voici donc encor, Roſette ?

ROSETTE.

Eh ! oui, j'attens,
Pour aller au Couvent, que l'on vienne me prendre ;
Mais, à ce que je puis comprendre,
Je n'y reſterai pas long-tems.
Car enfin, ſi l'on me marie.....

Mde ORGON.

A vous, un mari ! mais.....

ROSETTE.

Pourquoi non, je vous prie ?
De tout mon cœur je l'aimerai,
Sur-tout, ſi c'eſt Dorval.

Mde ORGON.

Eſt-il à votre gré ?

ROSETTE.

Oh ! oui.

Mde ORGON.

N'ayez point cette idée :
A vous il penſe peu, j'en ſuis perſuadée.

ROSETTE.

Comment le ſçavez-vous ?

Mde ORGON.

Sans explication,
Vous en pouvez être certaine.
Quand de vous marier il ſera queſtion,
Votre Tuteur prendra la peine
De vous choiſir un époux qui convienne.

ROSETRE.

Il aura beau choiſir : ſi ce n'eſt point Dorval,
Mon Tuteur, à mon gré, choiſira toujours mal.

Mde ORGON.

Comment donc ? quoi, déja votre ame.....
Oh ! ceci me paroît vraiment original.

SCENE IV.

Mde ORGON, ROSETTE, MARTON.

MARTON.

ON m'a remis pour vous cette Lettre, Madame :
C'eſt de Monſieur Anſelme, un carroſſe eſt là-bas ..

Mde ORGON.

Un carroſſe ! pour qui ?

MARTON.

Dame, je ne ſçais pas.
Voyez : cette Lettre, je penſe,
Vous en informera, ſelon toute apparence.

Mde ORGON *ouvre la Lettre, & lit.*

» Des arrangemens eſſentiels pour ma Pupille
» m'arrêtent plus long-tems que je ne croyois
» au Couvent où elle doit entrer aujourd'hui, &
» où je l'attens. Je vous prie d'engager Monſieur
» Oronte à ſe donner la peine de venir l'y con-
» duire ; & à ſon défaut, faites-la partir avec
» Marton dans le carroſſe que j'envoie pour
» cela.

ANSELME.

MARTON.

Oh ! pour Monſieur Oronte, il ſera difficile
D'obtenir cet effort de lui : je le connois.

Mde ORGON.

Je ſuis très-ſûre auſſi qu'il n'en ſera rien, mais
Va lui dire toujours.

MARTON.

C'eſt aſſez inutile ;
Cependant, Madame, j'y vais.

(*Elle ſort.*)

SCENE V.

Mde ORGON, ROSETTE.

Mde ORGON.

EH bien, dites-moi donc, Roſette,
D'aller à ce Couvent êtes-vous ſatisfaite ?

Car ſon ſommeil eſt dur, & tient du léthargique.

Mde ORGON.

Et ſa réponſe enfin ?

MARTON.

Eſt aſſez laconique.
Et fort aiſée à retenir ;
La voici, mot pour mot... Qu'on me laiſſe dormir.
Voilà tout ce qu'il m'a ſçu dire.

Mde ORGON.

Eh bien, qu'il dorme donc... & toi, vas la conduire,
Marton ; pour moi, je ne ſçaurois.....
J'attens ici Dorval.... de certains intérêts.....
Tu le ſçais bien ?

MARTON *à part.*

Je ſuis muette.

ROSETTE.

Allons, allons, Marton.

Mde ORGON.

Embraſſez-moi, Roſette.

MARTON *à part.*

La faveur eſt grande, ma foi ;
C'eſt la premiére fois, je croi.

(*Elle ſort avec Roſette.*)

SCENE VII.

Mde ORGON *ſeule.*

ENfin, la voilà donc partie ;
J'en ſuis débarraſſée, & vraiment très-ravie ;

Je puis exécuter à préſent mon deſſein.
Il faut, quelqu'effort qu'il m'en coute,
Faire parler Dorval : il va venir ſans doute.

SCENE VIII.

Mde ORGON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

MAdame, eſt-il permis ? ...

Mde ORGON.

Qu'eſt-ce donc, Arlequin ?

ARLEQUIN.

De la part de Monſieur Oronte,
Vous prier de vouloir régler ce petit compte,
Si vous le pouvez.

Mde ORGON.

Je le puis :
Oui, j'ai dans ce moment l'eſprit libre.

ARLEQUIN *à part.*

Tant pis.
Quand je préſente un compte, il m'importe, & pour cauſe,
Qu'on ait l'eſprit occupé d'autre choſe.

Mde ORGON.

Voyons ce compte.

ARLEQUIN *lui donne un grand mémoire.*

Oui... le voilà.

Mde ORGON.

Grands Dieux!
Que c'eſt long!... mais voilà de quoi perdre les yeux.

ARLEQUIN.

Ce ſeroit vraiment bien dommage!
Vous les avez ſi beaux, ſi nets:
Je vous trouve le teint ſi repoſé, ſi frais:
Vous avez l'incarnat peint ſur votre viſage.

Mde ORGON.

Oui?

ARLEQUIN.

Vous rajeuniſſez, je le crois tout de bon;
Et c'eſt ce que tantôt je diſois à Marton.

Mde ORGON.

Je ne ſuis point encor d'un âge....

ARLEQUIN.

D'un âge! vous n'en avez point:
Perſonne ne peut, ſur ce point,
Démentir mieux que vous ſon extrait baptiſtaire.

Mde ORGON.

Examinons ceci.

ARLEQUIN *à part.*

Tâchons de la diſtraire.

Mde ORGON *lit le mémoire.*

» Du premier Juillet trois Perdreaux,
» Dix écus... «Dix écus ! Voilà de chers morceaux;
Cela ne paroît pas poſſible.

ARLEQUIN.

Ce jour-là le gibier étoit d'un prix horrible.

Mde ORGON.

Comment donc ! exceſſif, je ne le conçois pas.

ARLEQUIN.

Vous donnâtes ce jour, Madame, un grand repas;
Et ſi ma mémoire eſt fidéle,
Monſieur Dorval en fut.

Mde ORGON.

Oui, je me le rappelle.

(*Elle continue à lire le mémoire.*)

Du deux....

ARLEQUIN *à part.*

Diable ! ceci va mal.
(*Haut.*) Le joli Cavalier que ce Monſieur Dorval !
Qu'il eſt d'une aimable figure !

Mde ORGON.

Ne pas en convenir ſeroit lui faire injure;
Je lui rends bien juſtice.

ARLEQUIN.

Il vous la rend auſſi :
Vous pouvez, ſur ma foi, très-fort le croire ainſi.

Mde ORGON.

Mais je crois qu'il m'eſtime.

ARLEQUIN.

Il fait plus, il vous aime :
A n'en pouvoir douter, je ſçais que dans ſon cœur
Vos yeux ont fait paſſer, Madame, un trait vainqueur.

Mde ORGON *repliant le mémoire.*

Ah ! ah ! ma ſurpriſe eſt extrême.
Eh, d'où ſçais-tu cela ?

ARLEQUIN.

D'où ? ... ma foi, de lui-même.

Mde ORGON.

Il te l'a dit ?

ARLEQUIN.

Non... Mais l'autre jour je le vis
Avec un de ſes bons amis,
A qui Monſieur Dorval en faiſoit confidence.
(*A part.*) On ne mentit jamais avec tant d'impudence.

Mde ORGON.

En vérité ?

ARLEQUIN *à part.*

Qu'elle a bien gobé l'hameçon !
(*Haut.*) Leur ayant entendu prononcer votre nom :
Je fus très-curieux d'apprendre
Sur quoi pouvoit rouler leur converſation,
Que je ſuis, mot pour mot, en état de vous rendre.

Mde ORGON.

Oui.... ſatisfai donc mon deſir,
Conte-moi tout cela ; tu me feras plaiſir.

ARLEQUIN.

Très-volontiers.... Mais ce mémoire....

Mde ORGON.

Cela ſuffit; j'y mets mon bon,
Je te crois, Arlequin, un honnête garçon.

ARLEQUIN.

Vous avez raiſon de le croire.
Mais cependant, voyez, examinez.

Mde ORGON *lui rend le mémoire.*

Non, non.
J'aurai ſoin d'informer ton maître
Que ce compte eſt en regle, autant qu'il puiſſe l'être.
Ne t'embarraſſe pas.... que je ſçache de toi
Tout ce qu'à ſon ami Dorval diſoit de moi.

ARLEQUIN.

Ah! ſi vous aviez vu, Madame,
Ses tranſports... en parlant de l'excès de ſa flâme,
Combien... en vérité, je crois....
Le voici; vous ſçaurez le reſte une autrefois:
Madame, avec lui je vous laiſſe.
J'ai, ma foi, réuſſi mieux que je n'eſpérois.

(*Il ſort.*)

SCENE IX.

Mde ORGON, DORVAL.

Mde ORGON.

Vous arrivez, Dorval, au gré de mes souhaits:
A cette attention je suis vraiment sensible.
Nous pourrons à loisir....

DORVAL.

Il ne m'est pas possible
De profiter en ce moment
De l'honneur....

Mde ORGON.

Eh, pourquoi? Qu'est-ce donc qui vous presse?

DORVAL.

Une affaire qui m'intéresse,
Me fait avec empressement
Chercher Monsieur Anselme; il faut absolument
Que je lui parle.

Mde ORGON.

Que seroit-ce?
Ne pourrois-je point le sçavoir?

DORVAL.

Je le croyois ici... Souffrez que j'aille voir....
S'il est chez lui, Madame.

Mde ORGON.

Oh! c'est peine inutile:
Il est à présent au Couvent;
Dans l'attente de sa Pupille
Qui vient de partir à l'instant.

DORVAL.

Quoi ! Roſette eſt déja partie ?

Mde ORGON.

Oui, partie... A propos, dites-moi, je vous prie,
Car cela m'intéreſſe aſſez ;
A qui l'un de ces jours paſſés
Vous faiſiez, m'a-t-on dit, certaine confidence
Qui me regarde ?

DORVAL.

Moi, Madame !... en vérité.....

Mde ORGON.

Vous ne vous doutiez pas, ſelon toute apparence,
Que vous pouviez être écouté.

DORVAL.

Daignez, de grace, mieux m'inſtruire ;
Car d'honneur je ne ſçais ce que vous voulez dire.

Mde ORGON.

Vous faites l'étonné : pourquoi
Chercher à m'en faire un myſtère ?
L'autre jour, n'ayant pas peut-être mieux à faire,
Ne vous êtes-vous pas entretenu de moi ?

DORVAL.

Je n'en ai pas la moindre idée,
Soyez-en très-perſuadée.

Mde ORGON.

Cependant les diſcours que vous avez tenus,
M'ont été par quelqu'un fidélement rendus,
Qui de les bien entendre étoit très à portée ;
Et j'ai lieu d'en être flattée.

DORVAL.

J'ai beau me rappeller, je puis vous proteſter.....
Mais pardon, je ne puis plus long-tems m'arrêter.

Mde ORGON.

Mde ORGON.

Un petit moment.

DORVAL.

Mais, Madame....

Mde ORGON.

Il faut que je vous diſe....

DORVAL *à part.*

Ah, la cruelle femme!

Mde ORGON.

Depuis la converſation
Que vous & moi nous avons eue
Sur la perſonne en queſtion,
Pour qui votre ame eſt prévenue;
J'ai tant fait de réfléxion,
Tant cherché qui ce pouvoit être,
Que je crois enfin la connoître.

DORVAL.

Vous pourriez vous tromper.

Mde ORGON.

J'en aurois du chagrin;
Car cette perſonne m'eſt chere,
Je vous en fais l'aveu ſincere:
Je m'intéreſſe à ſon deſtin,
Et je crois qu'avec vous il ſeroit agréable.

DORVAL.

Cette prévention eſt pour moi favorable.

Mde ORGON.

Oh! je ne crois pas me tromper.

DORVAL *à part.*

Je ſens que mon ſecret eſt prêt à m'échapper.

Certains égards...

Mde ORGON.

Pourtant je ſerois très-charmée
De ſçavoir de vous en effet,
Si celle que je penſe eſt la perſonne aimée :
Ceſſez de m'en faire un ſecret,
Vous m'obligerez fort... Eſt-ce qu'il vous en coute
De vous ouvrir à moi, de prononcer un nom
Qui doit vous être cher ſans doute?

DORVAL.

Très-cher.

Mde ORGON.

Quelle eſt donc la raiſon?

DORVAL.

Je vous demande bien pardon,
Mais ſouffrez que je me retire :
Trop de retardement pourroit beaucoup me nuire.
Vous ne voudriez pas, je croi,
Voir mes intérêts en ſouffrance :
Croyez que l'affaire eſt pour moi
De la derniére conſéquence,
Qu'il s'agit.... je vous fais mon humble révérence.
(Il ſort.)

SCENE X.

Mde ORGON *ſeule.*

NOn, je n'y conçois rien..... d'où naît cette froideur?
Elle m'étonne, elle alarme mon cœur,

Et je ne ſçais ce qu'il faut que j'en penſe.
Un ſoupçon..... il n'eſt pas ſans quelque vraiſemblance.
Au départ de Roſette il m'a paru tantôt
Prendre un intérêt aſſez chaud.
Dès qu'il arrive ici, je ne ſçais par quel zele
Le premier de ſes ſoins eſt de s'informer d'elle :
Sur tout ce qui la touche, il paroît ſoucieux,
J'ai très-ſouvent ſurpris ſes yeux
La fixer avec complaiſance.
Elle-même pour lui marque une préférence.....
Me ſerois-je abuſée ? & Roſette en effet
Des ſoins qu'il m'a rendus, ſeroit-elle l'objet ?
Que je me croirois outragée !

SCENE XI.

Mde ORGON, M. ANSELME.

M. ANSELME.

VOus allez d'un grand poids être enfin ſoulagée,
Madame : ç'en eſt fait, je viens de terminer
Au ſujet de Roſette, & je vais l'emmener.
Où donc eſt-elle ?

Mde ORGON.

Quoi ! vous ne l'avez point vue ?

M. ANSELME.

Eh non, vraiment, depuis tantôt :
J'arrive, qu'on l'appelle, & partons au plutôt.

Mde ORGON.

Que ne l'avez-vous attendue ?

M. ANSELME.

Attendue ! où cela ? Parlez plus clairement.

Mde ORGON.

En vérité, je vous admire !
Elle eſt allée, en ce moment,
Vous joindre.

M. ANSELME.

Que voulez-vous dire ?

Mde ORGON.

Vous plaiſantez apparemment.

M. ANSELME.

Je vous dis, Madame, ou je meure,
Que je n'y conçois rien, mais rien, abſolument.

Mde ORGON.

La Lettre que de vous j'ai reçue tout à l'heure....

M. ANSELME.

Quelle eſt donc cette Lettre ?

Mde ORGON.

Oh ! le trait eſt charmant.
Ne venez-vous pas de m'écrire,
Que vous attendiez au Couvent
Roſette, & qu'il falloit qu'elle y vînt à l'inſtant ?

M. ANSELME.

Moi ! non, Madame, je vous jure
Que je n'ai point écrit cela.

Mde ORGON.

J'ai votre Lettre, la voilà.
N'eſt-ce pas votre ſignature ?

M. ANSELME.

Voyons... Ce n'eſt point là du tout mon écriture :

C'eſt celle de mon fils.

Mde ORGON.

Comment !

Ce n'eſt pas vous ?

M. ANSELME.

Non, ſûrement.....

Quel ſoupçon ceci me fait naître !
Il n'eſt que trop fondé peut-être.
Ah ! miſérable que je ſuis !

Mde ORGON.

Cette Lettre eſt de votre fils !

M. ANSELME.

Pouvoit-il me porter d'atteinte plus cruelle ?
Le ſcélérat !... hélas !... avec qui donc eſt-elle ?
Qui l'accompagne ?

Mde ORGON.

C'eſt Marton.

M. ANSELME.

Marton !... vous avez pu, Madame,
Laiſſer aller.....

Mde ORGON.

Hé, pourquoi non ?

M. ANSELME

Deviez-vous pas vous-même..... ah ! l'imprudente femme !

Mde ORGON.

Doucement, Monſieur, s'il vous plaît.
Car enfin le mal, s'il en eſt,
Ne doit pas être ſur mon compte :
Dans tout ceci je n'ai rien fait
Sans l'aveu de Monſieur Oronte.

C'eſt ſon devoir, & non le mien,
De veiller ſur ſa Niéce, & je n'y ſuis pour rien :
J'ai quelque affaire, je vous quitte.
(*Elle ſort.*)

SCENE XII.

M. ANSELME *ſeul.*

QU'un pere eſt malheureux avec un pareil fils !
Rien ne peut égaler le trouble qui m'agite .....
Allons ... où donc aller ? ... je ne ſçais où je ſuis.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

M. ORONTE, ARLEQUIN.

(M. Oronte entre ſur la Scène, aſſis dans ſon fauteuil, qu'Arlequin fait doucement rouler juſqu'au bord du Théâtre, où il s'arrête.)

M. ORONTE.

ENcore quelques tours, Arlequin, je t'en prie.

ARLEQUIN.

De me faire crever vous avez donc envie,
Monſieur, révérence parler ?
Je ſue à groſſe goutte, & ne puis plus aller.

M. ORONTE.

Je ſçais bien que pour moi tu prends beaucoup de peine :
Croi, mon cher, que j'en fais état,
Que je ne ſerai point ingrat,
Et ta récompenſe eſt certaine.
Comptes-y.

ARLEQUIN.

Ce n'eſt point l'intérêt qui me mene.

M. ORONTE.

Oh! j'en ſerois bien caution;
Je ſçais que tu me ſers de bonne affection.

ARLEQUIN.

Oh, oui.

M. ORONTE.

Je ne ſçais... tout me peſe;
Je ne me ſens pas à mon aiſe,
Je me trouve tout engourdi...
(*Il baille.*)
Ah! d'où cela vient-il?

ARLEQUIN.

La raiſon en eſt claire;
Car vous vous êtes aujourd'hui
Levé plutôt qu'à l'ordinaire:
Vous n'avez point dormi ce qu'il vous faut.

M. ORONTE.

Ah! oui,
C'eſt ſûrement cela.

ARLEQUIN.

Sans doute.
De ſe lever matin, il eſt ſûr qu'il en coute:
Pour quelqu'un comme vous, c'eſt un terrible effort.

M. ORONTE.

Je voulois réparer ce tort;
Mais cette Marton eſt venue
M'éveiller: oh! je crois que je l'aurois battue.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Auſſi, je crois que cette nuit
Vous n'entendrez guere le bruit
Qu'on pourra faire dans la rue.
A propos, j'ai rendu compte à Madame Orgon;
Elle a vu mon mémoire, & mis au bas ſon bon.

M. ORONTE.

Voilà donc qui ſuffit.

ARLEQUIN.

Oh, Dame!
C'eſt là ce qu'on appelle une maîtreſſe femme,
Qui ne ſe laiſſe pas duper:
Bien fin qui pourroit l'attraper.

M. ORONTE.

Mais... je le crois.

ARLEQUIN.

La choſe eſt très-certaine;
Je le donnerois aux plus fins,
Tant que vos intérêts ſeront entre ſes mains,
Vous n'en devez point être en peine.

M. ORONTE.

Je ne le ſuis point du tout moi:
Je la laiſſe tout faire auſſi, comme tu voi.

ARLEQUIN.

C'eſt fort bien fait: à votre place
J'en ferois, ma foi, tout autant.

M. ORONTE.

D'autre ſoin je ne m'embarraſſe
Que de celui de donner de l'argent.

ARLEQUIN *à part.*

Et moi d'en profiter : nous ſommes bien enſemble.

M. ORONTE.

Mais à propos d'argent : tu m'as dit, ce me ſemble,
Que tu n'en avois plus.

ARLEQUIN.

Oh ! rien n'eſt plus conſtant.

M. ORONTE *lui donne une bourſe.*

Que ne parles-tu donc ? En voilà, mon enfant.
Quand il ſera fini, dis-le-moi, je t'en prie.

ARLEQUIN.

Je n'y manquerai pas.... (*à part.*) Ceci n'ira pas loin.

M. ORONTE.

Ah ! quel plaiſir, mon cher, de jouir de la vie !
Sans être chargé d'aucun ſoin,
D'aucun ſouci, d'aucune affaire :
De boire, de manger, dormir, & ne rien faire ;
Ne rien faire !

ARLEQUIN.

Oh ! perſonne, on peut dire cela,
Ne jouit mieux que vous de ce doux plaiſir-là :
C'eſt une choſe reconnue.

SCENE II.

M. ANSELME, M. ORONTE, ARLEQUIN.

M. ANSELME.

VOus voici.... Que je puiſſe un moment reſpirer: J'étouffe.

M. ORONTE.

Qu'eſt-ce donc?... Vous avez l'ame émue.

M. ANSELME.

Sçavez-vous le malheur?.... (*à Arlequin*) Tu peux te retirer.

(*Arlequin ſort.*)

M. ORONTE.

Moi! non; je n'en ſçais rien.

M. ANSELME.

Roſette eſt diſparue!

M. ORONTE.

Oh!

M. ANSELME.

L'on ne ſçait encor ce qu'elle eſt devenue.

M. ORONTE.

Oh! oh!

M. ANSELME.

Vous allez être encor bien plus ſurpris:
Je vous l'apprends, hélas! le déſeſpoir dans l'ame,
Et plein du courroux qui m'enflame.
L'auteur de tout ceci c'eſt mon coquin de fils.

SCENE III.

M. ANSELME, M. ORONTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

ME voici.

M. ANSELME.

Dépêchons, vite, habille ton maître.

ARLEQUIN.

Quoi, Monsieur! vous sortez? quel effort!

M. ANSELME.

Au plutôt,
Et sans tant de raisons donne-lui ce qu'il faut,
Pour qu'il soit en état de sortir.

ARLEQUIN.

Il va l'être.
Je n'avois point du tout prévu.....
(*A M. Oronte.*) Quel habit mettrez-vous?

M. ANSELME.

Eh! le premier venu.....
Va donc.

ARLEQUIN.

Mais ce n'est pas ma faute,
Il faut bien que je sçache...

M. ORONTE.

Ah! que c'est désolant!
Apporte-moi ma redingote,
J'y serai plus commodément.

(*Arlequin sort.*)

M. ANSELME.

Que ce fauteuil pour vous eſt une douce amorce !
Qu'il vous plaît, qu'il vous ſatisfait !
De vous en ſéparer vous n'avez point la force,
Et ce ne ſera qu'à regret.

M. ORONTE *ſe levant avec peine.*

J'en ai tant que le cœur m'en ſaigne.

ARLEQUIN *rentre.*

Voilà la redingote, & la perruque auſſi :
Faudra-t-il lui donner, Monſieur, un coup de peigne ?

M. ANSELME.

Non, non, elle très-bien ainſi.
Allons, venez, & ſur la tête
Moi-même que je vous la mette.

(*Tandis que Arlequin l'habille ; M. Anſelme prend ſon bonnet qu'il jette par terre, & lui met la perruque ſur la tête.*)

M. ORONTE.

Je vais prendre, à coup ſur, un rhume de cerveau.

ARLEQUIN *à part.*

Pour lui quelle rude équipée !
Qu'il enrage bien dans ſa peau !

M. ANSELME *à Arlequin.*

Vite ſon chapeau, ſon épée.

ARLEQUIN.

Je m'en vais les chercher.

M. ORONTE.

Le tems n'eſt pas trop beau,
Nous pourrions avoir de la pluie.

M. ANSELME.

Nous ſerons à couvert... dépêchons, je vous prie.

ARLEQUIN *rentre.*

Tenez, Monſieur, voilà l'épée & le chapeau.

M. ANSELME.

Donne.

(*Il prend le chapeau des mains d'Arlequin, & le met ſur la tête de M. Oronte.*)

ARLEQUIN *à part.*

Il ne ſe trouva jamais à telle peine.
Voilà..... (*Il lui préſente ſon épée.*)

M. ORONTE.

Je ne veux point d'épée, elle me gêne.

M. ANSELME.

Ne vous faut-il plus rien?... ſortons:
Vous me tenez ici depuis une heure entiére,
On n'a jamais...

M. ORONTE *fait quelques pas pour ſortir.*

Allons, allons...
(*Revenant ſur ſes pas.*) Ah! j'oubliois ma tabatiére:
Donne vite, Arlequin.

M. ANSELME.

M. ANSELME.

Ah ! que cet homme-là
Me fait bouillir le sang ! J'enrage.
(*A Arlequin.*) Depêche-toi donc.

ARLEQUIN *lui donne sa tabatière.*

La voilà.

M. ORONTE.

Mon mouchoir ....

M. ANSELME.

Je ne puis y tenir davantage.

M. ORONTE.

Ah ! je l'ai : nous pouvons partir.

M. ANSELME.

Grace au ciel ! à la fin nous pourrons donc sortir.
Ah ! Marton.

SCENE IV.

M. ANSELME, ORONTE, ARLEQUIN, MARTON.

MARTON.

N'Ayez plus, Monsieur, l'ame inquiette ;
Je vous viens dans l'instant de ramener Rosette.

M. ANSELME.

Ah ! tu me rends la vie.

M. ORONTE.

Oh ! voilà pour le coup
Un voyage épargné, qui me coutoit beaucoup.
Viens me déshabiller.

(Il sort avec Arlequin.)

SCENE V.

M. ANSELME, MARTON.

M. ANSELME.

Dis-moi, je t'en supplie,
Marton.

MARTON.

Ah ! je n'en reviens pas ;
Je n'ai jamais eu de ma vie
Tant de peine, tant d'embarras.
J'en suis encor toute saisie.
Votre fils est, Monsieur...

M. ANSELME.

Acheve, un grand coquin.

MARTON.

De lui donner ce nom vous êtes fort le maître ;
Mais moi... Sçavez-vous bien qu'il avoit le dessein
D'enlever Rosette ?

M. ANSELME.

Ah ! le traître !

MARTON.

Oh ! ſans Monſieur Dorval, ç'en étoit fait, je crois.

M. ANSELME.

Quoi ! c'eſt Dorval ?...

MARTON.

Oui, lui ; c'eſt un bonheur pour moi.
Car peut-être, Monſieur, m'auriez-vous accuſée,
Et cela fort injuſtement,
D'avoir prêté les mains à cet enlevement.
Voilà pourtant où j'étois expoſée :
J'en ſerois de chagrin morte infailliblement.

M. ANSELME.

Apprens-moi donc enfin par quel hazard, comment.....

MARTON.

Sur votre Lettre ſuppoſée,
Roſette & moi, comptions aller droit au Couvent ;
Mais à cent pas d'ici, votre fils qui ſans doute
Nous attendoit ſur notre route,
Sans que nous ayons pu jamais l'en empêcher,
S'eſt mis dans le carroſſe, & puis fouette Cocher.

M. ANSELME.

Le ſcélérat qu'il eſt !

MARTON.

Jugez de ma ſurpriſe.
Jamais on n'eſſuya de plus terrible criſe.
J'allois crier au rapt, quand fort heureuſement.
J'ai vu Dorval paſſer... Ah ! venez promptement

Nous ſecourir, Monſieur ; on enleve Roſette,
A ma voix ſur le champ il a vite accouru,
Mit l'épée à la main, & d'un ton réſolu
Dit au Cocher : Arrête, arrête.
Il eſt venu du monde, & pour lors votre fils
Ne voyant plus d'eſpoir, très-ſagement a pris
Le parti de faire retraite ;
Et nous de revenir promptement au logis,
Moi contente & très-ſatisfaite,
A la veille d'un tel malheur,
D'en être quitte pour la peur.

M. ANSELME.

Que j'aille à l'inſtant voir cette chere Pupille :
Viens, Marton.

SCENE VI.

M. ANSELME, ROSETTE, DORVAL, MARTON.

DORVAL.

LA voici... Qu'il eſt heureux pour moi
D'avoir pu en ce jour, par un ſecours utile,
Empêcher....

M. ANSELME.

Ah ! je ſens tout ce que je vous doi.

Comment pourrois-je reconnoître....

ROSETTE.

Votre fils eſt, Monſieur, bien méchant & bien traître!
Il vouloit ſûrement m'enlever. Hé bien là,
En auroit-il été plus aimé pour cela?
Point du tout: car pour lui je ne ſens rien dans l'ame;
Et plutôt que d'être ſa femme,
J'aimerois mieux... Tenez, je le hais à la mort...
Pardon, mon cher Tuteur; ſi....

M. ANSELME.

Vous n'avez pas tort,
Et comptez qu'avec vous je partage l'offenſe....
N'en parlons plus... Dorval, à ma reconnoiſſance
Fourniſſez, de grace, un moyen....

MARTON.

J'en ſçais un, moi, qui peut vous en acquitter bien;
Et je vous le dirai, duſſé-je être indiſcrette.
Monſieur Dorval aime Roſette;
Elle de ſon côté reſſent
Pour lui quelque tendre penchant:
Je l'aſſure, foi de Soubrette.
Par l'Hymen au plutôt uniſſez-les tous deux,
Vous rendrez deux amans heureux.

M. ANSELME.

Seroit-il vrai, Dorval, que Roſette?....

DORVAL.

Oui, pour elle
Mon cœur brûle, Monſieur, du feu le plus ardent.
Marton vient de vous rendre un compte très-fidéle;
Et de vous aujourd'hui tout mon bonheur dépend.

M. ANSELME.

Vous Roſette?

ROSETTE.

Marton dit vrai.

MARTON.

Cela s'entend.

M. ANSELME.

Ah! que je ſuis ravi d'apprendre
Que vos deux cœurs épris... Vous ne ſçauriez comprendre
Quel plaiſir... Roſette eſt à vous,
Dorval; & dès ce jour vous ſerez ſon époux.
De tout mon cœur je vous la donne;
Car vous la méritez, ma foi, mieux que perſonne.

DORVAL.

Que de graces!....

SCENE VII.

LES ACTEURS PRECEDENS, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Monsieur, une troupe de gens,
Race de tous les temps maudite,
Qu'on appelle Recors, Sergens,
Qui viennent d'arrêter votre fils, & bien vite
L'entraînent en prison : des créanciers pressans
Lui font, à ce qu'on dit, cette rude avanie.

M. ANSELME.

L'y voilà donc... Avant qu'il me prenne l'envie
De l'en tirer, je crois qu'il aura tout le temps
D'y réfléchir sur sa folie.
Je veux que ce coquin y reste au moins dix ans.

ARLEQUIN.

Dix ans ! le terme est long ; il s'ennuiroit peut-être.

M. ANSELME.

Arlequin, va dire à ton maître
Qu'on a besoin de lui, qu'il vienne incessamment.

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur.

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

LES ACTEURS PRECEDENS, Mde ORGON, DORVAL.

DORVAL.

Ah! venez, Madame,
Prendre part à ma joie, à mon ravissement.

Mde ORGON.

J'y prens, sans le sçavoir, part de toute mon ame.

MARTON *à part.*

Ah! qu'elle va bientôt changer de sentiment!

ROSETTE.

On ne me met plus au Couvent;
Dorval doit m'épouser, je vais être sa femme.

Mde ORGON.

Vous, sa femme!

ROSETTE.

Mais oui, vraiment.
Vous vouliez pourtant bien tantôt me faire entendre
Que jamais avec lui je ne pourrois m'unir,
Que j'aurois grand tort d'y prétendre.
Je sçavois à quoi m'en tenir.

Mde ORGON.

Oh! ceci me confond, & n'y puis rien comprendre.

M. ANSELME.

Il n'est rien en ceci qui doive vous surprendre.

Mde ORGON

Mde ORGON.

Quoi, Dorval!

DORVAL.

Oui, l'Hymen va dans cet heureux jour
Par les nœuds les plus doux couronner mon amour.
Sa main eſt à mes yeux un bien que je préfére
A tous, il n'en eſt pas pour moi de plus flatteur.
Des bontés de Monſieur j'obtiens cette main chere...
Elle va faire mon bonheur.

Mde ORGON.

Roſette eſt donc l'objet?...

DORVAL.

Qui poſſede mon cœur.

MARTON.

Eh oui, voilà tout le myſtere.
Ils s'aiment tous les deux.

Mde ORGON *à part.*

Quelle étoit mon erreur!

M. ANSELME.

Mais il ſemble à votre air que cela vous déplaiſe.

Mde ORGON,

Moi! point du tout, j'en ſuis on ne peut pas plus aiſe.
(*A part.*) Cachons-leur mon dépit.... Sortons.....
(*à Dorval.*) Adieu, Monſieur. (*Elle ſort.*)

M. ANSELME.

Quelle mouche!...

MARTON *à part.*

Ceci ne fait pas trop ſon compte.

M. ANSELME.

On diroit qu'elle a de l'humeur.

MARTON.

On en auroit à moins.

M. ANSELME.

Je ſuis ſon ſerviteur.

Mais que fait donc Monſieur Oronte ?
Oh ! je crois que jamais... Arlequin ! Arlequin !

ARLEQUIN *dans la couliſſe.*

Monſieur ?

M. ANSELME.

Viendra-t-il à la fin ?

ARLEQUIN.

Il ſe leve.

MANSELME.

Comment ! la choſe eſt étonnante.
Que cet homme m'impatiente !

SCENE IX. & derniére.

LES ACTEURS PRECEDENS, M. ORONTE, ARLEQUIN.

M. ORONTE.

ME voici.

M. ANSELME.

Venez donc.

M. ORONTE.

Je crois, en vérité,
Qu'on eſt ici jaloux de ma tranquillité,
De mon repos..... Eh bien, de quoi s'agit-il ?
qu'eſt-ce ?

M. ANSELME.

Dorval épouſe votre niéce,
Je viens de l'accorder dans ce même moment :
Il nous faut, pour finir, votre conſentement.

ROSETTE.

Oui, mon oncle, l'on me marie.

M. ORONTE.

Tant mieux, tant mieux pour vous, j'en ai l'ame ravie :
C'étoit bien la peine, vraiment,

De me faire venir avec tant de vîteſſe.
Moi, je conſens à tout : qu'en repos on me laiſſe.
Taillez, rognez, coupez, je ne veux y rien voir.
Adieu, je vais ſouper & me coucher : bon ſoir.
(Il ſort.)

ARLEQUIN.

Eh vive, vive la pareſſe.
(Il ſort.)

M. ANSELME.

Tout vient de réuſſir au gré de mes deſirs.
Mon cœur, mes chers enfans, partage vos plaiſirs:
Il n'éprouva jamais de plus vive allégreſſe.
Non, jamais.

DORVAL.

Dans un jour ſi propice à nos vœux
Votre fils ſera-t-il le ſeul de malheureux ?
N'aurez-vous point pitié ?....

M. ANSELME.

C'eſt le juſte ſalaire
De ſes déréglemens, de ſes travers affreux.

DORVAL.

Il eſt vrai ; mais enfin un repentir ſincere
D'avoir trop écouté les conſeils de l'erreur
Doit obtenir ſa grace. Elle eſt dans votre cœur.
J'oſe donc l'implorer, je me flatte & j'eſpere....

M. ANSELME.

Non ; ne m'en parlez pas.

DORVAL.

Vous êtes ſi bon pere...

M. ANSELME.

Je ne le fus que trop.... Je veux avec rigueur
Le punir, cet indigne.

DORVAL.

Il l'eſt aſſez, Monſieur.

Par un châtiment trop ſévere
On rend quelquefois plus méchant :
Il peut endurcir l'ame, aigrir le caractere,
Et fortifier le penchant ;
Au lieu qu'un pardon indulgent
Produit un effet tout contraire
Sur quelqu'un qui penſe & qui ſent.
La raiſon vient qui nous éclaire,
L'erreur ſe diſſipe, & ſouvent
Un retour ſur ſoi-même eſt l'effort d'un inſtant.
Secondez-moi, Roſette.

ROSETTE.

Oh ! moi, je lui pardonne.

MARTON.

Et moi pareillement ; nous avons l'ame bonne.
Imitez-nous, Monſieur.

M. ANSELME.

Nous verrons, nous verrons ;
Il n'eſt pas tems encor... A préſent ne ſongeons
Qu'aux apprêts de votre Hymenée,
Par où je veux finir cette heureuſe journée.
Je vous remets, Dorval, & j'en ſuis ſoulagé,
Le précieux dépôt dont on m'avoit chargé.
Grace au Ciel ! ma tache eſt remplie,
Voilà ma tutelle finie :
Pour la bien diriger, j'ai fait tous mes efforts,
Au gré de mon honneur, de ma conſcience ;
Et je ſuis à l'abri, grace à ma vigilance,
Des reproches & des remors.

MARTON.

Tous ne parleroient pas avec cette aſſurance.

FIN.

A 3 9015 00370 383 5
University of Michigan – BUHR

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 05868 0508